

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXXI.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

HÔTEL DES FERMES, RUE DU BOULOY,

COUR DES DILIGENCES.

ET CHEZ BOSSANGE PÈRE,

LIBRAIRE DE S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

RUE DE RICHELIEU, N° 60.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

PHILOSOPHIE.

TOME I.



PARIS,

P. DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1824.

PHILOSOPHIE.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Nous avons rassemblé dans une seule partie les ouvrages de M. de Voltaire qui ont pour objet la métaphysique, la morale et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphysique*, n'a jamais été imprimé; il avait été composé pour madame la marquise du Chatelet, à qui M. de Voltaire l'offrit avec cet envoi :

L'auteur de la métaphysique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique,
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que n'ayant point été destiné à l'impression, l'auteur a pu dire sa pensée tout entière. Il renferme ses véritables opinions, et non pas seulement celles de ses opinions qu'il croyait pouvoir développer sans se compromettre.

On y voit qu'il était fortement persuadé de l'existence d'un être suprême, et même de l'immortalité de l'ame, mais sans se dissimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philosophe n'a encore complétement résolues.

La métaphysique est la seule partie de la philosophie qui ait été cultivée en Europe dans les siècles d'ignorance, parce que sa liaison avec les études théologiques ne permit pas de la négliger; et l'on doit aux scolastiques la justice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philosophie des définitions précises, à suivre une marche régulière, à clas-

nos idées, et même à en faire l'analyse, quoique leur méthode pour cette analyse ait été défectueuse. Le sage Locke nous enseigna la véritable méthode; mais à peine son ouvrage fut-il connu, que frappés des vérités utiles qu'il renferme, convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a resserrés, dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains systèmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance, la plupart des philosophes crurent que Locke avait dit tout ce qu'on pouvait savoir; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphysique; et qu'il fallait se borner à l'entendre et à l'éclaircir.

Cette opinion devenue presque générale nous paraît peu fondée. La métaphysique n'est que l'application du raisonnement aux faits que l'observation nous fait découvrir en réfléchissant sur nos sensations, nos idées, nos sentiments; et personne ne peut supposer que tous ces faits aient été observés, analysés, comparés entre eux. Il serait même peu philosophique de regarder comme invariables les bornes que Locke a données à l'esprit humain. Il en est de la métaphysique comme des autres sciences, dont elle ne diffère que par son objet, et non par sa certitude ou par sa méthode. On peut dire de chacune: voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'esprit humain peut espérer de parvenir; s'il creuse plus avant, il court risque de se perdre. Mais il serait téméraire de fixer la limite de ce qui sera possible un jour.

La manière dont nos passions naissent, se développent, se changent en véritables habitudes, sont exaltées par l'enthousiasme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être considéré que comme un moyen; les effets de cette erreur qui n'est point seulement personnelle, mais qui embrasse quelquefois des siècles et des nations entières;

La nature de l'évidence, de la probabilité, et les moyens d'en évaluer les différents degrés dans les différents genres de nos connaissances;

La véritable origine de nos idées morales; le degré de précision dont elles sont susceptibles; les vérités générales et indé-

pendantes de l'opinion qui en résulte; la méthode de tirer de ces vérités des conséquences qui embrassent toute l'étendue de la législation et de l'administration politique, sans presque rien laisser d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local et passager;

Les phénomènes de la mémoire et de la liaison des idées, sur lesquels il nous reste encore tant de choses à découvrir;

La différence qui sépare par des nuances infiniment petites l'état de veille, celui de sommeil, le sommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame est ouverte aux impressions des objets extérieurs; les phénomènes que présentent ces différents états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouissement, d'apoplexie, de mort apparente;

La manière de concilier la simplicité de l'ame, qui paraît prouvée par le sentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui semblent annoncer qu'elle est en quelque sorte une espèce de résultat de l'organisation, et surtout avec ces expériences sur les animaux, qui montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivants séparés, à chacun desquels appartient, dès cet instant, un *moi* distinct du *moi* général, qui semblait appartenir à la réunion de toutes ces parties;

Les questions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, questions qu'une analyse plus exacte de nos idées peut résoudre, en nous apprenant non à tout expliquer, mais à bien nous entendre et à distinguer ce qu'il nous reste à chercher ou ce qu'il faut se résoudre à ignorer;

L'examen de la question si importante de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain, envisagée non-seulement comme la suite de la perfection des méthodes, de l'étendue toujours croissante de la masse des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment physique;

Les questions enfin qu'on peut se proposer sur la permanence des ames, sur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers; l'examen de l'espèce de probabilité qu'on peut acquerir

sur ces questions dont la solution directe nous échappe, et des moyens de parvenir à ce degré de probabilité ou d'en approcher;

Tous ces objets et bien d'autres encore offrent aux métaphysiciens de grandes recherches à faire; recherches qui seraient utiles, puisqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'esprit ou le cœur humain, et les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence et les effets, de perfectionner et d'améliorer l'espèce humaine. Nous sommes donc bien éloignés de l'opinion si commune qui fait regarder la métaphysique comme une science inutile, vaine, presque dangereuse pour les progrès de l'esprit humain.

Aux écrits de M. de Voltaire sur la métaphysique succèdent les nombreux ouvrages dans lesquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous sommes permis aucune réflexion sur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à observer que s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'est qu'aucune erreur générale et durable ne peut être utile à l'espèce humaine; et que si une erreur particulière ou passagère peut l'être à quelques individus, ce n'est point l'ordre naturel des choses, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuser.

Cette vérité, et l'opinion qui fait regarder l'espèce humaine comme susceptible d'être perfectionnée, sont la base nécessaire de toute philosophie. Si en effet les hommes sont destinés à des alternatives éternelles de lumières et de ténèbres, de paix et de brigandage, de bon sens et de folie; dès-lors l'homme de bien est réduit à s'abandonner à cet ordre nécessaire, et ses devoirs se borneront à rester dans le point où il se trouve placé, en y fesant le moins de mal qu'il lui est possible. Si l'erreur est nécessaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégénèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un esprit juste et un cœur droit, se mêlera-t-il à la troupe des imposteurs? Non, sans doute; il gémira d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des

talents et des vertus, et elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ses dons.

Mais si l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme est même strictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur se trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en respectant ses intentions et sa personne; toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus et de se répandre, devient et un crime contre les droits de la raison humaine, et un aveu secret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on professe.

On trouvera dans les différents écrits théologiques de M. de Voltaire beaucoup de répétitions et quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cause que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir se permettre d'établir ses opinions. Toutes les fois qu'un écrivain ne peut dire sous son nom tout ce qu'il croit être la vérité, sans s'exposer à une persécution injuste, les ouvrages qu'il publie doivent être lus et jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'est point l'auteur qui parle, mais le personnage sous lequel il a voulu se cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes, de ne jamais les tromper, est toujours la même; mais chaque forme d'ouvrage est susceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaise foi dans un roman comme dans une histoire, dans une tragédie comme dans un livre de morale; mais ce n'est point de la même manière.

Quant aux répétitions, tous ces ouvrages ont été publiés à part et successivement; ils se répandaient difficilement et avec lenteur dans la capitale, dans les provinces, dans plusieurs états de l'Europe, où les opinions nouvelles étaient saisies aux portes des villes comme des marchandises prohibées, et où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres*, s'étaient arrogé le droit de penser pour le reste de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par ha-

sard un de ces ouvrages, n'avaient pu connaître les autres : il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choses.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues, la vérité qu'on y oppose, si elles sont fausses, ne dissipe point l'erreur à l'instant où cette vérité se montre; il faut la présenter souvent, et sous des faces différentes, si l'on veut l'établir ou la répandre. Un seul ouvrage suffit à la réputation d'un auteur; mais il en faut plusieurs pour consommer la révolution qu'on veut opérer dans les esprits. Or ce ne peut jamais être la vanité d'auteur, de philosophe, qui engage à combattre les croyances religieuses ; elles sont par leur nature ou divines ou absurdes ; il est impossible par conséquent à un homme sensé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier des écrits contenus dans cette collection est intitulé, *Histoire de l'établissement du Christianisme*. Il n'a jamais été publié ; une partie seulement était imprimée à la mort de l'auteur ; le reste s'est trouvé dans ses papiers écrit de sa main. L'on peut regarder cette histoire comme son dernier ouvrage, et les maximes qui le terminent comme ses derniers sentiments et ses derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE.

(COMPOSÉ EN 1734.)

INTRODUCTION.

Doutes sur l'homme.

Peu de gens s'avisent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'est que l'homme. Les paysans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre espèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau bise, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, sans savoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'assemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde assez toute l'espèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ses semblables. Une jeune Parisienne qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité; et l'idée confuse qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent son ame d'entendre la voix de tout le reste de la nature. Un jeune Turc, dans le silence du sérail, regarde les hommes

comme des êtres supérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs esclaves; et son imagination ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre distingue l'univers entier en ecclésiastiques et en laïques; et il regarde sans difficulté la portion ecclésiastique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre, etc., etc.

Si on croyait que les philosophes eussent des idées plus complètes de la nature humaine, on se tromperait beaucoup : car si vous en exceptez Hobbes, Locke, Descartes, Bayle, et un très-petit nombre d'esprits sages, tous les autres se font une opinion particulière sur l'homme, aussi resserrée que celle du vulgaire, et seulement plus confuse. Demandez au P. Mallebranche ce que c'est que l'homme; il vous répondra que c'est une substance faite à l'image de Dieu, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à Dieu qu'à son corps, voyant tout en Dieu, pensant, sentant tout en Dieu.

Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchants et de malheureux, créés pour être damnés; parmi lesquels cependant Dieu a choisi de toute éternité quelques ames, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions, pour être sauvée.

L'un dit : L'homme est une ame unie à un corps; et quand le corps est mort, l'ame vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais, dans la recherche de l'homme, me conduire comme je fais

dans l'étude de l'astronomie : ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvements célestes paraissent irréguliers et confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvements apparents que je vois sur la terre avec les mouvements véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et surtout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.

Cette supposition est aussi aisée à faire, pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le soleil pour considérer de là les seize planètes qui roulent régulièrement dans l'espace autour de cet astre.

CHAPITRE I.

Des différentes espèces d'hommes.

Descendu sur ce petit amas de boue, et n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitants de Mars ou de Jupiter, je débarque

vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des singes, des éléphants, des nègres, qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns et les autres ont un langage que je n'entends point, et toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable; mais pour ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à n'en pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs désirs; mais au bout de quelque temps le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage; et enfin, à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes et sur les éléphants, j'ai hasardé de juger qu'en effet c'est là l'*homme;* et je me suis fait à moi-même cette définition :

L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pattes, presque aussi

adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer; sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités; naissant, vivant, et mourant tout comme eux.

Après avoir passé quelque temps parmi cette espèce, je passe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je suis surpris de ce que je vois : les éléphants, les lions, les singes, les perroquets, n'y sont pas tout-à-fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît absolument différent : ils sont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête est couverte de grands crins noirs. Ils paraissent avoir sur toutes les choses des idées contraires à celles des nègres. Je suis donc forcé de changer ma définition et de ranger la nature humaine sous deux espèces : la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa et Surate, qui sont les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'Européans qui sont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre aussi beaucoup d'Américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition et mes espèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une espèce encore plus singulière que toutes celles-ci; c'est un homme vêtu d'une longue soutane noire, et qui se dit fait pour instruire les autres. Tous ces différents hommes, me dit-il, que vous voyez sont tous nés d'un même

père; et de là il me conte une longue histoire. Mais ce que me dit cet animal, me paraît fort suspect. Je m'informe si un nègre et une négresse, à la laine noire et au nez épaté, font quelquefois des enfants blancs, portant cheveux blonds, et ayant un nez aquilin et des yeux bleus; si des nations sans barbe sont sorties des peuples barbus, et si les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non, que les nègres transplantés, par exemple, en Allemagne ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne se chargent de changer l'espèce, et ainsi du reste. On m'ajoute que jamais homme un peu instruit n'a avancé que les espèces non mélangées dégénérassent, et qu'il n'y a guère que l'abbé Dubos qui ait dit cette sottise dans un livre intitulé, *Réflexions sur la peinture et sur la poésie*, etc.

Il me semble alors que je suis assez bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres; que les poiriers, les sapins, les chênes, et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme [1].

[1] Toutes ces différentes races d'hommes produisent ensemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'espèces différentes; mais y a-t-il eu un temps où il n'existait qu'un ou deux individus de chaque espèce? c'est ce que nous ignorons complétement.

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'est que la faculté de penser dans ces espèces d'homme différentes; comment lui viennent ses idées, s'il a une ame distincte du corps, si cette ame est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus et des vices, etc : mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'existence ou de la non existence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par sonder l'abîme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute passion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raison peut nous apprendre sur cette question : *Y a-t-il un Dieu, n'y en a-t-il pas ?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaissance d'un Dieu créateur; ces peuples, à la vérité, sont barbares, et en très-petit nombre; mais enfin ce sont des hommes; et si la connaissance d'un Dieu était nécessaire à la nature humaine, les sauvages hottentots auraient une idée aussi sublime que nous d'un Être suprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans sa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine; ils prononcent le mot de *Dieu* souvent toute leur vie sans y attacher aucune notion fixe; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que

leurs religions et leurs lois; sur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion : Est-il possible que la connaissance d'un Dieu notre créateur, notre conservateur, notre tout, soit moins nécessaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts? Tous les hommes naissent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne naît avec la connaissance de Dieu : que cela soit déplorable ou non, telle est certainement la condition humaine.

Voyons si nous acquérons avec le temps la connaissance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques et à quelques idées métaphysiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche si importante, que de peser ce qu'on peut dire pour et contre, et de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raison?

SOMMAIRE DES RAISONS EN FAVEUR DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Il y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préside à l'univers. La plus naturelle et la plus parfaite pour les capacités communes, est de considérer non-seulement l'ordre qui est dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter. On a composé sur cette seule idée beaucoup de gros livres, et tous ces gros livres ensemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci : Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts* de cette machine, afin

* L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.
(Vers 111 et 112 de la satire intitulée *les Cabales.*)

que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, etc. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la matière avec rien, et qu'il soit infini en tout sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : « Il est probable que je suis l'ouvrage d'un « être plus puissant que moi, donc cet être existe « de toute éternité, donc il a créé tout, donc il est « infini, etc. » Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, et rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, et conduit à des connaissances bien plus vastes; en voici le précis :

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, et c'est Dieu; s'il a reçu son être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son *être*, doit nécessairement être Dieu. Car

vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer; de plus, si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, et celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre encore, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence; pris chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne : c'est-à-dire, pris tous ensemble, ils ne doivent leur existence à rien; pris chacun en particulier, aucun n'existe par soi-même : donc aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité, et qui est l'origine de tous les autres êtres. De là, il suit essentiellement que cet être est infini en durée, en immensité, en puissance; car qui peut le borner? Mais, me direz-vous, le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue, c'est une contradiction dans les termes que de supposer que la moindre partie de cet univers puisse être autrement qu'elle est, car si elle est en ce moment d'une nécessité absolue, ce mot seul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table sur laquelle j'écris, cette plume dont jè me sers, n'ont pas toujours été ce qu'elles sont; ces pensées que je trace

sur le papier n'existaient pas même il y a un moment, donc elles n'existent pas nécessairement. Or, si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue, il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je produis du mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière; donc la matière le reçoit d'ailleurs, donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière; car un rocher ou du froment ne pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée? ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne sont point de l'essence de la matière; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un Être suprême, intelligent, infini, et la cause originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un Dieu, et le précis de plusieurs volumes; précis que chaque lecteur peut étendre à son gré.

Voici avec autant de brièveté les objections qu'on peut faire à ce système.

DIFFICULTÉS SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

1° Si Dieu n'est pas ce monde matériel, il l'a créé (ou bien, si vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même); mais en fesant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de son propre être divin. Il ne peut

l'avoir tiré du néant qui n'est rien; il ne peut l'avoir tiré de soi, puisque ce monde en ce cas ferait essentiellement partie de l'essence divine : donc je ne puis avoir d'idée de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2° Dieu aurait fait ce monde ou nécessairement ou librement : s'il l'a fait par nécessité, il a dû toujours l'avoir fait; car cette nécessité est éternelle; donc, en ce cas, le monde serait éternel, et créé, ce qui implique contradiction. Si Dieu l'a fait librement par pur choix, sans aucune raison antécédente, c'est encore une contradiction; car c'est se contredire que de supposer l'Être infiniment sage fesant tout sans aucune raison qui le détermine, et l'Être infiniment puissant ayant passé une éternité sans faire le moindre usage de sa puissance.

3° S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le sceau de la sagesse sur toute la nature, et que chaque chose semble être faite pour une certaine fin, il est encore plus vrai aux yeux des philosophes que tout se fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes et immuables des mathématiques; la construction et la durée du corps humain sont une suite de l'équilibre des liqueurs et de la force des leviers. Plus on fait de découvertes dans la structure de l'univers, plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles jusqu'au ciron, selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pou-

voir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, et non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont besoin de foin et d'avoine : ainsi du reste.

4° Si l'arrangement des parties de ce monde, et tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante et pensante, prouvait un Créateur et un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car si l'on admet des causes finales, on sera obligé de dire que Dieu, infiniment sage et infiniment bon, a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme, il y a de quoi faire des reproches à la Divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de Dieu ne sont point faites comme les nôtres ; cet argument ne sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la justice que par l'idée même qu'on suppose que Dieu leur en a donnée, que l'on ne peut mesurer qu'avec la mesure que l'on a, et qu'il est aussi impossible que nous ne croyions pas très-barbare un être qui se conduirait comme un homme barbare, qu'il est impossible que nous ne pensions pas qu'un être quelconque a six pieds, quand nous l'avons mesuré avec une toise, et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre mesure est fautive, on nous dira une chose qui semble impliquer contradiction ; car c'est Dieu lui-même qui nous aura donné cette fausse idée : donc Dieu ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'est dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections jette ses créatures dans l'erreur, qui est, à proprement parler, la seule imperfection ; c'est visiblement se contredire. Enfin, les matérialistes finiront par dire : Nous avons moins d'absurdités à dévorer dans le système de l'athéisme que dans celui du déisme; car d'un côté, il faut, à la vérité, que nous concevions éternel et infini ce monde que nous voyons, mais de l'autre, il faut que nous imaginions un autre être infini et éternel, et que nous y ajoutions la création, dont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous est donc plus facile, concluront-ils, de ne pas croire un Dieu que de le croire.

RÉPONSE A CES OBJECTIONS.

Les arguments contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à-dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi ; car, pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu ; mais bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument, qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout-puissant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accom-

pagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car de cela même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes et dire des absurdités quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir et de discuter les attributs de cet être, dont l'existence est démontrée, c'est tout autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les Locke, les Clarke, nous disent, « Cet être est un être in-« telligent; car celui qui a tout produit doit avoir « toutes les perfections qu'il a mises dans ce qu'il « a produit, sans quoi l'effet serait plus parfait que « la cause » : ou bien d'une autre manière, « Il y « aurait dans l'effet une perfection qui n'aurait été « produite par rien, ce qui est visiblement absurde. « Donc, puisqu'il y a des êtres intelligents, et que « la matière n'a pu se donner la faculté de penser, « il faut que l'être existant par lui-même, que Dieu « soit un être intelligent. » Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument et dire, « Il faut que Dieu « soit matière, » puisqu'il y a des êtres matériels; car, sans cela, la matière n'aura été produite par rien, et une cause aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en glissant le mot de *perfection;* M. Clarke semble l'avoir prévenu, mais il n'a pas osé le mettre

dans tout son jour; il se fait seulement cette objection : « On dira que Dieu a bien communiqué « la divisibilité et la figure à la matière, quoiqu'il « ne soit ni figuré ni divisible. » Et il fait à cette objection une réponse très-solide et très-aisée, c'est que la divisibilité, la figure, sont des qualités négatives et des limitations; et que quoiqu'une cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet peut cependant avoir et doit nécessairement avoir des limitations, des imperfections que la cause n'a pas. Mais qu'eût répondu M. Clarke à celui qui lui aurait dit : « La ma- « tière n'est point un être négatif, une limitation, « une imperfection ; c'est un être réel, positif, qui « a ses attributs tout comme l'esprit; or, comment « Dieu aura-t-il pu produire un être matériel s'il « n'est pas matériel? » Il faut donc, ou que vous avouiez que la cause peut communiquer quelque chose de positif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cause de son existence ; ou enfin que vous souteniez que la matière est une pure négation et une limitation; ou bien, si ces trois parties sont absurdes, il faut que vous avouiez que l'existence des êtres intelligents ne prouve pas plus que l'être existant par lui-même est un être intelligent, que l'existence des êtres matériels ne prouve que l'être existant par lui-même est matière; car la chose est absolument semblable; on dira la même chose du mouvement. A l'égard du mot de *perfection* on en abuse ici visiblement, car, qui osera dire que la matière est une imperfection, et la pensée une

perfection? Je ne crois pas que personne ose décider ainsi de l'essence des choses. Et puis, que veut dire *perfection?* est-ce perfection par rapport à Dieu, ou par rapport à nous?

Je sais que l'on peut dire que cette opinion ramènerait au spinosisme; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mauvais par les conséquences qu'on en peut tirer. Mais, de plus, rien ne serait plus faux que cette conséquence; car cela prouverait seulement que notre intelligence ne ressemble pas plus à l'intelligence de Dieu, que notre manière d'être étendu ne ressemble à la manière dont Dieu remplit l'espace. Dieu n'est point dans le cas des causes que nous connaissons; il a pu créer l'esprit et la matière, sans être ni matière ni esprit; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais sont créés par lui. Je ne connais pas le *quomodò*, il est vrai : j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer; son existence m'est démontrée; mais pour ses attributs et son essence, il m'est, je crois, démontré que je ne suis pas fait pour les comprendre.

Dire que Dieu n'a pu faire ce monde ni nécessairement ni librement, n'est qu'un sophisme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un Dieu, et que le monde n'est pas Dieu; et cette objection se réduit seulement à ceci : Je ne puis comprendre que Dieu ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre; donc, il ne l'a pu créer. C'est comme si l'on disait : Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel cheval

n'a pas existé mille ans auparavant; donc leur existence est impossible. De plus, la volonté libre de Dieu est une raison suffisante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si Dieu existe, il est libre, et il ne le serait pas s'il était toujours déterminé par une raison suffisante, et si sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs, cette raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lui? Si elle est hors de lui, il ne se détermine donc pas librement; si elle est en lui, qu'est-ce autre chose que sa volonté?

Les lois mathématiques sont immuables, il est vrai; mais il n'était pas nécessaire que telles lois fussent préférées à d'autres. Il n'était pas nécessaire que la terre fût placée où elle est; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même; aucune n'agit sans mouvement, le mouvement n'existe point par lui-même; donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle distance du soleil, doivent parcourir leurs orbites selon les lois qu'elles observent, que même leur distance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était nécessaire qu'il y eût une telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que sur la terre il est d'une nécessité absolue et inhérente dans la nature des choses qu'il y eût un certain nombre d'êtres? non, sans doute, puisque ce nombre change tous les jours; donc toute la na-

ture, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumise à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte, qu'un pré n'est pas essentiellement fait pour des chevaux, etc., on ne peut conclure de là qu'il n'y ait point de cause finale; mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici surtout raisonner de bonne foi, et ne point chercher à se tromper soi-même; quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvements qui tous concourent à la même production, il me semble qu'on ne peut, sans une secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux, est dans ce cas; ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin ?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour; mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour digérer : qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injustice et de cruauté qu'on fait à Dieu, je réponds d'abord que, supposé qu'il y ait un mal moral (ce qui me paraît une chimère), ce mal moral est tout aussi impos-

sible à expliquer dans le système de la matière que dans celui d'un Dieu. Je réponds ensuite que nous n'avons d'autres idées de la justice que celles que nous nous sommes formées de toute action utile à la société, et conformes aux lois établies par nous pour le bien commun ; or, cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec Dieu. Il est tout aussi absurde de dire de Dieu en ce sens que Dieu est juste ou injuste, que de dire Dieu est bleu ou carré.

Il est donc insensé de reprocher à Dieu que les mouches soient mangées par les araignées, et que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abusent de leur liberté pour se détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des passions cruelles, etc. ; car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches dussent être éternels. Pour bien assurer qu'une chose est mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine est imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle sont inégaux, si nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral ; nous ne pouvons dire qu'une montre est mauvaise, si nous n'avons une idée distincte d'un certain nombre d'espaces égaux que l'aiguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée selon laquelle ce monde-ci déroge à la sagesse divine ?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire, il y a des absurdités : et c'est ce qu'il faut examiner avec application en fesant un petit précis de ce qu'un matérialiste est obligé de croire.

CONSÉQUENCES NÉCESSAIRES DE L'OPINION DES MATÉRIALISTES.

Il faut qu'ils disent que le monde existe nécessairement et par lui-même; de sorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exister pas, ou pourrait exister autrement qu'elle est : il faut qu'ils disent que le monde matériel a en soi essentiellement la pensée et le sentiment, car il ne peut les acquérir, puisque en ce cas ils lui viendraient de rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs, puisqu'il est supposé être tout ce qui est. Il faut donc que cette pensée et ce sentiment lui soient inhérents comme l'étendue, la divisibilité, la capacité du mouvement, sont inhérentes à la matière ; et il faut avec cela confesser qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce sentiment et cette pensée essentielle au total du monde ; que ces sentiments et ces pensées, quoique inhérents dans la matière, périssent cependant à chaque instant ; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui se répand dans les corps organisés ; et alors il faudra que cette ame soit autre chose que le monde. Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que des chimères qui se détruisent.

Les matérialistes doivent encore soutenir que le mouvement est essentiel à la matière. Ils sont par là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer ; ils seront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produisent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils assurent qu'il n'y a aucune liberté, et par là, qu'ils détruisent tous les liens de la société, et qu'ils croient une fatalité tout aussi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement pesé le pour et le contre de l'existence d'un Dieu créateur, voie à présent de quel côté est la vraisemblance.

Après nous être ainsi traînés de doute en doute, et de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition *Il y a un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, et après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre Dieu et nous ; de voir si Dieu a établi des lois pour les êtres pensants, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels ; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être ; s'il y a une religion établie par Dieu même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, et les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie sont bien frivoles en comparaison ; mais

ces questions seront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, et comme il pense, avant de voir quel usage il fait ou doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les sens.

Quiconque se rendra un compte fidèle de tout ce qui s'est passé dans son entendement, avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées; mais des philosophes qui ont abusé de leur raison, ont prétendu que nous avions des idées innées; et ils ne l'ont assuré que sur le même fondement qu'ils ont dit que Dieu avait pris des cubes de matière, et les avait froissés l'un contre l'autre pour former ce monde visible. Ils ont forgé des systèmes avec lesquels ils se flattaient de pouvoir hasarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philosopher est encore plus dangereuse que le jargon méprisable de l'école. Car ce jargon étant absolument vide de sens, il ne faut qu'un peu d'attention à un esprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité; mais une hypothèse ingénieuse et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraisemblance, intéresse l'orgueil humain à la croire; l'esprit s'applaudit de ces principes subtils, et se sert de toute sa sagacité

pour les défendre. Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse; il ne faut point dire : Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire : Fesons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées se sont flattés qu'ils rendraient raison des idées de l'infini, de l'immensité de Dieu, et de certaines notions métaphysiques qu'ils supposaient être communes à tous les hommes. Mais si, avant de s'engager dans ce système, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; et que, lorsque enfin on les a acquises, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques; ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que Dieu nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

Il est donc indubitable que nos premières idées sont nos sensations. Petit à petit nous recevons des

idées composées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions; nous les rangeons ensuite sous des idées générales ; et de cette seule faculté que nous avons de composer et d'arranger ainsi nos idées, résultent toutes les vastes connaissances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos sens, n'ont qu'à rentrer un instant en eux-mêmes : premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète et même seulement positive de l'infini, mais que ce n'est qu'en ajoutant les choses matérielles les unes aux autres, qu'ils sont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte; et cette impuissance, ils l'ont appelée *infini;* ce qui est bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-dessus de nos sens. Que si l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non : on prouve seulement que la matière sera toujours divisible; on prouve que tous les cercles possibles passeront entre deux lignes : on prouve qu'une infinité de surfaces n'a rien de commun avec une infinité de cubes; mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que cette proposition *Il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'est que Dieu.

Mais ce n'est pas assez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les sens; notre curiosité nous porte jusqu'à vouloir connaître comment elles nous viennent. C'est ici que tous les philosophes ont fait de beaux romans; il

était aisé de se les épargner, en considérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques, ni du flambeau de l'expérience et de la physique, il est certain que nous ne pouvons faire un seul pas. Jusqu'à ce que nous ayons les yeux assez fins pour distinguer les parties constituantes de l'or d'avec les parties constituantes d'un grain de moutarde, il est bien sûr que nous ne pourrons raisonner sur leurs essences; et, jusqu'à ce que l'homme soit d'une autre nature, et qu'il ait des organes pour apercevoir sa propre substance et l'essence de ses idées, comme il a des organes pour sentir, il est indubitable qu'il lui sera impossible de les connaître. Demander comment nous pensons et comment nous sentons, comment nos mouvements obéissent à notre volonté, c'est demander le secret du Créateur; nos sens ne nous fournissent pas plus de voies pour arriver à cette connaissance, qu'ils ne nous fournissent des ailes quand nous désirons avoir la faculté de voler; et c'est ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les sens; puisque, lorsque les sens nous manquent, les idées nous manquent: aussi nous est-il impossible de savoir comment nous pensons, par la même raison qu'il nous est impossible d'avoir l'idée d'un sixième sens; c'est parce qu'il nous manque des organes qui enseignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardiesse d'imaginer un système sur la nature de l'ame et de nos concep-

tions, ont été obligés de supposer l'opinion absurde des idées innées, se flattant que, parmi les prétendues idées métaphysiques descendues du ciel dans notre esprit, il s'en trouverait quelques-unes qui découvriraient ce secret impénétrable.

De tous les raisonneurs hardis qui se sont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. Malebranche est celui qui a paru s'égarer de la façon la plus sublime.

Voici à quoi se réduit son système, qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions, qui nous viennent à l'occasion des objets, ne peuvent être causées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont pas en eux la puissance de donner un sentiment ; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous sommes, à cet égard, aussi impuissants que ces objets ; il faut donc que ce soit Dieu qui nous les donne. « Or Dieu est le « lien des esprits, et les esprits subsistent en lui » ; donc c'est en lui que nous avons nos idées, et que nous voyons toutes choses.

Or, je demande à tout homme qui n'a point d'enthousiasme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raisonnement nous donne ?

Je demande ce que veut dire *Dieu est le lien des esprits?* et quand même ces mots *sentir et voir tout en Dieu* formeraient en nous une idée distincte ; je demande ce que nous y gagnerions, et en quoi nous serions plus savants qu'auparavant.

Certainement, pour réduire le système du P. Malebranche à quelque chose d'intelligible, on est

obligé de recourir au spinosisme, d'imaginer que le total de l'univers est Dieu, que ce Dieu agit dans tous les êtres, sent dans les bêtes, pense dans les hommes, végète dans les arbres, est pensée et caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, et enfin toutes les absurdités qui découlent nécessairement de ce principe.

Les égarements de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui est impénétrable pour nous, doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philosophie est de savoir s'arrêter où il faut, et de ne jamais marcher qu'avec un guide sûr.

Il reste assez de terrain à parcourir sans voyager dans les espaces imaginaires. Contentons-nous donc de savoir par l'expérience, appuyée du raisonnement, seule source de nos connaissances, que nos sens sont les portes par lesquelles toutes les idées entrent dans notre entendement; et ressouvenons-nous bien qu'il nous est absolument impossible de connaître le secret de cette mécanique, parce que nous n'avons point d'instruments proportionnés à ses ressorts.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

On n'aurait point songé à traiter cette question si les philosophes n'avaient cherché à douter des

choses les plus claires, comme ils se sont flattés de connaître les plus douteuses.

Nos sens nous font avoir des idées, disent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions sans qu'il y ait aucun objet au-dehors. Nous savons que, pendant le sommeil, nous voyons et nous sentons des choses qui n'existent pas : peut-être notre vie est-elle un songe continuel, et la mort sera le moment de notre réveil, ou la fin d'un songe auquel nul réveil ne succédera.

Nos sens nous trompent dans la veille même; la moindre altération dans nos organes nous fait voir quelquefois des objets et entendre des sons dont la cause n'est que dans le dérangement de notre corps : il est donc très-possible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure; nous entendons des sons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet;* mais la substance de cet objet, quelle est-elle? c'est là en effet que l'objet échappe à notre imagination : ce que nous nommons si hardiment *la substance* n'est en effet que l'assemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui restera-t-il? Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'est autre chose que mes perceptions. Je puis bien dire, *J'ai idée de la couleur verte et d'un corps tellement configuré;* mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur

existent : voilà ce que dit Sextus Empiricus, et à quoi il ne peut trouver de réponse.

Accordons pour un moment à ces messieurs encore plus qu'ils ne demandent ; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps ; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'ensuivra-t-il de là ? nous conduirons-nous autrement dans notre vie ? aurons-nous des idées différentes sur rien ? il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier semble avoir la jambe cassée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même, quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus sérieusement :

1° Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la vie à l'état des songes, parce que vous ne songez jamais en dormant qu'aux choses dont vous avez eu l'idée étant éveillés ; vous êtes sûrs que vos songes ne sont autre chose qu'une faible réminiscence. Au contraire, pendant la veille, lorsque nous avons une sensation, nous ne pouvons jamais conclure que ce soit par réminiscence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous casse l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2° Il est très-vrai que nos sens sont souvent

trompés; mais qu'entend-on par là? nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher; la vue, le son, l'odorat, ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai l'idée des étoiles que par l'attouchement; et comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues, n'est point palpable, comme l'attouchement de mes mains, et qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *trompeur;* il ne me fait point voir les objets à leur véritable place; il ne me donne point d'idée de leur grosseur; aucun même de ces attouchements qui ne sont point palpables ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps et cette odeur; mais l'attouchement proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière; car, lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, et que par conséquent il y a là quelque chose d'étendu et d'impénétrable. Ainsi, supposé (car que ne suppose-t-on pas) qu'un homme eût tous les sens, hors celui du toucher proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'existence des objets extérieurs, et peut-être même serait-il longtemps sans en avoir d'idée; mais celui qui serait sourd et aveugle, et qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'existence des choses qui lui fe-

raient éprouver de la dureté ; et cela parce qu'il n'est point de l'essence de la matière qu'un corps soit coloré ou sonore, mais qu'il soit étendu et impénétrable. Mais que répondront les sceptiques outrés à ces deux questions-ci :

1° S'il n'y a point d'objets extérieurs, et si mon imagination fait tout, pourquoi suis-je brûlé en touchant du feu, et ne suis-je point brûlé quand, dans un rêve, je crois toucher du feu?

2° Quand j'écris mes idées sur ce papier, et qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites et pensées, si cet autre homme ne me les lit pas effectivement? comment puis-je même les retrouver si elles n'y sont pas? Enfin, quelque effort que je fasse pour douter, je suis plus convaincu de l'existence des corps que je ne le suis de plusieurs vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire ; j'ai beau manquer de démonstrations géométriques pour prouver que j'ai un père et une mère, et j'ai beau m'avoir démontré, c'est-à-dire n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent passer entre un cercle et sa tangente, je sens bien que si un être tout-puissant me venait dire de ces deux propositions, *il y a des corps, et une infinité de courbes passent entre le cercle et sa tangente,* il y a une proposition qui est fausse, devinez laquelle? je devinerais que c'est la dernière ; car sachant bien que j'ai ignoré long-temps cette proposition, que j'ai eu besoin d'une attention suivie

pour en entendre la démonstration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon esprit, je pourrais soupçonner que mon esprit s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, comme mon principal but est ici d'examiner l'homme sociable, et que je ne puis être sociable s'il n'y a une société, et par conséquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, sans quoi il faudrait que je refusasse l'existence à ces messieurs[1].

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.

Nous sommes certains que nous sommes matière, que nous sentons et que nous pensons; nous sommes persuadés de l'existence d'un Dieu, duquel nous sommes l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvé à nous-mêmes que ce Dieu a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible et qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être; mais pouvons-nous savoir ce qui pense en nous? quelle est cette faculté que Dieu nous a donnée?

[1] Voyez l'article EXISTENCE, par le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie;* c'est le seul ouvrage où cette question de l'existence des corps ait été jusqu'ici bien traitée, et elle y est complétement résolue.

est-ce la matière qui sent et qui pense, est-ce une substance immatérielle? en un mot, qu'est-ce qu'une ame? C'est ici où il est nécessaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être pensant, descendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, et possédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, et jugeant de l'homme d'une manière désintéressée.

Si j'étais un être supérieur à qui le Créateur eût révélé ses secrets, je dirais bientôt, en voyant l'homme, ce que c'est que cet animal; je définirais son ame et toutes ses facultés en connaissance de cause avec autant de hardiesse que l'ont défini tant de philosophes qui n'en savaient rien; mais, avouant mon ignorance et essayant ma faible raison, je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse, qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles: j'examine tout partie à partie, et je vois ensuite si je puis juger du total. Je me suppose donc arrivé en Afrique, et entouré de nègres, de Hottentots, et d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie sont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent toutes des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes désirs, mêmes passions, mêmes besoins; ils les expriment tous, chacun dans sa langue. La langue que j'entends la première est celle des animaux, cela ne peut être autrement; les sons par lesquels ils s'expriment ne semblent point arbitraires, ce sont des caractères vivants de leurs passions; ces signes portent l'empreinte de

ce qu'ils expriment : le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ses attitudes, a une relation sensible à son objet ; je le distingue incontinent des cris et des mouvements par lesquels il flatte un autre animal, de ceux avec lesquels il chasse, et de ceux par lesquels il se plaint ; je discerne encore si sa plainte exprime l'anxiété de la solitude, ou la douleur d'une blessure, ou les impatiences de l'amour. Ainsi, avec un peu d'attention, j'entends le langage de tous les animaux ; ils n'ont aucun sentiment qu'ils n'expriment : peut-être n'en est-il pas de même de leurs idées ; mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me semble aussi qu'il était naturel qu'ils eussent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres ? que puis-je y voir, sinon quelques idées et quelques combinaisons de plus dans la tête, exprimées par un langage différemment articulé ? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre. Cette admirable faculté de retenir des idées leur est commune à tous ; ils ont tous des songes et des images faibles pendant le sommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant ; leur faculté sentante et pensante croît avec leurs organes, s'affaiblit avec eux, périt avec eux. Que l'on verse le sang d'un singe et d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuisement qui les mettra hors d'état de me reconnaître ; bientôt

après leurs sens extérieurs n'agissent plus, et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la sensation, la pensée; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le suis déjà prouvé : c'est donc Dieu qui avait donné à tous ces corps la puissance de sentir et d'avoir des idées dans des degrés différents, proportionnés à leurs organes : voilà assurément ce que je soupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraissent supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce.

Des philosophes me disent : Ne vous y trompez pas, l'homme est entièrement différent des autres animaux; il a une ame spirituelle et immortelle, car (remarquez bien ceci), si la pensée est un composé de la matière, elle doit être nécessairement cela même dont elle est composée, elle doit être divisible, capable de mouvement, etc.; or la pensée ne peut point se diviser, donc elle n'est point un composé de la matière; elle n'a point de parties, elle est simple, elle est immortelle, elle est l'ouvrage et l'image d'un Dieu. J'écoute ces maîtres, et je leur réponds, toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une ame telle que vous l'assurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux.

Les uns me répondent, Ce chien est une forme substantielle; les autres me disent, N'en croyez rien; les formes substantielles sont des chimères; mais ce chien est une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes substantielles ce qu'ils entendent par ce mot; et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis : Si ces bêtes sont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition est en comparaison du tourne-broche dont vous parlez; ou si vous avez l'honneur de posséder une ame spirituelle, les animaux en ont une aussi, car ils sont tout ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec lesquels vous avez des sensations; et si ces organes ne leur servent pas pour la même fin, Dieu, en leur donnant ces organes, aura fait un ouvrage inutile; et Dieu, selon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choisissez donc, ou d'attribuer une ame spirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces messieurs peuvent me répondre, c'est qu'ils conjecturent que les ressorts des animaux, qui paraissent les organes de leurs sentiments, sont nécessaires à leur vie, et ne sont chez eux que les ressorts de la vie; mais cette réponse n'est qu'une supposition déraisonnable.

Il est certain que pour vivre on n'a besoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces sens, et qui vivent; donc

ces organes de sentiment ne sont donnés que pour le sentiment; donc les animaux sentent comme nous; donc ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une espèce différente de celle qui anime les brutes. Il est donc clair jusqu'à présent que, ni les philosophes, ni moi, ne savons ce que c'est que cette ame; il m'est seulement prouvé que c'est quelque chose de commun entre l'animal appelé *homme*, et celui qu'on nomme *bête*. Voyons si cette faculté commune à tous ces animaux est matière ou non.

Il est impossible, me dit-on, que la matière pense. Je ne vois pas cette impossibilité. Si la pensée était un composé de la matière, comme ils me le disent, j'avouerais que la pensée devrait être étendue et divisible; mais si la pensée est un attribut de Dieu, donné à la matière, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que cet attribut soit étendu et divisible; car je vois que Dieu a communiqué d'autres propriétés à la matière, lesquelles n'ont ni étendue ni divisibilité; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit sans corps intermédiaires, et qui agit en raison directe de la masse et non des surfaces, et en raison doublée inverse des distances, est une qualité réelle démontrée, et dont la cause est aussi cachée que celle de la pensée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois, et selon ce qui me paraît le plus probable; je vois que dans toute la nature les mêmes effets supposent une même cause. Ainsi, je juge que la

même cause agit dans les bêtes et dans les hommes à proportion de leurs organes ; et je crois que ce principe commun aux hommes et aux bêtes est un attribut donné par Dieu à la matière. Car, si ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la pensée est son essence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette substance. Aussi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame pense toujours; mais j'en appelle à la conscience de tous les hommes : pensent-ils sans cesse? pensent-ils quand ils dorment d'un sommeil plein et profond? les bêtes ont-elles à tous moments des idées? quelqu'un qui est évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui est réellement une mort passagère? Si l'ame ne pense pas toujours, il est donc absurde de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. Que pourrions-nous en conclure, sinon que Dieu a organisé les corps pour penser comme pour manger et pour digérer? en m'informant de l'histoire du genre humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi sur cet article. Je lis un des plus anciens livres qui soient au monde, conservé par un peuple qui se prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit que Dieu même semble penser comme moi; il m'apprend que Dieu a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur prescrire jusqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe, et il ne leur dit pas un mot

de leur ame; il ne leur parle que des peines et des récompenses temporelles : cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la spiritualité et l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que deux mille ans après, Dieu est venu apprendre aux hommes que leur ame est immortelle; mais moi, qui suis d'une autre sphère, je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette disparate que l'on met sur le compte de Dieu. Il semble étrange à ma raison que Dieu ait fait croire aux hommes le pour et le contre; mais si c'est un point de révélation où ma raison ne voit goutte, je me tais et j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé, je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'ame soit spirituelle; ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire; car il paraît aussi possible à Dieu de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire. Ce Dieu, qui peut, comme il lui plaît, conserver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps; s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette ame est-elle faite? c'est ce que l'Être suprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose, et la sincérité de mon

cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la fortifier par cet exercice, et pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortel.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet Dieu a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les sens; et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties et qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri? j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après sa mort, que de dire qu'il lui reste des idées après sa mort; l'un

n'est pas plus inconséquent que l'autre, et certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que Dieu ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec sa faculté; car de conserver cette faculté sans la partie, cela est aussi impossible que de conserver le rire d'un homme ou le chant d'un oiseau après la mort de l'oiseau et de l'homme. Dieu peut aussi avoir donné aux hommes et aux animaux une ame simple, immatérielle, et la conserver indépendamment de leur corps. Cela lui est aussi possible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé, et de donner aux hommes deux nez et quatre mains, des ailes et des griffes; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choses possibles, il me semble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la sensation de l'homme, soit une chose immortelle, qui me prouvera qu'elle l'est? Quoi! moi qui ne sais point quelle est la nature de cette chose, j'affirmerai qu'elle est éternelle! moi qui sais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie éternelle par sa nature! et tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme, par la raison que l'homme le désire!

Il serait bien doux en effet de survivre à soi-même, de conserver éternellement la plus excellente partie de son être dans la destruction de

l'autre, de vivre à jamais avec ses amis, etc.! Cette chimère (à l'envisager en ce seul sens) serait consolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le système de la métempsycose; mais ce système a-t-il plus de vraisemblance que les *Mille et une nuits?* et n'est-il pas un fruit de l'imagination vive et absurde de la plupart des philosophes orientaux? Mais je suppose, malgré toutes les vraisemblances, que Dieu conserve après la mort de l'homme ce qu'on appelle son *ame*, et qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la destruction ordinaire de toutes choses: je demande ce que l'homme y gagnera; je demande ce que l'esprit de Jacques a de commun avec Jacques quand il est mort?

Ce qui constitue la personne de Jacques, ce qui fait que Jacques est soi-même, et le même qu'il était hier à ses propres yeux, c'est qu'il se ressouvient des idées qu'il avait hier, et que dans son entendement il unit son existence d'hier à celle d'aujourd'hui; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, son existence passée lui serait aussi étrangère que celle d'un autre homme; il ne serait pas plus le Jacques d'hier, la même personne, qu'il ne serait Socrate ou César. Or, je suppose que Jacques, dans sa dernière maladie, a perdu absolument la mémoire, et meurt par conséquent sans être ce même Jacques qui a vécu: Dieu rendra-t-il à son ame cette mémoire qu'il a perdue? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'existent plus? en ce cas, ne sera-ce pas un homme tout nouveau, aussi dif-

férent du premier, qu'un Indien l'est d'un Européan?

Mais on peut dire aussi que Jacques ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, son ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouissement ou après un transport au cerveau; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne cesse pas d'être le même homme lorsqu'il a recouvré la mémoire : donc l'ame de Jacques, s'il en a une, et qu'elle soit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le suppose, pourra recouvrer la mémoire après sa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouissement pendant la vie; donc Jacques sera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être proposées, et celui qui trouvera une manière sûre de résoudre l'équation de cette inconnue, sera, je pense, un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'est assez pour moi que je voie jusqu'où je peux aller. Je n'assure point que j'aie des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'ame; mais toutes les vraisemblances sont contre elles; et il est également injuste et déraisonnable de vouloir une démonstration dans une recherche qui n'est susceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'esprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la société, et les faire souvenir que les anciens

Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle et mortelle, sans compter de grandes sectes de philosophes qui valaient bien les Juifs et qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme est libre.

Peut-être n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philosophes ont hérissé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de Dieu son secret et de concilier sa prescience avec le libre arbitre, sont cause que l'idée de la liberté s'est obscurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'est si bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, sans se ressouvenir de toutes les difficultés qui marchent à sa suite, qu'on ne s'entend presque plus à présent quand on demande si l'homme est libre.

Ce n'est plus ici le lieu de feindre un être doué de raison, lequel n'est point homme, et qui examine avec indifférence ce que c'est que l'homme; c'est ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans soi-même, et qu'il se rende témoignage de son propre sentiment.

Dépouillons d'abord la question de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarrasser, et définissons ce que nous entendons par ce mot *liberté*.

La liberté est uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre se mouvait par son choix, elle serait libre; les animaux et les hommes ont ce pouvoir; donc ils sont libres. Je puis à toute force contester cette faculté aux animaux; je puis me figurer, si je veux abuser de ma raison, que les bêtes qui me ressemblent en tout le reste diffèrent de moi en ce seul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni désirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des systèmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature : mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, et que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma pensée à telle ou telle considération, etc. Si quelqu'un vient me dire : Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un sentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le soleil large de deux pieds, quoiqu'il soit en grosseur, par rapport à la terre, à peu près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un : Le cas est différent : Dieu ne m'a point trompé en me fesant voir ce qui est éloigné de moi d'une grosseur proportionnée à sa distance; telles sont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis et ne dois apercevoir les objets qu'en raison directe de leur grosseur et de leur éloignement : et telle est la nature de mes organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pour-

rais voir aucun objet sur la terre. Il en est de même du sens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les sensations plus ou moins fortes, toutes choses égales, que selon que les corps sonores et odoriférants sont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur : mais si je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, Dieu m'aurait créé exprès pour me tromper, de même que s'il me fesait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; et il ne résulterait rien de cette tromperie, sinon une absurdité dans la manière d'agir d'un Être suprême infiniment sage.

Et qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à Dieu. Car, premièrement, ce Dieu étant prouvé, il est démontré que c'est lui qui est la cause de ma liberté en cas que je sois libre, et qu'il est l'auteur absurde de mon erreur, si, m'ayant fait un être purement patient sans volonté, il me fait accroire que je suis agent et que je suis libre.

Secondement, s'il n'y avait point de Dieu, qui est-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur? qui m'aurait donné ce sentiment de liberté en me mettant dans l'esclavage? serait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence? Je ne puis être instruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir ; je ne puis avoir reçu de Dieu le sentiment de ma volonté sans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté ; donc je suis un agent.

Vouloir et agir, c'est précisément la même chose qu'être libre. Dieu lui-même ne peut être libre que

dans ce sens. Il a voulu et il a agi selon sa volonté. Si on supposait sa volonté déterminée nécessairement; si on disait, Il a été nécessité à vouloir ce qu'il a fait, on tomberait dans une aussi grande absurdité que si on disait, Il y a un Dieu, et il n'y n'y a point de Dieu; car si Dieu était nécessité, il ne serait plus agent, il serait patient, et il ne serait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque chose qui existe, donc quelque être est de toute éternité, donc cet être existe par lui-même d'une nécessité absolue, donc il est infini, donc tous les autres êtres viennent de lui sans qu'on sache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie, donc il nous a donné cette liberté que nous sentons en nous, comme il nous a donné la vie que nous sentons en nous.

La liberté dans Dieu est le pouvoir de penser toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de Dieu à l'homme est le pouvoir faible, limité et passager, de s'appliquer à quelques pensées, et d'opérer certains mouvements. La liberté des enfants qui ne réfléchissent point encore, et des espèces d'animaux qui ne réfléchissent jamais, consiste à vouloir et à opérer des mouvements seulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les causes de cette erreur : on a d'abord remarqué que nous

avons souvent des passions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtressé infidèle, et ses désirs, plus forts que sa raison, le ramènent vers elle; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvements de colère qu'on ne peut maîtriser; on souhaite de mener une vie tranquille, et l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés presque toute notre vie, ont fait croire que nous sommes liés de même dans tout le reste; et on a dit : L'homme est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses violentes dont il sent l'agitation; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il n'est pas plus le maître : c'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais il est toujours esclave.

Ce raisonnement, qui n'est que la logique de la faiblesse humaine, est tout semblable à celui-ci : Les hommes sont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de santé.

Or, qui ne voit l'impertinence de cette conclusion? qui ne voit au contraire que de sentir sa maladie est une preuve indubitable qu'on a eu de la santé, et que sentir son esclavage et son impuissance prouve invinciblement qu'on a eu de la puissance et de la liberté?

Lorsque vous aviez cette passion furieuse, votre volonté n'était plus obéie par vos sens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorsqu'une paralysie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez re-

muer. Si un homme était toute sa vie dominé par des passions violentes, ou par des images qui occupassent sans cesse son cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui consiste à pouvoir penser quelquefois ce qu'on veut, et c'est le cas où sont plusieurs fous qu'on renferme, et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il est bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raison que nous ne sommes pas tous également éclairés, également robustes, etc. La liberté est la santé de l'ame; peu de gens ont cette santé entière et inaltérable. Notre liberté est faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous fassions nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raison souveraine de tous nos désirs; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps des mouvements involontaires. Nous ne sommes ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous serions ce que Dieu est. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choses mêmes dont nous sentons la jouissance, et parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une conversation vive,

ou dans les douleurs d'une maladie qui appesantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze tiers et demi multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes et trois quarts, je n'aurai pas la liberté de faire une combinaison pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puissance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté sont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui est obéie quelquefois par nos sens. « Mais cette volonté, disent-ils, est né-« cessairement déterminée comme une balance tou-« jours emportée par le plus grand poids; l'homme « ne veut que ce qu'il juge le meilleur; son enten-« dement n'est pas le maître de ne pas juger bon « ce qui lui paraît bon. L'entendement agit néces-« sairement : la volonté est déterminée par l'enten-« dement; donc la volonté est déterminée par une « volonté absolue : donc l'homme n'est pas libre. »

Cet argument, qui est très-éblouissant, mais qui dans le fond n'est qu'un sophisme, a séduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font presque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi consiste le défaut de ce raisonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choses dont l'idée lui est présente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'Opéra, s'il n'avait l'idée de l'Opéra; et il ne souhaiterait point d'y aller et ne se déterminerait point à y aller, si son entendement ne lui représentait point ce spectacle comme une chose agréable. Or, c'est en cela même que con-

siste sa liberté ; c'est dans le pouvoir de se déterminer soi-même à faire ce qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaisir, est une contradiction formelle et une impossibilité. L'homme se détermine à ce qui lui semble le meilleur, et cela est incontestable ; mais le point de la question est de savoir s'il a en soi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de se déterminer ou non. Ceux qui disent, « L'assentiment de l'esprit est néces« saire, et détermine nécessairement la volonté, » supposent que l'esprit agit physiquement sur la volonté. Ils disent une absurdité visible ; car ils supposent qu'une pensée est un petit être réel qui agit réellement sur un autre être nommé la volonté ; et ils ne font pas réflexion que ces mots *la volonté*, *l'entendement*, etc., ne sont que des idées abstraites, inventées pour mettre de la clarté et de l'ordre dans nos discours, et qui ne signifient autre chose sinon l'homme *pensant* et l'homme *voulant*. L'*entendement* et la *volonté* n'existent donc pas réellement comme des êtres différents, et il est impertinent de dire que l'un agit sur l'autre.

S'ils ne supposent pas que l'esprit agisse physiquement sur la volonté, il faut qu'ils disent, ou que l'homme est libre, ou que Dieu agit pour l'homme, détermine l'homme, et est éternellement occupé à tromper l'homme ; auquel cas ils avouent au moins que Dieu est libre. Si Dieu est libre, la liberté est donc possible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raison pour dire que l'homme ne l'est pas.

Ils ont beau dire, l'homme est déterminé par le plaisir; c'est confesser, sans qu'ils y pensent, la liberté; puisque faire ce qui fait plaisir c'est être libre.

Dieu, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que selon son plaisir. Tous les sophismes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de Dieu.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté est cet argument-ci :

« Dieu sait certainement qu'une chose arrivera;
« il n'est donc pas au pouvoir de l'homme de ne
« la pas faire. »

Premièrement, remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on est obligé de reconnaître dans Dieu. On peut dire : Dieu sait ce qui arrivera; il n'est pas en son pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raisonnement tant rebattu? rien autre chose, sinon que nous ne savons et ne pouvons savoir ce que c'est que la prescience de Dieu, et que tous ses attributs sont pour nous des abîmes impénétrables.

Nous savons démonstrativement que si Dieu existe, Dieu est libre; nous savons en même temps qu'il sait tout : mais cette prescience et cette omniscience sont aussi incompréhensibles pour nous que son immensité, sa durée infinie déjà passée, sa durée infinie à venir, la création, la conservation de l'univers, et tant d'autres choses que nous ne pouvons ni nier ni connaître.

Cette dispute sur la prescience de Dieu n'a causé tant de querelles que parce qu'on est ignorant et

présomptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne sais point ce que sont les attributs de Dieu, et je ne suis point fait pour embrasser son essence? Mais c'est ce qu'un bachelier ou licencié se gardera bien d'avouer ; c'est ce qui les a rendus les plus absurdes des hommes, et fait d'une science sacrée un misérable charlatanisme[1].

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

Le grand dessein de l'Auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation ; et il y a des moments où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en naissent; après quoi ils oublient cette fa-

[1] On verra dans les ouvrages suivants que M. de Voltaire n'a pas toujours eu la même opinion sur la liberté métaphysique de l'homme : ses sentiments à cet égard changèrent dans un âge plus avancé, et il a mis dans la discussion de ces matières abstraites une force et une clarté qu'on trouve bien rarement chez d'autres écrivains.

mille passagère, et retournent à la férocité de leur solitude, jusqu'à cė que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, et quelques espèces d'oiseaux; les autres sont seulement rassemblées par un instinct plus aveugle qui les unit sans objet et sans dessein apparent, comme les troupeaux sur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'est pas certainement poussé par son instinct à former une société policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à considérer ses besoins, ses passions et sa raison, on voit bien qu'il n'a pas dû rester long-temps dans un état entièrement sauvage.

Il suffit, pour que l'univers soit ce qu'il est aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le soin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfants, auront bientôt éveillé leur industrie, et donné naissance au commencement grossier des arts. Deux familles auront eu besoin l'une de l'autre sitôt qu'elles auront été formées, et de ces besoins seront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'est pas comme les autres animaux qui n'ont que l'instinct de l'amour-propre et celui de l'accouplement; non-seulement il a cet amour-propre nécessaire pour sa conservation, mais il a aussi, pour son espèce, une bienveillance naturelle qui ne se remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en passant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout sanglant, elle en prendra un morceau sans concevoir la moindre pitié, et continuera son chemin; et cependant cette même chienne défendra son petit, et mourra en combattant plutôt que de souffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus sauvage voie un joli enfant près d'être dévoré par quelque animal, il sentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, et un désir d'aller à son secours. Il est vrai que ce sentiment de pitié et de bienveillance est souvent étouffé par la fureur de l'amour-propre : aussi la nature sage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes; c'est déjà beaucoup que nous ayons cette bienveillance qui nous dispose à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance serait encore un faible secours pour nous faire vivre en société : elle n'aurait jamais pu servir à fonder de grands empires et des villes florissantes, si nous n'avions pas eu de grandes passions.

Ces passions, dont l'abus fait à la vérité tant de mal, sont en effet la principale cause de l'ordre que nous voyons aujourd'hui sur la terre. L'orgueil est surtout le principal instrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la société. A peine les besoins eurent rassemblé quelques hommes, que les plus adroits d'entre eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient nés avec un orgueil in-

domptable aussi bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur persuader que, s'ils fesaient pour le bien commun de la société quelque chose qui leur coûtât un peu de leur bien-être, leur orgueil en serait amplement dédommagé.

On distingua donc de bonne heure les hommes en deux classes : la première, des hommes divins qui sacrifient leur amour-propre au bien public; la seconde, des misérables qui n'aiment qu'eux-mêmes : tout le monde voulut et veut être encore de la première classe, quoique tout le monde soit dans le fond du cœur de la seconde; et les hommes les plus lâches et les plus abandonnés à leurs propres désirs, crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander, qui est une des branches de l'orgueil, et qui se remarque aussi visiblement dans un pédant de collége et dans un bailli de village que dans un pape et dans un empereur, excita encore puissamment l'industrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes; il fallut leur faire connaître clairement qu'on en savait plus qu'eux, et qu'on leur serait utile.

Il fallut surtout se servir de leur avarice pour acheter leur obéissance. On ne pouvait leur donner beaucoup sans avoir beaucoup, et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin sans le secours de l'envie, passion très-naturelle que les

hommes déguisent toujours sous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la paresse et aiguisa le génie de quiconque vit son voisin puissant et heureux. Ainsi, de proche en proche, les passions seules réunirent les hommes et tirèrent du sein de la terre tous les arts et tous les plaisirs. C'est avec ce ressort que Dieu, appelé par Platon l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniste, a animé et embelli la nature : les passions sont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raisonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né sans passions, et qu'il n'en a eu que pour avoir désobéi à Dieu, auraient aussi bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle statue que Dieu avait formée, et que cette statue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre et toutes ses branches sont aussi nécessaires à l'homme que le sang qui coule dans ses veines ; et ceux qui veulent lui ôter ses passions parce qu'elles sont dangereuses, ressemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout son sang, parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait* que les vents sont une invention du diable, parce qu'ils submergent quelques vaisseaux, et qui ne songerait pas que c'est un bienfait de Dieu par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenses divisent? Il est donc

* Cette leçon, qui paraît la véritable, est celle des éditions les plus récentes. On lit dans l'édition de Kehl : Que *dirons*-nous de celui qui prétendait que... et qui ne *songerait* pas, etc.

très-clair que c'est à nos passions et à nos besoins que nous devons cet ordre et ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers ; et il est très-vraisemblable que Dieu ne nous a donné ces besoins, ces passions, qu'afin que notre industrie les tournât à notre avantage. Que si beaucoup d'hommes en ont abusé, ce n'est pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais usage. Dieu a daigné mettre sur la terre mille nourritures délicieuses pour l'homme : la gourmandise de ceux qui ont tourné cette nourriture en poison mortel pour eux, ne peut servir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

Pour qu'une société subsistât, il fallait des lois, comme il faut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois semblent arbitraires ; elles dépendent des intérêts, des passions et des opinions de ceux qui les ont inventées, et de la nature du climat où les hommes se sont assemblés en société. Dans un pays chaud, où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire ; en d'autres climats plus froids, il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici un homme doit se contenter d'une femme ; là il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays, les pères et les mères supplient les étrangers de vouloir bien

coucher avec leurs filles; partout ailleurs, une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte on encourageait l'adultère, à Athènes il était puni de mort. Chez les Romains, les pères eurent droit de vie et de mort sur leurs enfants. En Normandie, un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus désobéissant. Le nom de roi est sacré chez beaucoup de nations, et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment, se réunissent tous en ce point, qu'ils appellent *vertueux* ce qui est conforme aux lois qu'ils ont établies, et *criminel* ce qui leur est contraire. Ainsi, un homme qui s'opposera en Hollande au pouvoir arbitraire, sera un homme très-vertueux; et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain, sera condamné au dernier supplice. Le même Juif qui à Metz serait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Constantinople, et en sera plus estimé des Musulmans.

La plupart des lois se contrarient si visiblement, qu'il importe assez peu par quelles lois un état se gouverne; mais, ce qui importe beaucoup, c'est que les lois une fois établies soient exécutées. Ainsi, il n'est d'aucune conséquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés et de cartes; mais on ne pourra jouer un seul moment si l'on ne suit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on sera convenu[1].

[1] Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir presque rien

La vertu et le vice, le bien et le mal moral, est donc en tout pays ce qui est utile ou nuisible à la société ; et dans tous les lieux et dans tous les temps, celui qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne sont autre chose que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes les actions qui nous sont contraires. La vertu est l'habitude de faire de ces choses qui plaisent aux hommes, et le vice l'habitude de faire des choses qui leur déplaisent.

d'arbitraire dans les lois. 1° La raison suffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime simple, qu'entre deux êtres sensibles, égaux par la nature, il est contre l'ordre que l'un fasse son bonheur aux dépens de l'autre. 2° La raison montre également qu'il est utile en général au bien des sociétés que les droits de chacun soient respectés, et que c'est en assurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir, soit à procurer à l'espèce humaine tout le bonheur dont elle est susceptible, soit à le partager entre les individus avec la plus grande égalité possible. Qu'on examine ensuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte; que les unes sont conformes à l'intérêt général, que les autres y sont contraires. Elles sont donc ou justes ou injustes par elles-mêmes. Il ne suffit donc pas que la société soit réglée par des lois, il faut que ces lois soient justes. Il ne suffit pas que les individus se conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes se conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il est arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'est seulement avouer qu'on ignore si cette loi est conforme ou contraire à la justice. Un médecin peut dire, Il est indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha; mais cela signifie, Il faut lui donner un vomitif, et j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à son état. Dans la législation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts physiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conséquences de deux moyens qui dès-lors nous paraissent indifférents. L'arbitraire naît de notre ignorance, et non de la nature des choses.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillements, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers, malgré qu'ils en aient. Dieu n'a pas dit à la vérité aux hommes, voici des lois que je vous donne de ma bouche, par lesquelles je veux que vous vous gouverniez; mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux: il a donné aux abeilles un instinct puissant par lequel elles travaillent et se nourrissent ensemble, et il a donné à l'homme certains sentiments dont il ne peut jamais se défaire, et qui sont les liens éternels et les premières lois de la société dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous, et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne soit combattue par l'amour-propre, qui doit toujours l'emporter sur elle. Ainsi un homme est toujours porté à assister un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le sauvage le plus barbare, revenant du carnage, et dégouttant du sang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des souffrances de son camarade, et lui donnera tous les secours qui dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons seront permis chez beaucoup de nations; mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il soit permis de man-

quer à sa parole; parce que la société peut bien subsister entre des adultères et des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui se feraient gloire de se tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte, parce que tous les biens étaient communs; mais, dès que vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vous sera alors impossible de ne pas regarder le vol comme contraire à la société, et par conséquent comme injuste.

Il est si vrai que le bien de la société est la seule mesure du bien et du mal moral, que nous sommes forcés de changer, selon le besoin, toutes les idées que nous nous sommes formées du juste et de l'injuste.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec sa fille, et nous flétrissons aussi du nom d'incestueux le frère qui abuse de sa sœur; mais, dans une colonie naissante, où il ne restera qu'un père avec un fils et deux filles, nous regarderons comme une très-bonne action le soin que prendra cette famille de ne pas laisser périr l'espèce.

Un frère qui tue son frère est un monstre; mais un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de sauver sa patrie que de sacrifier son frère, serait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité, et nous en fesons une vertu, parce qu'il est de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge, que, de toutes les

mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher, et celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une vertu héroïque! Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami, celui qui en ce cas dirait la vérité, serait couvert d'opprobre: et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui, pouvant conserver la vie à son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner en disant vrai. La mémoire de M. De Thou, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conspiration de *Cinq-Mars*, est en bénédiction chez les Français: s'il n'avait point menti, elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne sera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral; il n'y aura donc point de bien en soi et indépendant de l'homme? Je demanderai à ceux qui font cette question, s'il y a du froid et du chaud, du doux et de l'amer, de la bonne et de la mauvaise odeur autrement que par rapport à nous? N'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule serait un raisonneur très-ridicule? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous raisonnerait-il mieux? Notre bien et notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous; pourquoi notre bien et notre mal moral seraient-ils dans un autre cas?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en société, ne sont-elles pas suffisamment

remplies? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enseigné aux humains la volonté de Dieu bien clairement, alors le bien moral ne serait autre chose que la conformité à cette loi. Quand Dieu aura dit aux hommes, « Je veux qu'il y ait tant « de royaumes sur la terre, et pas une république. « Je veux que les cadets aient tout le bien des « pères, et qu'on punisse de mort quiconque « mangera des dindons ou du cochon; » alors ces lois deviendront certainement la règle immuable du bien et du mal. Mais comme Dieu n'a pas daigné, que je sache, se mêler ainsi de notre conduite, il faut nous en tenir aux présents qu'il nous a faits. Ces présents sont la raison, l'amour-propre, la bienveillance pour notre espèce, les besoins, les passions, tous moyens par lesquels nous avons établi la société.

Bien des gens sont prêts ici à me dire: Si je trouve mon bien-être à déranger votre société, à tuer, à voler, à calomnier, je ne serai donc retenu par rien, et je pourrai m'abandonner sans scrupule à toutes mes passions! Je n'ai autre chose à dire à ces gens-là, sinon que probablement ils seront pendus, ainsi que je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes moutons; c'est précisément pour eux que les lois sont faites, comme les tuiles ont été inventées contre la grêle et contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main, et qui en abusent pour désoler le monde, qui envoient à la mort une partie des hommes, et ré-

duisent l'autre à la misère, c'est la faute des hommes s'ils souffrent ces ravages abominables, que souvent même ils honorent du nom de vertu; ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauvaises lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux hommes, sont les premiers à crier que Dieu a donné des règles du bien et du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne fasse des actes solennels de religion; et je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'est un malheur attaché à l'humanité que, malgré toute l'envie que nous avons de nous conserver, nous nous détruisons mutuellement avec fureur et avec folie. Presque tous les animaux se mangent les uns les autres, et dans l'espèce humaine, les mâles s'exterminent par la guerre. Il semble encore que Dieu ait prévu cette calamité en fesant naître parmi nous plus de mâles que de femelles: en effet, les peuples qui semblent avoir songé de plus près aux intérêts de l'humanité, et qui tiennent des registres exacts des naissances et des morts, se sont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci il sera aisé de voir qu'il est très-vraisemblable que tous ces meurtres et ces brigandages sont funestes à la société, sans intéresser en rien la Divinité. Dieu a mis les hommes et les animaux sur la terre, c'est à eux de s'y con-

duire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée; malheur au taureau qui sera attaqué par un lion, et aux moutons qui seront rencontrés par les loups! Mais si un mouton allait dire à un loup: Tu manques au bien moral, et Dieu te punira; le loup lui répondrait: Je fais mon bien physique, et il y a apparence que Dieu ne se soucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvaient le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un Être suprême nous eût donné des lois, et nous eût proposé des peines et des récompenses! qu'il nous eût dit: Ceci est vice en soi, ceci est vertu en soi. Mais nous sommes si loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux qui ont osé donner des lois aux hommes de la part de Dieu, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons besoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses désirs effrénés, et que, n'y ayant en soi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service; encore risquera-t-il beaucoup en se déclarant ainsi l'ennemi du genre humain. Mais si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il ait de raison il verra qu'il a choisi un très-mauvais parti, et qu'il sera puni infailliblement, soit par

les châtiments si sagement inventés par les hommes contre les ennemis de la société, soit par la seule crainte du châtiment, laquelle est un supplice assez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois est d'ordinaire la plus misérable. Il est moralement impossible qu'un méchant homme ne soit pas reconnu; et dès qu'il est seulement soupçonné, il doit s'apercevoir qu'il est l'objet du mépris et de l'horreur. Or, Dieu nous a sagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais souffrir que les autres hommes nous haïssent et nous méprisent; être méprisé de ceux avec qui l'on vit est une chose que personne n'a jamaïs pu et ne pourra jamais supporter. C'est peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injustices des hommes; c'est par cette crainte mutuelle que Dieu a jugé à propos de les lier. Ainsi tout homme raisonnable conclura qu'il est visiblement de son intérêt d'être honnête homme. La connaissance qu'il aura du cœur humain, et la persuasion où il sera qu'il n'y a en soi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen, et de remplir tous les devoirs de la vie. Aussi remarque-t-on que les philosophes (qu'on baptise du nom d'incrédules et de libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liste de tous les grands hommes de l'antiquité, on sait que *La Mothe Le Vayer*, précepteur du frère de Louis XIII, *Bayle*, *Locke*, *Spinosa*, Milord *Shaftesbury*, *Collins*, etc., étaient des hommes d'une vertu rigide; et ce n'est pas

seulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un esprit droit est honnête homme par la même raison que celui qui n'a pas le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuits à du vin de Brie, et des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une saine éducation perpétue ces sentiments chez tous les hommes, et de là est venu ce sentiment universel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent se défaire, et qui est le pivot de la société. Ceux qui auraient besoin du secours de la religion pour être honnêtes gens seraient bien à plaindre; et il faudrait que ce fussent des monstres de la société, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les sentiments nécessaires à cette société, et s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit se trouver dans notre nature.

FIN DU TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

1766*.

PREMIÈRE QUESTION.

Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? C'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits si divers. Ces êtres insensibles et muets, quoique enrichis d'une faculté divine, me laissent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différents, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouissent des mêmes sensations que moi, qui ont une mesure d'idées et de mémoire avec toutes les passions. Ils savent encore moins que moi ce qu'ils sont, pourquoi ils sont, et ce qu'ils deviennent.

Je soupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes qui roulent autour des soleils innom-

* A la suite de la première édition de cet opuscule, on trouvait, sous le titre de *Supplément au Philosophe ignorant*, la pièce qui forme aujourd'hui le XXIIe dialogue.

brables qui remplissent l'espace, sont peuplées d'êtres sensibles et pensants; mais une barrière éternelle nous sépare, et aucun de ces habitants des autres globes ne s'est communiqué à nous.

M. *le prieur*, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. *le chevalier*, que les astres étaient faits pour la terre, et la terre, ainsi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du soleil; comme les mouvements réguliers et proportionnels des astres peuvent éternellement subsister sans qu'il y ait des hommes; comme il y a sur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes semblables, j'ai pensé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en se flattant que tout avait été fait pour lui; j'ai vu que l'homme, pendant sa vie, est dévoré par tous les animaux s'il est sans défense; et que tous le dévorent encore après sa mort. Ainsi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fussent les rois de la nature. Esclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, resserré dans un point, et entouré de l'immensité, je commence par me chercher moi-même.

II. Notre faiblesse.

Je suis un faible animal; je n'ai en naissant ni force, ni connaissance, ni instinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand

mes organes commencent à se développer. Cette force augmente en moi jusqu'au temps où, ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jusqu'à son terme, et ensuite s'évanouit insensiblement par degrés.

Quelle est cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres jusqu'à la borne prescrite? Je l'ignore; et ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III. Comment puis-je penser?

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison; je lui ai demandé ce qu'elle est: cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle si les mêmes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim fesait languir mon

corps, et comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande différence entre des pensées et la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, et une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossièrement que je suis un seul; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes semblables, qui cultivent la terre, notre mère commune, avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, et cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le ventre de leur mère six semaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, et ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

IV. M'est-il nécessaire de savoir?

Voyant donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, et ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'esprit, etc.; voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je voulais le savoir, j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le sussions. J'ai pensé que la

nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; et j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions atteindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce désespoir, je ne laisse pas de désirer d'être instruit, et ma curiosité trompée est toujours insatiable.

V. Aristote, Descartes et Gassendi.

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse; Descartes a délayé cette pensée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce Descartes surtout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossièrement en physique; il a bâti un monde si imaginaire; ses tourbillons et ses trois éléments sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'Homère naquit avec *l'Iliade* dans la tête. Il est bien vrai qu'Homère, en naissant, avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin *l'Iliade*. Nous apportons, en naissant, le germe

de tout ce qui se développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que Raphaël et Michel-Ange n'apportèrent, en naissant, de pinceaux et de couleurs.

Descartes, pour tâcher d'accorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience et celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour et la nuit sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, et qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? Gassendi se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? on prit Gassendi et Descartes pour des athées, parce qu'ils raisonnaient.

VI. Les bêtes.

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes

en avaient toujours aussi; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, et du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire, et qu'il combine quelques idées. Ainsi donc, si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne, et si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons et de la matière canelée, osa dire que les bêtes étaient de pures machines qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce système était aussi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie; on prétendit que ce système répugnait à l'Écriture sainte, qui dit, dans « la Genèse, que « Dieu a fait un pacte avec les animaux, et qu'il « leur redemandera le sang des hommes qu'ils au- « ront mordus et mangés »; ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien et du mal.

VII. L'expérience.

Ne mêlons jamais l'Écriture sainte dans nos dis-

putes philosophiques; ce sont des choses trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, et cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; et certainement si nous ne parvenons que par l'expérience, et par une suite de tâtonnements et de longues réflexions à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'Auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous, sur les objets de notre science, comme les amants ignorants Daphnis et Chloé, dont Longus nous a dépeint les amours et les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient satisfaire leurs désirs, parce que l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'empereur Léopold et au fils de Louis XIV; il fallut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale et la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

VIII. Substance.

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais savoir ce que c'est que la matière. Nous tou-

chons, nous voyons les propriétés de cette substance; mais ce mot même *substance, ce qui est dessous*, nous avertit assez que ce dessous nous sera inconnu à jamais : quelque chose que nous découvrions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison, nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *souffle*, et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentiments et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX. Bornes étroites.

Notre intelligence est très-bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres; il y a aussi des Hercules en fait de pensées; mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulèvera dix fois plus de matière que moi; l'autre pourra faire de tête, et sans papier, une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviser que trois ou quatre avec une extrême peine; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée : mais elle trouvera bien

vite sa borne; et c'est pourquoi dans les jeux de combinaison, nul homme, après s'y être formé par toute son application et par un long usage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il fasse, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de son intelligence. Il faut même absolument que cela soit ainsi, sans quoi nous irions, de degré en degré, jusqu'à l'infini.

X. Découvertes impossibles.

Dans ce cercle étroit où nous sommes renfermés, voyons donc ce que nous sommes condamnés à ignorer, et ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier ressort, aucun premier principe ne peut être saisi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous sommes si accoutumés à ce phénomène incompréhensible, que très-peu y font attention; et quand nous voulons rechercher la cause d'un effet si commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté et l'obéissance de notre membre, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'une à l'autre, nulle raison, nulle apparence de cause; et nous sentons que nous y penserions une éternité sans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraisemblance.

XI. Désespoir fondé.

Ainsi arrêtés dès le premier pas, et nous repliant vainement sur nous-mêmes, nous sommes effrayés

de nous chercher toujours, et de ne nous trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à peu près, avec le secours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au soleil; mais qu'est-ce que le soleil? et pourquoi tourne-t-il sur son axe? et pourquoi en un sens plutôt qu'en un autre? et pourquoi Saturne et nous tournons-nous autour de cet astre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? Non-seulement nous ne satisferons jamais à cette question, mais nous n'entreverrons jamais la moindre possibilité d'en imaginer seulement une cause physique. Pourquoi? c'est que le nœud de cette difficulté est dans le premier principe des choses.

Il en est de ce qui agit au-dedans de nous comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arrangement des astres, et dans la conformation d'un ciron et de l'homme, un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connaître notre premier ressort, nous en serions les maîtres, nous serions des dieux. Éclaircissons cette idée, et voyons si elle est vraie.

Supposons que nous trouvions en effet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvements, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses et des différentes phases de la lune et de Vénus, il est clair que nous prédirions alors nos sensations, nos pensées et nos désirs résultants de ces sensations, comme

nous prédisons les phases et les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou funeste nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvements intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion et ma volonté en répriment les accès naissants. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées et de sentiments la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentiments et sur les pensées actuelles que je détourne et que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder et accélérer à son gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je serais le dieu de moi-même [1]. Je sens as-

[1] Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1° Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa nature; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2° On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentiments, et cependant n'avoir point le pouvoir, soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul.

sez que cet état est incompatible avec ma nature ; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser et agir.

XII. Faiblesse des hommes.

Ce qui est impossible à ma nature si faible, si bornée, et qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces d'êtres ? Y a-t-il des intelligences supérieures, maîtresses de toutes leurs idées, qui pensent et qui sentent tout ce qu'elles veulent ? Je n'en sais rien ; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII. Suis-je libre ?

Ne sortons point encore du cercle de notre existence ; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire raisonner. Il me demanda si j'étais libre ; je lui répondis que je n'étais point en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous demande, me répondit-il ;

3° Il y a un grand nombre de degrés entre notre ignorance actuelle et cette connaissance parfaite de notre nature ; l'esprit humain pourrait parcourir les différents degrés de cette échelle sans jamais parvenir au dernier ; mais chaque degré ajouterait à nos connaissances réelles, et ces connaissances pourraient être utiles. Il en serait de la métaphysique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiserons aucune partie, même en y fesant dans chaque siècle un grand nombre de découvertes utiles.

croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? pensez-vous, avec l'ange de l'école, que le libre arbitre soit une puissance appétitive, et que le libre arbitre se perde par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré; et je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement; je lus des *Scolastiques*, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière; je lus le *Traité de Collins*, qui me parut *Locke* perfectionné; et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, et les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En effet, il serait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, et qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds qui, au mépris de ces lois, pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard, et on sait que le hasard n'est rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau ; comment ma volonté, qui en dépend, serait-elle à la fois nécessitée, et absolument libre? Je sens en mille occasions que cette volonté ne peut rien ; ainsi, quand la maladie m'accable, quand la passion me transporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me présente, etc., je dois donc penser que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre dans les choses qui me paraissent les plus indifférentes que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Être véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux nécessairement ce que je veux ; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puissamment mon désir. Nous pouvons réprimer nos passions, comme je l'ai déjà annoncé nombre XI, mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos désirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchants, car, dans l'un et l'autre cas, nous suivons irrésistiblement notre dernière idée, et cette dernière idée est nécessaire; donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient

pas contents de cette mesure de liberté, c'est-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plusieurs cas ce qu'ils veulent ; les astres ne l'ont pas : nous la possédons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en possédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible et absurde de vouloir, sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur Clarke d'avoir combattu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, et qui semblaient s'accommoder mal avec ses systèmes. Non, il n'est pas permis à un philosophe tel que lui d'avoir attaqué Collins en sophiste, et d'avoir détourné l'état de la question, en reprochant à Collins d'appeler l'homme *un agent nécessaire*. Agent ou patient, qu'importe ? agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose ? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*, a étouffé le philosophe ; il distingue la nécessité physique et la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale? Il vous paraît vraisemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on couronne et que l'on sacre dans une église, ne se dépouillera pas de ses habits royaux pour s'étendre toute nue sur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une nécessité morale*

dans une reine de nos climats; mais c'est au fond une nécessité physique, éternelle, liée à la constitution des choses. Il est aussi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il est sûr qu'elle mourra un jour. La nécessité morale n'est qu'un mot, tout ce qui se fait est absolument nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la nécessité et le hasard; et vous savez qu'il n'y a point de hasard; donc tout ce qui arrive est nécessaire.

Pour embarrasser la chose davantage, on a imaginé de distinguer encore entre nécessité et contrainte; mais, au fond, la contrainte est-elle autre chose qu'une nécessité dont on s'aperçoit? et la nécessité n'est-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? Archimède est également nécessité à rester dans sa chambre quand on l'y enferme, et quand il est si fortement occupé d'un problème qu'il ne reçoit pas l'idée de sortir.

« Ducunt volentem fata, nolentem trahunt. »

SEN., ep. CVII.

L'ignorant qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même[1], mais enfin il est contraint de se rendre.

XIV. Tout est-il éternel?

Asservi à des lois éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les éléments, les animaux, les plantes; je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, et celui de cette ma-

[1] Voyez le *Traité de métaphysique* qui précède, ouvrage écrit plus de quarante ans avant celui-ci.

chine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien, car la substance de mon père, et de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice, est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien, car comment le néant produirait il l'existence? Je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité : « Rien ne vient du « néant, rien ne peut retourner au néant. » Cet axiome porte en lui une force si terrible, qu'il enchaîne tout mon entendement sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens et des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne et si générale, me dit : Il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée, et je me range du parti du monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches, je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais si, comme tant de philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'Éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* et l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'Hésiode? Il restera dans les fables. Le *Chaos* est impossible aux yeux de la raison, car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'intelligence; or le *Chaos* est précisément l'opposé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers, de glace, de sable, d'eaux, de cristaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydrostatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à Hésiode et à Ovide.

Si notre sainte Écriture a dit que le *Chaos* existait, si le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons sans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que suivant les lueurs trompeuses de notre raison. Nous nous sommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfants qui essayons de faire quelques pas sans lisières : nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

XV. Intelligence.

Mais, en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins in-

nombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration et de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même, me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence suprême sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : « Tout ouvrage dé« montre un ouvrier [1]. »

XVI. Éternité.

Cette intelligence est-elle éternelle ? sans doute; car soit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'existence éternelle de son artisan suprême; et il est évident que s'il existe aujourd'hui, il a existé toujours.

XVII. Incompréhensibilité.

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaste carrière ; je veux savoir si cette intelli-

[1] La preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'observation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre et les lois constantes semblent indiquer une unité de dessein, et par conséquent une cause unique et intelligente, est la seule à laquelle M. de Voltaire se soit arrêté, et la seule qui puisse être admise par un philosophe libre des préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé *Du principe d'action* (voyez ci-après), contient une exposition de cette preuve à la fois plus frappante et plus simple que celles qui ont été données par des philosophes qu'on a crus profonds parce qu'ils étaient obscurs, et éloquents parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle est pour nous, par l'état actuel de nos connaissances sur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un système un et régulier ; et ensuite la probabilité que ce système régulier est l'effet d'une volonté intelligente ? Cette question est plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup d'œil.

gence divine est quelque chose d'absolument distinct de l'univers, à peu près comme le sculpteur est distingué de la statue, ou si cette ame du monde est unie au monde, et le pénètre ; à peu près encore comme ce que j'appelle *mon ame* est unie à moi, et selon cette idée de l'antiquité si bien exprimée dans Virgile :

« Mens agitat molem et magno se corpore miscet. »
AEn., lib. VI. v. 727.

Et dans Lucain :

« Jupiter est quodcumque vides, quocumquè moveris. »
Lib. IX, v. 580.

Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma vaine curiosité. Misérable mortel, si je ne puis sonder ma propre intelligence, si je ne puis savoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière? Il y en a une, tout me le démontre; mais où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle et ignorée ?

XVIII. Infini.

Cette intelligence est-elle infinie en puissance et en immensité, comme elle est incontestablement infinie en durée? je n'en puis rien savoir par moi-même. Elle existe, donc elle a toujours existé, cela est clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puissance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement existant? comment puis-je imaginer que l'intelligence suprême est

dans le vide? il n'en est pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'est écoulée au moment que je parle, cela est sûr; je ne peux rien ajouter à cette durée passée, mais je peux toujours ajouter à l'espace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombre et en étendue est hors de la sphère de mon entendement. Quelque chose qu'on me dise, rien ne m'éclaire dans cet abîme. Je sens heureusement que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir, ni l'immensité de l'espace remplie, ni la puissance infinie qui a tout fait, et qui cependant peut encore faire; cela ne servira qu'à prouver de plus en plus la faiblesse de notre entendement; et cette faiblesse ne nous rendra que plus soumis à l'Être éternel dont nous sommes l'ouvrage.

XIX. Ma dépendance.

Nous sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous; car de savoir par la philosophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il fesait auparavant; s'il est dans la matière, s'il est dans le vide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit partout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode; et quand je

supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résultera-t-il ? Nous avons déjà reconnu (*question* IV) que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre sont inutiles au reste du genre humain[1]. Nous sommes certainement l'ouvrage de Dieu, c'est là ce qu'il m'est utile de savoir, aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen et fin dans mon corps, tout est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il est donc arrangé par une intelligence (*quest.* XV). Ce n'est pas l'intelligence de mes parents à qui je dois cet arrangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils fesaient quand ils m'ont mis au monde ; ils n'étaient que les aveugles instruments de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le soleil sur son axe.

[1] Cette opinion est-elle bien certaine ? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficiles à entendre peuvent être utiles ? Les tables de la lune, celles des satellites de Jupiter guident nos vaisseaux sur les mers, sauvent la vie des matelots, et elles sont formées d'après des théories qui ne sont connues que d'un petit nombre de savants. D'ailleurs, dans les sciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaissances, qui d'abord sont le partage de quelques philosophes, ne peuvent-elles point être mises à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur esprit, et devenir par là d'une utilité générale, puisque ce sont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple, et qui influent sur les opinions ? Cette maxime est une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fausse, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le système général des êtres. Il ne faut pas confondre ces causes finales dont nous nous fesons l'objet, avec les causes finales plus étendues, que l'observation des phénomènes peut nous faire soupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philosophie. M. de Voltaire a souvent combattu cette même manière de raisonner.

XX. Éternité encore.

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continuelle, un développement sans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet Être suprême qui existait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais : Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement et visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oisiveté dans l'être agissant et nécessaire, me semble incompatible. Je suis porté à croire que le monde est toujours émané de cette cause primitive et nécessaire, comme la lumière émane du soleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Être éternel? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est, a la force d'atteindre à l'être nécessaire existant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atome me semble prouver l'éternité de l'existence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose? Cela me paraît incompréhensible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je sais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, est aussi absurde;

Samuel Clarke le démontre assez[1]; mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que Dieu n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité; il n'ose pas dire qu'il ait été si long-temps impossible à l'être éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu; et s'il l'a pu qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait? La révélation seule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire: mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI. Ma dépendance encore.

Cet Être éternel, cette cause universelle me donne mes idées; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête; mes pensées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, et souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rapport entre les objets et nos idées et nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce Malebranche, qui osait prétendre que nous voyons tout dans Dieu même: mais n'y avait-il rien de su-

[1] Il ne peut être question ici que d'une impossibilité métaphysique. Or, pourquoi cette suite de phénomènes qui se succèdent indéfiniment suivant une certaine loi, et qui, à partir de chaque instant, forment une chaîne indéfinie dans le passé comme dans l'avenir, serait-elle impossible à concevoir? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps se mouvant dans une courbe infinie, d'une série de termes, s'étendant indéfiniment dans les deux sens à quelque terme qu'on la prenne? Cette succession indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiarisé avec les idées mathématiques.

blime dans les stoïciens, qui pensaient que c'est Dieu qui agit en nous, et que nous possédons un rayon de sa substance? Entre le rêve de Malebranche et le rêve des stoïciens, où est la réalité? Je retombe (*quest.* II) dans l'ignorance, qui est l'apanage de la nature humaine; et j'adore le Dieu par qui je pense, sans savoir comment je pense.

XXII. Nouvelle question.

Convaincu par mon peu de raison qu'il y a un être nécessaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'est que cet être, s'il a la forme des espèces intelligentes et agissantes supérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déjà dit que je n'en savais rien (*quest.* I). Néanmoins, je ne puis affirmer que cela soit impossible; car j'aperçois des planètes très-supérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de satellites que la terre. Il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'elles soient peuplées d'intelligences très-supérieures à moi, et de corps plus robustes, plus agiles, et plus durables. Mais leur existence n'ayant nul rapport à la mienne, je laisse aux poètes de l'antiquité le soin de faire descendre Vénus de son prétendu troisième ciel, et Mars du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'être nécessaire sur moi-même.

XXIII. Un seul artisan suprême

Une grande partie des hommes, voyant le mal physique et le mal moral répandus sur ce globe,

imagina deux êtres puissants, dont l'un produisait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils existaient, ils seraient nécessaires, ils seraient éternels, indépendants, ils occuperaient tout l'espace; ils existeraient donc dans le même lieu; ils se pénétreraient donc l'un l'autre, cela est absurde. L'idée de ces deux puissances ennemies ne peut tirer son origine que des exemples qui nous frappent sur la terre; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuisibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainsi deux pouvoirs contraires qui présidaient à la nature; ce n'est qu'un roman asiatique. Il y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste; les lois du mouvement et de la pesanteur sont invariables; il est impossible que deux artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient suivi les mêmes lois. Cela seul, à mon avis, renverse le système manichéen, et l'on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre.

Il est donc une puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. Saint Thomas nous dit « que Dieu est un pur acte, une forme, qui n'a « ni genre ni prédicat, qu'il est la nature et le « suppôt, qu'il existe essentiellement, participati- « vement, et nuncupativement. » Lorsque les dominicains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que Dieu est simple ; j'avoue humblement que je n'entends pas davantage la valeur de ce mot. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer ; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général ;* mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses : j'exprime tout cela par un mot, mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité; je ne sais pas plus ce que c'est, que je ne sais ce que c'est qu'un infini en nombres actuellement existant.

Déjà convaincu que, ne connaissant pas ce que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque instant, et je me console en réfléchissant sans cesse qu'il n'importe pas que je sache si mon maître est ou non

dans l'étendue, pourvu que je ne fasse rien contre la conscience qu'il m'a donnée. De tous les systèmes que les hommes ont inventés sur la Divinité, quel sera donc celui que j'embrasserai? aucun, sinon celui de l'adorer.

XXIV. Spinosa.

Après m'être plongé avec Thalès dans l'eau dont il fesait son premier principe, après m'être roussi auprès du feu d'Empédocle, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec les atomes d'Épicure, supputé des nombres avec Pythagore, et avoir entendu sa musique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de Platon, et ayant passé par toutes les régions de la métaphysique et de la folie, j'ai voulu enfin connaître le système de Spinosa.

Il n'est pas absolument nouveau ; il est imité de quelques anciens philosophes grecs, et même de quelques Juifs; mais Spinosa a fait ce qu'aucun philosophe grec, encore moins aucun Juif, n'a fait, il a employé une méthode géométrique imposante, pour se rendre un compte net de ses idées : voyons s'il ne s'est pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité incontestable et lumineuse : Il y a quelque chose, donc il existe éternellement un être nécessaire. Ce principe est si vrai que le profond Samuel Clarke s'en est servi pour prouver l'existence de Dieu.

Cet être doit se trouver partout où est l'existence; car qui le bornerait ?

Cet être nécessaire est donc tout ce qui existe; il n'y a donc réellement qu'une seule substance dans l'univers.

Cette substance n'en peut créer une autre; car, puisqu'elle remplit tout, où mettre une substance nouvelle, et comment créer quelque chose du néant? comment créer l'étendue sans la placer dans l'étendue même, laquelle existe nécessairement?

Il y a dans le monde la pensée et la matière; la substance nécessaire que nous appelons Dieu est donc la pensée et la matière. Toute pensée et toute matière est donc comprise dans l'immensité de Dieu : il ne peut y avoir rien hors de lui; il ne peut agir que dans lui; il comprend tout, il est tout.

Ainsi tout ce que nous appelons *substances différentes* n'est en effet que l'universalité des différents attributs de l'Être suprême, qui pense dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, se meut sur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'espace dans tous les astres, et vit dans toute la nature.

Il n'est point, comme un vil roi de la terre, confiné dans son palais, séparé de ses sujets; il est intimement uni à eux; ils sont des parties nécessaires de lui-même; s'il en était distingué, il ne serait plus l'être nécessaire, il ne serait plus universel, il ne remplirait point tous les lieux, il serait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers soient l'effet de ses attributs, cependant,

selon Spinosa, il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, et alors il ne serait plus infini. Enfin Spinosa prononce qu'il faut aimer ce Dieu nécessaire, infini, éternel; et voici ses propres paroles, *page 45 de l'édition de* 1731.

« A l'égard de l'amour de Dieu, loin que cette « idée le puisse affaiblir, j'estime qu'aucune autre « n'est plus propre à l'augmenter, puisqu'elle me « fait connaître que Dieu est intime à mon être, « qu'il me donne l'existence et toutes mes proprié- « tés, mais qu'il me les donne libéralement, sans « reproche, sans intérêt, sans m'assujettir à autre « chose qu'à ma propre nature. Elle bannit la « crainte, l'inquiétude, la défiance, et tous les « défauts d'un amour vulgaire ou intéressé. Elle « me fait sentir que c'est un bien que je ne puis « perdre, et que je possède d'autant mieux que je « le connais et que je l'aime. »

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant Bayle d'avoir attaqué durement Spinosa sans l'entendre: durement, j'en conviens; injustement, je ne le crois pas. Il serait étrange que Bayle ne l'eût pas entendu. Il découvrit aisément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet Spinosa compose son Dieu de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire, effrayé de son propre système. Bayle vit combien

il est insensé de faire Dieu astre et citrouille, pensée et fumier, battant et battu. Il vit que cette fable est fort au-dessous de celle de Protée. Peut-être Bayle devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non pas de *parties*, puisque c'est ce mot de *modalités* que Spinosa emploie toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excrément d'un animal soit une modalité ou une partie de l'Être suprême.

Il ne combattit point, il est vrai, les raisons par lesquelles Spinosa soutient l'impossibilité de la création : mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi et non pas de philosophie; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à Spinosa; c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée absurde d'un Dieu simple composé de parties, d'un Dieu qui se mange et qui se digère lui-même, qui aime et qui hait la même chose en même temps, etc. Spinosa se sert toujours du mot Dieu, Bayle le prend par ses propres paroles.

Mais au fond Spinosa ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expression, il n'a dit qu'il faut servir et aimer Dieu que pour ne point effaroucher le genre humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'est point athée comme Épicure, qui reconnaissait des dieux inutiles et oisifs; il ne l'est point comme la plupart des Grecs et des Romains, qui se moquaient des dieux du vulgaire: il l'est parce qu'il ne reconnaît nulle Providence, parce qu'il n'admet que

l'éternité, l'immensité, et la nécessité des choses; il l'est comme Straton, comme Diagoras; il ne doute pas comme Pyrrhon, il affirme; et qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une seule substance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette substance est étendue et pensante; et c'est ce que n'ont jamais dit les philosophes grecs et asiatiques qui ont admis une ame universelle.

Il ne parle en aucun endroit de son livre des desseins marqués qui se manifestent dans tous les êtres. Il n'examine point si les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne considère ni les lois du mouvement dans les animaux et dans les plantes, ni leur structure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des astres: il craint d'apercevoir que tout ce qui existe atteste une Providence divine; il ne remonte point des effets à leur cause; mais, se mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choses, il bâtit son roman, comme Descartes a construit le sien, sur une supposition. Il supposait le plein avec Descartes, quoiqu'il soit démontré, en rigueur, que tout mouvement est impossible dans le plein. C'est là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une seule substance. Il a été la dupe de son esprit géométrique. Comment Spinosa, ne pouvant douter que l'intelligence et la matière existent, n'a-t-il pas examiné au moins si la Providence n'a pas tout arrangé? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens

dont chacun a son but, et recherché s'ils prouvent un artisan suprême? Il fallait qu'il fût ou un physicien bien ignorant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une Providence toutes les fois qu'il respirait et qu'il sentait son cœur battre; car cette respiration et ce mouvement du cœur sont des effets d'une machine si industrieusement compliquée, arrangée avec un art si puissant, dépendante de tant de ressorts concourant tous au même but, qu'il est impossible de l'imiter, et impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les spinosistes modernes répondent : Ne vous effarouchez pas des conséquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une suite d'effets admirables dans les corps organisés et dans toute la nature. La cause éternelle est dans l'intelligence éternelle que nous admettons, et qui, avec la matière, constitue l'universalité des choses qui est Dieu. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, et qui constitue ainsi l'univers qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse : Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, et que les déjections d'un crapaud et d'un ver soient une autre modalité de ce même être souverain? Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez

point? Bayle a très-bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours et dans les obscurités du style prétendu géométrique, et réellement très-confus, de ce maître. Je vous renvoie à lui; des philosophes ne doivent pas récuser Bayle.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de Spinosa qu'il se trompait de très-bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, et c'est ce qui nous arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide : sobre jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné Jean de Witt une pension de deux cents florins que lui fesait ce grand homme; généreux jusqu'à donner son bien; toujours patient dans ses maux et dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle, qui l'a si maltraité, avait à peu près le même caractère. L'un et l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. Spinosa fait un système spécieux en quelques points, et bien erroné dans le fond. Bayle a combattu tous les systèmes : qu'est-il arrivé des écrits de l'un et de l'autre? Ils ont occupé l'oisiveté de quelques lecteurs; c'est à quoi tous les écrits se réduisent; et depuis Thalès jusqu'aux professeurs de nos universités, et jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, et jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a

influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi? parce que les hommes se conduisent par la coutume et non par la métaphysique. Un seul homme éloquent, habile et accrédité, pourra beaucoup sur les hommes; cent philosophes n'y pourront rien s'ils ne sont que philosophes.

XXV. Absurdités.

Voilà bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, et apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, et je passe vite. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, et comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, et je passe plus vite encore.

Pascal, Blaise Pascal lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles : « Croyez-« vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini et

« sans parties? Je veux donc vous faire voir une « chose indivisible et infinie; c'est un point, se « mouvant partout d'une vitesse infinie, car il est « en tous lieux, tout entier dans chaque endroit. »

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est partout en même temps, et qui a une vitesse infinie, comme si la vitesse infinie actuelle pouvait exister! Chaque mot est une folie, et c'est un grand homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; et comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'Albert-le-Grand qu'elle sera brûlée physiquement si vous n'êtes pas de mon avis; et voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant Albert par les syllogismes d'Abelli. Je lui réponds que je n'entends pas son *à priori;* que je trouve son compliment très-dur, que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace; et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tout pays et de toutes sectes m'accable d'arguments inintelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent et futur. Si on leur parle de manger et de boire, de vêtement, de logement, des denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se

les procure, tous s'entendent à merveille; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier; et quand il s'agit de tout notre être ils n'ont pas une idée nette; le sens commun les abandonne. De là je reviens à ma première conclusion (*question* IV), que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre humain.

XXVI. Du meilleur des mondes.

En courant de tous les côtés pour m'instruire, je rencontrai des disciples de Platon. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son temps que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, Dieu a choisi le meilleur; venez, et vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement: Les mondes que Dieu pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires; il ne pouvait prendre le pire; ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence; ils étaient entièrement les mêmes: on n'a pu choisir entre eux: prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres

étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent?

Ils me firent de très-belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement possibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, et souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitants furent enlevés par des créatures, leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles ; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés et disséqués vivants, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, et que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi, dans cette maison, environ mille personnes des deux sexes, qui ressemblaient à des spectres hideux et qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, et parce que la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant

dans la vessie, et qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, et qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides, je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités et des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre humain, que Tarquin violât Lucrèce, et que Lucrèce se poignardât : parce qu'on chassa les tyrans, et que le viol, le suicide, et la guerre, établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit que César fit périr trois millions. Les dévastations et les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geôlier de don Carlos : *Paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers, mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau,

et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien. Et pour vous le prouver, sachez, me dit-il, que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII. Des monades, etc.

Le même Allemand se ressaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'est que mon ame. Tout est composé de monades dans la nature; votre ame est une monade; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe; ces idées sont confuses, ce qui est très-utile; et votre monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame et toutes les monades de votre corps, de façon que, quand votre ame a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou, si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prêche tandis

qu'un autre fait les gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car.... [1]

XXVIII. Des formes plastiques.

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais, nommé *Cudworth*, s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tète baissée. Ces idées, me dit-il, vous semblent profondes parce qu'elles sont creuses : je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, ensuite il y a des natures plastiques qui forment tous les animaux et toutes les plantes; vous entendez bien? — Pas un mot, monsieur. — Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps, c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrement aveugle, qui ne sent, ni ne raisonne, ni ne végète; mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait végéter; le chien a sa forme plastique qui le fait

[1] Ce qu'on appelle le système des monades est, à plusieurs égards, la manière la plus simple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous présente l'observation des êtres sensibles et intelligents. En supposant, en effet, à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en fesant dépendre toute la différence entre eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien comment il peut se produire à chaque instant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conscience distincte du *moi;* comment ce sentiment peut cesser d'exister sans que rien soit anéanti, se réveiller après avoir été suspendu pendant des intervalles plus ou moins longs, etc., etc.

aller à la chasse, et l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agents immédiats de la Divinité, il n'y a point de ministres plus fidèles au monde; car elles donnent tout, et ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont là les vrais principes des choses, et que les natures plastiques valent bien l'harmonie préétablie et les monades, qui sont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX. De Locke.

Après tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à Locke, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas; qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés, et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne pense pas toujours, et que par conséquent la pensée n'est pas l'essence, mais l'action de mon entendement[1].

[1] Il n'est pas prouvé que nous ne sentions rien dans le sommeil le plus profond, il est même très-vraisemblable que nous avons alors des

Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut consister dans ma volonté, puisque, lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte est fermée, et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en sortir; puisque je souffre quand je veux ne pas souffrir; puisque très-souvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il est donc absurde au fond de dire, *la volonté est libre*, puisqu'il est absurde de dire, *je veux vouloir cette chose;* car c'est précisément comme si on disait, *je désire de la désirer, je crains de la craindre:* qu'enfin la volonté n'est pas plus libre qu'elle n'est bleue ou carrée. (Voy. la *quest.* XIII.)

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence des idées reçues dans mon cerveau; que je suis nécessité à me déterminer en conséquence de ces idées, puisque sans cela je me déterminerais sans raison, et qu'il y aurait un effet sans cause.

Que je ne puis avoir une idée positive de l'infini, puisque je suis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune substance, parce que je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, et que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette

sensations trop faibles, à la vérité, pour exciter l'attention ou rester dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un système suivi, ou qui puisse se raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait sentir ou ne pas sentir les impressions que nous recevons des objets, ce qui serait peut-être encore plus difficile à concevoir.

chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, et le sentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis *Confucius* ou *Zoroastre*. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même; je suis une nouvelle identité, et de là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles Dieu daigne accorder le don de sentir et de penser. En effet y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, et qui pensent par elles-mêmes. En ce cas ces substances, quelles qu'elles soient, sont des dieux; car elles n'ont nul besoin de l'Être éternel et formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'Être éternel a fait le don de sentir et de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas essentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il soit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment et la pensée. Les mots de *matière* et d'*esprit* ne sont que des mots; nous n'avons nulle notion complète de ces deux choses; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par Dieu même ne peut recevoir la pensée de Dieu même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière et du mouvement, serontelles bien reçues à nier que la matière et le mouvement puissent exister?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna Galilée comme impie et comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier Bacon, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que Dieu pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion, puisque l'impulsion donnée par un fluide en mouvement agit en raison des surfaces, et que cette gravitation agit en raison des

solides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, et de Dieu même, dicter aussitôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que Newton a démontrée depuis; prononcer que cela est impossible à Dieu, et déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphème? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que Dieu ne peut faire sentir et penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que Dieu n'ait accordé des sensations, de la mémoire, et par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux [1]. Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée a quelque chose de divin; oui sans doute, et c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin, et je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'Aristote, étant en nourrice, attirait dans sa bouche le téton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue, qu'il retirait, une

[1] Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine, serviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'ame des animaux. Aussi cette raison ne peut être apportée que contre les philosophes qui croient que l'ame humaine et celle des animaux sont d'une nature essentiellement différente. (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé *Il faut prendre un parti*, § x.)

machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide, tandis que son père ne savait rien de tout cela, et disait au hasard que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'Hippocrate, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main, et Hippocrate ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfants, tous tant que nous sommes; nous opérons des choses admirables, et aucun des philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons, ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'assertion modeste de Locke. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à Dieu de faire penser la matière, qu'il est absurde de le prononcer, et que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'Être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la morale, parce que, soit que la matière puisse penser ou non, quiconque pense doit être juste, parce que l'atome à qui Dieu aura donné la pensée peut mériter ou démériter, être puni ou récompensé et durer éternellement, aussi bien que l'être inconnu appelé autrefois *souffle* et aujourd'hui *esprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je sais bien que ceux qui ont cru que l'être

nommé *souffle* pouvait seul être susceptible de sentir et de penser, ont persécuté ceux qui ont pris le parti du sage Locke, et qui n'ont pas osé borner la puissance de Dieu à n'animer que ce souffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'ame est immatérielle? Tous les pères de l'Église, qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable; donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite sans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refusé à Dieu le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller Dieu de ce pouvoir; car il est bien malhonnête de se haïr pour des syllogismes.

XXX. Qu'ai-je appris jusqu'à présent?

J'ai donc compté avec Locke et avec moi-même, et je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, et chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison sera entre mes mains un bien stérile, si je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il est beau à un aussi chétif animal

que l'homme de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature; mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI. Y a-t-il une morale?

Plus j'ai vu des hommes différents par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, et par la mesure de leur intelligence, et plus j'ai remarqué qu'il ont tous le même fond de morale; ils ont tous une notion grossière du juste et de l'injuste, sans savoir un mot de théologie; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, et de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous puissions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes, et qu'ils se seraient

bientôt détruits comme les enfants du dragon de Cadmus, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Égyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si Dieu n'avait donné de tout temps à l'un et à l'autre cette raison, qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Égyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie: cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père et sa mère; que le parjure, la calomnie, l'homicide, sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

XXXII. Utilité réelle. Notion de la justice.

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir et pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je sache si Mahomet, Zoroastre ou Brama ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paie, et s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête de refuser la nourriture à son père et à sa mère quand on peut leur en donner ; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, et par conséquent le plus opposé au but de la nature, est la guerre ; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains fesaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nom-

més *Féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée commence ses fureurs par un manifeste, et implore le Dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire, Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture; ils disent, Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en sont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle; et dans ce vocabulaire qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point; ils se servent des termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'injustice ne se prononce jamais dans un conseil d'état, où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit: Commettons un crime. Ils ont tous dit: Vengeons la patrie des crimes du tyran; punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que, chez les Français, qui sont éclairés et polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses, qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, et qui sont beaucoup plus outrées que celles de Lucain dont elles sont imitées.

La justice et le droit sont de vaines idées...
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de Photin, ministre du jeune Ptolémée. Mais c'est précisément parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait représenter la mort de Pompée comme un malheur nécessaire et juste.

Je crois donc que les idées du juste et de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles, que les idées de santé et de maladie, de vérité et de fausseté, de convenance et de disconvenance. Les limites du juste et de l'injuste sont très-difficiles à poser; comme l'état mitoyen entre la santé et la maladie, entre ce qui est convenance et la disconvenance des choses, entre le faux et le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté: mais si je sais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voilà où les sentiments se partagent: mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal; c'est de quoi personne n'a jamais douté[1].

XXXIII. Consentement universel est-il preuve de vérité?

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps et de tous les pays n'est

[1] L'idée de la justice, du droit, se forme nécessairement de la même manière dans tous les êtres sensibles, capables des combinaisons ne-

pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux sortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles : ne pourrait-il pas en être ainsi du juste et de l'injuste ?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient, à la vérité, l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire du peuple ; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée ; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste et l'injuste, tout autant, et même encore plus que le peuple.

La croyance aux sorciers, aux démoniaques, etc., est bien éloignée d'être nécessaire au genre humain ; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue ; donc elle est un développement de la raison donnée de Dieu ; et l'idée des sorciers et des pos-

cessaires pour acquérir ces idées. Elles sont donc uniformes. Ensuite il peut arriver que certains êtres raisonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées accessoires, etc., comme ces mêmes êtres peuvent se tromper sur d'autres objets ; mais puisque tout être raisonnant juste sera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point arbitraires, mais certaines et invariables. Elles sont en effet la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles et capables de raisonner ; elles dérivent de leur nature ; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies ; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait : Les hommes sont des êtres sensibles et intelligents.

sédés, etc., est au contraire un pervertissement de cette même raison.

XXXIV. Contre Locke.

Locke, qui m'instruit, et qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même? Il veut prouver la fausseté des idées innées; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort bonnes? Il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière et de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, et que ces êtres pensants n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaint eu les idées du juste et de l'injuste, que je suppose nécessaires à l'espèce humaine. (Voyez *la quest.* XXXVI.)

Sans entrer ici dans la question s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages[1], sans examiner les relations du voyageur Dampierre, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été reçu chez tous les sauvages avec la plus grande humanité; voici ce que je réponds:

Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre, ils ont cru faire une action très-juste; ils ont cru avoir sur eux droit de vie et de mort; et comme ils avaient peu de bons mets pour leur table ils ont cru qu'il leur était permis de se nourrir

[1] Voyez la note à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chapitre CXLVI, page 389, et le *Dictionnaire philosophique*, article ANTHROPOPHAGES.

du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus justes que les triomphateurs romains, qui fesaient étrangler sans aucun fruit les princes esclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains et les sauvages avaient une très-fausse idée de la justice, je l'avoue; mais enfin les uns et les autres croyaient agir justement; et cela est si vrai, que les mêmes sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société, les regardaient comme leurs enfants; et que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

XXXV. Contre Locke.

Je conviens, avec le sage Locke, qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné; c'est une vérité si constante, qu'il est évident que les enfants auraient tous une notion claire de Dieu s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'est pas moins évident que nous ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui serait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs?

Je suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente qui ordonne qu'on soit fidèle à son serment; comment tous ces hommes réunis en corps auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, Dieu nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passion, sans préjugé, qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à Locke les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du système de Hobbes, dont il est pourtant très-éloigné.

Voici ses paroles, au premier livre de *l'Entendement humain* : « Considérez une ville prise d'assaut, « et voyez s'il paraît dans le cœur des soldats ani- « més au carnage et au butin, quelque égard pour « la vertu, quelque principe de morale, quelques « remords de toutes les injustices qu'ils commet- « tent. » Non, ils n'ont point de remords; et pourquoi? c'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du prince pour lequel il va combattre : ils hasardent leur vie pour cette cause; ils tiennent le marché qu'ils ont fait : ils pouvaient être tués à l'assaut; donc ils croient être en droit de tuer; ils pouvaient être dépouillés; donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enivrement de la fureur, qui ne raisonne pas; et, pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste et de l'honnête, proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent

que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu seulement qu'au lieu d'égorger, dans leur fureur, trois ou quatre mille ennemis qui font encore résistance, et qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, son chancelier, ses secrétaires d'état et son grand aumônier, vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, et vous leur présentez une récompense très-forte. Pourquoi vous refusent-ils? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, et que le meurtre de leur souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable.

Locke continue; et, pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'est innée, il parle des Mingréliens, qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfants tout vifs, et des Caraïbes qui châtrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables: Lambert, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfants tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, et qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume si elle existait; et ce ne serait pas assez qu'il le dît pour qu'on le crût; il faudrait que vingt voyageurs, de nations et de religions différentes, s'accordassent à confirmer un

fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfants pour les manger; cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait; châtrer des enfants est une opération très-délicate, très-dangereuse, qui, loin de les engraisser, les amaigrit au moins une année entière, et qui souvent les tue. Ce raffinement n'a jamais eté en usage que chez les grands qui, pervertis par l'excès du luxe et par la jalousie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour servir leurs femmes et leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, et à la chapelle du pape, que pour avoir des musiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'est guère à présumer que des sauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat; et puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles?

Locke allègue encore des saints de la religion mahométane qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue brasilienne avec le prince Maurice; conversation que Locke a la simplicité de rapporter, sans se douter que l'interprète du prince avait pu se moquer de lui. C'est ainsi que l'auteur de l'*Esprit des lois* s'amuse à citer de prétendues lois de Tun-

quin, de Bantam, de Bornéo, de Formose, sur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs ou mal instruits. Locke et lui sont deux grands hommes en qui cette simplicité ne me semble pas excusable.

XXXVI. Nature partout la même.

En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton, *Natura est semper sibi consona;* la nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre agit sur tous les astres, sur toute la matière : ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances; mais le fond subsiste toujours le même, et ce fond est l'idée du juste et de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'ivresse : mais quand l'ivresse est passée, la raison revient; et c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance; par le sentiment et par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, et qui espérerait d'en réchapper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-injuste l'action d'un homme qui en tue un autre dans sa

colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre et horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste et l'injuste? l'âge où nous connaissons que deux et deux font quatre.

XXXVII. De Hobbes.

Profond et bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de Descartes, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes, et pardonnables parce que tu étais venu avant Newton, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de Locke en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de Spinosa; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juste et d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec Cromwell dans une île déserte, et que Cromwell eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle île qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, « tous ayant « droit à tout, chacun a droit sur la vie de son sem- « blable. » Ne confonds-tu pas la puissance avec le

droit? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit, et qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant et décrépit? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur, mais ton propre cœur te réfutait encore davantage; car tu fus vertueux ainsi que Spinosa, et il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, et que tu recommandais aux autres.

XXXVIII. Morale universelle.

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'être universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, et à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis Zoroastre jusqu'au lord Shaftesbury, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que Hobbes, Spinosa, et Bayle lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très-souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie : mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste, tout l'univers est d'accord comme nous l'avons dit à la *question* XXXVI, et comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX. De Zoroastre.

Je n'examine point en quel temps vivait Zoroastre, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que Platon aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours : ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres ; et il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de Zoroastre est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de Satan que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps. Il y est ordonné de réciter un *Abunavar* et un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre du *Zend*, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien Zoroastre, quels devoirs moraux sont prescrits?

Celui d'aimer, de secourir son père et sa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le doute si l'action qu'on va faire est juste ou non. (*Porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul législateur n'a jamais pu aller au-delà ; et je me confirme dans l'idée que plus Zoroastre établit de su-

perstitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de sa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ses dogmes, plus il lui était impossible d'errer en enseignant la vertu.

XL. Des brachmanes.

Il est vraisemblable que les brames ou brachmanes existaient long-temps avant que les Chinois eussent leurs *cinq kings :* et ce qui fonde cette extrême probabilité, c'est qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées sont indiennes, et que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoises.

Ces anciens brames étaient sans doute d'aussi mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Chaldéens et les Perses, et toutes les nations qui sont à l'occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale? Selon eux la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs, étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse.*

XLI. De Confucius.

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux

hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, et leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le Dieu de vérité; que la superstition est non-seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de Dieu ne fut si pure et si sainte qu'à la Chine (*à la révélation près*). Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux et de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de siècles? la voici: *Adorez le ciel et soyez justes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand Confutzée, que nous nommons Confucius, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions; c'est une grande inadvertance. Confutzée est très-moderne; il ne vivait que six cent cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite; jamais il ne se dit ni inspiré ni prophète; il ne fit que rassembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures et à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions, et à cultiver l'amitié; à donner sans faste, et à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-

mêmes : ce n'est que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : « Traite autrui comme tu « veux qu'on te traite. »

Il enseigne non-seulement la modestie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII. Des philosophes grecs, et d'abord de Pythagore.

Tous les philosophes grecs ont dit des sottises en physique et en métaphysique. Tous sont excellents dans la morale ; tous égalent Zoroastre, Confutzée et les brachmanes. Lisez seulement les *vers dorés* de Pythagore ; c'est le précis de sa doctrine ; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

XLIII. De Zaleucus.

Réunissez tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, espagnols, allemands, français, etc. ; qu'on distille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui soit plus pur que l'exorde des lois de Zaleucus ?

« Maîtrisez votre ame, purifiez-la, écartez toute « pensée criminelle. Croyez que Dieu ne peut être « bien servi par les pervers ; croyez qu'il ne res- « semble pas aux faibles mortels, que les louanges « et les présents séduisent : la vertu seule peut lui « plaire. »

Voilà le précis de toute morale et de toute religion.

XLIV. D'Épicure.

Des pédants de collége, des petits-maîtres de sé-

minaire ont cru, sur quelques plaisanteries d'Horace et de Pétrone, qu'Épicure avait enseigné la volupté par les préceptes et par l'exemple. Épicure fut toute sa vie un philosophe sage, tempérant et juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut sage : car lorsque le grammairien qui l'instruisait lui récita ce vers d'Hésiode,

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres,

Hé! qui le produisit, dit Épicure, puisqu'il était le premier? Je n'en sais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant; et depuis ce temps jusqu'à l'âge de soixante-douze ans il cultiva la philosophie. Son testament, que Diogène de Laërce nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille et juste; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grace; il recommande à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, et sa secte fut la seule où l'on sût aimer, et qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout se réduit à la dispute entre Malebranche et Arnauld. Malebranche avouait que le plaisir rend heureux, Arnauld le niait; c'était une dispute de mots,

comme tant d'autres disputes où la philosophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

XLV. Des stoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'Être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jusqu'à cet Être; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la justice; tel était le caractère des vrais stoïciens; et tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien Caton est, d'un autre côté, l'éternel honneur de Rome. Épictète, dans l'esclavage, est peut-être supérieur à Caton, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse: m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'empereur Antonin est encore au-dessus d'Épictète, parce qu'il triompha de plus de séductions, et qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne se pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer? Lisez les Pensées de l'un et de l'autre, l'empereur et l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'empereur Julien ? Il erra sur le dogme, mais certes il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables !

XLVI. Philosophie est vertu.

Il y eut des sophistes qui furent aux philosophes ce que les singes sont aux hommes. Lucien se moqua d'eux ; on les méprisa : ils furent à peu près ce qu'ont été les moines mendiants dans les universités. Mais n'oublions jamais que tous les philosophes ont donné de grands exemples de vertu, et que les sophistes, et même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII. D'Ésope.

Je placerai Ésope parmi ces grands hommes, et même à la tête de ces grands hommes, soit qu'il ait été le premier Pilpai des Indiens, ou l'ancien précurseur de Pilpai, ou le Lokman des Perses, ou le Hakym des Arabes, ou le Hakam des Phéniciens, il n'importe ; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, et que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut sonder l'abîme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas

que les bêtes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclairent; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissements dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple et nue dans le premier auteur. Les graces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fond respectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII. De la paix née de la philosophie.

Puisque tous les philosophes avaient des dogmes différents, il est clair que le dogme et la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que Téthys était la déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géants et de l'âge d'or, de la boîte de Pandore et de la mort du serpent Python, etc., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX. Autres questions.

Ah! si nous pouvions imiter l'antiquité! si nous fesions enfin à l'égard des disputes théologiques ce que nous avons fait au bout de dix-sept siècles dans les belles lettres!

Nous sommes revenus au goût de la saine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de

nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme, parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidents ne peuvent pas subsister sans sujet, parce qu'il expliquait en un sens un passage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la jurisprudence des Romains; et quand nous manquons de lois (ce qui nous arrive si souvent), nous allons consulter le *Code* et le *Digeste*. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance?

Qu'importe à l'état qu'on soit du sentiment des réaux ou des nominaux; qu'on tienne pour Scot ou pour Thomas, pour Œcolampade ou pour Mélanchthon; qu'on soit du parti d'un évêque d'Ypres qu'on n'a point lu, ou d'un moine espagnol qu'on a moins lu encore? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un passage de Lycophron ou d'Hésiode?

L. Autres questions.

Je sais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou, parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'ellébore pour une si étrange maladie?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort; s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires; s'ils décidaient qu'un père, sur le témoignage de son fils, une mère, sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes, etc., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage?

LI. Ignorance.

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon si l'homme n'est pas libre? D'abord je ne ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre; je vous ai dit que sa liberté consiste dans son pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Ensuite je vous dirai que tout étant lié dans la nature, la Providence éternelle me prédestinait à écrire ces rêveries, et prédestinait cinq ou six lecteurs à en faire leur profit, et cinq à six autres à les dédaigner et à les laisser dans la foule immense des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, souvenez-vous que je me suis annoncé comme un ignorant.

LII. Autres ignorances.

Je suis si ignorant que je ne sais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toujours de me tromper de sept à huit cents années au moins quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le

vol et le brigandage dans une grande étendue de pays; et ces premiers sages qui adorèrent des étoiles, ou des poissons, ou des serpents, ou des morts, ou des êtres fantastiques.

Quel est celui qui le premier imagina les six Gahambârs, et le pont de Tshinavar, et le Dardaroth, et le lac de Karon? en quel temps vivaient le premier Bacchus, le premier Hercule, le premier Orphée?

Toute l'antiquité est si ténébreuse jusqu'à Thucydide et Xénophon, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le globe que j'habite, avant le court espace d'environ trente siècles; et dans ces trente siècles encore, que d'obscurités! que d'incertitudes! que de fables!

LIII. Plus grande ignorance.

Mon ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne savons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami, le savant Apédeutès, natif de Courlande, s'il avait connaissance des anciens peuples du Nord ses voisins, et de son malheureux petit pays: il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notions que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je sais de mon pays, c'est que César dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne sais quels dieux

pour obtenir d'eux quelque bonne proie, et que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles sorcières qui fesaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus; il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde, en comparaison des Romains; car il assure que quand nous n'avions personne à voler, nous passions les jours et les nuits à nous enivrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'est un vide immense jusqu'à l'histoire de Charlemagne. Quand je suis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldast une charte de Charlemagne datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce savant empereur parle ainsi :

« Vous savez que, chassant un jour auprès de « cette ville, je trouvai les thermes et le palais que « Granus, frère de Néron et d'Agrippa, avait autre- « fois bâtis. »

Ce Granus et cet Agrippa, frères de Néron, me font voir que Charlemagne était aussi ignorant que moi, et cela soulage.

LIV. Ignorance ridicule.

L'histoire de l'Église de mon pays ressemble à celle de Granus, frère de Néron et d'Agrippa, et est bien plus merveilleuse. Ce sont de petits garçons ressuscités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet; des hosties qui saignent d'un coup de couteau qu'un Juif leur

donne; des saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes les plus avérées dans notre histoire ecclésiastique d'Allemagne est celle du bienheureux Pierre de Luxembourg, qui, dans les deux années 1388 et 89, après sa mort, fit deux mille quatre cents miracles, et les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres états de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques aussi merveilleuses et aussi authentiques. Je trouve partout la même sagesse et la même certitude.

LV. Pis qu'ignorance.

J'ai vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués et brûlés; et j'ai dit: S'il y avait eu un sage dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce sage vécût et mourût dans les déserts.

LVI. Commencement de la raison.

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, et leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grace versatile, comme il coula si long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monstre subsiste encore: quiconque re-

cherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie et la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

FIN DU PHILOSOPHE IGNORANT.

IL FAUT
PRENDRE UN PARTI,
OU
LE PRINCIPE D'ACTION*.

DIATRIBE.

1772.

Ce n'est pas entre la Russie et la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti; car ces deux états feront la paix tôt ou tard ** sans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de se déclarer pour une faction anglaise contre une autre faction; car bientôt elles auront disparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutychiens, les jacobites, les chrétiens appelés papistes, les luthériens, les calvinistes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptistes, les jansénistes, les molinistes, les sociniens, les piétistes, et tant d'autres *istes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces messieurs quand j'en rencontrerai, sans jamais disputer avec eux; parce qu'il n'y en a pas un seul qui, lorsqu'il aura un écu à partager avec moi, ne sache

* Dans le dernier manuscrit, l'auteur a corrigé ainsi le titre : *Il faut prendre un parti, ou du Principe d'action et de l'éternité des choses, par l'abbé de Tilladet.* — ** Elle se fit en juillet 1774.

parfaitement son compte, et qui consente à perdre une obole pour le salut de mon ame ou de la sienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlements de France et les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en sera plus question;

Ni entre les anciens et les modernes, parce que ce procès est interminable;

Ni entre les jansénistes et les molinistes, parce qu'ils ne sont plus, et que voilà, Dieu merci, cinq ou six mille volumes devenus aussi inutiles que les Œuvres de saint Éphrem;

Ni entre les opéra bouffons français et les italiens, parce que c'est une affaire de fantaisie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de savoir s'il y a un Dieu; et c'est ce que je vais examiner très-sérieusement et de très-bonne foi, car cela m'intéresse, et vous aussi.

I. Du principe d'action.

Tout est en mouvement, tout agit, et tout réagit dans la nature.

Notre soleil tourne sur lui-même avec une rapidité qui nous étonne; et les autres soleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, et que le sang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte tend, par sa nature, vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le soleil, et le soleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois son flux et son reflux éternel.

C'est par ces mêmes lois que des vapeurs qui forment notre atmosphère s'échappent continuellement de la terre, et retombent en rosée, en pluie, en grêle, en neige, en tonnerres.

Tout est action, la mort même est agissante. Les cadavres se décomposent, se métamorphosent en végétaux, nourrissent les vivants qui à leur tour en nourrissent d'autres. Quel est le principe de cette action universelle?

Il faut que le principe soit unique. Une uniformité constante dans les lois qui dirigent la marche des corps célestes, dans les mouvements de notre globe, dans chaque espèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un seul moteur. S'il y en avait deux, ils seraient ou divers, ou contraires, ou semblables. Si divers, rien ne se correspondrait; si contraires, tout se détruirait; si semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un; c'est un double emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut exister qu'un seul principe, un seul moteur, dès que je fais attention aux lois constantes et uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, et les fait tendre les uns vers les autres en raison directe, non de leurs surfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulsion d'un fluide, mais en raison de leurs masses.

Le carré de la révolution de toute planète est comme la racine du cube de sa distance au soleil (et cela prouve, en passant, ce que Platon avait

deviné, je ne sais comment, que le monde est l'ouvrage de l'éternel géomètre).

Les rayons de lumière ont leurs réflexions et leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les vérités mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile Sirius et dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal, tous les quadrupèdes, et les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur espèce par la même copulation; toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce, chaque genre peuple et se nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fonds de propriétés.

Certes, le chêne et le noisetier ne se sont pas entendus pour naître et croître de la même façon, de même que Mars et Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, universelle et puissante, qui agit toujours par des lois invariables.

Personne ne doute qu'une sphère armillaire, des paysages, des animaux dessinés, des anatomies en cire colorée, ne soient des ouvrages d'artistes habiles. Se pourrait-il que les copies fussent d'une intelligence, et que les originaux n'en fussent pas? Cette seule idée me paraît la plus forte démonstration, et je ne conçois pas comment on peut la combattre.

II. Du principe d'action nécessaire et éternel.

Ce moteur unique est très-puissant, puisqu'il dirige une machine si vaste et si compliquée. Il est très-intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui sommes intelligents.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

Il est éternel; car il ne peut être produit du néant, qui n'étant rien ne peut rien produire; et dès qu'il existe quelque chose, il est démontré que quelque chose est de toute éternité. Cette vérité sublime est devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'esprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont faits pendant tant de siècles pour nous abrutir.

III. Quel est ce principe?

Je ne puis me démontrer l'existence du principe d'action, du premier moteur, de l'Être suprême, par la synthèse, comme le docteur Clarke. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, Clarke était digne peut-être de l'employer; mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité, que je puis essayer de parvenir à sa source.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur; m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'est que ce principe universel; et la première chose que j'en-

trevois avec une secrète douleur, mais avec une résignation entière, c'est qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit Timée*, un point entre deux éternités, il me sera impossible de comprendre ce grand tout et son maître, qui m'engloutissent de toutes parts.

Cependant je me rassure un peu en voyant qu'il m'a été donné de mesurer la distance des astres, de connaître le cours et les lois qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis: Peut-être parviendrai-je, en me servant de bonne foi de ma raison, jusqu'à trouver quelque lueur de vraisemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature; et si ce petit crépuscule que je cherche ne peut m'apparaître, je me consolerai en sentant que mon ignorance est invincible, que des connaissances qui me sont interdites me sont très-sûrement inutiles, et que le grand Être ne me punira pas d'avoir voulu le connaître, et de n'avoir pu y parvenir.

IV. Où est le premier principe? Est-il infini?

Je ne vois point le premier principe moteur et intelligent d'un animal appelé homme, lorsqu'il me démontre une proposition de géométrie, ou lorsqu'il soulève un fardeau. Cependant je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout subalterne qu'il est. Je ne puis découvrir si ce premier principe est dans son cœur, ou dans sa tête, ou

* Cette idée n'est pas de Timée, mais de Mercure Trismégiste, *in Pimandro*.

dans son sang, ou dans tout son corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature; j'ai vu qu'il est impossible qu'il ne soit pas éternel: mais où est-il?

S'il anime toute existence, il est donc dans toute existence, cela me paraît indubitable. Il est dans tout ce qui est, comme le mouvement est dans tout le corps d'un animal, si on peut se servir de cette misérable comparaison.

Mais, s'il est dans ce qui existe, peut-il être dans ce qui n'existe pas? L'univers est-il infini? on me le dit; mais qui me le prouvera? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, est aussi vrai que deux et deux font quatre, parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction absurde à dire, l'Être agissant a passé une éternité sans agir, l'Être formateur a été éternel sans rien former; l'Être nécessaire a été pendant une éternité l'Être inutile.

Mais je ne vois aucune raison pourquoi cet Être nécessaire serait infini. Sa nature me paraît d'être partout où il y a existence; mais pourquoi, et comment une existence infinie? Newton a démontré le vide, qu'on n'avait fait que supposer jusqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors de la nature. Quelle nécessité que les êtres s'étendent à l'infini? que serait-ce que l'infini en étendue? Il ne peut exister non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extension

à laquelle je ne puisse ajouter. Il me semble qu'en cela le sentiment de Cudworth doit l'emporter sur celui de Clarke.

Dieu est présent partout, dit Clarke. Oui, sans doute; mais partout où il y a quelque chose, et non pas où il n'y a rien. Être présent à rien me paraît une contradiction dans les termes, une absurdité. Je suis forcé d'admettre une éternité; mais je ne suis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'espace soit un être réel, ou une simple appréhension de mon entendement? Que m'importe que l'Être nécessaire, intelligent, puissant, éternel, formateur de tout être, soit dans cet espace imaginaire, ou n'y soit pas? en suis-je moins son ouvrage? en suis-je moins dépendant de lui? en est-il moins mon maître? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence; mais je ne le vois point au-delà du monde.

On dispute encore si l'espace infini est un être réel ou non. Je ne veux point asseoir mon jugement sur un fondement aussi équivoque, sur une querelle digne des scolastiques; je ne veux point établir le trône de Dieu dans les espaces imaginaires.

S'il est permis, encore une fois, de comparer les petites choses qui nous paraissent grandes, à ce qui est si grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut persuader à un Castillan son voisin que le roi d'Espagne est le maître de la mer qui est au nord de la Californie, et que quiconque en doute est criminel de lèse-majesté. Le

Castillan lui répond: Je ne sais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître sur les bords du Manzanarès. Qu'il y ait, ou non, des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici, je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je sais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi notre dépendance du grand Être ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au Maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V. Que tous les ouvrages de l'Être éternel sont éternels.

Le principe de la nature étant nécessaire et éternel, et son essence étant d'agir, il a donc agi toujours; car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agissant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'Épicure, le Dieu qui n'est bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde, son ouvrage, sous quelque forme qu'il paraisse, est donc éternel comme lui, de même que la lumière est aussi ancienne que le soleil, le mouvement aussi ancien que la matière, les aliments aussi anciens que les animaux, sans quoi le soleil, la matière, les animaux, auraient

été non-seulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être essentiellement agissant qui n'aurait pas agi pendant une éternité; un être formateur qui n'aurait rien formé, et qui n'aurait formé quelques globes que depuis très-peu d'années, sans qu'il parût la moindre raison de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre? Le principe intelligent ne peut rien faire sans raison; rien ne peut exister sans une raison antécédente et nécessaire. Cette raison antécédente et nécessaire a été éternellement; donc l'univers est éternel.

Nous ne parlons ici que philosophiquement: il ne nous appartient pas seulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

VI. Que l'Être éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.

Il est clair que cette suprême intelligence nécessaire, agissante, a une volonté, et qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir et former tout sans vouloir le former? ce serait être une pure machine, et cette machine supposerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il soit. Nous voulons, nous agissons, nous formons des machines quand nous le voulons, donc le grand Démiourgos très-puissant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinosa lui-même reconnaît dans la nature une puissance intelligente, nécessaire : mais une intelligence destituée de volonté serait une chose absurde, parce que cette intelligence ne servirait à rien, elle n'opérerait rien, puisqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand Être nécessaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout à l'heure qu'il a tout fait nécessairement, parce que si ses ouvrages n'étaient pas nécessaires, ils seraient inutiles. Mais cette nécessité lui ôterait-elle sa volonté? non, sans doute; je veux nécessairement être heureux; je n'en veux pas moins ce bonheur; au contraire, je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette nécessité lui ôte-t-elle sa liberté? point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'Être suprême étant très-puissant est donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artisan des choses reconnu nécessaire, éternel, intelligent, puissant, voulant, et libre.

VII. Que tous les êtres, sans aucune exception, sont soumis aux lois éternelles.

Quels sont les effets de ce pouvoir éternel résidant essentiellement dans la nature? Je n'en vois que de deux espèces, les insensibles et les sensibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces soleils, paraissent des êtres admirables, mais brutes, destitués de toute sensibilité. Un colimaçon qui veut,

qui a quelques perceptions et qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage supérieur à tout l'éclat des soleils qui illuminent l'espace.

Mais tous ces êtres sont également soumis aux lois éternelles et invariables.

Ni le soleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le singe, ni l'homme, n'ont pu se donner rien de ce qu'ils possèdent; il est évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme et le chien sont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère sans savoir ce qu'ils font, et cela par un mécanisme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaissance.

Tous deux, au bout de quelque temps, ont des idées, de la mémoire, une volonté, le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne serait qu'une raison de plus pour ceux qui pensent que l'homme n'est qu'une machine aussi; mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une mesure d'intelligence; qu'ils perfectionnent leurs connaissances; qu'un chien de chasse apprend son métier; qu'un vieux renard est plus habile qu'un jeune, etc.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, sinon de la cause primordiale éternelle, du principe d'action, du grand Être qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup

plus tard qu'eux, mais dans un degré beaucoup plus éminent; peut-il les tenir d'une autre cause? Il n'a rien que ce que le grand Être lui donne. Ce serait une étrange contradiction, une singulière absurdité que tous les astres, tous les éléments, tous les végétaux, tous les animaux, obéissent sans relâche irrésistiblement aux lois du grand Être, et que l'homme seul pût se conduire par lui-même.

VIII. Que l'homme est essentiellement soumis en tout aux lois éternelles du premier principe.

Voyons donc cet animal-homme avec les yeux de la raison que le grand Être nous a donnée.

Qu'est-ce que la première perception qu'il reçoit? celle de la douleur; ensuite le plaisir de la nourriture. C'est là toute notre vie, douleur et plaisir. D'où nous viennent ces deux ressorts qui nous font mouvoir jusqu'au dernier moment, sinon de ce premier principe d'action, de ce grand Démiourgos? Certes, ce n'est pas nous qui nous donnons de la douleur; et comment pourrions-nous être la cause du petit nombre de nos plaisirs? Nous avons dit ailleurs qu'il nous est impossible d'inventer une nouvelle sorte de plaisir, c'est-à-dire un nouveau sens. Disons ici qu'il nous est également impossible d'inventer une nouvelle sorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin Calmet a fait graver les supplices dans son dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraser: tous les tourments se réduisent là. Nous ne pouvons

donc rien par nous-mêmes, ni en bien ni en mal, nous ne sommes que les instruments aveugles de la nature.

Mais je veux penser, et je pense, dit au hasard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le sentiment de la douleur ? celui de la mamelle que nous avons sucée; puis le visage de notre nourrice; puis quelques autres faibles objets et quelques besoins ont fait des impressions. Jusque-là oserait-on dire qu'on n'a pas été un automate sentant, un malheureux animal abandonné, sans connaissance et sans pouvoir, un rebut de la nature ? Osera-t-on dire que dans cet état on est un être pensant, qu'on se donne des idées, qu'on a une ame? Qu'est-ce que le fils d'un roi au sortir de la matrice? il dégoûterait son père, s'il n'était pas son père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds est un objet infiniment supérieur.

IX. Du principe d'action des êtres sensibles.

Vient enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine, semble se présenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'est comme si, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous pensions former l'eau qui en coule. Nous créer des idées! pauvres gens que nous sommes! Quoi! il est évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, et nous serions les créateurs des secondes! Pesons bien

cette vanité de faire des idées, et nous verrons qu'elle est insolente et absurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport avec un sentiment, une idée, une pensée. Faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en est ainsi de notre corps vivant. Le principe universel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reste de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, et dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions, ne nous appartiennent pas.

La première, c'est que personne ne sait, ni ne peut savoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement son corps fera.

La seconde, que pendant le sommeil il est bien clair que tout se fait dans nos songes sans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous sommes alors de purs automates, sur lesquels un pouvoir invisible agit avec une force aussi réelle, aussi puissante qu'incompréhensible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inspire des désirs, des passions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il est arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain songe son enfant nou-

veau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué son ami. D'autres jouissent réellement d'une femme qu'ils ne connaissent pas. Combien de musiciens ont fait de la musique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont composé des sermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille et le sommeil, au lieu que nous ne consumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, et si nous rêvions toujours dans ce sommeil, il serait bien démontré alors que la moitié de notre existence ne dépend point de nous. Mais, supposé que de vingt-quatre heures nous en passions huit dans les songes, il est évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions purement animales, et voyez ce qui reste. Vous serez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à présent de quelle inconséquence il serait qu'une moitié dépendît de vous, et que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe universel d'action fait tout en vous.

Un janséniste m'arrête là, et me dit: Vous êtes un plagiaire, vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre *de l'action de Dieu sur les créatures*, autrement *de la prémotion physique*, par notre grand patriarche Boursier, dont nous avons dit[a]

[a] *Dictionnaire des grands hommes*, à l'article BOURSIER.

N. B. Que parmi ces *grands hommes* il n'y a guère que des jansé-

« qu'il avait trempé sa plume dans l'encrier de la « Divinité. » Non, mon ami, je n'ai jamais pris chez les jansénistes ni chez les molinistes qu'une forte aversion pour les cabales, et un peu d'indifférence pour leurs opinions. Boursier, en prenant Dieu pour son cornet, sait précisément de quelle nature était le sommeil d'Adam quand Dieu lui arracha une côte pour en former sa femme ; de quelle espèce était sa *concupiscence,* sa grace habituelle, sa grace actuelle. Il sait avec saint Augustin qu'on aurait fait des enfants sans volupté dans le paradis terrestre, comme on sème son champ, sans goûter en cela le plaisir de la chair. Il est convaincu qu'Adam n'a péché dans le paradis terrestre que par distraction. Moi, je ne sais rien de tout cela, et je me contente d'admirer ceux qui ont une si belle et si profonde science.

X. Du principe d'action appelé ame.

Mais on a imaginé, après bien des siècles, que nous avions une ame qui agissait par elle-même, et on s'est tellement accoutumé à cette idée, qu'on l'a prise pour une chose réelle.

On a crié partout l'*ame!* l'*ame!* sans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame, on voulait dire la vie, tantôt

nistes*, comme parmi les *grands hommes* de l'abbé Ladvocat, on ne trouve guère que des partisans des jésuites.

* L'ouvrage dont parle ici Voltaire est le *Dictionnaire historique, littéraire et critique* (par l'abbé de Barral et le P. Guibaud), que quelques personnes ont appelé le *Martyrologe des jansenistes.* Les rédacteurs disent textuellement que Boursier *semble tremper sa plume dans le sein de Dieu même.*

c'était un petit simulacre léger qui nous ressemblait, et qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron, c'était une harmonie, une homéomérie, une entéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'est point corps, un souffle qui n'est point terre; et de ce mot souffle, qui veut dire esprit en plus d'une langue, on a fait un je ne sais quoi qui n'est rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement et sans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, et comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de désir, de volonté? Il n'y a point d'être réel appelé volonté, désir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appelé homme comprend, imagine, se souvient, désire, veut, se meut. Ce sont des termes abstraits inventés pour faciliter le discours. Je cours, je dors, je m'éveille; mais il n'y a point d'être physique qui soit course, ou sommeil ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût, ne sont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela, sinon parce que le grand Être a ainsi disposé toutes les choses, parce que le principe d'action, la cause universelle, en un mot Dieu nous donne ces facultés.

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raison à supposer dans un limaçon un être secret appelé *ame libre* que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des désirs, des goûts, des sensations,

des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de sa nourriture, à celui de son amour. Il s'en ressouvient, il en a l'idée, il y va aussi vite qu'il peut aller; il connaît le plaisir et la douleur. Cependant vous n'êtes pas effarouché quand on vous dit que cet animal n'a point une ame spirituelle, que Dieu lui a fait ces dons pour un peu de temps, et que celui qui fait mouvoir les astres fait mouvoir les insectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît si digne de vos respects, c'est-à-dire, vous êtes si orgueilleux, que vous osez placer dans son corps chétif quelque chose qui semble tenir de la nature de Dieu même, et qui cependant, par la perversité de ses pensées, vous paraît à vous-même diabolique, quelque chose de sage et de fou, de bon et d'exécrable, de céleste et d'infernal, d'invisible, d'immortel, d'incompréhensible, et vous vous êtes accoutumé à cette idée, comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement,* quoiqu'il n'y ait point d'être qui soit mouvement; comme vous préférez tous les mots abstraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abstraits.

XI. Examen du principe d'action appelé ame.

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui; et il y en a partout. Mais ce principe peut-il être autre chose qu'un ressort, un premier mobile secret qui se développe par la volonté toujours agissante du premier principe aussi puissant que secret, aussi démontré qu'invisible, lequel nous avons reconnu être la cause essentielle de toute la nature?

Si vous créez le mouvement, si vous créez des idées, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là; car vous avez tous les attributs de Dieu, volonté, puissance, création. Or figurez-vous l'absurdité où vous tombez en vous fesant Dieu.

Il faut que vous choisissiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de Dieu. Le premier est extravagant, le second seul est raisonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé *ame libre*, qui devient si souvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naissez, ou quand vous commencez à sentir. Tous ces partis sont également ridicules.

Un petit dieu subalterne, inutilement existant pendant une éternité passée, pour descendre dans un corps qui meurt souvent en naissant; c'est le comble de la contradiction et de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-ame* est créé au moment que votre père darde je ne sais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaisir avec une femme, et saisissant ce moment pour envoyer vite une ame sentante, pensante, dans un cachot, entre un boyau rectum et une vessie. Voilà un petit dieu plaisamment logé!

Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce *dieu-ame* qui était enfermé entre des excréments infects et de l'urine? Où s'en retourne-t-il?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconséquences, les mêmes absurdités ridicules et révoltantes, subsistent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement sans réfléchir, est donc ce qu'on a jamais imaginé de plus sot et de plus fou.

Combien plus raisonnable, plus décent, plus respectueux pour l'Être suprême, plus convenable à notre nature, et par conséquent combien plus vrai n'est-il pas de dire :

« Nous sommes des machines produites de tout « temps les unes après les autres par l'éternel géo- « mètre; machines faites ainsi que tous les autres « animaux, ayant les mêmes organes, les mêmes « besoins, les mêmes plaisirs, les mêmes douleurs; « très-supérieurs à eux tous en beaucoup de choses, « inférieurs en quelques autres; ayant reçu du grand « Être un principe d'action que nous ne pouvons « connaître; recevant tout, ne nous donnant rien; « et mille millions de fois plus soumis à lui que « l'argile ne l'est au potier qui la façonne. »

Encore une fois, ou l'homme est un dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer [1].

[1] Le pouvoir d'agir dans un être intelligent est uniquement la connaissance acquise par l'expérience que le désir qu'il forme que tel effet existe est constamment suivi de l'existence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainsi le raisonnement de M. de Voltaire se réduit à ceci : Ce que je désire, ce que je veux a lieu d'une manière constante, mais pour un bien petit nombre de

XII. Si le principe d'action dans les animaux est libre.

Il y a dans l'homme et dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine; et ce premier moteur, ce premier ressort est nécessairement, éternellement disposé par le maître, sans quoi tout serait chaos, sans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainsi que toute machine, obéit nécessairement et irrévocablement à l'impulsion qui le dirige; cela est évident, cela est assez connu. Tout animal est doué d'une volonté, et il faut être fou pour croire qu'un chien qui suit son maître n'ait pas la volonté de le suivre. Il marche après lui irrésistiblement : oui, sans doute; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement? Oui, si rien ne l'empêche; c'est-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, et il marche; ce n'est pas dans sa volonté qu'est sa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher, à lui donnée. Un rossignol veut faire son nid, et le construit quand il a trouvé de la mousse. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau, ainsi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu l'envie, et qu'il n'a pas été enrhumé; mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie! a-t-il voulu vouloir faire son nid? A-t-il eu cette absurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait consister à dire : « Je

cas; et même cet ordre est souvent interrompu sans que je sache comment. Je dois donc supposer qu'il existe un être dont la volonté est toujours suivie de l'effet; c'est la seule idée que je puis avoir d'un agent tout-puissant; et si je crois quelquefois être un agent borné, c'est seulement lorsque ma volonté est d'accord avec celle de cet Être suprême.

« veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'est « absolument indifférent; mais je vais vouloir faire « mon nid uniquement pour le vouloir, et sans y « être déterminé par rien, et seulement pour vous « prouver que je suis libre. » Telle est l'absurdité qui a régné dans les écoles. Si le rossignol pouvait parler, il dirait à ces docteurs : « Je suis invinci- « blement déterminé à nicher, je veux nicher, j'en « ai le pouvoir, et je niche; vous êtes invincible- « ment déterminés à raisonner mal, et vous rem- « plissez votre destinée comme moi la mienne. »

* Dieu nous tromperait, me dit le docteur Tamponet, s'il nous fesait accroire que nous jouissons de la liberté d'indifférence, et si nous ne l'avions pas.

Je lui répondis que Dieu ne me fait point accroire que j'aie cette sotte liberté ; j'éprouve au contraire vingt fois par jour que je veux, que j'agis invinciblement. Si quelquefois un sentiment confus me fait accroire que je suis libre dans votre sens théologal, Dieu ne me trompe pas plus alors que quand il me fait croire que le soleil tourne, que ce soleil n'a pas plus d'un pied de diamètre, que Vénus n'est pas plus grosse qu'une pilule, qu'un bâton droit est courbé dans l'eau, qu'une tour carrée est ronde, que le feu a de la chaleur, que la glace a de la froideur, que les couleurs sont dans les objets. Toutes ces méprises sont nécessaires; c'est une suite évidente de la constitution de cet univers. Notre sentiment confus d'une prétendue liberté n'est pas moins nécessaire. C'est

* Cet alinéa et le suivant ne sont pas dans les éditions de Kehl.

ainsi que nous sentons très-souvent du mal à un membre que nous n'avons plus, et qu'en fesant un certain mouvement de deux doigts croisés l'un sur l'autre, on sent deux boules dans sa main lorsqu'il n'y en a qu'une. L'organe de l'ouïe est sujet à mille méprises qui sont l'effet des ondulations de l'atmosphère. Notre nature est de nous tromper sur tous les objets dans lesquels ces erreurs sont nécessaires.

Nous allons voir si l'homme peut être libre dans un autre sens que celui qui est admis par les philosophes.

XIII. De la liberté de l'homme, et du destin.

Une boule qui en pousse une autre, un chien de chasse qui court nécessairement et volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un fossé immense avec non moins de nécessité et de volonté; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde, tout cela n'est pas plus invinciblement déterminé que nous le sommes à tout ce que nous fesons; car songeons toujours combien il serait inconséquent, ridicule, absurde, qu'une partie des choses fût arrangée, et que l'autre ne le fût pas.

Tout événement présent est né du passé, et est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers, comme le dit très-bien Leibnitz, qui a deviné plus juste en cela que dans son harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue ni mêlée. Le grand Être qui

la tient nécessairement ne peut la laisser flotter incertaine, ni la changer, car alors il ne serait plus l'Être nécessaire, l'Être immuable, l'Être des êtres; il serait faible, inconstant, capricieux; il démentirait sa nature, il ne serait plus.

Un destin inévitable est donc la loi de toute la nature; et c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle fausse liberté, de dépouiller la vertu de son mérite, et le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des ames tendres; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles sont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout est enchaîné, et que tout est nécessaire.

L'homme est libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut; mais il n'est pas libre de vouloir; il est impossible qu'il veuille sans cause. Si cette cause n'a pas son effet infaillible, elle n'est plus cause. Le nuage qui dirait au vent : Je ne veux pas que tu me pousses, ne serait pas plus absurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice est toujours vice, comme la maladie est toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchants; car s'ils sont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils sont prédestinés au châtiment.

Éclaircissons toutes ces vérités.

XIV. Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.

Quel admirable spectacle que celui des destinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes! Je suppose un

moment que cela ne soit pas, et que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je suppose qu'une de ces substances intermédiaires entre nous et le grand Être (car il peut en avoir formé des milliards), vienne consulter cet Être éternel sur la destinée de quelques-uns de ces globes énormes placés à une si prodigieuse distance de nous. Le souverain de la nature serait alors réduit à lui répondre : « Je ne suis pas souverain, je ne suis pas le grand Être nécessaire ; « chaque petit embryon est le maître de faire des « destinées. Tout le monde est libre de vouloir sans « autre cause que sa volonté. L'avenir est incertain, tout dépend du caprice; je ne puis rien prévoir : ce grand tout que vous avez cru si régulier, « n'est qu'une vaste anarchie où tout se fait sans « cause et sans raison. Je me donnerai bien de « garde de vous dire, telle chose arrivera ; car alors « les gens malins dont les globes sont remplis feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, « ne fût-ce que pour me faire des malices. On ose « toujours être jaloux de son maître lorsqu'il n'a « pas un pouvoir absolu qui vous ôte jusqu'à la jalousie : on est bien aise de le faire tomber dans « le piége. Je ne suis qu'un faible ignorant. Adressez-vous à quelqu'un de plus puissant et de plus « habile que moi. »

Cet apologue est peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partisans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en est encore, et ceux qui s'occupent sur les

bancs à concilier la prescience avec cette liberté, et ceux qui parlent encore, dans l'université de Salamanque ou à Bedlam, de la grace médicinale et de la grace concomitante.

XV. Du mal, et en premier lieu de la destruction des bêtes.

Nous n'avons jamais pu avoir l'idée du bien et du mal que par rapport à nous. Les souffrances d'un animal nous semblent des maux, parce que étant animaux comme eux, nous jugeons que nous serions fort à plaindre, si on nous en fesait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre, si on nous disait qu'il éprouve des tourments quand on le coupe, et d'une pierre, si nous apprenions qu'elle souffre quand on la taille; mais nous plaindrions l'arbre et la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous ressemblent moins. Nous cessons même bientôt d'être touchés de l'affreuse mort des bêtes destinées pour notre table. Les enfants qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin, il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé sans cesse dans nos boucheries et dans nos cuisines, ne nous paraît pas un mal; au contraire, nous regardons cette horreur, souvent pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; et nous avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres?

Non-seulement nous passons notre vie à tuer et

à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y sont portés par un attrait invincible. Depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocéros et à l'éléphant, la terre n'est qu'un vaste champ de guerres, d'embûches, de carnage, de destruction; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, et qui, pour la saisir, n'emploie l'équivalent de la ruse et de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire et dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'insectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglants de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous; aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartufes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'au pieux Porphyre, et aux compatissants pythagoriens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames; car pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soles et de turbots, s'ils ne le sont

pas de perdrix et de cailles[1]; et ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand Être est donc justifié chez nous de cette boucherie, ou bien il nous a pour complices.

XVI. Du mal dans l'animal appelé homme.

Voilà pour les bêtes; venons à l'homme. Si ce n'est pas un mal que le seul être sur la terre qui connaisse Dieu par ses pensées, soit malheureux par ses pensées, si ce n'est pas un mal que cet adorateur de la Divinité soit presque toujours injuste et souffrant; qu'il voie la vertu, et qu'il commette le crime, qu'il soit si souvent trompeur et trompé, victime et bourreau de ses semblables, etc., etc.; si tout cela n'est pas un mal affreux, je ne sais pas où le mal se trouvera.

Les bêtes et les hommes souffrent presque sans relâche, et les hommes encore davantage, parce que non-seulement leur don de penser est très-souvent un tourment, mais parce que cette faculté

[1] Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant; mais ce n'est ni par un sentiment de compassion, ni pour avoir une ame plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance si nécessaire à l'homme qui aspire à se rendre indépendant des événements, ni pour se conserver plus sain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire usage. Tels étaient les motifs des philosophes disciples de Pythagore. Nos pauvres trappistes ne font mauvaise chère que pour se faire une niche; ce qu'ils croient très-propre à divertir l'Être des êtres.

de penser leur fait toujours craindre la mort que les bêtes ne prévoient point. L'homme est un être très-misérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de satisfaction, et une longue suite de jours de douleurs dans sa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, et on a raison.

Ceux qui ont crié que tout est bien sont des charlatans. Shaftesbury, qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux. J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrins et de rage, et Pope, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent, tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien*, que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche, à la bonne heure; tout est bien dans ce sens-là. Les lois physiques et mathématiques sont très-bien observées dans sa structure. Qui aurait vu la belle Anne de Boulen, et Marie Stuart plus belle encore, dans leur jeunesse, aurait dit, voilà qui est bien : mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la

belle Marie Stuart, par le même supplice, au milieu de sa capitale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puisqu'il vécut plus long-temps? etc., etc., etc.

Jetez un coup d'œil sur le genre humain, seulement depuis les proscriptions de Sylla jusqu'aux massacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille où des imbéciles ont étendu sur la terre d'autres imbéciles par le moyen d'une expérience de physique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles sanglantes et tous ces membres épars; c'est le fruit d'une querelle entre deux ministres ignorants, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant Newton, devant Locke, devant Halley; ou bien c'est la suite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voisin, où l'on vient d'entasser ceux qui ne sont pas encore morts; on leur arrache la vie par de nouveaux tourments, et des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un registre de ces malheureux qu'on dissèque de leur vivant, à tant par jour, sous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanson très-obscure et très-plate, pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; et puis, dites tranquillement tout est bien. Proférez ce mot, si vous l'osez, entre Alexandre VI et Jules II; proférez-le sur les

ruines de cent villes englouties par des tremblements de terre, et au milieu de douze millions d'Américains qu'on assassine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui 24 auguste, ou 24 août 1772, jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniversaire centenaire de la Saint-Barthélemi. Passez de ces théâtres innombrables de carnage à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuse de la nature, qui empoisonne le genre humain dans sa source, et qui attache le plus abominable des fléaux au plaisir le plus nécessaire. Voyez ce roi si méprisé, Henri III, et ce chef de parti si médiocre, le duc de Mayenne, attaqués tous deux de la vérole en fesant la guerre civile; et cet insolent descendant d'un marchand de Florence, ce Gondi, ce Retz, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant un poignard à la main avec la chaude-p..... Pour achever ce tableau si vrai et si funeste, placez-vous entre ces inondations et ces volcans qui ont tant de fois bouleversé tant de parties de ce globe; placez-vous entre la lèpre et la peste qui l'ont dévasté. Vous enfin qui lisez ceci, ressouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal existe, et n'ajoutez pas à tant de misères et d'horreurs la fureur absurde de les nier.

XVII. Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.

De cent peuples qui ont recherché la cause du mal physique et moral, les Indiens sont les premiers dont nous connaissons les imaginations romanesques. Elles sont sublimes, si le mot sublime veut dire *haut;* car le mal, selon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux entre les anges fidèles et les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliards de siècles. Mais le grand Être leur fit grace au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, et ils apportèrent sur la terre le *mal* qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, et avec grossièreté chez les barbares. Rien n'est plus spirituel et plus agréable, en effet, que le conte de Pandore et de sa boîte. Si Hésiode a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens aussi supérieur à Homère qu'Homère l'est à Lycophron. Mais je crois que ni Homère ni Hésiode n'ont rien inventé ; ils ont mis en vers ce qu'on pensait de leur temps.

Cette boîte de Pandore, en contenant tous les maux qui en sont sortis, semble aussi renfermer tous les charmes des allusions les plus frappantes à la fois et les plus délicates. Rien n'est plus enchanteur que cette origine de nos souffrances. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable dans

l'histoire de cette Pandore. Il y a un mérite extrême dont il me semble qu'on n'a point parlé, c'est qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII. De ces mêmes romans, imités de quelques nations barbares.

Vers la Chaldée et vers la Syrie, les barbares eurent aussi leurs fables sur l'origine du mal, et nous avons parlé ailleurs de ces fables. Chez une de ces nations voisines de l'Euphrate, un serpent ayant rencontré un âne chargé, et pressé par la soif, lui demanda ce qu'il portait. C'est la recette de l'immortalité, répondit l'âne; Dieu en fait présent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, et il est encore loin, parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de soif, enseignez-moi de grace un ruisseau. Le serpent mena boire l'âne, et pendant qu'il buvait, il lui déroba la recette. De là vint que le serpent fut immortel, et que l'homme fut sujet à la mort et à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le serpent passait pour immortel chez tous les peuples, parce que sa peau muait. Or, s'il changeait de peau, c'était sans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres; mais il est bon de la remettre sous les yeux du lecteur, pour lui faire voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les serpents et les ânes jouaient de si grands rôles.

En Syrie, on prenait plus d'essor; on contait que l'homme et la femme ayant été créés dans le ciel,

ils avaient eu un jour envie de manger d'une galette; qu'après ce déjeuner, il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enseigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; et Dieu, pour les punir de leur gourmandise, les y laissa. Laissons-les-y aussi, eux, et leur déjeuner, et leur âne, et leur serpent. Ces ramas d'inconcevables fadaises, venues de Syrie, ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les détestables fables d'un peuple obscur doivent être bannies d'un sujet sérieux.

Revenons de ces inepties honteuses à ce grand mot d'Épicure, qui alarme depuis si long-temps la terre entière, et auquel on ne peut répondre qu'en gémissant. « Ou Dieu a voulu empêcher le « mal, et il ne l'a pas pu; ou il l'a pu, et ne l'a « pas voulu, etc. »

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable; et c'est sous cet abri terrible que se sont réfugiés tous les athées; c'est là qu'ils rient des bacheliers et des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agissant, intelligent, nécessaire, éternel; et que c'est de ce principe que vient ce que nous appelons le bien et le mal. Examinons la chose avec les athées.

XIX. Discours d'un athée sur tout cela.

Un athée me dit : Il m'est démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel et nécessaire existe. Mais de ce qu'il est nécessaire, je conclus que tout ce qui

en dérive est nécessaire aussi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puisque tout est nécessaire, le mal est inévitable comme le bien. La grande roue de la machine, qui tourne sans cesse, écrase tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas besoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, et qui est esclave de sa destinée comme moi de la mienne. S'il existait, j'aurais trop de reproches à lui faire ; je serais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier son existence que de lui dire des injures. Achevons, comme nous pourrons, cette vie misérable, sans recourir à un être fantastique que jamais personne n'a vu, et auquel il importerait très-peu, s'il existait, que nous le crussions ou non. Ce que je pense de lui ne peut pas plus l'affecter, supposé qu'il soit, que ce qu'il pense de moi, et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaison, nul intérêt. Ou cet être n'est pas, ou il m'est absolument étranger. Fesons comme font neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mortels sur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, souffrent, et meurent sans parler de métaphysique, sans savoir s'il y en a une.

XX. Discours d'un manichéen.

Un manichéen ayant entendu cet athée, lui dit : Vous vous trompez. Non-seulement il existe un Dieu, mais il y en a nécessairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir

intelligent; mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier *Zoroastre* annonça cette grande vérité il y a environ douze mille ans, et deux autres *Zoroastres* sont venus la confirmer dans la suite. Les Parsis ont toujours suivi cette admirable doctrine, et la suivent encore. Je ne sais quel misérable peuple, appelé Juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science, avec le nom de Satan, et de Knat-Bull. Il reconnut enfin Dieu et le diable : et le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour Dieu étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux; le monde est assez grand pour les contenir et pour leur donner de l'exercice.

XXI. Discours d'un païen.

Un païen se leva alors, et dit : S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs et les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies et de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout, le seul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'est Vénus qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à Mercure. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est Mars qui l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais à

l'égard du bien, non-seulement Apollon, Cérès, Pomone, Bacchus et Flore vous comblent de présents; mais, dans l'occasion, ce même Mars peut vous défaire de vos ennemis, cette même Vénus peut vous fournir des maîtresses, ce même Mercure peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que votre main aide son caducée.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen, qu'Oromase le bienfesant, et Arimane le malfesant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière et les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poètes assemblent sans cesse le conseil des dieux. Comment voulez-vous qu'un seul Dieu suffise à la fois à tous les détails de ce qui se passe dans Saturne, et à toutes les affaires de l'étoile de la Chèvre? Quoi! dans notre petit globe, tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse et chez le pape Ganganelli, et il n'y aurait point de conseil dans le ciel! Rien n'est plus sage, sans doute, que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité se conduit toujours par les voix les plus sages. Je compare un déiste, vis-à-vis un païen, à un soldat prussien qui va dans le territoire de Venise: il y est charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du soir jusqu'au matin. Je le plains beaucoup. — Il n'y a point de roi, lui répond-on; c'est un conseil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand être appelé Jéovah ou Hiao chez les Phéniciens, le Jov des autres nations asiatiques, le Jupiter des Romains, le Zeus des Grecs, est le souverain des dieux et des hommes :

« . . . . . Divûm pater atque hominum rex. »
Virg., Æn., I, 69 ; II, 648 ; X, 2, 743.

Le maître de toute la nature, et dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres :

« Nec viget quicquam simile aut secundum. »
Hor., lib. I, od. XII.

L'esprit vivifiant qui anime l'univers :

« . . . . Jovis omnia plena. »
Virg., Ecl. III.

Toutes les notions qu'on peut avoir de Dieu sont renfermées dans ce beau vers de l'ancien Orphée, cité dans toute l'antiquité, et répété dans tous les mystères :

Εἷς ἔστ', αὐτογενὴς, ἑνὸς ἔκγονα πάντα τέτυκται.

Il naquit de lui-même, et tout est né de lui.

Mais il confie à tous les dieux subalternes le soin des astres, des éléments, des mers et des entrailles de la terre. Sa femme, qui représente l'étendue de l'espace qu'il remplit, est Junon. Sa fille, qui est la sagesse éternelle, sa parole, son verbe, est Minerve. Son autre fille, Vénus, est l'amante de la génération, Philométai. Elle est la mère de l'amour, qui enflamme tous les êtres sensibles, qui les unit,

qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit, par le seul attrait de la volupté, tout ce que la nécessité dévoue à la mort. Tous les dieux ont fait des présents aux mortels. Cérès leur a donné les blés, Bacchus la vigne, Pomone les fruits, Apollon et Mercure leur ont appris les arts.

Le grand Zeus, le grand Démiourgos, avait formé les planètes et la terre. Il avait fait naître sur notre globe les hommes et les animaux. Le premier homme, au rapport de Bérose, fut Alore, père de Sarès, aïeul d'Alaspare, lequel engendra Aménon, dont naquit Métalare, qui fut père de Daon, père d'Évérodac, père d'Amphis, père d'Osiarte, père de ce célèbre Xixutros, ou Xixuter, ou Xixutrus, roi de Chaldée, sous lequel arriva cette inondation [a] si connue, que les Grecs ont appelée déluge d'Ogygès, inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide et une partie de la Grèce, environ six mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie, suivant Sanchoniathon, mais on n'y trouve point de déluge.

[a] Plusieurs savants croient que ce déluge de Sixuter, Sixutrus, ou Xixutre, ou Xixoutrou, est probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres pensent que c'est celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Égée. Bérose raconte que Saturne apparut à Sixuter; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, et qu'il devait bâtir au plus vite, pour se sauver lui et les siens, un vaisseau large de mille deux cents pieds, et long de six mille deux cents.

Sixuter construisit son vaisseau. Lorsque les eaux furent retirées, il lâcha des oiseaux, qui, n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laissa son vaisseau sur une montagne d'Arménie. C'est de là que vient, selon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta sur le mont Ararat.

Celles des Indiens, des Chinois, des Égyptiens, sont encore fort différentes.

Tous les événements de l'antiquité sont enveloppés dans une nuit obscure; mais l'existence et les bienfaits de Jupiter sont plus clairs que la lumière du soleil. Les héros qui, à son exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du saint nom de Dionysios, fils de Dieu. Bacchus, Hercule, Persée, Romulus, reçurent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs et les Romains, quoique un peu débauchés comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoique un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne, quoique un peu sodomites comme le roi de France Henri III et son Nogaret, étaient très-religieux. Ils sacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils fesaient des processions, ils jeûnaient: «Stolatæ « ibant nudis pedibus, passis capillis, manibus pu- « ris, et Jovem aquam exorabant; et statìm urcea- « tìm pluebat. »

Mais tout se corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de Dieu, c'est-à-dire de juste et de bienfesant, fut donné dans la suite aux hommes les plus injustes et les plus cruels, parce qu'ils étaient puissants. L'antique piété, qui était humaine, fut chassée par la superstition, qui est toujours cruelle. La vertu avait habité sur la terre tant que les pères de famille furent les seuls prêtres, et offrirent à Jupiter et aux dieux immortels les prémices des fruits et des fleurs; mais tout fut per-

verti quand les prêtres répandirent le sang, et voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, et laissant aux dieux la fumée. On sait comment nos ennemis réussirent à nous écraser, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos sacrifices sanglants, en rappelant les hommes à l'égalité, à la simplicité, en se fesant un parti parmi les pauvres, jusqu'à ce qu'ils eussent subjugué les riches. Ils se sont mis à notre place. Nous sommes anéantis, ils triomphent; mais, corrompus enfin comme nous, ils ont besoin d'une grande réforme, que je leur souhaite de tout mon cœur.

XXII. Discours d'un Juif.

Laissons là cet idolâtre qui fait de Dieu un stathouder, et qui nous présente des dieux subalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-dessus de la nature, ne peut avoir rien qui ressemble aux autres.

La première différence entre elle et nous, c'est que notre source fut cachée très-long-temps au reste de la terre. Les dogmes de nos pères furent ensevelis, ainsi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long sur vingt de large. C'est dans ce puits qu'habita la vérité, inconnue à tout le globe, jusqu'à ce que des rebelles, sortis du milieu de nous, lui ôtassent son nom de vérité, sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron, et que peu à peu ils se vantassent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Chaldéens avaient pour père Alore, comme vous savez. Les Phéniciens descendaient d'un autre homme qui se nommait Origine, selon Sanchoniathon. Les Grecs eurent leur Prométhée; les Atlantides eurent leur Ouran, nommé en grec Ouranos. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre Adam, de qui personne n'entendit jamais parler, excepté notre seule nation, et encore très-tard. Ce ne fut point l'Éphaïstos des Grecs, appelé Vulcanus par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut Tubalkain. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre, sous Constantin, que ce n'était plus à Bacchus que les nations devaient l'usage du vin, mais à un Noé, de qui personne n'a jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ses ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne sut cette anecdote que par notre *Bible* traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le soleil alors ne fut plus la source de la lumière; mais la lumière fut créée avant le soleil et séparée des ténèbres, comme les eaux furent séparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que Dieu lui-même arracha d'un homme endormi, sans le réveiller, et sans que ses descendants aient jamais eu une côte de moins.

Le Tigre, l'Araxe, l'Euphrate et le Nil ont eu tous quatre leur source dans le même jardin. Nous n'avons jamais su où était ce jardin; mais il est prouvé qu'il existait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un serpent perd tout le genre humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec son âne.

Dieu, le créateur de tous les hommes, n'est plus le père de tous les hommes, mais de notre seule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée, pour aller errer quelque temps vers Sodome, et c'est de ce voyage qu'elle acquit des droits incontestables sur la ville de Jérusalem, laquelle n'existait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que soixante-dix hommes, au bout de deux cent quinze ans, en produisent six cent trente mille portant les armes; ce qui compose, en comptant les femmes, les vieillards et les enfants, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Égypte qui ne peut pas nourrir vingt mille personnes. Dieu égorge en leur faveur, pendant la nuit, tous les premiers-nés égyptiens; et Dieu, après ce massacre, au lieu de donner l'Égypte à son peuple, se met à sa tête pour s'enfuir avec lui à pied sec au milieu de la mer, et pour faire mourir toute la génération juive dans un désert.

Nous sommes sept fois esclaves malgré les miracles épouvantables que Dieu fait chaque jour pour nous, jusqu'à faire arrêter la lune en plein midi, et même le soleil. Dix de nos tribus sur douze périssent à jamais. Les deux autres sont dispersées, et rognent les espèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. Dieu descend toujours chez notre seul peuple, et ne se mêle que de nous. Il

apparaît continuellement à ces prophètes, ses seuls confidents, ses seuls favoris.

Il va visiter Addo, ou Iddo, ou Jeddo, et lui ordonne de voyager sans manger. Le prophète croit que Dieu lui a ordonné de manger pour mieux marcher; il mange, et aussitôt il est mangé par un lion. (Troisième des *Rois*, chap. XIII.)

Dieu commande à Isaïe de marcher tout nu, et expressément de montrer ses fesses, *discoopertis natibus*. (*Isaïe*, chap. XX.)

Dieu ordonne à Jérémie de se mettre un joug sur le cou et un bât sur le dos. (Chap. XXVII, selon l'hébreu.)

Il ordonne à Ézéchiel de se faire lier et de manger un livre de parchemin, de se coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit, et quarante jours sur le côté gauche, puis de manger de la m.... sur son pain[a]. (*Ézéch.* chap. IV.)

Il commande à Osée de prendre une fille de joie et de lui faire trois enfants; puis il lui commande de payer une femme adultère, et de lui faire aussi des enfants, ,etc., etc., etc., etc.

Joignez à tous ces prodiges une série non inter-

[a] C'est ainsi que le convulsionnaire Carré de Montgeron, conseiller du parlement de Paris, dans son *Recueil de miracles*, présenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grace efficace ne but, pendant vingt et un jours, que de l'urine, et ne mangea que de la m....; ce qui lui donna tant de lait qu'elle le rendait par la bouche. Il faut supposer que c'était son amant qui la nourrissait. On voit par là que les mêmes farces se sont jouées chez les Juifs et chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles se ressemblent, au déjeuner près du prophète Ézéchiel et de la petite convulsionnaire.

rompue de massacres, et vous verrez que tout est divin chez nous, puisque rien n'y est suivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureusement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorsque nous fûmes presque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils construisirent leur édifice des matériaux de notre *Bible*, bien mal traduite en grec. Ils nous insultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui; mais patience, nous aurons notre tour, et l'on sait quel sera notre triomphe à la fin du monde, quand il n'y aura plus personne sur la terre.

XXIII. Discours d'un Turc.

Quand le Juif eut fini, un Turc, qui avait fumé pendant toute la séance, se lava la bouche, récita la formule *Allah Illah,* et, s'adressant à moi, me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs; j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien; mais tu m'agrées, parce que tu me parais indulgent, et que tu es pour la prédestination gratuite. Je te crois homme de bon sens, attendu que tu sembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre Mahomet. Un baron de Tott, homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos plus grands savants, nommé Grotius, intitulé, *De la vérité de*

la religion chrétienne. Ce Grotius accuse notre grand Mahomet d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, et qu'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Si les plus savants de vos christicoles ont dit de telles âneries, que dois-je penser des autres?

Non, Mahomet ne fit point de ces miracles opérés dans un village, et dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. de Tott m'a lus dans la *Légende dorée* écrite à Gênes. Il ne fit point de ces miracles à la Saint-Médard, dont on s'est tant moqué dans l'Europe, et dont un ambassadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de Mahomet ont été des victoires; et Dieu, en lui soumettant la moitié de notre hémisphère, a montré qu'il était son favori. Il n'a point été ignoré pendant deux siècles entiers. Dès qu'on l'a persécuté il a été triomphant.

Sa religion est sage, sévère, chaste et humaine: sage, puisqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à Dieu des associés, et qu'elle n'a point de mystères; sévère, puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puisqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureusement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la seule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes sectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différents, et qui vivent si heureux sous la protection de nos lois, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

XXIV. Discours d'un théiste.

Un théiste alors demanda la permission de parler, et s'exprima ainsi :

Chacun a son avis bon ou mauvais. Je serais fâché de contrister un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monsieur l'athée ; mais il me semble qu'étant forcé de reconnaître un dessein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu et exécuté ce dessein. C'est assez, ce me semble, que quand monsieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'est pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir aussi que le soleil est fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas disputer sur des choses si vraisemblables.

Monsieur doit se rendre de bonne grace, d'autant plus qu'étant honnête homme, il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un Dieu en toute sûreté : il n'en paiera pas un denier d'impôt de plus, et n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue

que vous venez un peu tard pour rétablir le polythéisme. Il eût fallu que Maxence eût remporté la victoire sur Constantin, ou que Julien eût vécu trente ans de plus.

Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleste. J'aurais même assez volontiers quelque plaisir à préférer les Naïades, les Dryades, les Sylvains, les Graces, les Amours, à saint Fiacre, à saint Pancrace, à saints Crépin et Crépinien, à saint Vit, à sainte Cunégonde, à sainte Marjolaine; mais enfin il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité; et puisqu'une seule intelligence suffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai là, jusqu'à ce que d'autres puissances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, monsieur le manichéen, vous me paraissez un duelliste qui aimez à combattre. Je suis pacifique; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrents qui sont éternellement aux prises. Il me suffit de votre Oromase; reprenez votre Arimane.

Je demeurerai toujours un peu embarrassé sur l'origine du mal; mais je supposerai que le bon Oromase, qui a tout fait, n'a pu faire mieux. Il est impossible que je l'offense, quand je lui dis: Vous avez fait tout ce qu'un être puissant, sage et bon pouvait faire. Ce n'est pas votre faute, si vos ouvrages ne peuvent être aussi bons, aussi parfaits que vous-même Une différence essentielle entre vous et vos créatures, c'est l'imperfection. Vous ne

pouviez faire des dieux ; il a fallu que les hommes, ayant de la raison, eussent aussi de la folie, comme il a fallu des frottements dans toutes les machines. Chaque homme a essentiellement sa dose d'imperfection et de démence, par cela même que vous êtes parfait et sage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un assemblage de muscles, de nerfs et de veines, ne peut durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plus, et que vous devez durer toujours. Il me paraît impossible qu'un animal, composé nécessairement de désirs et de volontés, n'ait pas trop souvent la volonté de se faire du bien en fesant du mal à son prochain. Il n'y a que vous qui ne fassiez jamais de mal. Enfin, il y a nécessairement une si grande distance entre vous et vos ouvrages, que si le bien est dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je suis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, et surtout de ne m'avoir pas fait professeur de théologie.

Ce n'est point là du tout un mauvais compliment. Dieu ne saurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je pense qu'en ne fesant jamais de tort à mes frères, et en respectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'Arimane, ni de Satan, ni de Knat-bull, ni de Cerbère et des furies, ni de saint Fiacre et saint Crépin, ni même de ce monsieur Cogé, régent de seconde, qui a pris *magis* pour *minus*, et que j'achèverai

mes jours en paix *in istâ quæ vocatur hodiè philosophia*[1].

Je viens à vous, M. Acosta, M. Abrabanel, M. Benjamin, vous me paraissez les plus fous de la bande. Les Cafres, les Hottentots, les nègres de Guinée, sont des êtres beaucoup plus raisonnables et plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté sur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaise conduite et en barbarie; vous en portez la peine, tel est votre destin. L'empire romain est tombé; les Parsis, vos anciens maîtres, sont dispersés; les Banians le sont aussi. Les Arméniens vont vendre des haillons, et sont courtiers dans toute l'Asie. Il n'y a plus de trace des anciens Égyptiens. Pourquoi seriez-vous une puissance?

Pour vous, monsieur le Turc, je vous conseille de faire la paix au plus vite avec l'impératrice de Russie, si vous voulez conserver ce que vous avez usurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de Mahomet, fils d'Abdalla, sont des miracles; mais Catherine II fait des miracles aussi : prenez garde qu'elle ne fasse un jour celui de vous renvoyer dans les déserts dont vous êtes venus. Continuez surtout à être tolérants; c'est le vrai moyen de plaire à l'Être des êtres, qui est également le père des Turcs et des Russes, des Chinois et des Japonais, des nègres, des tannés et des jaunes, et de la nature entière.

[1] Voyez, à la fin de ce volume, le *Discours* de M. Belleguier, avocat.

XXV. Discours d'un citoyen.

Quand le théiste eut parlé, il se leva un homme qui dit : Je suis citoyen, et par conséquent l'ami de tous ces messieurs. Je ne disputerai avec aucun d'eux ; je souhaite seulement qu'ils soient tous unis dans le dessein de s'aider mutuellement, de s'aimer, et de se rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions si diverses peuvent s'aimer, et autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur ; ce qui est aussi difficile que nécessaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer ; et surtout ceux du jésuite Garasse, du jésuite Guignard, du jésuite Malagrida, du jésuite Patouillet, du jésuite Nonotte, et du jésuite Paulian, le plus impertinent de tous ; comme aussi la *Gazette ecclésiastique*, et tous autres libelles qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des sots.

Ensuite chacun de nos frères, soit théiste, soit turc, soit païen, soit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou scandinave, soit juif, soit athée, lira attentivement * quelques pages des *Offices de Cicéron*, ou de Montaigne, et quelques fables de La Fontaine.

* On lit dans un manuscrit : « Lisez attentivement le livre de *la Félicité publique*, livre dont tout homme, dans quelque siècle qu'il soit né, peut faire sa félicité particulière. — Ce livre dispose, etc. »

L'auteur de *la Félicité publique* est le marquis de Chastellux ; son ouvrage, imprimé en 1772, a eu une seconde édition en 1776.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés, toutes les fois qu'un chrétien et un musulman rencontreront un athée, ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine, et l'athée répondra : Dès que je serai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque et la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires, soit quakers, soit jansénistes. Elles ne seront tenues que d'embrasser une seule fois les sociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une seule personne en Dieu ; mais cet embrassement en vaudra trois, quand il sera fait de bonne foi.

Nous savons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un Juif, surtout si celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent ; mais nous désespérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniste et un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniste, c'est qu'il rende le salut au luthérien avec quelque affection, et qu'il n'imite plus les quakers, qui ne font la révérence à personne, mais dont les calvinistes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théistes nommés sociniens, attendu que ces demoiselles étant presque toutes filles de prêtres, sont très-pauvres. Non-seulement ce sera une fort bonne action devant Dieu et devant les hommes ; mais ces mariages pro-

duiront une nouvelle race qui, représentant les premiers temps de l'église chrétienne, sera très-utile au genre humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux sectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre; car celui-ci mangerait infailliblement l'huître, et leur laisserait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, soit de Grec à Turc, ou de Turc à Juif, ou de Romain à Romain, que ce qui sert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaisir de l'homme. On ne vendra ni circoncision, ni baptême, ni sépulture, ni la permission de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette, qui est plus noire encore.

Dans toutes les disputes qui surviendront, il est défendu expressément de se traiter de chien, quelque colère qu'on soit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner et qu'ils nous mordront, etc., etc., etc.

FIN DU PRINCIPE D'ACTION.

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE

SUR MALEBRANCHE,

PAR L'ABBÉ DE TILLADET.

1769.

TOUT EN DIEU.

« In Deo vivimus, et movemur, et sumus. »
Tout se meut, tout respire, et tout existe en Dieu.

Aratus, cité et approuvé par saint Paul*, fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caton dit la même chose dans Lucain :

« Jupiter est quodcumque vides, quodcumquè moveris. »
PHARS., lib. IX, v. 580.

Malebranche est le commentateur d'Aratus, de saint Paul et de Caton. Il a réussi en montrant les erreurs des sens et de l'imagination ; mais quand il a voulu développer cette grande vérité, que *Tout est en Dieu,* tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons avec Malebranche que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner; car comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée ?

Donc l'Être éternel, producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, etc.? C'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

* *Acta apostol.*, cap. XVII, vers. 28.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement ;* mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement ;* mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité incontestable.

LOIS DE LA NATURE.

Maintenant, comment l'Être éternel et formateur produit-il tous ces modes dans des corps organisés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? Non sans doute ; mais le grain est doué de la faculté de végéter, et le cerf, de celle de courir.

Qu'est-ce que la végétation? c'est du mouvement dans la matière. Quelle est cette faculté de courir? c'est l'arrangement des muscles qui, attachés à des os, conduisent en avant d'autres os attachés à d'autres muscles.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le dépérissement des animaux, sont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles?

MÉCANIQUE DES SENS.

Vous expliquez par ces lois comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

Dieu a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal: donc Dieu a fait dépendre de la mécanique les sensations qui causent ces actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible; c'est une hélice à tours anfractueux, qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir. L'air, pressé dans cet entonnoir, entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *colimaçon;* il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume et l'étrier, qui jouent légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, et de bien d'autres encore, porte les sons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la musique sans les confondre; il y introduit les mots, qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelquefois un souvenir qui dure autant que la vie.

Une industrie non moins merveilleuse lance dans vos yeux, sans les blesser, les traits de lu-

mière réfléchis des objets ; traits si déliés et si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entre eux et le néant : traits si rapides, qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vitesse. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instruments qui produisent évidemment des effets déterminés et très-différents en agissant sur le principe des nerfs, de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'Auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instruments merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnants entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes ; la longueur du procédé est une impuissance ; la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe ; tout l'est pour les autres sens avec un art aussi industrieux. Dieu sera-t-il un si mauvais artisan, que l'animal formé par lui pour voir et pour entendre ne puisse cependant ni entendre ni voir si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions ? Dieu ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations, après nous avoir donné les instruments admirables de la sensation ?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux ; personne n'est assez fou pour imaginer

qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ses sens par des lois universelles; ces lois sont communes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans une forêt; il a entendu ma voix comme j'ai entendu son hurlement; il m'a vu avec ses yeux comme je l'ai vu avec les miens; il a l'instinct de me manger comme j'ai l'instinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire : Attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela; mais pour vous, c'est autre chose : ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'est pas le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter ou à le combattre; il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre?

MÉCANIQUE DE NOS IDÉES.

Certes, si les organes donnés par la Providence universelle aux animaux leur suffisent, il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas; et qu'outre l'Artisan éternel et nous, il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous est inutile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas? On avoue que nous fesons une infinité de mouvements sans le secours de ce tiers. Nos yeux, qui se ferment rapidement

au subit éclat d'une lumière imprévue, nos bras et nos jambes, qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu près semblable à la nôtre ; il n'y a guère chez eux et chez nous que les nerfs de la troisième paire, et quelques-uns des autres paires qui s'insèrent dans des muscles obéissants aux désirs de l'animal ; tous les autres muscles qui servent aux sens, et qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, agissent indépendamment de sa volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pates ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, etc., et qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds et à des mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie et au pancréas? et ce petit être n'existe ni dans l'éléphant, ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous?

On a été encore plus loin; on a dit : Il n'y a nul

rapport entre les corps et une idée, nul entre les corps et une sensation; ce sont choses essentiellement différentes; donc ce serait en vain que Dieu aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, et aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir et entendre, si Dieu n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple; il est pur, intangible; il est en un lieu sans occuper d'espace; il ne peut être touché, et il reçoit des impressions ; il n'a rien absolument de la matière, et il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit : ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut, à la vérité, avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets mêmes. Dieu a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, et a voulu qu'il eût des sensations et des idées à l'occasion de la matière. Dieu a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, et qu'il entendît quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans les secours de ce petit être ; mais il faut en donner un à l'homme; cela est plus noble; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses idées et ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, messieurs, à quoi bon l'Auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut, par sa nature, ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre

les objets et lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, étaient absolument inutiles.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion, avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement superflu. Dieu n'avait qu'à dire, Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger qui n'est point dans les autres cerveaux, est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain et trompeur.

DIEU FAIT TOUT.

Il est sûr que nous ne pouvons nous donner aucune sensation; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible et intangible dans notre cervelet, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les systèmes, l'Auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main, Malebranche, malgré toutes ses erreurs, a donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans Dieu, et que nous voyons tout dans Dieu, comme saint Paul le dit dans le langage de la théologie, et Aratus et Caton dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots *voir tout en Dieu?*

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que Dieu nous donne toutes nos idées.

Que veut dire recevoir une idée? Ce n'est pas nous qui la créons quand nous la recevons; donc c'est Dieu qui la crée; de même que ce n'est pas nous qui créons le mouvement, c'est Dieu qui le fait. Tout est donc une action de Dieu sur les créatures.

COMMENT TOUT EST-IL ACTION DE DIEU?

Il n'y a dans la nature qu'un principe universel, éternel et agissant; il ne peut en exister deux; car ils seraient semblables ou différents. S'ils sont différents, ils se détruisent l'un l'autre; s'ils sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de dessein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un seul principe; ce principe doit agir sur tout être, ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tout être, il agit sur tous les modes de tout être: il n'y a donc pas un seul mouvement, un seul mode, une seule idée, qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

Cette cause universelle a produit le soleil et les

astres immédiatement. Il serait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du soleil et des astres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cause a commencé d'agir. Cette cause universelle est nécessairement agissante, puisqu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires; car s'ils n'étaient pas nécessaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il est aussi impossible de concevoir que l'Être éternel, essentiellement agissant par sa nature, eût été oisif une éternité entière, qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi-bien qu'un effet sans cause. Il y a donc eu éternellement, et il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien; ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à Dieu tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

Dieu étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en lui et par lui.

DIEU INSÉPARABLE DE TOUTE LA NATURE.

Il ne faut pas inférer de là qu'il touche sans cesse

à ses ouvrages par des volontés et des actions particulières. Nous fesons toujours Dieu à notre image. Tantôt nous le représentons comme un despote dans son palais, ordonnant à des domestiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de sa machine. Mais un homme qui fait usage de sa raison, peut-il concevoir Dieu autrement que comme principe toujours agissant? S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil et de sa lumière avec Dieu et ses productions est sans doute imparfaite; mais enfin elle nous donne une idée, quoique très-faible et fautive, d'une cause toujours subsistante, et de ses effets toujours subsistants.

Enfin, je ne prononce le nom de Dieu que comme un perroquet, ou comme un imbécile, si je n'ai pas l'idée d'une cause nécessaire, immense, agissante, présente à tous ses effets, en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'opposer les objections faites à Spinosa. On lui dit qu'il fesait un Dieu intelligent et brute, esprit et citrouille, loup et agneau, volant et volé, massacrant et massacré; que son Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle; mais ici on ne fait point Dieu l'universalité des choses : nous disons que l'universalité des choses émane de lui, et pour nous servir encore de l'indigne comparaison du soleil et de ses rayons, nous disons qu'un trait de lumière lancé du globe du soleil, et absorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laisser aucune souillure dans cet astre. Ce cloaque

n'empêche pas que le soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon est tiré de la substance même du soleil; qu'il en est une émanation, et que si les productions de Dieu sont des émanations de lui-même, elles sont des parties de lui-même. Ainsi nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de Dieu, de le composer de parties, et même de parties désunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaison est très-imparfaite, et qu'elle ne sert qu'à former une faible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière, pénétrant dans la fange, ne se mêle point avec elle, et qu'elle y conserve son essence invisible; mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut représenter Dieu. La lumière émane du soleil, et tout émane de Dieu. Nous ne savons pas comment; mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir Dieu que comme l'Être nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce principe universel, nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encore plus erronées que la comparaison tirée du soleil et de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs et des ton-

nerres, parlant aux éléments, soulevant les mers; tout cela n'est que l'expression de notre petitesse. Il est au fond très-ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs et nos tonnerres, qui sont vus et entendus quatre ou cinq lieues à la ronde tout au plus, sont de petits effets physiques perdus dans le grand tout, et c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand c'est Dieu dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre système planétaire aux autres systèmes planétaires qui sont plus éloignés mille et mille fois de nous, que notre globe ne l'est de Saturne. Les mêmes lois éternelles régissent tous les astres; car si les forces centripètes et centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voisin, et ainsi dans tous les univers. La lumière de notre soleil et de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force; s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du carré de la distance.

Puisque la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre soleil parvient à elles réciproquement dans un temps donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil, se réfractent, il est incontestable que les rayons des autres soleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent pré-

cisément de la même façon s'ils y rencontrent les mêmes milieux[1].

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes. Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partons toujours de ces deux principes que rien n'est inutile, et que les grandes lois de la nature sont partout les mêmes; donc ces soleils innombrables, allumés dans l'espace, éclairent des planètes innombrables; donc leurs rayons y opèrent comme sur notre petit globe; donc des animaux en jouissent.

La lumière est de tous les êtres ou de tous les modes du grand Être, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitants des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldébaram sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière

[1] Cette conjecture de M. de Voltaire, que la lumière des étoiles est de la même nature que celle du soleil, a été rigoureusement vérifiée par les expériences de M. l'abbé Rochon, qui est parvenu à la décomposer.

se présente partout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui, d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers et nous. Saturne nous voit, et nous voyons Saturne. Sirius, aperçu par nos yeux, peut aussi nous découvrir; il découvre certainement notre soleil, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une distance qu'un boulet de canon, qui parcourt six cents toises par seconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliards d'années.

La lumière est réellement un messager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, et des propriétés supérieures; et si quelque chose peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de Dieu, c'est la lumière; elle est partout comme lui; elle agit partout comme lui.

RÉSULTAT.

Il résulte, ce me semble, de toutes ces idées, qu'il y a un Être suprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres, et toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout est émanation de cet Être suprême, la vérité, la vertu, en sont donc aussi des émanations.

Qu'est-ce que la vérité émanée de l'Être suprême? La vérité est un mot général, abstrait, qui signifie les choses vraies. Qu'est-ce qu'une chose vraie? Une chose existante, ou qui a existé, et rapportée comme telle. Or, quand je cite cette chose,

je dis vrai : mon intelligence agit conformément à l'intelligence suprême.

Qu'est-ce que la vertu? Un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes semblables. Cette volonté est émanée de Dieu, elle est conforme alors à son principe.

Mais le mal physique et le mal moral viennent donc aussi de ce grand Être, de cette cause universelle de tout effet?

Pour le mal physique, il n'y a pas un seul système, pas une seule religion qui n'en fasse Dieu auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cause, cela est parfaitement égal. Il n'y a que l'absurdité du manichéisme qui sauve Dieu de l'imputation du mal; mais une absurdité ne prouve rien. La cause universelle produit les poisons comme les aliments, la douleur comme le plaisir. On ne peut en douter.

Il était donc nécessaire qu'il y eût du mal? Oui, puisqu'il y en a. Tout ce qui existe est nécessaire; car quelle raison y aurait-il de son existence?

Mais le mal moral, les crimes! Néron, Alexandre VI! Eh bien! la terre est couverte de crimes comme elle l'est d'aconit, de ciguë, d'arsenic; cela empêche-t-il qu'il y ait une cause universelle? Cette existence d'un principe dont tout émane est démontrée; je suis fâché des conséquences. Tout le monde dit : Comment sous un Dieu bon y a-t-il tant de souffrances? Et là-dessus chacun bâtit un roman métaphysique; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer sur l'origine des maux, et aucun ne

peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe universel.

Mais si notre raison est une portion de la raison universelle, si notre intelligence est une émanation de l'Être suprême, pourquoi cette raison ne nous éclaire-t-elle pas sur ce qui nous intéresse de si près? Pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement, et la marche des lunes de Saturne, restent-ils dans une si profonde ignorance de la cause de nos maux? C'est précisément parce que notre raison n'est qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand Être.

On peut dire hardiment, et sans blasphème, qu'il y a de petites vérités que nous savons aussi bien que lui; par exemple, que trois est la moitié de six, et même que la diagonale d'un carré partage ce carré en deux triangles égaux, etc. L'Être souverainement intelligent ne peut savoir ces petites vérités, ni plus lumineusement, ni plus certainement que nous; mais il y a une suite infinie de vérités, et l'Être infini peut seul comprendre cette suite.

Nous ne pouvons être admis à tous ses secrets, de même que nous ne pouvons soulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal sur la terre, c'est demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de société bonnes ou mauvaises; elle se fait des préjugés ou utiles ou funestes; nous n'allons guere au-delà. Le grand Être est fort; mais les émanations

sont nécessairement faibles. Servons-nous encore de la comparaison du soleil. Ses rayons réunis fondent les métaux; mais quand vous réunissez ceux qu'il a dardés sur le disque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous sommes aussi nécessairement bornés que le grand Être est nécessairement immense.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du soleil des esprits; mais sachant combien ce rayon est peu de chose, je soumets incontinent cette faible lueur aux clartés supérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

FIN DU COMMENTAIRE SUR MALEBRANCHE.

DE L'AME.

PAR SORANUS,

MÉDECIN DE TRAJAN.

I.

Pour découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'appeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il est possible, notre corps, qui passe pour être l'enveloppe de cette ame, et pour être dirigé par elle. C'est à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'elle nous a fait connaître la place et le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main et sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; et c'est dans cette source même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature

jusqu'au dernier point où il est permis à l'homme de pénétrer ; mais nous n'avons pu savoir le secret de Dieu.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne sache plus d'anatomie qu'Hippocrate ; mais il n'y en a pas un seul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le sentiment et la pensée.

Si nous y étions arrivés, nous serions des dieux, et nous ne sommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enseigner le chemin ensuite à d'autres aveugles.

Notre science n'est donc autre chose que la science des probabilités ; et c'est ce qui fait que de plusieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronostic le plus avéré par l'événement est toujours réputé, avec justice, le plus savant dans son art.

La plus grande des probabilités, et la plus ressemblante à une certitude, est qu'il existe un Être suprême et puissant, invisible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet Être formateur et inconnu existe, puisque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu se faire soi-même.

Il faut que cette puissance formatrice soit unique ; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles se contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'est comme s'il n'en existait qu'une seule ; si elles étaient opposées, rien ne serait uni-

forme dans la nature : or, tout est uniforme. C'est la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres : partout les leviers agissent suivant la règle qui veut que les poids à soulever soient en raison inverse de la distance du pouvoir mouvant ; et suivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps ; et ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a ses lois. La lumière est dardée du soleil et de toute étoile fixe avec la même célérité ; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand Être préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand Être dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement, et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes ? L'homme a deviné l'attraction [a] dans le siècle de Trajan ; est-il impossible de deviner l'ame ? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien si nous n'essayons pas. Osons donc essayer.

[a] On a dit en effet qu'on trouve dans Plutarque quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer, en les tordant et en les expliquant très-mal, que les lois de Képler et de Newton étaient alors connues ; mais ce sont des chimères de demi-savants qui ne sont pas des demi-jaloux et des demi-impertinents. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans Pline et dans Athénée.

II. L'ame est-elle une faculté ?

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand Être nous a données, à nous et aux autres animaux, sont des qualités occultes.

Comment tout animal fait-il obéir ses membres à ses volontés?

Comment les idées des choses se forment-elles dans l'animal par le moyen de ses sens?

En quoi consiste la mémoire?

D'où viennent ces sympathies et ces antipathies prodigieuses d'animal à animal? d'où viennent ces propriétés si différentes dans chaque espèce?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ses petits, la force à verser dans leur gosier la pâture dont elle se nourrit elle-même? et quelle indifférence, quel oubli, succèdent tout d'un coup à un amour si tendre, aussitôt que ses enfants n'ont plus besoin d'elle? tout cela est qualité occulte pour nous. Toute génération est, du moins jusqu'à présent, un mystère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raison; nous n'expliquons rien, nous disons ce que sont les choses.

Ayant avoué que nous ne savons rien de la manière dont le grand Être nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui se fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curiosité? Nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps.

Cette expérience est que nous marchons par nos pieds, et que nous sentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous pensons par notre tête. Ainsi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choses.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations sans que nous puissions jamais nous en apercevoir? Qui fut assez hardi, assez supérieur au vulgaire, pour inventer ce système sublime par lequel nous nous élevons au-dessus de nos sens, au-dessus de nous-mêmes?

Il est très-vraisemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de personne. Les hommes furent occupés pendant trop de siècles de leurs besoins et de leurs maux, pour être de grands métaphysiciens.

III. Brachmanes, immortalité des ames.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *ame*, il est à croire que ce fut la caste des brachmanes sur les bords du Gange; car elle imagina la métempsycose; et cette métempsycose ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempsycose, qui est grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, signifie expressément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'existence des ames de temps immémorial.

Leur climat est si doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit sont si abondants, les besoins qui occupent ailleurs toute la triste vie des hommes y sont si rares, que tout y invite au repos, et ce repos à la méditation. Il en est encore ainsi chez tous les brames descendants des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe que l'avarice a transplantés vers le Gange.

Ce repos et cette méditation, qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'astronomie. Ils sont les premiers qui calculèrent pour la postérité les positions des planètes visibles. On leur doit les premières éphémérides, et ils les composent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'est là ce que ne savent ni nos marchands qui sont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de Cybèle qui les ont accompagnés. Ces prêtres se nourrissaient de la chair et du sang des animaux; et ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conséquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus instruits de la science des brames et des anciens brachmanes que les mousses de leurs vaisseaux; ils se bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainsi que les premiers sages, soit les Zoroastre, soit les Pythagore, voyagèrent dans l'Inde. Pythagore en rapporta le dogme de l'existence de l'ame et la fable de ses métempsycoses. D'autres philosophes y puisèrent des dogmes plus cachés; et quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait nécessairement un long séjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée. Nous devons cette connaissance à deux savants* qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le *hanscrit*. Ils nous ont donné la traduction des passages les plus singuliers, les plus sublimes, et les plus intéressants, de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shasta*, est antérieur au *Veidam* de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shasta.

« L'Éternel.... absorbé dans la contemplation de « son essence, résolut de communiquer quelques « rayons de sa grandeur et de sa félicité à des êtres « capables de sentir et de jouir..... Ils n'existaient « pas encore, Dieu voulut, et ils furent. »

Il est bien étrange qu'un monument aussi ancien et aussi respectable soit à peine connu, qu'on l'ait déterré si tard, et qu'on y ait fait si peu d'attention.

Dieu créa donc des substances douées du sentiment; et c'est ce que nous appelons aujourd'hui

* Holwell et M. Dow.

des *ames*. Il les créa par sa volonté, sans employer, sans emprunter la parole. Ces substances sentantes, pensantes, agissantes, ces ames favorites de Dieu, sont les Debta dont les Persans, voisins de l'Inde, firent depuis leurs Gin, leurs Péris ou leurs Féris. Ces Gin, ces Féris, ces ames, ces substances célestes, se révoltent ensuite contre leur Créateur. Dieu pour les punir les précipite dans l'Ondéra, espèce d'enfer, pour des millions de siècles. C'est l'origine de la guerre des géants contre le grand dieu Zeus, tant chantée chez les Grecs. C'est l'origine de ce livre apocryphe qui se répandit du temps de l'empereur Tibère en Syrie, en Palestine, sous le nom d'Hénoch, seul livre où il soit parlé de la chute des demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la suite des siècles Dieu pardonne à ces Debta; il les change en vaches et en hommes dans notre globe.

C'est de là, disaient les brachmanes, que les vaches sont sacrées dans l'Inde.

Ainsi, nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguisée en Asie et en Europe, nous vient incontestablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples; mais nous ne devons point nous écarter de notre sujet. C'est bien assez d'avoir pénétré jusqu'à la source de cette idée adoptée par toutes les nations civilisées, que tous les animaux ont dans leur corps une substance impalpable, inconnue,

distincte de leur corps, qui dirige tous leurs appétits et toutes leurs actions. Ce système, joint à celui des Debta, est visiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde; et nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de l'homme et la chute des demi-dieux fût une allégorie indienne?

IV. Ame corporelle.

L'auteur le plus ancien que nous connaissions dans notre Europe est Homère; il paraît que de son temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement ressemblante au corps qu'elle fesait mouvoir. Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de mânes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, et même à celui d'ame sensitive, Psyché. C'est pourquoi l'ame de Tirésias, qui apparaît à Ulysse sur le rivage des Cimmériens, boit du sang des victimes qu'Ulysse vient d'immoler [a]. L'ame d'Agamemnon boit du même sang. La mère d'Ulysse, après lui avoir dit comment Pénélope se comporte dans Ithaque, se dérobe à ses embrassements. Ulysse lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser, et sa mère lui répond que son ame n'est qu'un corps délié et subtil qui n'a point de consistance, et qui s'envole comme un songe.

Ces ames, ces ombres étaient si réellement cor-

[a] *Odyssée*, XXIV.

porelles, qu'Ulysse étant arrivé dans le royaume de Pluton, y vit tous les tourments de ces célèbres criminels, Tantale, Titye, Sisyphe.

Lorsque Ulysse a tué tous les amants de Pénélope, Mercure conduit chez Pluton leurs ames qui ressemblent à des chauve-souris.

Telle était la philosophie d'Homère, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poètes sont les échos de leur siècle.

Bientôt après, ceux qui se disaient penseurs, enseigneurs, crurent que l'ame humaine était non-seulement un souffle d'air, une figure composée d'air qui servait au mouvement, et qu'ils appelaient *pneuma*, le souffle; mais qu'elle formait aussi les appétits, les désirs, les passions du corps, et cela s'appela *psyché;* qu'enfin elle disputait et poussait des arguments, et ils l'appelèrent *nous*, intelligence. Ainsi l'ame toujours corporelle eut trois parties; le souffle qui fait la vie était l'ame végétative, *psyché* était l'ame sensitive, et *nous* était l'ame intellectuelle.

Voilà comme on passa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent si long-temps, à cet excès de vaine subtilité dans laquelle ils se perdirent.

Personne ne s'avisa de recourir à Dieu et de lui dire : Toi seul nous as fait naître, toi seul nous fais vivre un peu de temps; toi seul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penser, de nous ressouvenir, de combiner des idées; toi seul fais tout, les hommes sont dans tes mains.

Tandis que tous les philosophes raisonnaient sur l'ame, les épicuriens vinrent, et dirent : L'ame n'est qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, qui s'accroît avec nous, et meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain se partagèrent entre deux sectes grecques, celle des épicuriens, qui ne regardaient l'ame que comme une matière légère et périssable, et celle des stoïciens, qui la regardaient comme une portion de la Divinité, se replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La secte d'Épicure prévalut chez les Romains au point que Cicéron, dans sa harangue pour Cluentius, prononça devant le peuple romain ces éloquentes et terribles paroles :

« Quid tantùm illi mali mors abstulit? nisi fortè « ineptiis ac fabulis ducimur, ut existimemus illum « apud inferos impiorum supplicia perferre. Quæ « si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei « tandem aliud mors eripuit præter sensum do- « loris ? »

« Quel mal lui a fait la mort? à moins que nous ne soyons assez imbéciles pour adopter des fables ineptes, et pour croire qu'il est condamné au supplice des impies? Mais si ce sont là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment de la douleur ? »

César parla de même en plein sénat dans le procès de Catilina. Enfin, sur le théâtre de Rome, le

chœur chanta dans la tragédie de *la Troade* (chœur à la fin du second acte) :

« Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil. »

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Le chœur continue dans le même esprit :

« Spem ponant avidi, solliciti metum.
« Quæris quo jaceas post obitum loco ?
« Quo non nata jacent. »

Sois sans crainte et sans espérance ;
Que ton sort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas ?
Ce qu'on fut avant sa naissance.

On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité et la mort de l'ame ; mais tout le monde convient qu'elle est matérielle ; et si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable.

Nous passerions tout notre temps à citer, si nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru, avec l'antiquité, que tous les animaux, hommes et brutes, ayant une ame, l'ont nécessairement corporelle.

Les Grecs se sont avisés de diviser cette ame en trois parties, la végétative, la sensitive, et l'intelligente. Enfin, c'est une énigme dont chacun a cherché le mot depuis Pythagore.

Puisque tous les philosophes ont cherché, cherchons donc aussi. Il y a un trésor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ ; il reste un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque chose.

Je n'examine point comment et dans quel temps l'ame entre dans notre corps, si elle est simple ou composée, aérienne ou ignée, si elle loge dans le ventre ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine si nous avons une ame.

Quand des prêtres orientaux, et à leur exemple des prêtres grecs, imaginèrent que chaque planète était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu dans elle, cette idée religieuse et magnifique en imposa au genre humain. Une idée plus grande et plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus dieux moteurs des planètes. Les vrais sages n'admettent qu'une nature suprême, intelligente et puissante; un grand Être fabricateur de tous les globes, conduisant leurs marches suivant des règles éternelles de mathématiques, et étant en un mot leur ame universelle.

Si le grand Être est leur ame, pourquoi ne serait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes ses propriétés; il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'occident en orient, sans qu'on puisse jamais en découvrir ni la raison ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le sentiment et la pensée?

V.* Action de Dieu sur l'homme.

Des gens qui ont fait des systèmes sur la communication de Dieu avec l'homme ont dit que Dieu

* Dans la plupart des éditions, cette section se trouve mal-à-propos reproduite en entier à l'article Homme du *Dictionnaire philosophique*.

agit immédiatement, physiquement sur l'homme, en certains cas seulement, lorsque Dieu accorde certains dons particuliers, et ils ont appelé cette action *prémotion physique*. Dioclès et Érophile, ces deux grands enthousiastes, soutiennent cette opinion et ont des partisans.

Or, nous reconnaissons un Dieu tout aussi bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des Êtres qui nous environnent ait pu se produire de soi-même, parce que de cela seul que quelque chose existe, il faut que l'Être nécessaire existe de toute éternité, parce que l'Être nécessaire éternel est nécessairement la cause de tout. Nous admettons avec ces raisonneurs la possibilité que Dieu se fasse entendre à quelques favoris; mais nous fesons plus, nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes, en tous lieux et en tous temps, puisqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digestion, la pensée, l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philosophe le plus sublime un être qui soit volonté, mouvement, digestion, désir, amour, instinct, pensée? Non, mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts, comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvements nécessaires à notre conservation, comme ceux de téter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine assez large, de mordre son pain, de boire, de se baisser pour

éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin nous sentons et nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à Dieu d'opérer tout cela en nous par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de Jupiter, dont ces messieurs nous parlent sans cesse?

Quel est l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne sente qu'il est une marionnette de la Providence? Je pense; mais puis-je me donner une pensée? Hélas! si je pensais par moi-même, je saurais quelle idée j'aurais dans un moment. Personne ne le sait.

J'acquiers une connaissance; mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cause: car il faut que la cause contienne l'effet. Or, ma première connaissance acquise n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi; puisqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel qu'il puisse être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaissance ne peut par elle-même m'en donner une seconde; car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'est que nous en recevons dans nos rêves, et certainement ce n'est ni notre volonté ni notre

attention qui nous fait penser en songe. Il y a des poètes qui font des vers en dormant, des géomètres qui mesurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puissance qui agit en nous sans nous consulter.

Tous nos sentiments ne sont-ils pas involontaires? L'ouïe, le goût, la vue, ne sont rien par eux-mêmes. On sent malgré soi, on ne fait rien, on n'est rien sans une puissance suprême, qui fait tout.

Les plus superstitieux conviennent de ces vérités ; mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que Dieu agit réellement physiquement sur certains personnages privilégiés. Nous sommes plus religieux qu'eux ; nous croyons que le grand Être agit sur tous les vivants comme sur toute la matière. Lui est-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns? Dieu ne sera-t-il Dieu que pour votre petite secte? Il l'est pour moi, qui ne suis pas des vôtres.

Un philosophe nouveau est allé bien plus loin que vous; il lui semblait qu'il n'y eût que Dieu qui existât. Il prétend que nous voyons tout en lui; et nous disons que c'est Dieu qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie.

« Jupiter est quodcumque vides, quocumquè moveris. »
Luc., Phars., lib. IX, v. 580.

Allons plus avant. Votre prémotion physique introduit Dieu agissant en vous. Quel besoin avez-vous donc d'une ame? à quoi bon ce petit être

inconnu et incompréhensible? donnez-vous une ame au soleil, qui vivifie tant de globes? et si cet astre si grand, si étonnant et si nécessaire n'a point d'ame, pourquoi l'homme en aurait-il une? Dieu qui nous a faits ne nous suffit-il pas? qu'est donc devenu ce grand axiome: « Ne fesons point « par plusieurs ce que nous pouvons faire par un « seul? »

Cette ame que vous avez imaginé être une substance, n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand Être, et non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes, et non une substance. L'homme, par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un composé de deux êtres, l'un visible, palpable et mortel, l'autre invisible, impalpable et immortel? et n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible et l'intangible, la simple et la composée, l'invulnérable et la souffrante, l'éternelle et la passagère?

Les hommes n'ont supposé une ame que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé *Mémoire*, lequel être ils divinisèrent ensuite. Ils firent de cette Mémoire la mère des Muses. Ils érigèrent les talents divers de la nature humaine en autant de déesses filles de Mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux, et l'appeler le dieu de la sanguification. Et

en effet le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire et de manger, pour l'acte du mariage, pour l'acte de vider les excréments. C'étaient autant d'ames particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule et honteuse venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite substance divine, autre que l'homme même.

Cette substance est admise encore aujourd'hui dans toutes les écoles; et par condescendance on accorde au grand Être, au fabricateur éternel, à Dieu, la permission de joindre son concours à l'ame. Ainsi on suppose que pour vouloir et pour agir, il faut notre ame et Dieu.

Mais concourir signifie aider, participer. Dieu alors n'est qu'en second avec nous. C'est le dégrader, c'est le faire marcher à notre suite, c'est lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas son rang et sa prééminence; ne faites pas du souverain de la nature le valet de l'espèce humaine.

Deux espèces de raisonneurs très-accrédités dans le monde, les athées et les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raison dans l'homme et l'instinct dans les brutes, comme des propriétés, il est très-inutile d'admettre un dieu dans ce système; que Dieu est encore plus incompréhensible qu'une ame; qu'il est indigne du sage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les arguments des Straton et des

Lucrèce. Nous ne leur répondrons qu'un mot : Vous existez; donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine; ils nous diront d'abord : Nous convenons avec vous que Dieu est la première cause de tout, mais il n'est pas la seule. Un grand-prêtre de Minerve dit expressément : « Le second agent opère dans la « vertu du premier; ce premier pousse le second; « ce second en pousse un troisième; tous sont agis- « sants en vertu de Dieu ; et il est la cause de toutes « les actions agissantes. »

Nous répondrons avec tout le respect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'est et il ne peut exister qu'une seule cause véritable. Toutes les autres qui sont subséquentes ne sont que des instruments. Je tiens un ressort, je m'en sers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le ressort et la machine, je suis la seule cause, cela est indubitable.

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui répliquerai : Non, la liberté consiste dans la faculté de vouloir, et dans la faculté de faire ce que vous voulez, quand rien ne vous en empêche. Dieu a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera ; il dira que nous fesons Dieu auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en suis fâché ; mais Dieu est fait auteur du péché dans tous les systèmes, excepté dans celui des athées. Car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des justes, il est évident

qu'y concourir c'est les faire, quand le concourant est le créateur de tout.

Si Dieu permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens arguments, on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit a certainement produit le bien et le mal. Le système de la prédestination absolue, le système du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

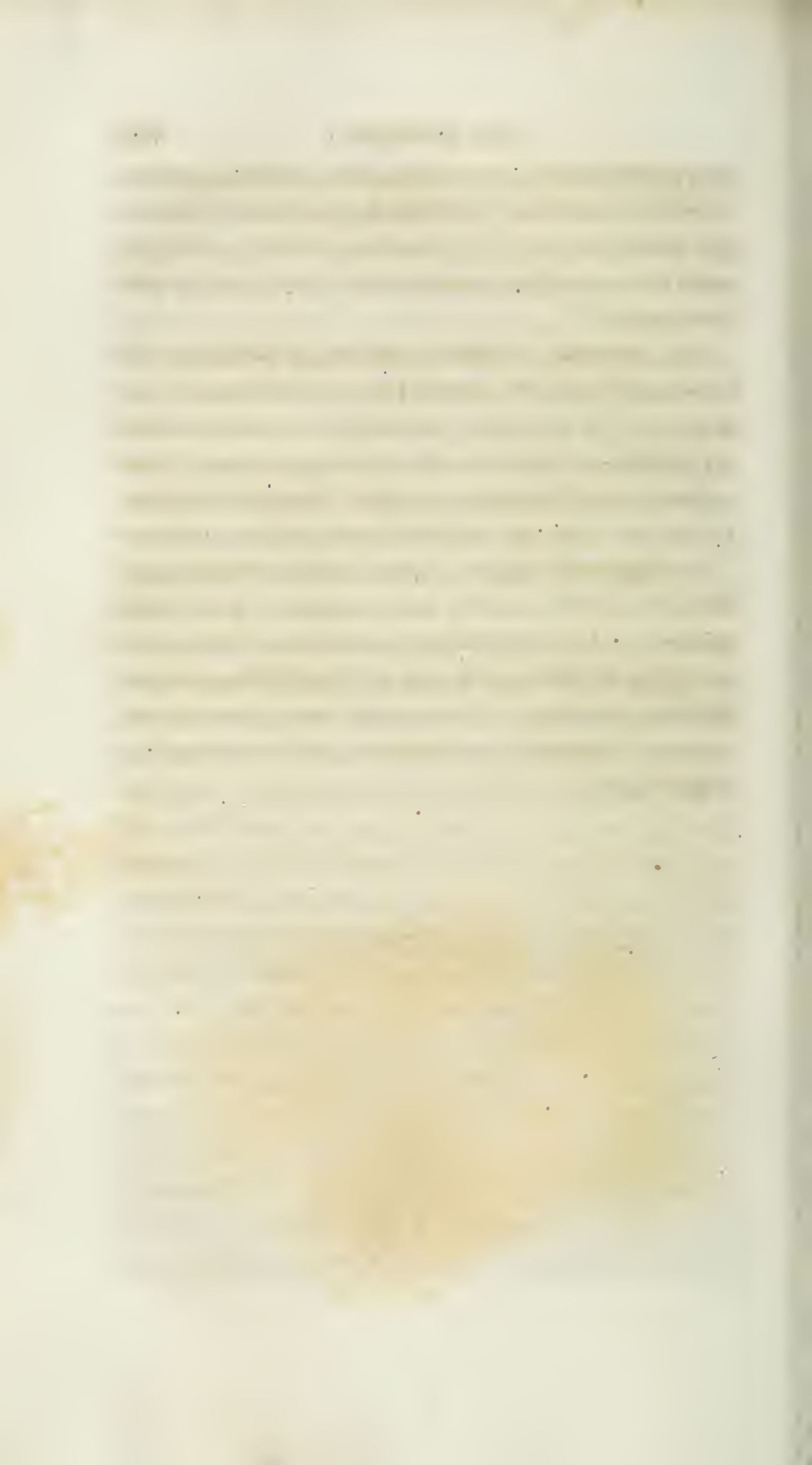
Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mal est pour nous, et non pas pour Dieu. Néron assassine son précepteur et sa mère ; un autre assassine ses parents et ses voisins, un grand-prêtre empoisonne, étrangle, égorge vingt seigneurs romains en sortant du lit de sa propre fille. Cela n'est pas plus important pour l'Être universel, ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand Être ; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (soit pendant leur vie, soit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs passions, s'ils souffrent comme ils ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand Être agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une

très-petite partie de ces lois; nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement, nous ne devons que nous résigner. De tous les systèmes, celui qui nous fait connaître notre néant n'est-il pas le plus raisonnable?

Les hommes, comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit, firent Dieu à leur image. C'est pourquoi le premier Anaxagore, aussi ancien qu'Orphée, s'exprime ainsi dans ses vers: « Si les « oiseaux se figuraient un dieu, il aurait des ailes, « celui des chevaux courrait avec quatre jambes. »

Le vulgaire imagine Dieu comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour. Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfants. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature; et il se résigne.

FIN DE LA DISSERTATION SUR L'AME.



LETTRES

DE

MEMMIUS A CICÉRON.

1771.

PRÉFACE.

Nul homme de lettres n'ignore que Titus Lucretius Carus, nommé parmi nous Lucrèce, fit son beau poème pour former, comme on dit, *l'esprit et le cœur* de Caius Memmius Gemellus, jeune homme d'une grande espérance, et d'une des plus anciennes maisons de Rome.

Ce Memmius devint meilleur philosophe que son maître, comme on le verra par ses lettres à Cicéron.

L'amiral russe Sheremetof, les ayant lues en manuscrit à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, s'amusa à les traduire dans sa langue pour former *l'esprit et le cœur* d'un de ses neveux. Nous les avons traduites du russe en français, n'ayant pas eu, comme monsieur l'amiral, la faculté de consulter la bibliothèque du Vatican; mais nous pouvons assurer que les deux traductions sont de la plus grande fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis). La philosophie de Memmius est quelquefois un peu hardie: on peut faire le même reproche à celle de Cicéron et de tous les grands hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la *Somme de saint Thomas d'Aquin*. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.

LETTRES

DE

MEMMIUS A CICÉRON.

LETTRE PREMIÈRE.

J'apprends avec douleur, mon cher Tullius, mais non pas avec surprise, la mort de mon ami Lucrèce. Il est affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus supporter : ses maux étaient incurables; c'est là le cas de mourir. Je trouve qu'il a eu beaucoup plus de raison que Caton; car si vous et moi et Brutus nous avons survécu à la république, Caton pouvait bien lui survivre aussi. Se flattait-il d'aimer mieux la république que nous tous? ne pouvait-il pas, comme nous, accepter l'amitié de César? croyait-il qu'il était de son devoir de se tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapsa? Si cela était, César lui-même aurait dû se donner un coup de poignard après sa défaite à Dyrrachium; mais il sut se réserver pour des destins meilleurs. Notre ami Lucrèce avait un ennemi plus implacable que Pompée, c'est la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté son arrêt; Lucrèce n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait souffert, et il ne souffre plus. Il s'est servi

du droit de sortir de sa maison quand elle est prête à tomber. Vis tant que tu as une juste espérance; l'as-tu perdue, meurs : c'était là sa règle, c'est la mienne. J'approuve Lucrèce, et je le regrette.

Sa mort m'a fait relire son poème, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le disciple s'est bien écarté du maître : nous ne sommes ni vous ni moi de sa secte; nous sommes académiciens. C'est au fond n'être d'aucune secte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire sur les principes de mon ami; je vous prie de le corriger. Les sénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philosopher; c'est à César de gouverner la terre, mais c'est à Cicéron de l'instruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

Vous avez raison, grand homme; Lucrèce est admirable dans ses exordes, dans ses descriptions, dans sa morale, dans tout ce qu'il dit contre la superstition. Ce beau vers,

« Tantùm relligio potuit suadere malorum ! »
Lib. I, 113.

durera autant que le monde. S'il n'était pas un physicien aussi ridicule que tous les autres, il serait un homme divin. Ses tableaux de la superstition m'affectèrent surtout bien vivement dans mon dernier voyage d'Égypte et de Syrie. Nos poulets sacrés et nos augures, dont vous vous moquez

avec tant de grace dans votre traité de *la Divination*, sont des choses sensées en comparaison des horribles absurdités dont je fus témoin. Personne ne les a plus en horreur que la reine Cléopâtre et sa cour. C'est une femme qui a autant d'esprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome; elle est bien digne de vous entendre. Mais, toute souveraine qu'elle est en Égypte, toute philosophe qu'elle est, elle ne peut guérir sa nation. Les prêtres l'assassineraient; le sot peuple prendrait leur parti, et crierait que les saints prêtres ont vengé Sérapis et les chats.

C'est bien pis en Syrie; il y a cinquante religions, et c'est à qui surpassera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs : Crassus et Pompée ne les ont point assez châtiés. Vous ne les connaissez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les espèces. Mais chez eux ils sont les plus insolents de tous les hommes, détestés de tous leurs voisins, et les détestant tous; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou esclaves, assassins et assassinés tour-à-tour.

Les Perses, les Scythes, sont mille fois plus raisonnables; les brachmanes, en comparaison d'eux, sont des dieux bienfesants.

Je sais bien bon gré à Pompée d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jérusalem, qui était une citadelle assez forte; et je sais encore plus de gré au dernier

des Scipions d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait osé prendre le nom d'Alexandre.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent presque à la Palestine; vous avez été témoin des barbaries et des superstitions de ce peuple ; vous l'avez bien caractérisé dans votre belle oraison pour Flaccus. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre humain.

Louez donc avec moi notre Lucrèce d'avoir porté tant de coups mortels à la superstition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs son tombeau.

LETTRE TROISIÈME.

J'entre en matière tout d'un coup cette fois-ci, et je dis, malgré Lucrèce et Épicure, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il existe un Dieu. Bien des philosophes me siffleront, ils m'appelleront *esprit faible ;* mais comme je leur pardonne leur témérité, je les supplie de me pardonner ma faiblesse.

Je suis du sentiment de Balbus dans votre excellent ouvrage de la *Nature des Dieux*. La terre, les astres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec Platon (sans adopter ses autres principes) : Tu crois que j'ai de l'intelligence, parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports et une fin : il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde : juge donc que ce monde est arrangé par une intelligence suprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des suppositions puériles ; personne n'a jamais été assez absurde pour nier que la sphère d'Archimède et celle de Possidonius soient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne sont cependant que des images très-faibles, très-imparfaites de cette immense sphère du monde, que Platon appelle avec tant de raison l'*ouvrage de l'éternel géomètre*. Comment donc oser supposer que l'original est l'effet du hasard, quand on avoue que la copie est de la main d'un grand génie ?

Le hasard n'est rien ; il n'est point de hasard. Nous avons nommé ainsi l'effet que nous voyons d'une cause que nous ne voyons pas. Point d'effet sans cause ; point d'existence sans raison d'exister : c'est là le premier principe de tous les vrais philosophes.

Comment Épicure, et ensuite Lucrèce, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns sans bouche, les autres sans viscères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de tête, et qu'enfin le même hasard a fait naître des animaux accomplis ?

C'est ainsi, disent-ils, qu'on voit encore en Egypte

des rats dont une moitié est formée, et dont l'autre n'est encore que de la fange. Ils se sont bien trompés ; ces sottises pouvaient être imaginées par des Grecs ignorants qui n'avaient jamais été en Égypte. Le fait est faux ; le fait est impossible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal ni de végétal sans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération est un rustre, et non pas un philosophe ; c'est un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me disaient : Il faut que le blé pourrisse et germe dans la terre pour ressusciter se former et nous alimenter. Je leur dis : Misérables, servez-vous de vos yeux avant de vous servir de votre langue ; suivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il se relève, et avec quelle vertu incompréhensible il étend ses racines et ses enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enseigner les hommes, et vous ne savez pas seulement d'où vient le pain que vous mangez !

Mais qui a fait ces astres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans lesquels un art si merveilleux éclate? il faut bien que ce soit un sublime artiste ; il faut bien que ce soit une intelligence prodigieusement au-dessus de la nôtre, puisqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre ; et cette intelligence, cette puissance, c'est ce que j'appelle Dieu.

Je m'arrête à ce mot. La foule et la suite de mes

idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume, puisque vous le permettez; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous ressemblent, à des hommes sans impiété et sans superstition, dégagés des préjugés de l'école et de ceux du monde, qui aiment la vérité et non la dispute; qui ne sont certains que de ce qui est démontré, et qui se défient encore de ce qui est le plus vraisemblable.

Ici suit le Traité de Memmius.

I. Qu'il n'y a qu'un Dieu, contre Épicure, Lucrèce, et autres philosophes.

Je ne dois admettre que ce qui m'est prouvé; et il m'est prouvé qu'il y a dans la nature une puissance intelligente [a].

Cette puissance intelligente est-elle séparée du grand tout? y est-elle unie? y est-elle identifiée? en est-elle le principe? y a-t-il plusieurs puissances intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces questions que je me suis faites à moi-même. C'est un poids immense que je ne puis porter; pourrai-je au moins le soulever?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de la vie, et surtout l'homme, la terre, la mer, le soleil, et tous les astres, m'ayant appris qu'il est une intelligence active, c'est-à-dire un Dieu, je leur ai demandé à tous ce que c'est que Dieu, où il habite, s'il a des associés? J'ai contemplé le divin ouvrage, et je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai interrogé la nature, elle est demeurée muette.

[a] Il l'a prouvé dans sa troisième lettre.

Mais, sans me dire son secret, elle s'est montrée, et c'est comme si elle m'avait parlé; je crois l'entendre. Elle me dit : Mon soleil fait éclore et mûrir mes fruits sur ce petit globe, qu'il éclaire et qu'il échauffe ainsi que les autres globes. L'astre de la nuit donne sa lumière réfléchie à la terre, qui lui envoie la sienne; tout est lié, tout est assujetti à des lois qui jamais ne se démentent : donc tout a été combiné par une seule intelligence.

Ceux qui en supposeraient plusieurs doivent absolument les supposer ou contraires, ou d'accord ensemble; ou différentes, ou semblables. Si elles sont différentes et contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme; si elles sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philosophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité; ils conviennent donc tous malgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, et m'a dit : Tu me demandes où est ce Dieu? il ne peut être que dans moi, car s'il n'est pas dans la nature, où serait-il? dans les espaces imaginaires? il ne peut être une substance à part; il m'anime, il est ma vie. Ta sensation est dans tout ton corps, Dieu est dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'est impossible de nier l'existence de ce Dieu, et impossible de le connaître.

Ce qui pense en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne se voit pas; comment pourrais-je voir ce qui est l'ame de l'univers entier?

II. Suite des probabilités de l'unité de Dieu.

Platon, Aristote, Cicéron et moi, nous sommes des animaux, c'est-à-dire nous sommes animés. Il se peut que dans d'autres globes il soit des animaux d'une autre espèce, mille millions de fois plus éclairés et plus puissants que nous; comme il se peut qu'il y ait des montagnes d'or et des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement; mais il se peut aussi qu'il n'y en ait pas; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exister sans eux; mais ce que nous connaissons de la nature ne pouvait exister sans un dessein, sans un plan; et ce dessein, ce plan ne pouvait être conçu et exécuté sans une intelligence puissante; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce Dieu, et rejeter tous ces prétendus dieux, habitants des planètes et de l'Olympe; et tous ces prétendus fils de Dieu, les Bacchus, les Hercule, les Persée, les Romulus, etc., etc. Ce sont des fables milésiennes, des contes de sorciers. Un Dieu se joindre à la nature humaine! j'aimerais autant dire que les éléphants ont fait l'amour à des puces, et en ont eu de la race; cela serait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il est une grande intelligence. Fixons-nous à ce point jusqu'à ce que nous puissions faire encore quelques pas dans ce vaste abîme.

III. Contre les athées.

Il était bien hardi ce Straton qui, accordant l'intelligence aux opérations de son chien de chasse, la niait aux œuvres merveilleuses de toute la nature. Il avait le pouvoir de penser, et il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui pensât.

Il disait que la nature seule, par ses combinaisons, produit des animaux pensants. Je l'arrête là, et je lui demande quelle preuve il en a. Il me répond que c'est son système, son hypothèse, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi, je lui dis : Je ne veux point d'hypothèse, je veux des preuves. Quand Possidonius me dit qu'il peut carrer des lunules du cercle, et qu'il ne peut carrer le cercle; je ne le crois qu'après en avoir vu la démonstration.

Je ne sais pas si dans la suite des temps il se trouvera quelqu'un d'assez fou pour assurer que la matière, sans penser, produit d'elle-même des milliards d'êtres qui pensent. Je lui soutiendrai que, suivant ce beau système, la matière pourrait produire un Dieu sage, puissant, et bon.

Car si la matière seule a produit Archimède et vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui serait incomparablement au-dessus d'Archimède et de vous par le génie, au-dessus de tous les hommes ensemble par la force et par la puissance, qui disposerait des éléments beaucoup mieux que le

potier ne rend un peu d'argile souple à ses volontés; en un mot, un Dieu? Je n'y vois aucune difficulté ; cette folie suit évidemment de son système.

IV. Suite de la réfutation de l'athéisme.

D'autres, comme Architas, supputent que l'univers est le produit des nombres. Oh! que les chances ont de pouvoir! un coup de dés doit nécessairement amener rafle de mondes ; car le seul mouvement de trois dés dans un cornet vous amènera rafle de six, le point de Vénus, très-aisément en un quart d'heure. La matière, toujours en mouvement dans toute l'éternité, doit donc amener toutes les combinaisons possibles. Ce monde est une de ces combinaisons; donc elle avait autant de droit à l'existence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il était impossible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaisons ayant été épuisées; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini, que cet univers serait formé tel qu'il est.

Je laisse Architas jouer un jeu aussi désavantageux; et puisqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne se ruine. Mais avant de lui ôter la jouissance de son bien, je lui demande comment à chaque instant, le mouvement de son cornet qui roule toujours, ne détruit pas ce monde si ancien, et n'en forme pas un nouveau[1].

[1] Cet argument perd toute sa force si l'on suppose que les lois du mouvement sont nécessaires. Dans cette opinion, un coup de dés une

Vous riez de toutes ces folies, sage Cicéron, et vous en riez avec indulgence. Vous laissez tous ces enfants souffler en l'air sur leurs bouteilles de savon; leurs vains amusements ne seront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de César et de Pompée a fait plus de mal à la terre que n'en pourraient faire tous les athées ensemble pendant toute l'éternité.

V. Raison des athées.

Quelle est la raison qui fait tant d'athées? c'est la contemplation de nos malheurs et de nos crimes. Lucrèce était plus excusable que personne; il n'a vu autour de lui et n'a éprouvé que des calamités. Rome, depuis Sylla, doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre sang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que César sera bientôt assassiné. Vous le pensez de même; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuses que celles dans lesquelles j'ai eté enveloppé. César lui-même dans tout le cours de sa vie, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé de pauvres Gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs conti-

fois supposé, tous les autres en sont la suite; et il s'agit de savoir si entre tous les premiers coups de dés possibles, ceux qui donnent une combinaison d'où résulte un ordre apparent, ne sont pas en plus grand nombre que les autres, si cet ordre apparent n'est pas même une conséquence infaillible de l'existence des lois nécessaires. On croit inutile d'avertir que, par premier coup de dés, on entend la combinaison qui existe à un instant donné, et par laquelle les deux suites infinies de combinaisons dans le passé et dans l'avenir, sont également déterminées.

nuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui sacrifiaient les filles des citoyens après avoir abusé d'elles. De vieilles sorcières sanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, et qui, n'ayant pas de maison, allaient piller ceux qui en avaient. Arioviste était à la tête de ces sauvages, et leurs magiciennes avaient un pouvoir absolu sur Arioviste. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient sacrifier à leurs dieux Procilius et Titius, deux ambassadeurs envoyés par César à ce perfide Arioviste, lorsque nous arrivâmes, et que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, et en vérité nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux sur toutes les autres nations connues; vous ne voyez que des tyrans et des esclaves, des dévastations, des conspirations, et des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous: assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre, d'un pole à l'autre, est un champ de carnage, et la nature sanglante est assise entre la naissance et la mort.

Quelques poètes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Étrange consolation! étrange chimère! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, et les trois parques, et les trois

furies, sont des agneaux en comparaison de nos Sylla et de nos Marius.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères et de forfaits? On suppose un Dieu puissant, sage, juste et bon; et nous voyons de tous côtés folie, injustice et méchanceté. On aime mieux alors nier Dieu que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme; le reste est dispute d'école.

VI. Réponse aux plaintes des athées.

A ces plaintes du genre humain, à ces cris éternels de la nature toujours souffrante, que répondrai-je?

J'ai vu évidemment des fins et des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules: mais ceux qui dans leurs tourments me baignent de leurs larmes, qui cherchent un Dieu consolateur, et qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent; je gémis avec eux, et j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez et qui pensez, compagnons de mes supplices, cherchons ensemble quelque consolation et quelques arguments. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un Dieu; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le sais-je? dois-je le présumer? suis-je de ses conseils? je le crois très-sage; son soleil et ses étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juste et très-bon; car d'où lui viendraient l'injustice et la malice? Il y

a du bon, donc Dieu l'est; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je envisager Dieu? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfants.

VII. Si Dieu est infini, et s'il a pu empêcher le mal?

Quelques philosophes me crient : Dieu est éternel, infini, tout-puissant; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis; s'il l'a pu, et s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant, vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, et non pas notre Dieu.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle; l'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie? la nature est-elle infinie? Qu'est-ce que l'infini actuel? nous ne connaissons que des bornes; il est vraisemblable que la nature a les siennes; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi l'intelligence suprême ne le serait-elle pas? pourquoi ce Dieu, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle? Sa puissance est très-grande: mais qui nous a dit qu'elle est infinie, quand ses ouvrages nous montrent le contraire? quand la seule ressource qui nous reste pour le disculper, est d'avouer que son pouvoir n'a pu triompher du mal physique et moral? Certes, j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être, dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, et l'éternel artisan a été forcé dans ses moyens en fesant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui sait enfin si le mal qui règne depuis tant de siècles ne produira pas un plus grand bien dans des temps encore plus longs?

Hélas! faibles et malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi; vos maux sont réels; et je ne vous console que par des peut-être.

VIII. Si Dieu arrangea le monde de toute éternité.

Rien ne se fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes sans exception conviennent de ce principe. Et en effet le contraire paraît absurde. C'est même une preuve de l'éternité de Dieu. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres, avec quatre couleurs, pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand Démiourgos qui a tout fait avec quatre faibles éléments!

Nous venons de voir que si la matière existait, Dieu existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante? quand l'a-t-il arrangée?

Si la matière existait dans l'éternité, comme tout

le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi! Dieu est nécessairement actif, et il aurait passé une éternité sans agir! Il est le grand Être nécessaire : comment aurait-il été pendant des siècles éternels le grand Être inutile?

Le chaos est une imagination poétique : ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans Dieu. Dans le premier cas, tout se serait donné de lui-même, et sans dessein, le mouvement, l'ordre et la vie; ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, Dieu aura tout fait; mais il aura toujours tout fait; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière la plus prompte et la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer Dieu au soleil son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons émanent dès qu'il existe. Dieu, en formant le soleil lumineux, ne pouvait lui ôter ses taches. Dieu, en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices ni ses désastres. Toujours des peut-être; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la Divinité.

Cher Cicéron, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

IX. Des deux principes, et de quelques autres fables.

Les Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelque neuf mille ans, que

Dieu, qu'ils appellent Oromase ou Orosmade, s'était complu à former un être puissant et méchant, qu'ils nomment, je crois, Arimane, pour lui servir d'antagoniste; et que le bon Oromase, qui nous protége, combat sans cesse Arimane le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se battait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perses, et c'est, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran Arimane aussi ancien que le bon prince Orosmade. Ils disent qu'il casse les œufs que le favorable Orosmade pond sans cesse, et qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres partout où l'autre envoie la lumière; les maladies, quand l'autre donne la santé; et qu'il fait toujours marcher la mort à la suite de la vie. Il me semble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un distribue des poisons, et l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raison dans cette fable. Pour moi je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir Dieu, qui est la raison même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, Birma ou Brama, la puissance et la gloire; Vitsnou ou Bitsnou, la tendresse et la bienfesance; Sub ou Sib, la terreur et la destruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des debta dans le ciel. Ces demi-dieux se révoltèrent, ils furent pré-

cipités dans l'abîme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui présidait à ces trois. Après des siècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; et ils apportèrent le mal sur la terre: ce qui obligea Dieu ou les trois dieux de donner sa nouvelle loi du *Veidam*.

Mais ces coupables, avant de porter le mal sur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment Dieu avait-il créé des êtres qui devaient se révolter contre lui? comment Dieu aurait-il donné une seconde loi dans son *Veidam?* sa première était donc mauvaise?

Ce conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations asiatiques; et enfin il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Égyptiens ont eu leur Osiris et leur Typhon.

Le Jupiter d'Homère avec ses deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point Jupiter cabaretier donnant, comme tous les autres cabaretiers, plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour justifier ou pour accuser la Providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boîte de Pandore. Ainsi on n'a jamais débité que des fables comiques sur la plus triste des vérités.

X. Si le mal est nécessaire.

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur gé-

nie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que Cicéron cherche encore en vain? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisque Cicéron ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible et nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée court dans tous les pores : le bien fait à peu-près le même effet. Deux amants jouissants goûtent le bonheur dans tout leur être : cela est ainsi de tout temps. Que puis-je en penser, sinon que cela fut nécessaire de tout temps?

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la base de tous les systèmes, dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours, et qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événements que j'ai lus, que j'ai vus, et auxquels j'ai eu part; c'est le fatalisme, c'est la nécessité dont je vous ai déjà parlé.

Si je descends dans moi-même, qu'y vois-je que le fatalisme? Ne fallait-il pas que je naquisse quand les mouvements des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice, et me jetèrent nécessairement dans le monde? Pouvait-elle l'empêcher? Pouvais-je m'y opposer? Me suis-je donné quelque chose? Toutes mes idées ne sont-elles pas entrées successivement dans ma tête, sans que j'en aie appelé aucune? Ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, sans quoi ma volonté

n'aurait point eu de cause? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la suite nécessaire de toutes ces prémisses nécessaires? N'en est-il pas ainsi dans toute la nature?

Ou ce qui existe est nécessaire, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, il est démontré inutile. L'univers en ce cas serait inutile; donc il existe d'une nécessité absolue. Dieu, son moteur, son fabricateur, son ame, serait inutile; donc Dieu existe* d'une nécessité absolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis sortir de ce cercle dans lequel je me sens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immense dont tout est chaînon; elle embrasse, elle serre aujourd'hui la nature; elle l'embrassait hier; elle l'entourera demain: je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choses. Ou rien n'existe, ou tout est éternel.

Je me sens irrésistiblement déterminé à croire le mal nécessaire, puisqu'il est. Je n'aperçois d'autre raison de son existence que cette existence même.

O Cicéron! détrompez-moi, si je suis dans l'erreur; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, sans presque vous en apercevoir! tant la vérité a de force, tant la destinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez.

XI. Confirmation des preuves de la nécessité des choses.

Il y a certainement des choses que la suprême

* *Et opère*, édition de 1772.

intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le passé n'ait existé, que le présent ne soit dans un flux continuel, que l'avenir ne soit la suite du présent, que les vérités mathématiques ne soient vérités. Elle ne peut faire que le contenu soit plus grand que le contenant; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille; que la lune passe par un trou d'aiguille.

La liste de ces impossibilités serait très-longue : il est donc, encore une fois, très-vraisemblable que Dieu n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence sage, puissante et bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradiction. Mille enfants naissent avec les organes convenables à leur tête; mais ceux de la poitrine sont viciés. La moitié des conformations est manquée, et c'est ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence si bonne. Oh! si du moins il n'y avait que la moitié de ses créatures qui fût méchante ! mais que de crimes depuis la calomnie jusqu'au parricide! Quoi! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol, ne me nuiront jamais, et Dieu me nuirait toujours ! il ouvrirait des abîmes sous mes pas, ou il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance, et cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien ! Non, mon Dieu, non, Être suprême, être bienfesant, je ne puis le croire, je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à Dieu sa liberté :

que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. Dieu a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il est beau qu'un Dieu ne puisse faire le mal.

XII. Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.

Quelques platoniciens me reprochent que j'ôte à Dieu sa simplicité, que je le suppose étendu, que je ne le distingue pas assez de la nature, que je suis plutôt les dogmes de Straton que ceux des autres philosophes.

Mon cher Cicéron, ni eux, ni vous, ni moi ne savons ce que c'est que Dieu. Bornons-nous à savoir qu'il en existe un. Il n'est donné à l'homme de connaître ni de quoi les astres sont formés, ni comment est fait le maître des astres.

Que Dieu soit appelé *être simple*, j'y consens de tout mon cœur; simple ou étendu, je l'adorerai également; mais je ne comprends pas ce que c'est qu'un être simple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, disent qu'un point géométrique est un être simple; mais un point géométrique est une supposition, une abstraction de l'esprit, une chimère. Dieu ne peut être un point géométrique; je vois en lui, avec Platon, l'éternel géomètre.

Pourquoi Dieu ne serait-il pas étendu, lui qui est dans toute la nature? En quoi l'étendue répugne-t-elle à son essence?

Si le grand Être intelligent et nécessaire opère sur l'étendue, comment agit-il où il n'est pas? Et

s'il est en tous les lieux où il agit, comment n'est-il pas étendu?

Un être dont je pourrais nier l'existence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'existerait nulle part.

Un être simple est incompréhensible, c'est un mot vide de sens, qui ne rend Dieu ni plus respectable, ni plus aimable, ni plus puissant, ni plus raisonnable. C'est plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame est un exemple, une preuve de la simplicité du grand Être; que nous ne voyons ni ne sentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle est simple, que cependant elle existe en un lieu, et qu'elle peut ainsi rendre raison du grand Être simple. C'est ce que nous allons examiner; mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on pose l'Être suprême, le mît-on en tout lieu sans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu sans qu'il cessât d'être, rassemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, sans croire aucune école, et sans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII. Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de Dieu.

J'ai conclu déjà que puisque une intelligence préside à mon faible corps, une intelligence suprême préside au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? Pourrai-je jamais savoir ce

qui sent et ce qui pense en moi? Est-ce un être invisible, intangible, incorporel, qui est dans mon corps? Nul homme n'a encore osé le dire. Platon lui-même n'a pas eu cette hardiesse. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans lesquels est la sensation! un être simple, et qui augmente avec l'âge! un être incorruptible, et qui dépérit par degrés! quelles contradictions! quel chaos d'idées incompréhensibles! quoi! je ne puis rien connaître que par mes sens, et j'admettrai dans moi un être entièrement opposé à mes sens! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que leurs sens leur fournissent : auront-ils tous une ame comme moi? Nouveau sujet, nouvelle raison, d'être non-seulement dans l'incertitude sur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel et dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'est la dédaigneuse et sotte indifférence dans laquelle croupissent presque tous les hommes, sur l'objet qui les intéresse le plus, sur la cause de leurs pensées, sur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents personnes qui s'en soient réellement occupées. Presque tous les Romains disent : Que m'importe? Et après avoir ainsi parlé, ils vont compter leur argent, courent aux spectacles ou chez leurs maîtresses. C'est la vie des désoccupés. Pour celle des factieux, elle est horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarrasse de son ame. Pour le petit nombre qui peut y penser, s'il

est de bonne foi, il avouera qu'il n'est satisfait d'aucun système.

Je suis près de me mettre en colère, quand je vois Lucrèce affirmer que la partie de l'ame, qu'on appelle esprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine[a], et que l'autre partie de l'ame, qui fait la sensation, est répandue dans le reste du corps; de tous les autres systèmes aucun ne m'éclaire.

Autant de sectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de suppositions, sur quoi poser le pied pour monter vers Dieu? Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point, à la contemplation de l'essence suprême que je voudrais connaître? Ma nature, que j'ignore, ne me prête aucun instrument pour sonder la nature du principe universel, entre lequel et moi est un si vaste et si profond abîme.

XIV. Courte revue des systèmes sur l'ame, pour parvenir, si l'on peut, à quelque notion de l'intelligence suprême.

Si pourtant il est permis à un aveugle de chercher son chemin à tâtons, souffrez, Cicéron, que je fasse encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant sur vous. Donnons-nous d'abord le plaisir de jeter un coup d'œil sur tous les systèmes.

Je suis corps, et il n'y a point d'esprits.

Je suis esprit, et il n'y a point de corps.

[a] « Consilium quod nos animum mentemque vocamus,
« Idque situm mediâ regione in pectoris hæret. »
LUCR., lib. III, v. 140.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle.

Je suis une ame spirituelle qui possède mon corps.

Mon ame est le résultat de mes cinq sens.

Mon ame est un sixième sens.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir.

Mon ame est une portion de l'ame universelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces songes, voici ce que me dit la voix de ma faible raison, qui me parle sans que je sache d'où vient cette voix :

Je suis corps, il n'y a point d'esprits. Cela me paraît bien grossier. J'ai bien de la peine de penser fermement que votre oraison *pro lege Maniliâ* ne soit qu'un résultat de la déclinaison des atomes.

Quand j'obéis aux commandements de mon général, et qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général et les miennes ne sont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raisonnement n'est point le son d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté signifiée, cette volonté que j'accomplis, n'est ni un cube ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas matière.

Il n'y a que des esprits et point de corps. Cela est bien délié et bien fin, la matière ne serait qu'un

phénomène! il suffit de manger et de boire, et de s'être blessé d'un coup de pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle. Qui! moi! je serais la boîte dans laquelle serait un être qui ne tient point de place! moi, étendu, je serais l'étui d'un être non étendu! je posséderais quelque chose qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, dont on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée! il faut être bien hardi pour se vanter de posséder un tel trésor. Comment le posséderais-je, puisque toutes mes idées me viennent si souvent malgré moi, pendant ma veille et pendant mon sommeil? C'est un plaisant maître de ses idées, qu'un être qui est toujours maîtrisé par elles.

Une ame spirituelle possède mon corps. Cela est bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de son sang, de rectifier tous ses mouvements internes, il n'obéira jamais. Elle possède un animal bien indocile.

Mon ame est le résultat de tous mes sens. C'est une affaire difficile à concevoir, et par conséquent à expliquer.

Le son d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perse semblent avoir peu de rapport avec une démonstration d'Archimède; et je ne vois pas bien nettement comment un principe agissant serait dans moi la conséquence de cinq autres principes. J'y rêve, et je n'y entends rien du tout.

Je puis penser sans nez : je puis penser sans goût, sans jouir de la vue, et même ayant perdu le sentiment du tact. Ma pensée n'est donc pas le résultat des choses qui peuvent m'être enlevées tour-à-tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées si je n'avais jamais eu aucun de mes cinq sens; mais on ne me persuadera pas que ma faculté de penser soit l'effet de cinq puissances réunies, quand je pense encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame est un sixième sens. Ce système a d'abord quelque chose d'éblouissant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez est un être flairant par lui-même? mais les philosophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, et qu'elle est dans les cinq sens. En ce cas, elle serait aussi dans ce sixième sens, s'il y en avait un; et cet être inconnu, nommé *ame*, serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait *l'ame est un sens?* on ne peut rien entendre par ces mots, sinon l'ame est une faculté de sentir et de penser; et c'est ce que nous examinerons.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir. Cela revient à peu près à cette idée que l'ame est un sixième sens : mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté, que substance.

Inconnue, j'en conviens; mais *substance,* je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir et de penser; comme celle de la matière est l'éten-

due et la solidité. Alors l'ame sentirait toujours, et penserait toujours, comme la matière est toujours solide et étendue.

Cependant il est très-certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment et des idées. C'est donc un être de raison, une chimère, qu'une prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

Mon ame est une portion de l'ame universelle. Cela est plus sublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité serait divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, et une goutte d'eau de l'Océan est de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaisante divinité, qui naît entre la vessie et le rectum, qui passe neuf mois dans un néant absolu, qui vient au monde sans rien connaître, sans rien faire, qui demeure plusieurs mois dans cet état, qui souvent n'en sort que pour s'évanouir à jamais, et qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences possibles.

Je ne me sens point du tout assez insolent pour me croire une partie de la Divinité. Alexandre se fit dieu, César se fera dieu s'il veut, à la bonne heure; Antoine et Nicomède seront ses grands prêtres; Cléopâtre sera sa grande prêtresse. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce système, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple.

Une tulipe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, sont produites par une mécanique incompréhensible, et n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'est point une ame, un être pensant. Les insectes qui ont la vie ne nous paraissent point doués de cet être pensant qu'on appelle *ame*. On admet volontiers dans les animaux un instinct qu'on ne comprend point, et nous leur refusons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, et l'homme sera sans ame.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des sensations, des idées, des volontés, etc., dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces sensations, ces idées, ces volontés, dans un corps organisé? elles viendront de ses organes; elles seront dues à l'intelligence suprême qui anime toute la nature : cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organisés des facultés qu'on aura nommées *ame;* et nous aurons la puissance de penser sans être ame, comme nous avons la puissance d'opérer des mouvements sans que nous soyons mouvement.

Qui sait si ce système n'est pas plus respectueux pour la Divinité qu'aucun autre? il semble qu'il n'en est point qui nous mette plus sous la main de Dieu. J'ai peur, je l'avoue, que ce système ne fasse de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèse, et défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

XV. Examen si ce qu'on appelle ame n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance.

J'ai le don de la parole et de l'intonation, de sorte que j'articule et que je chante; mais je n'ai point d'être en moi qui soit articulation et chant. N'est-il pas bien probable qu'ayant des sensations et des pensées, je n'ai point en moi un être caché qui soit à la fois sensation et pensée, ou pensée sentante nommée *ame*?

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains, nous pensons, nous voulons par la tête. Je suis entièrement ici pour Épicure et pour Lucrèce, et je regarde son troisième livre comme le chef-d'œuvre de la sagacité éloquente. Je doute qu'on puisse jamais dire rien d'aussi beau ni d'aussi vraisemblable.

Toutes les parties du corps sont susceptibles de sensations; à quoi bon chercher une autre substance dans mon corps, laquelle sente pour lui? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne suffit pas pour avoir des sensations et des idées. Ce caillou est étendu, il ne sent ni ne pense. Non; mais cet autre morceau de matière organisée possède la sensation et le don de penser. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les sentiments, les idées, la mémoire, le raisonnement, se logent dans ce morceau de matière organisée; mais je le vois, et j'en suis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce sentiment, ces idées, cette mémoire, ce raisonnement, se formeraient dans un être inétendu, dans un être simple, qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres simples; personne n'en a vu; il est impossible de s'en former la plus légère idée, ils ne sont point nécessaires; ce sont les fruits d'une imagination exaltée. Il est donc, encore une fois, très-inutile de les admettre.

Je suis corps, et cet arrangement de mon corps, cette puissance de me mouvoir et de mouvoir d'autres corps, cette puissance de sentir et de raisonner, je les tiens donc de la puissance intelligente et nécessaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de Lucrèce. C'est à vous de nous juger tous deux. Dites-moi lequel vaut le mieux de croire un être invisible, incompréhensible, qui naît et meurt avec nous, ou de croire que nous avons seulement des facultés données par le grand Être nécessaire [1].

XVI. Des facultés des animaux.

Les animaux ont les mêmes facultés que nous. Organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent

[1] Dans cet ouvrage et dans les deux précédents, M. de Voltaire semble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il me semble que l'idée d'existence n'est réellement pour nous que celle de permanence; que le *moi* est la seule chose dont la permanence nous soit prouvée, par notre sentiment même et d'une manière évidente; que la permanence de tout

comme nous le mouvement, et le communiquent. Ils ont des sens et des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu? nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme?

Les animaux n'ont que des facultés, et nous n'avons que des facultés.

Ce serait, en vérité, une chose bien comique que quand un lézar avale une mouche, et quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que serait donc l'ame de cette mouche? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la

autre être, et son existence par conséquent, ne l'est qu'en vertu d'une sorte d'analogie et avec une probabilité plus ou moins grande : il en est de même de ma propre existence pour les instants de sa durée dont je n'ai pas actuellement la conscience ; et c'est là, sans doute, ce que Locke a voulu dire dans son chapitre de *l'Identité.* (Voyez ci-devant, page 123.) *Mon ame* ou *moi* sont donc la même chose. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'est une expression vide de sens ; mais *je suis une ame,* c'est-à-dire un être sentant, pensant, etc.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie considérée comme substance, qui soit identique avec moi. Je dis comme substance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que si je suis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée; mais je conçois très-bien que chaque particule de mon corps peut être échangée contre une autre successivement, qu'il peut en résulter pour moi un autre ordre d'idées et de sensations, sans que l'identité du sentiment du *moi* en soit détruite.

Le *moi* subsiste dans les animaux comme dans l'homme, et pour chacun l'existence, la permanence de son *moi* est la seule vérité de fait sur laquelle il puisse avoir de la certitude.

Divinité? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie? Et si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe et de l'éléphant, nous en dirons autant de l'homme, et nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu, dans un philosophe, que l'homme le plus grossier est au-dessus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On achèterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbéciles; mais quand même cela serait, qu'en pourrait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talents du grand être, et rien de plus.

XVII. De l'immortalité.

Que le grand Être veuille persévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puisse attacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encore, à la bonne heure : je ne veux ni l'affirmer ni le nier : je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui affirme une chose si étrange à la prouver clairement; et comme jusqu'ici personne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne sommes plus que cendre, de quoi nous servirait-il qu'un atome de cette cendre passât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant sa vie? Cette personne nouvelle ne sera pas plus ma personne, cet étranger ne sera pas plus moi que je ne serai ce chou et ce melon qui se seront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes, ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossements, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance..

XVIII. De la métempsycose.

Pour que la métempsycose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvînt bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que Pythagore a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai; quand j'avoue que je ne me suis point fait ces présents, cela est encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plausible, rien qui puisse effaroucher la raison; mais si un charbonnier me dit qu'il a été Cyrus et Hercule, cela m'étonne, et je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX. Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.

Toutes les sectes sont différentes; mais la morale est partout la même: c'est de quoi nous sommes convenus souvent dans nos entretiens avec Cotta et Balbus. Le sentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poisons dont il devrait être

dévoré. Vous savez que César eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix secrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si César, Catilina, Marius, Sylla, Cinna, ont repoussé cette voix, Caton, Atticus, Marcellus, Cotta, Balbus et vous, vous lui avez été dociles.

La connaissance de la vertu restera toujours sur la terre, soit pour nous consoler quand nous l'embrasserons, soit pour nous accuser quand nous violerons ses lois.

Je vous ai dit souvent, à Cotta et à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité, était la maxime de Zoroastre : « Dans le « doute si une action est juste ou injuste, abstiens-« toi. »

Voilà la règle de tous les gens de bien ; voilà le principe de toute la morale. Ce principe est l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus sage, de plus vrai, de plus utile. Désormais ceux qui auront l'ambition d'instruire les hommes, et de leur donner des préceptes, seront des charlatans s'ils veulent s'élever au-dessus de vous, ou seront tous vos imitateurs.

XX. Que, malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enseignés avec tant d'éloquence, grand Cicéron, sont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'É-

gypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie et les nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Égypte ont consacré des crocodiles, des boucs, et des chats, et ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition et à leur avarice; en vain les Chaldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs détestables superstitions: les principes de la morale sont restés inébranlables au milieu de tant d'horreurs et de démences. Les prêtres grecs eurent beau sacrifier Iphigénie pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes, et c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux Grecs et deux Gaulois pour expier le crime prétendu d'une vestale: malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, partout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, Ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime; et l'infame Calchas, en assassinant la fille de son roi sur l'autel, disait: C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intel-

ligence suprême, sinon du grand Démiourgos, qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel et universel?

XXI Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.

Nous sommes trop riches, trop puissants, trop ambitieux, pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après César, il y aura des temps encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple est façonné à l'obéissance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchants, et s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance de tous les maux que j'ai vus, et de tous ceux que je prévois.

XXII. Si la religion des Romains subsistera.

Il y a tant de sectes, tant de religions dans l'empire romain, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur toutes les autres. Quoique nous ayons un Jupiter, maître des dieux et des hommes, que nous appelons le *très-puissant* et le *très-bon*, cependant Homère et d'autres poètes lui ont attribué tant de sottises, et le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul Dieu, pourront bien à la longue chasser tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthou-

siaste, et qui soit épris de la gloire d'être chef de parti; je ne désespère pas qu'il réussisse.

J'ai vu dans le voisinage d'Alexandrie, au-dessous du lac Mœris, une secte qui prend le nom de Thérapeutes; ils se prétendent tous inspirés, ils ont des visions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourments et la mort. Si jamais cet enthousiasme est appuyé des dogmes de Platon, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire; mais aussi une telle révolution ne pourrait s'opérer sans beaucoup de sang répandu; et si jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles; tant les hommes sont superstitieux, fous et méchants!

Il y aura toujours sur la terre un très-grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Égyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand Démiourgos (si pourtant on peut éviter sa destinée), prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre; elle deviendrait un séjour plus affreux que les poètes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléaux, sans y joindre encore cette peste nouvelle.

FIN DES LETTRES DE MEMMIUS A CICÉRON.

REMARQUES

SUR

LES PENSÉES DE M. PASCAL.

1728 — 1778.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Lorsque ces *Remarques** parurent, tous les hommes médiocres qui existaient alors dans la littérature furent indignés de l'audace d'un grand poète, qui, après avoir fait *Alzire* et *la Henriade,* osait examiner les opinions d'un des savants les plus illustres d'un siècle dont les grands hommes, morts depuis long-temps, n'excitaient plus la jalousie de personne: et comme M. de Voltaire avait de plus le tort d'avoir raison presque toujours, bien des gens ne lui ont point encore pardonné.

Pascal est dans ses *Pensées*, comme dans ses *Lettres provinciales*, un écrivain du premier ordre; mais il ne fut un homme de génie que dans ses ouvrages de mathématiques et de physique, dont il avait la bonté de faire peu de cas par soumission pour les jansénistes, qui n'étaient pas en état de les entendre. On regrettera toujours qu'après avoir montré dans ses ouvrages un des génies les plus profonds qui aient existé dans les sciences, il ait fait aussi peu pour leurs progrès. Oserions-

* Cinquante-sept Remarques de Voltaire sur les *Pensées de Pascal* formaient la vingt-cinquième des *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*, dont les vingt-quatre premières sont au commencement du tome 1[er] des *Mélanges historiques.* L'édition de Kehl ne donne que cinquante-quatre de ces Remarques, et deux autres qui avaient paru depuis. Les trois qu'on a retranchées sont rétablies dans cette édition, ainsi que dans quelques autres; mais seulement en notes, avec le texte correspondant. Huit autres Remarques sont ajoutées à ces premières, ce qui en porte le nombre à soixante-quatre; et huit autres encore, cotées de I à VIII, sous le titre d'*Addition aux Remarques*, etc. Ensuite viennent quatre-vingt-quatorze Remarques prises de l'édition des Pensées de Pascal, donnée en 1778 par Voltaire. Ces quatre-vingt-quatorze Remarques ont été ajoutées à l'édition de M. Beuchot, sous le titre de *Dernières Remarques ;* et c'est sous ce même titre qu'on les trouvera dans cette édition

nous dire que dans ses autres livres il ne peut guère être considéré comme un philosophe? Le philosophe cherche la vérité, et Pascal n'a écrit que des plaidoyers. Dans *les Provinciales*, il attaque la morale des jésuites; mais on y chercherait en vain des détails sur l'origine de cette morale relâchée; il lui aurait fallu dire que toutes les fois que la morale est dépendante d'un système religieux, et que des prêtres s'en sont rendus les interprètes et les juges, elle devient nécessairement exagérée et relâchée, fausse et corrompue.

Ses *Pensées* sont un plaidoyer contre l'espèce humaine; ce n'est point, comme La Rochefoucauld, un observateur qui peint les hommes corrompus, parce qu'il les a vus tels à la cour, dans la guerre civile, dans une société occupée de galanterie et de vanité; c'est un prédicateur éloquent qui veut effrayer son auditoire pour le disposer à recevoir avec plus de docilité le remède qu'il doit lui présenter comme le seul qui puisse guérir un mal incurable. Pascal ne cherchait pas à connaître l'homme; voulant prouver qu'il est une énigme inexplicable, il semble craindre de trouver le mot de cette énigme. Toutes ces contrariétés observées dans l'homme doivent nécessairement exister dans tout être sensible, capable de réflexion et de raisonnement; et il semble qu'il serait bien téméraire de demander ensuite pourquoi il existe des êtres sensibles et raisonnables. Il faudrait du moins s'assurer si nous avons, si nous pouvons avoir jamais quelques données pour résoudre cette question.

Pascal avance que la raison ne nous conduit ni à prouver l'existence de Dieu, ni à la certitude de l'immortalité de l'ame, ni à la connaissance des principes certains de la morale. Bayle a dit à peu près la même chose. Tous deux ont ajouté que la foi était le seul remède à ces incertitudes; tous deux eurent une probité irréprochable, et ne vécurent que pour l'étude et pour la vertu; tous deux écrivirent avec gaieté et avec éloquence contre les gens qui voulaient dominer sur les opinions par la force, et violer la liberté des consciences. Mais Pascal joignit aux vertus d'un homme les petitesses d'un moine, et fut

le disciple soumis des théologiens de sa secte; Bayle se moqua des vertus monastiques, et combattit les théologiens de son parti : l'un ne défendait contre les jésuites que des prêtres et des religieuses; l'autre défendait contre les prêtres la cause du genre humain : l'un était devenu pyrrhonien par l'excès de l'enthousiasme religieux; l'autre, pour établir plus librement un pyrrhonisme plus modéré, était obligé de mettre la foi comme un bouclier entre lui et ses ennemis : l'un a presque passé pour un père de l'Église; et l'autre est regardé comme un chef de libres penseurs.

Nous croyons que tous deux ont trop exagéré l'incertitude de nos connaissances et la faiblesse de notre esprit. La certitude absolue n'existe, ne peut exister, à la vérité, que pour les propositions évidentes en elles-mêmes, ou liées entre elles par une démonstration dont nous ayons la conscience dans un même instant; et elle n'existe même que pour ce seul moment. Les autres vérités sont des vérités d'expérience sur lesquelles on ne peut avoir, par conséquent, que des probabilités plus ou moins grandes; mais ces probabilités ont sur nous une force irrésistible, elles suffisent pour la conduite de la vie; et une expérience constante nous montre que sur plusieurs points elles n'ont jamais été démenties.

Les réflexions que M. de Voltaire oppose à Pascal sont d'une philosophie douce, modérée, fondée sur l'expérience; elle plaît moins aux hommes d'une imagination vive que la philosophie exagérée de Pascal. Il y a bien peu d'hommes, même parmi les philosophes, qui soient capables d'attendre, dans une tranquille incertitude, les preuves de ce qu'ils ne peuvent connaître; qui sachent ne douter que de ce qui est réellement douteux; qui n'admettent point de théories incertaines parce qu'elles expliquent d'une manière séduisante les phénomènes qui embarrassent, mais qui ne rejettent point des vérités prouvées, parce qu'on leur oppose des objections embarrassantes; qui appliquent, en un mot, à chaque vérité particulière le degré de probabilité qui lui convient, à chaque ordre de vérités l'espèce de certitude dont par sa nature il est susceptible;

et qui sachent enfin se contenter de la vérité telle qu'elle est, quand même l'erreur opposée serait ou plus flatteuse pour l'amour-propre, ou plus agréable pour l'imagination, et qu'elle conduirait à des résultats plus généraux et plus frappants.

REMARQUES

SUR

LES PENSÉES DE M. PASCAL.

1728.

Voici des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps sur les Pensées de M. Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ézéchias, qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je respecte le génie et l'éloquence de M. Pascal; mais plus je les respecte, plus je suis persuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces Pensées, qu'il avait jetées au hasard sur le papier pour les examiner ensuite: et c'est en admirant son génie que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces Pensées, était de montrer l'homme dans un jour odieux; il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit.

Je suis de plus très-persuadé que s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses Pensées, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquents, et de faussetés admirablement déduites. Je crois même que tous ces livres* qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ et ses apôtres? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discrétion quelques Pensées de Pascal: j'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il serait absurde et cruel de faire une affaire de parti de cet examen des *Pensées de Pascal*: je n'ai de parti que la vérité: je pense qu'il est très-vrai que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, et que la raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini**. Il ne s'agit ici que de raison, et c'est si peu de chose chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

* *On dit même que tous les livres.* (Édition de Kehl.) La leçon que j'ai adoptée vient des éditions primitives, de même que le passage ci-après, qui ne se trouve pas dans l'édition de Kehl. — ** *Je suis métaphysicien avec Locke et chrétien avec saint Paul.*

PENSÉES DE PASCAL.

« I. Les grandeurs et les misères de l'homme « sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement « que la véritable religion nous enseigne qu'il y a « en lui quelque grand principe de grandeur, et en « même temps quelque grand principe de misère : « car il faut que la véritable religion connaisse à « fond notre nature; c'est-à-dire qu'elle connaisse « tout ce qu'elle a de grand et tout ce qu'elle a de « misérable, et la raison de l'un et de l'autre; il « faut encore qu'elle nous rende raison des éton- « nantes contrariétés qui s'y rencontrent. »

Cette manière de raisonner paraît fausse et dangereuse : car la fable de Prométhée et de Pandore, les androgynes de Platon, les dogmes des anciens Égyptiens, et ceux de Zoroastre, rendaient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, et point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie.

« II. Qu'on examine sur cela toutes les religions « du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que

« la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'en-
« seignaient les philosophes qui nous proposent
« pour tout bien un bien qui est en nous? est-ce là
« le vrai bien? »

Les philosophes n'ont point enseigné de religion; ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu, car dès-lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote; il s'agit de prouver que la religion de Jésus-Christ est la véritable, et que celle de Mahomet, de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, et toutes les autres sont fausses. Il n'est pas vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurèle, Épictète; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

« III. Et cependant sans ce mystère (celui de la
« transmission du péché originel), le plus incom-
« préhensible de tous, nous sommes incompréhen-
« sibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition
« prend ses retours et ses plis dans cet abîme, de sorte
« que l'homme est plus inconcevable sans ce mys-
« tère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

Quelle étrange explication! *L'homme est inconcevable, sans un mystère inconcevable.* C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine, sans l'expliquer par une chose qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il pense, comment ses

membres obéissent à sa volonté : serai-je bien reçu à expliquer ces obscurités par un système inintelligible ? Ne vaut-il pas mieux dire, *je ne sais rien*. Un mystère ne fut jamais une explication, c'est une chose divine et inexplicable.

Qu'aurait répondu M. Pascal à un homme qui lui aurait dit : Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi et non de ma raison ; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme ; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux, que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates ; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement, qu'il y a quelquefois des enfants mal organisés, qui vivent privés d'un ou de deux sens, et de la faculté du raisonnement ; que ceux qui sont le mieux organisés sont ceux qui ont les passions les plus vives ; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, et qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens ; que cet amour-propre nous est donné de Dieu pour la conservation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre ; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, et selon que nous sommes plus ou moins passionnés ; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des aliments que nous prenons, et que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire.

L'homme à cet égard n'est point une énigme,

comme vous vous le figurez pour avoir le plaisir de la deviner; l'homme paraît être à sa place dans la nature. Supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes; inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée, il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine; il est pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait il serait Dieu; et ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédients nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est, comme le reste de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raison peut dire. Ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine; c'est la foi seule, à laquelle il faut avoir recours.

« IV. Suivons nos mouvements, observons-nous « nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons « pas les caractères vivants de ces deux natures.

« Tant de contradictions se trouveraient-elles « dans un sujet simple ?

« Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il « y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, « un sujet simple leur paraissant incapable de telles « et si soudaines variétés, d'une présomption déme- « surée à un horrible abattement de cœur. »

Cette pensée est prise entièrement de Montaigne, ainsi que beaucoup d'autres; elle se trouve au chapitre *de l'inconstance de nos actions*. Mais le sage Montaigne s'explique en homme qui doute.

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, et l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes : si un seul de ces organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles pensées et de nouvelles volontés. Il est très-vrai que nous sommes tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption : et cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal que son maître caresse et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sensations bien contraires : ainsi fesons-nous; et les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires, qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames pouvaient, par la même raison, nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, et doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paraît sous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique : j'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui caresse, est double; que la poule, qui a tant de soin de ses petits, et qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double; que la glace, qui représente à la fois des objets différents, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé

de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

« V. Ne point parier que Dieu est, c'est parier « qu'il n'est pas. Lequel choisirez-vous donc?.... « pesons le gain et la perte : en prenant le parti « de croire que Dieu est, si vous gagnez, vous ga- « gnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. « Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui, il faut « gager; mais je gage peut-être trop. Voyons, puis- « qu'il y a un pareil hasard de gain et de perte, « quand vous n'auriez que deux vies à gager pour « une, vous pourriez encore* gagner[1]. »

Il est évidemment faux de dire, Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie assurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article pa-

* Le reproche fait dans cette remarque peut, jusqu'à un certain point, s'appliquer au texte de Pascal, tel que l'a imprimé Voltaire; mais Pascal ayant écrit *vous pourriez encore gager*, et non pas *vous pourriez encore gagner*, sa proposition devient bien plus simple et n'est plus qu'une exhortation, au lieu de l'exposition d'une chance.

Le texte de tout cet article est, depuis l'édition publiée en 1812 par M. Renouard, imprimé plus ample et plus exact qu'il ne l'est ici.

[1] Pascal est un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il abuse ici des principes de ce calcul. Si vous proposez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu si je gagne en pariant pour pile, et cent mille écus si je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix; mais je ne croirai point pour cela que croix soit plus probable que pile.

Si l'on se bornait à dire, « Conduisez-vous suivant les règles de la « morale, que votre raison et votre conscience vous prescrivent; il « y a beaucoup à parier que vous en serez plus heureux; et si vous

raît un peu indécent et puéril; cette idée de jeu, de perte et de gain, ne convient point à la gravité du sujet; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde si je crois que vous avez raison : je souhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raison; mais jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. Pascal, par convaincre ma raison. J'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un Dieu; mais si dans votre système Dieu n'est venu que pour si peu de personnes; si le petit nombre des élus est si effrayant; si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire? n'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un seul à peine a droit d'aspirer? Si vous voulez me convaincre, prenez-

« y perdez quelques plaisirs, songez aux risques aux ques vous vous « exposeriez si ceux qui croient qu'il existe un Dieu vengeur du « crime avaient raison; » ce discours serait très-philosophique et très-raisonnable; mais il suppose que la croyance n'est pas nécessaire pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui professe une religion où la foi est nécessaire ne peut se servir de l'argument de Pascal.

Cet argument a encore un autre vice quand on veut l'appliquer aux religions qui prescrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il ressemble alors au raisonnement d'Arnoult : « Il « n'est pas prouvé que mes sachets ne guérissent point quelquefois « de l'apoplexie, il faut donc en porter pour prendre le parti le plus « sûr. »

Enfin cet argument, s'appliquant à toutes les religions dont la fausseté ne serait pas démontrée, conduirait à un résultat absurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois.

vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse.

« VI. En voyant l'aveuglement et la misère de « l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se « découvrent dans sa nature, et regardant tout l'u- « nivers muet, et l'homme sans lumière, abandonné « à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de « l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il est « venu y faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre « en effroi, comme un homme qu'on aurait em- « porté endormi dans une île déserte et effroyable, « et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et « sans avoir aucun moyen d'en sortir ; et sur cela « j'admire comment on n'entre pas en désespoir « d'un si misérable état. »

En lisant cette réflexion je reçois une lettre d'un de mes amis [a], qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles :

« Je suis ici comme vous m'y avez laissé ; ni plus « gai, ni plus triste, ni plus riche, ni plus pauvre, « jouissant d'une santé parfaite, ayant tout ce qui « rend la vie agréable ; sans amour, sans avarice,

[a] Il a depuis été ambassadeur, et est devenu un homme très-considérable. Sa lettre est de 1728 ; elle existe en original.

« sans ambition et sans envie ; et tant que tout cela « durera, je m'appellerai hardiment un homme très- « heureux. »

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux ; tel chien couche et mange avec sa maîtresse ; tel autre tourne la broche et est tout aussi content ; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte ; mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

« VII. *Les Juifs pensent* que Dieu ne laissera pas

« éternellement les autres peuples dans ces ténè-
« bres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils
« sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont for-
« més exprès pour être les hérauts de ce grand
« avénement, et pour appeler tous les peuples à
« s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur. »

Les Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur est pour eux et non pour nous. Ils attendent un messie qui rendra les Juifs maîtres des chrétiens; et nous espérons que le messie réunira un jour les Juifs aux chrétiens : ils pensent précisément sur cela le contraire de ce que nous pensons.

« VIII. La loi par laquelle ce peuple est gou-
« verné est tout ensemble la plus ancienne loi du
« monde, la plus parfaite, et la seule qui ait tou-
« jours été gardée sans interruption dans un état.
« C'est ce que Philon, Juif, montre en divers lieux,
« et Josèphe admirablement contre Appion, où il
« fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même
« de *loi* n'a été connu dès plus anciens que plus de
« mille ans après : en sorte qu'Homère, qui a parlé
« de tant de peuples, ne s'en est jamais servi; et il
« est aisé de juger de la perfection de cette loi par
« sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à
« toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité,
« tant de jugement, que les plus anciens législa-
« teurs grecs et romains en ayant quelque lumière,
« en ont emprunté leurs principales lois, ce qui pa-
« raît par celles qu'ils appellent *des douze Tables,*
« et par les autres preuves que Josèphe en donne. »

Il est très-faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisque avant Moïse, leur législateur, ils demeuraient en Égypte, le pays de la terre le plus renommé par ses sages lois, selon lesquelles les rois étaient jugés après la mort. Il est très-faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après Homère. Il parle des lois de Minos dans l'*Odyssée*. Le mot de *loi* est dans Hésiode; et quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans Hésiode ni dans Homère, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois et des juges; donc il y avait des lois. Celles des Chinois sont bien antérieures à Moïse.

Il est encore très-faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs. Ce ne peut être dans les commencements de leur république, car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs. Ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem par Pompée. Philon avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

« IX. Ce peuple est encore admirable en sincé-
« rité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre où
« Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats en-
« vers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus
« après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre
« à témoin contre eux, qu'il le leur a assez dit;
« qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les disper-
« sera par tous les peuples de la terre; que comme
« ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient

« point leurs dieux, il les irritera en appelant un « peuple qui n'était point son peuple. Cependant « ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils « le conservent aux dépens de leur vie : c'est une « sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, « ni sa racine dans la nature. »

Cette sincérité a partout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté, qui l'ont perdu ; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit. Il pense, avec satisfaction, qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée du Dieu qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français, « Vous êtes des misérables qui n'avez ni cœur ni « conduite ; vous avez été battus à Hochstedt et à « Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous dé« fendre ; il se fera lapider. Mais s'il dit, Vous êtes « des catholiques chéris de Dieu ; vos péchés infames « avaient irrité l'Éternel qui nous livra aux héréti« ques à Hochstedt et à Ramillies ; mais quand vous « êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre « courage à Denain » : ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

« X. S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, « et non les créatures. »

Il faut aimer, et très-tendrement, les créatures ; il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfants : il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains, et cela est si vrai, que Pascal, abusant de ce principe, traitait sa sœur avec dureté et rebutait ses services de peur de paraître aimer une créature : c'est ce qui est écrit dans sa vie[1]. S'il fallait en user ainsi, quelle serait la société humaine !

« XI. Nous naissons injustes; car chacun tend à « soi : cela est contre tout ordre. Il faut tendre au « général, et la pente vers soi est le commence- « ment de tout désordre, en guerre, en police, en « économie, etc. »

Cela est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une société puisse se former et subsister sans amour-propre, qu'il serait impossible de faire des enfants sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, et la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain, etc.

[1] Cette même sœur de Pascal en est l'auteur.

Mais Dieu a établi les choses autrement : n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, et fesons-en l'usage qu'il commande.

« XII. *Le sens caché des prophéties* ne pouvait in-
« duire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple aussi
« charnel que celui-là qui pût s'y méprendre; car
« quand les biens sont promis en abondance, qui
« les empêchait d'entendre les véritables biens, si-
« non leur cupidité qui déterminait ce sens aux
« biens de la terre? »

En bonne foi, le peuple le plus spirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement? Ils étaient esclaves des Romains; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, et qui ferait respecter Jérusalem dans tout le monde. Comment, avec les lumières de leur raison, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque, dans un de leurs concitoyens né dans l'obscurité, dans la pauvreté, et condamné au supplice des esclaves? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jérusalem céleste, eux à qui le *Décalogue* n'avait pas seulement parlé de l'immortalité de l'ame? comment un peuple si attaché à la loi pouvait-il, sans une lumière supérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas sa loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa religion nouvelle a détruit et rendu abominables la circoncision et le sabbat, fondements sacrés de la loi judaïque? Adorons Dieu sans vouloir percer ces mystères.

« XIII. Le temps du premier avénement de Jésus-

« Christ est prédit : le temps du second ne l'est « point, parce que le premier devait être caché, « au lieu que le second doit être éclatant et telle- « ment manifeste, que ses ennemis mêmes le re- « connaîtront. »

Le temps du second avénement de Jésus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier. Pascal avait apparemment oublié que Jésus-Christ, dans le chapitre XXI de saint Luc, dit expressément : « Lorsque vous verrez une armée environner Jéru- « salem, sachez que la désolation est proche. Jéru- « salem sera foulée aux pieds, et il y aura des signes « dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles ; « les flots de la mer feront un très-grand bruit ; les « vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils « verront le fils de l'homme qui viendra sur une « nuée avec une grande puissance et une grande « majesté. Cette génération ne passera pas que ces « choses ne soient accomplies. »

Cependant la génération passa, et ces choses ne s'accomplirent point. En quelque temps que saint Luc ait écrit, il est certain que Titus prit Jérusalem, et qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni *le fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin, si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence, et de croire tout ce que l'Église enseigne.

« XIV. Le messie, selon les Juifs charnels, doit « être un grand prince temporel ; selon les chré- « tiens charnels, il est venu nous dispenser d'*aimer*

« *Dieu,* et nous donner des sacrements qui *opèrent* « *tout* sans nous : ni l'un ni l'autre n'est ni la reli- « gion chrétienne ni juive. »

Cet article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici ; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que Jésus-Christ *est venu nous dispenser d'aimer Dieu ?* La dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article ; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur, mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme à un article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

« XV. Pour examiner les prophéties il faut les « entendre ; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un « sens, il est sûr que le messie ne sera point venu ; « mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera « venu en Jésus-Christ. »

La religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondements de cette sainte et raisonnable religion, c'est le sentiment de M. Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Écriture ; mais un homme qui aurait le mal-

heur d'être incrédule pourrait lui dire : Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois ; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans Dieu ce qu'on punit et ce qu'on déteste dans les hommes ? Que dis-je ? avec quel mépris et avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux sens ! qu'une prophétie soit accomplie à la lettre, oserez-vous soutenir que cette prophétie est fausse, parce qu'elle ne sera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un sens mystique qu'on lui donnera ? Non, sans doute ; cela serait absurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un sens mystique ? Quoi ! de vraie vous ne pouvez la rendre fausse, et de fausse vous pourriez la rendre vraie ? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi seule dans ces matières ; c'est le seul moyen de finir toute dispute.

« XVI. La distance infinie des corps aux esprits « figure la distance infiniment plus infinie des es- « prits à la charité ; car elle est surnaturelle. »

Il est à croire que M. Pascal n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage s'il avait eu le temps de le revoir.

« XVII. Les faiblesses les plus apparentes sont « des forces à ceux qui prennent bien les choses. « Par exemple, les deux généalogies de saint Mat- « thieu et de saint Luc. Il est visible que cela n'a « pas été fait de concert. »

Les éditeurs des *Pensées de Pascal* auraient-ils dû imprimer cette pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrarient entièrement sans dire en quoi elles peuvent s'accorder? il fallait présenter l'antidote avec le poison. Que penserait-on d'un avocat qui dirait: Ma partie se contredit, mais cette faiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses? Que dirait-on à deux témoins qui se contrediraient? On leur dirait: Vous n'êtes pas d'accord, et certainement l'un de vous deux se trompe.

« XVIII. Qu'on ne nous reproche donc plus le « manque de clarté, puisque nous en fesons pro- « fession; mais que l'on reconnaisse la vérité de la « religion dans l'obscurité même de la religion, « dans le peu de lumière que nous en avons, et « dans l'indifférence que nous avons de la con- « naître. »

Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal. Quelles autres marques a donc le mensonge? Quoi! il suffirait, pour être cru, de dire: *Je suis obscur, je suis inintelligible.* Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

« XIX. S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait « trop manifeste. »

Quoi! vous dites que s'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait trop manifeste! Eh! oubliez-vous que vous dites souvent qu'un jour il n'y aura

qu'une religion? selon vous, Dieu sera donc alors trop manifeste?

« XX. Je dis qu'elle (la religion des Juifs) ne « consistait en aucune de ces choses; mais seule- « ment en l'amour de Dieu, et que Dieu réprou- « vait toutes les autres choses. »

Quoi! Dieu réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, et dans un détail si prodigieux! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïse consistait et dans l'amour et dans le culte? Ramener tout à l'amour de Dieu, sent peut-être moins l'amour de Dieu que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

« XXI. La chose la plus importante à la vie, « c'est le choix d'un métier; le hasard en dispose. « La coutume fait les maçons, les soldats, les cou- « vreurs. »

Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons, et tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on appelle le *hasard* et la *coutume?* Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même. Mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel et très-raisonnable que la coutume en dispose.

« XXII. Que chacun examine sa pensée; il la « trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. « Nous ne pensons presque point au présent; et si « nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des « lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est « jamais notre but; le passé et le présent sont nos « moyens; le seul avenir est notre objet. »

Il est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, et en fesant toutes les fonctions de la vie : nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne sèmerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. Pascal pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en fesant des enfants, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir, et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfants et les imbéciles qui ne pensent qu'au présent. Faudra-t-il leur ressembler?

« XXIII. Mais quand j'y ai regardé de plus près, « j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes « ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes, « vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du « malheur naturel de notre condition faible et mor- « telle, et si misérable, que rien ne nous peut con-

« soler lorsque rien ne nous empêche d'y penser,
« et que nous ne voyons que nous. »

Ce mot *ne voir que nous* ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui est supposé se contempler? Non-seulement je dis que cet homme serait un imbécile inutile à la société; mais je dis que cet homme ne peut exister; car cet homme, que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées; le voilà donc hors de soi ou imbécile. Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas, est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit, *L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler;* mais l'oiseau en volant peut être pris au trébuchet.

« XXIV. Les hommes ont un instinct secret qui
« les porte à chercher le divertissement et l'occu-
« pation au-dehors, qui vient du ressentiment de

« leur misère continuelle, et ils ont un autre ins-
« tinct secret qui reste de la grandeur de leur
« première nature, qui leur fait connaître que
« le bonheur n'est en effet que dans le repos[1]. »

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de Dieu, et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères fesaient dans le paradis terrestre, mais si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire des instruments d'action parfaits, uniquement pour la contemplation ? et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature ?

« XXV. C'est pourquoi lorsque Cinéas disait à Pyr-
« rhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses
« amis après avoir conquis une grande partie du
« monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son
« bonheur en jouissant dès-lors de ce repos sans aller

[1] Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques personnes poursuivent le plaisir dans les divertissements, dans le travail même, pour se dérober à l'ennui ou à des sentiments douloureux; mais ce n'est point le plus grand nombre, ce n'est point là l'état naturel de l'homme. *Je m'ennuierais si je passais ma vie à ne rien faire, ou je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne sont point deux phrases synonymes. Le bonheur n'est ni dans l'action ni dans le repos; mais dans une suite de sentiments ou de sensations agréables que suivant la constitution particulière d'un homme, ou les circonstances de sa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer.

« le chercher par tant de fatigues; il lui donnait « un conseil qui souffrait de grandes difficultés, « et qui n'était guère plus raisonnable que le des- « sein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre sup- « posait que l'homme peut se contenter de soi-même « et de ses biens présents, sans remplir le vide de « son cœur d'espérances imaginaires: ce qui est « faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni avant « ni après avoir conquis le monde. »

L'exemple de Cinéas est bon dans les satires de Despréaux, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

« XXVI. On doit donc reconnaître que l'homme « est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans « aucune cause étrangère d'ennui, par le propre « état de sa condition naturelle[1]. »

Ne serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligations à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par là à être utiles au prochain et à nous-mêmes?

« XXVII. D'où vient que cet homme qui a perdu de- « puis peu son fils unique, et qui, accablé de procès et « de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense « plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est

[1] L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentiments agréables que ceux qu'on éprouve en satisfesant aux besoins de la nature, connaissent peu l'ennui.

« tout occupé à voir par où passera un cerf que ses « chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. « Il n'en faut pas davantage pour l'homme : quel- « que plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner « sur lui de le faire entrer en quelque divertisse- « ment, le voilà heureux pendant ce temps-là. »

Cet homme fait à merveille : la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir. Louis XIV allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfants ; et il fesait fort sagement [1].

« XXVIII. Qu'on s'imagine un nombre d'hommes « dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, « dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des « autres, ceux qui restent voient leur propre con- « dition dans celle de leurs semblables, et, se re- « gardant les uns les autres avec douleur et sans « espérance, attendent leur tour : c'est l'image de « la condition des hommes. »

Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé ; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes ; pour

[1] Il est vraisemblable qu'un homme à qui les divertissements font oublier ses douleurs n'en aurait pas été long-temps tourmenté ; ce n'est un remède que pour les petits maux.

croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs semblables et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

« XXIX. Car enfin, si l'homme n'avait jamais « été corrompu, il jouirait de la vérité et de la fé« licité avec assurance, etc. : tant il est manifeste « que nous avons été dans un degré de perfection « dont nous sommes malheureusement tombés. »

Il est sûr, par la foi et par notre révélation si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison; car je voudrais bien savoir si Dieu ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; et ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que Dieu vous en devait davantage? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances et plus de bonheur? qui vous a dit qu'il en com-

porte davantage? Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte et si infortunée; remerciez Dieu de ce qu'elle n'est pas plus courte et plus malheureuse. Quoi donc! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait que tous les hommes accusassent la Providence, hors les méthaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel!

« XXX.* Le péché originel est une folie devant « les hommes; mais on le donne pour tel. »

Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel est *manifeste?* Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit? Comment peut-il en même temps être folie, et être démontré par la raison?

« XXXI. Les sages, parmi les païens qui ont dit « qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, les « Juifs haïs, les chrétiens encore plus. »

Ils ont été quelquefois persécutés, de même

* Voici ce qui, dans l'édition de 1734, formait le n° xxx. *Texte de Pascal.* « Les défauts de Montaigne sont grands. Il est plein de mots sales et déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. »

Remarque de Voltaire. « Montaigne parle en philosophe, non en chrétien : il dit le pour et le contre de l'homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la quitte quand il ne peut plus la servir? Un vieillard a la pierre et souffre des douleurs insupportables; on lui dit : Si vous ne vous faites tailler, vous allez mourir; si l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver et traîner pendant un an, à charge à vous-même et aux vôtres. Je suppose que le bon-homme prenne alors le parti de n'être plus à charge à personne : voilà à peu près le cas que Montaigne expose. »

que le serait aujourd'hui un homme qui viendrait enseigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu,* mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puissants fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssaient ridiculement les autres nations; parce que c'étaient des barbares qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus; parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les protestants se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-temps haïs, persécutés et massacrés.

« XXXII. Combien les lunettes nous ont-elles « découvert d'astres* qui n'étaient point pour nos

* Le mot *astres* ne se trouve que dans les éditions de Voltaire, ou de Condorcet. Toutes les autres éditions des *Pensées* portent *êtres* (*estres*), ainsi qu'a écrit Pascal.

Cette pensée n'a d'ailleurs été imprimée avec exactitude dans aucune des éditions soit anciennes soit récentes; en voici le texte littéral, tel que je le prends dans le manuscrit original, page 225. La collation complète et absolue de ce manuscrit avec les imprimés serait un travail long et difficile, mais il ne serait pas sans quelque utilité.

« Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres qui n'é-« taient point pour nos philosophes d'auparavant! On attaquait « franchement l'Écriture-Sainte sur le grand nombre des étoiles en « disant : Il n'y en a que 1022, nous le savons. »

« philosophes d'auparavant! On attaquait hardi-
« ment l'Écriture sur ce qu'on y trouve en tant d'en-
« droits, du grand nombre des étoiles: il n'y en a
« que mille vingt-deux, disait-on, nous le savons. »

Il est certain que la Sainte-Écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues; ainsi elle suppose que la terre est immobile, que le soleil marche, etc., etc. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie et égarée; on croit alors en voir une infinité. L'Écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire, car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens; et il y a grande apparence que Dieu ne révéla ni à Habacuc, ni à Baruch, ni à Michée, qu'un jour un Anglais nommé *Flamsteed* mettrait dans son catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le télescope. Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tirerait du sentiment de Pascal. Si les auteurs de la *Bible* ont parlé du grand nombre des étoiles en connaissance de cause, ils étaient donc inspirés sur la physique. Et comment de si grands physiciens ont-ils pu dire que la lune s'est arrêtée à midi sur Aïalon, et le soleil sur Gabaon dans la Palestine; qu'il faut que le blé pourrisse pour germer et produire, et cent autres choses semblables? Concluons donc que ce

n'est pas la physique, mais la morale qu'il faut chercher dans la *Bible*; qu'elle doit faire des chrétiens, et non des philosophes.

« XXXIII. Est-ce courage à un homme mourant « d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affron-« ter un Dieu tout-puissant et éternel? »

Cela n'est jamais arrivé; et ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise : Je crois un Dieu, et je le brave.

« XXXIV. Je crois volontiers les histoires dont « les témoins se font égorger. »

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques, mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela; si on a conservé leurs dépositions; s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils sont morts.

Pourquoi Josèphe, né dans le temps de la mort du Christ, Josèphe ennemi d'Hérode, Josèphe peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que M. Pascal eût débrouillé avec succès.

« XXXV. Les sciences ont deux extrémités qui « se touchent : la première est la pure ignorance « naturelle où se trouvent tous les hommes en « naissant : l'autre extrémité est celle où arrivent « les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce « que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils « ne savent rien, et se rencontrent dans cette « même ignorance d'où ils étaient partis. »

Cette pensée paraît un sophisme; et la fausseté

consiste dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux sens différents. Celui qui ne sait ni lire ni écrire est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance d'où il était parti quand il commença d'apprendre à lire. M. Newton ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, et qui sait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le français.

« XXXVI. Ce n'est pas être heureux que de pou-
« voir être réjoui par le divertissement; car il vient
« d'ailleurs et de dehors, et ainsi il est dépendant,
« et par conséquent sujet à être troublé par mille
« accidents qui font les afflictions inévitables. »

C'est comme si on disait : « C'est n'être pas mal-
« heureux que de pouvoir être accablé de dou-
« leur, car elle vient d'ailleurs. » Celui-là est actuellement heureux, qui a du plaisir, et ce plaisir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons guère avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y fesant entrer ces substances étrangères qui se changent en la nôtre.

« XXXVII. L'extrême esprit est accusé de folie
« comme l'extrême défaut : rien ne passe pour bon
« que la médiocrité. »

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit est l'extrême justesse, l'ex-

trême finesse, l'extrême étendue, opposée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'esprit* est un manque de conception, un vide d'idées; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vite, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux vices opposés; c'est ce qu'on appelle *juste milieu,* et non *médiocrité.*

On ne fait cette remarque, et quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire.

« XXXVIII. Si notre condition était véritable-
« ment heureuse, il ne faudrait pas nous divertir
« d'y penser. »

Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il est faux qu'on puisse détourner un homme de penser à la condition humaine; car à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à quelque chose de lié à la condition humaine; et, encore une fois, penser à soi, avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien; je dis à rien du tout : qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agréments de sa condition. On parle à un savant de réputation et de science; à un prince de ce qui a rapport à sa grandeur; à tout homme on parle de plaisir.

« XXXIX. Les grands et les petits ont mêmes « accidents, mêmes fâcheries, et mêmes passions; « mais les uns sont au haut de la roue, et les autres « près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes « mouvements. »

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands; au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse et fausse.

« XL. On n'apprend pas aux hommes à être hon- « nêtes gens, et on leur apprend tout le reste; et « cependant ils ne se piquent de rien tant que de « cela; ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule « chose qu'ils n'apprennent point.

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, et sans cela peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin; louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin; flattez sa concupiscence, il sera sûrement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

« XLI. Le sot projet que Montaigne a eu de se « peindre! et cela, non pas en passant et contre ses « maximes, comme il arrive à tout le monde de fail- « lir; mais par ses propres maximes et par un des- « sein premier et principal; car de dire des sottises « par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire;

« mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas « supportable, et d'en dire de telles que celles-là. »

Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! car il a peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

« XLII. Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on « ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent « qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent « sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véri- « table cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il « ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, « et qu'on y donnât tant de croyance, s'il n'y en « avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, « et que tous les maux eussent été incurables, « il est impossible que les hommes se fussent ima- « giné qu'ils en pourraient donner; et encore plus, « que tant d'autres eussent donné croyance à ceux « qui se fussent vantés d'en avoir : de même que « si un homme se vantait d'empêcher de mourir, « personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun « exemple de cela; mais comme il y a eu quantité « de remèdes qui se sont trouvés véritables par la « connaissance même des plus grands hommes, la « croyance des hommes s'est pliée par là, parce « que la chose ne pouvant être niée en général

« (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont vé-
« ritables), le peuple, qui ne peut pas discerner
« lesquels d'entre ces effets particuliers sont les
« véritables, les croit tous. De même, ce qui fait
« qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est
« qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer. »

« Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y
« a tant de faux miracles, de fausses révélations,
« de sortiléges, que parce qu'il y en a de vrais. »

La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, et des sots crurent que la fièvre était plus forte parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, et on conclut que les écrevisses purifiaient le sang parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru, sans peine, le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garoux ni de sorciers, et beaucoup y ont cru; personne n'a vu de transmutation de métaux, et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens, ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables?

« XLIII. Le port règle ceux qui sont dans le « vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans « la morale? »

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.*

« XLIV. Ils aiment mieux la mort que la paix ; « les autres aiment mieux la mort que la guerre. « Toute opinion peut être préférée à la vie dont « l'amour paraît si fort et si naturel. »

C'est des Catalans que Tacite a dit en exagérant, *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat ;* ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'est ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, et dont on puisse dire, « Elle aime « mieux la mort que la guerre. »

« XLV. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve « qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du « commun ne trouvent pas de différence entre les « hommes. »

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux ; presque tous se gouvernent, pensent et sentent, par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

« XLVI. * La mort est plus aisée à supporter sans

* Cet article est aussi le XLVI[e] dans l'édition de 1734. Voici ce qui y formait l'article XLV.

« y penser, que la pensée de la mort sans péril. »

On ne peut pas dire qu'un homme supporte la mort aisément ou malaisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien ne supporte rien [1].

« XLVII. * Tout notre raisonnement se réduit à « céder au sentiment. »

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment en fait de goût, non en fait de science.

« XLVIII. Ceux qui jugent d'un ouvrage par « règle, sont à l'égard des autres comme ceux qui « ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont « point. L'un dit : Il y a deux heures que nous « sommes ici ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts « d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : « Vous vous ennuyez, et à l'autre, Le temps ne « vous dure guère. »

En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre ; et celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

« XLIX. César était trop vieux, ce me semble,

Texte de Pascal. « Il y a donc deux sortes d'esprits : l'un de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. »

Note de Voltaire. « L'usage veut, je crois, aujourd'hui, qu'on appelle *esprit géométrique* l'esprit méthodique et conséquent. »

[1] Pascal entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'instant de la mort, et dans ce sens sa pensée est vraie. Sans les idées religieuses, les terreurs de la mort seraient bien peu de chose : on serait fâché de mourir, si on se trouvait heureux dans le monde, comme on l'est d'aller se coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir : on serait affligé de mourir lorsque le bonheur des personnes qu'on aime, leur sort, leur bien-être, dépendraient de notre existence.

* Voici ce qui, dans l'édition de 1734, formait l'article XLVII.

« pour aller s'amuser à conquérir le monde : cet « amusement était bon à Alexandre ; c'était un « jeune homme qu'il était difficile d'arrêter, mais « César devait être plus mûr. »

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre : ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse. Il battit l'ennemi commun, et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de Darius s'étendait jusqu'à l'Inde, de même que le duc de Marlborough serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de Villars. A l'égard de César, il était un des premiers de la république ; il se brouilla avec Pompée, comme les jansénistes avec les molinistes ; et alors ce fut à qui s'exterminerait. Une seule bataille, où il n'y eut

Texte de Pascal. « Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux ; mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative. »

Note de Voltaire. « Ce n'était pas la couleur blanche qu'il fallait apporter en preuve. Le blanc, qui est un assemblage de tous les rayons, paraît éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet ; mais on pourrait dire que peut-être les autres couleurs ne sont pas aperçues de tous les yeux de la même manière. »

Voltaire est revenu sur cette pensée. Voyez ci-après dans les *dernières remarques* le n° xxx.

pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste, la pensée de M. Pascal est peut-être fausse en un sens : il fallait la maturité de César pour se démêler de tant d'intrigues; et il est peut-être étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

« L. C'est une plaisante chose à considérer, de « ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant re-« noncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en « sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exac-« tement : comme, par exemple, les voleurs, etc. »

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer; car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans lois. Il en est de toute société comme du jeu, il n'y en a point sans règle.

« LI. L'homme n'est ni ange ni bête : et le mal-« heur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Qui veut détruire les passions au lieu de les régler, veut faire l'ange.

« LII. Un cheval ne cherche point à se faire ad-« mirer de son compagnon : on voit bien entre eux « quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est « sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pe-« sant et le plus mal taillé ne cède pas pour cela « son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même « parmi les hommes; leur vertu ne se satisfait pas « d'elle-même, et ils ne sont point contents s'ils « n'en tirent avantage contre les autres. »

L'homme le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus

faible; et chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits. M. Pascal a très-grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables; et c'est cette passion qui est la mère des talents et des vertus.

« LIII. Si l'homme commençait par s'étudier lui-« même, il verrait combien il est incapable de pas-« ser outre. Comment pourrait-il se faire qu'une « partie connût le tout? il aspirera peut-être à con-« naître au moins les parties avec lesquelles il a de « la proportion; mais les parties du monde ont « toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une « avec l'autre, que je crois impossible de connaître « l'une sans l'autre, et sans le tout. »

Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

« Non possis oculo quantùm contendere Lynceus,
« Non tamen idcircò contemnas lippus inungi. »
Hor., lib. 1, ep. 1.

Nous connaissons beaucoup de vérités; nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui est à notre portée.

« LIV. Si la foudre tombait sur les lieux bas, « les poetes et ceux qui ne savent raisonner que « sur les choses de cette nature, manqueraient de « preuves. »

Une comparaison n'est preuve ni en poésie ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, et en prose elle sert à éclaircir et à rendre les choses plus sensibles. Les poètes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

« LV. C'est cette composition d'esprit et de corps « qui a fait que presque tous les philosophes ont « confondu les idées des choses, et attribué aux « corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux « esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. »

Si nous savions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connaissons ni l'esprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

« LVI. Comme on dit beauté poétique, on de- « vrait dire aussi beauté géométrique, et beauté « médicinale, cependant on ne le dit point; et la « raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la « géométrie, et quel est l'objet de la médecine, mais « on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui « est l'objet de la poésie; on ne sait ce que c'est « que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et faute « de cette connaissance, on a inventé de certains « termes bizarres : siècle d'or, merveille de nos « jours, fatal laurier, bel astre, etc.; et on appelle « ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera

« une femme vêtue sur ce modèle, verra une jolie « demoiselle toute couverte de miroirs et de chaînes « de laiton. »

Cela est très-faux : on ne doit pas dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorème et une purgation n'affectent point les sens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, la poésie, l'architecture régulière, etc. La raison qu'apporte M. Pascal est tout aussi fausse : on sait très-bien en quoi consiste l'objet de la poésie; il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse et harmonie; la poésie est l'éloquence harmonieuse. Il fallait que M. Pascal eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier, bel astre*, et autres sottises, sont des beautés poétiques, et il fallait que les éditeurs de ces *pensées* fussent des personnes bien peu versées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre auteur.

« LVII. On ne passe point dans le monde pour « se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de « poète, ni pour être habile en mathématiques, si « l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les « vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne[1]. »

A ce compte il serait donc mal d'avoir une pro-

[1] Cette pensée est curieuse; elle prouve que les talents même distingués avilissaient alors dans l'opinion, lorsqu'on s'y livrait hautement et sans mystère. Le président de Ris craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans sa famille;* et Pascal est presque de l'avis du président de Ris; il ne mettait pas son nom à ses livres, parce qu'il trouvait cela trop bourgeois.

fession, un talent marqué, et d'y exceller? Virgile, Homère, Corneille, Newton, le marquis de L'Hospital, mettaient une enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, et qui se connaît aux autres!

« LVIII. Le peuple a des opinions très-saines : par « exemple, d'avoir choisi le divertissement et la « chasse plutôt que la poésie, etc. »

Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non; mais ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien; et ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive.

« LIX. Quand l'univers écraserait l'homme, il se« rait encore plus noble que ce qui le tue, parce « qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers « a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Que veut dire ce mot *noble ?* Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil; mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le soleil qui anime tout ce que nous connaissons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'astre qui éclaire tant de globes? et en quoi quel-

ques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel?

« LX. Qu'on choisisse telle condition qu'on vou-
« dra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes
« les satisfactions qui semblent pouvoir contenter
« un homme; si celui qu'on aura mis en cet état
« est sans occupation et sans divertissement, et
« qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette
« félicité languissante ne le soutiendra pas. »

Comment peut-on assembler tous les biens et toutes les satisfactions autour d'un homme, et le laisser en même temps sans occupation et sans divertissement? n'est-ce pas là une contradiction bien sensible?

« LXI. Qu'on laisse un roi tout seul, sans au-
« cune satisfaction des sens; sans aucun soin dans
« l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir,
« et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme
« plein de misères, et qui les ressent comme les
« autres. »

Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser est alors très-occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi en disant à soi-même, Je règne, et rien de plus, ce serait un idiot.

« LXII. Toute religion qui ne reconnaît pas main-
« tenant Jésus-Christ est notoirement fausse; et
« les miracles ne peuvent lui servir de rien. »

Qu'est-ce qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que Dieu seul peut faire. Or, on suppose ici que Dieu peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion: ceci

mérite bien d'être approfondi ; chacune de ces questions peut fournir un volume.

« LXIII. Il est dit, Croyez à l'Église ; mais il n'est « pas dit, Croyez aux miracles, à cause que le der- « nier est naturel , et non pas le premier. L'un « avait besoin de précepte, non pas l'autre. »

Voici, je pense, une contradiction. D'un côté, les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien; et de l'autre, on doit croire nécessairement aux miracles; c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour et le contre, et d'une manière bien dangereuse.

« LXIV. Je ne vois pas qu'il y ait plus de diffi- « culté de croire la résurrection des corps et l'en- « fantement de la Vierge que la création. Est-il « plus difficile de reproduire un homme que de le « produire? »

On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création ; car, en voyant que la matière n'existe pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même, etc., on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée. Mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison ; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

ADDITION

AUX

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

10 MAI 1743.

J'ai lu depuis peu des *Pensées de Pascal* qui n'avaient point encore paru. Le P. Desmolets les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, et on les a fait imprimer : elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit; que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ses idées pour en réformer une partie et employer l'autre, etc.

Parmi ces dernieres pensées, que les éditeurs des *OEuvres de Pascal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques-unes que ce grand homme eût dû, ce me semble, corriger.

« I. Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement, et ne « pas la nier à cette marque; mais en examiner le « contraire, et si on le trouve manifestement faux, « on peut hardiment affirmer la première, tout « incompréhensible qu'elle est [1]. »

[1] Comment une proposition est-elle inconcevable, tandis que la proposition contradictoire (c'est le sens de Pascal, ou sa pensée n'en a aucun) est manifestement fausse? ou comment sait-on qu'une proposition est fausse, quand on ne l'entend point? Il est impossible de

Il me semble qu'il est évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud avec des ailes, un bœuf vole au nord sans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges; ces propositions sont évidemment fausses.

« II. Quelle vanité que la peinture, qui attire l'ad« miration par la ressemblance des choses dont on « n'admire pas les originaux ! »

Ce n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait, c'est dans la ressemblance. On admire César en un sens, et sa statue ou image sur toile en un autre sens.

« III. Si les médecins n'avaient des soutanes et « des mules, si les docteurs n'avaient des bonnets « carrés et des robes amples, ils n'auraient jamais « eu la considération qu'ils ont dans le monde[1]. »

Cependant les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne sont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet carré et sans arguments : il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre et du couronnement. A

croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas; mais on peut ignorer les liaisons, les causes d'un fait observé : on peut ne pas entendre parfaitement certaines conséquences d'une vérité prouvée.

[1] Cette pensée, rapportée ici avec assez d'inexactitude, se retrouve à la page 381, plus correcte, plus ample, et avec une autre remarque.

mesure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'est guère que pour le bas peuple qu'il est encore quelquefois nécessaire; *ad populum phaleras.*

« IV. Selon les lumières naturelles, s'il y a un « Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque « n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à « nous : nous sommes donc incapables de connaître « ni ce qu'il est, ni s'il est. »

Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, et qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le P. Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées; Pascal eût manifestement rejeté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas : *J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité,* est une proposition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité?

« V. Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu « soit infini, sans parties? Oui. Je veux donc vous « faire voir une chose infinie et indivisible : c'est « un point se mouvant partout d'une vitesse in- « finie; car il est en tous lieux et tout entier dans « chaque endroit. »

Il y a là quatre faussetés palpables :

1° Qu'un point mathématique existe seul.

2° Qu'il se meuve à droite et à gauche en même temps.

3° Qu'il se meuve d'une vitesse infinie; car il n'y a vitesse si grande qui ne puisse être augmentée.

4° Qu'il soit tout entier partout.

« VI. Homère fait un roman qu'il donne pour « tel, car personne ne doutait que Troie et Agamem- « non n'avaient non plus été que la pomme d'or. »

Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troie. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du sujet. L'ampoule apportée par une colombe, et l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que Clovis n'ait en effet régné en France.

« VII. Je n'entreprendrai pas ici de prouver par « des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, « ou la trinité, ou l'immortalité de l'ame, parce que « je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans « la nature de quoi convaincre des athées endurcis. »

Encore une fois, est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu?

« VIII. Les opinions relâchées plaisent tant aux « hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles « leur déplaisent. »

L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même à faire et à croire. Les stoïciens furent respectés parce qu'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond, nous en savions autant. Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. Mais commandez des

choses dures, impraticables; peignez la Divinité toujours armée de foudres; faites couler le sang devant les autels; vous serez écouté de la multitude, et chacun dira de vous : Il faut bien qu'il ait raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *Pensées de M. Pascal,* qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des pensées que Pascal avait probablement jetées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

SUR LES DERNIÈRES REMARQUES.

Il est un homme de l'ancienne chevalerie et de l'ancienne vertu, constitué dans une espèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un siècle.

Cet homme, égal à Pascal en plusieurs choses et très-supérieur en d'autres *, fit présent, en 1776, à quelques-uns de ses amis, d'un recueil nouvellement imprimé, de toutes les pensées de ce fameux Pascal.

La plupart de ces monuments de philosophie et de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis, ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites; car les jésuites persécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de Pascal, et Arnauld fugitif, et les débris de Port-Royal détruit, et les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla malheureusement, et en tant de manières, la fin du beau règne de Louis XIV, fit place au règne des plaisirs sous Philippe d'Orléans, régent du royaume, et

* Condorcet.

recommença sourdement après lui, sous le ministère d'un prêtre long-temps abbé de cour.

Fleury ne fut pas un cardinal tyran, mais c'était un petit génie, entêté des prétentions de la cour de Rome, et assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les Pascal, les Arnauld, les Nicole même, et quelques autres chefs de parti, ou éloquents, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette église, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite Buffier, qui venait quelquefois chez le dernier président de Maisons, mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit : *Et ego in interitu vestro ridebo vos, et subsannabo.* Le jeune Maisons, qui étudiait alors *Térence*, lui demanda si ce passage était des *Adelphes* ou de l'*Eunuque*. Non, dit Buffier; c'est la Sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des *Proverbes* (verset 26).

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de Maisons; vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande espérance a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme et du molinisme, et de la grace concomitante, et de la médicinale, et de la suffisante, et de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années! Elle a d'abord éclairé presque tous les princes du Nord. Elle est descendue même jusque dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels, Pascal seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pensées, et qui les a données dans un meilleur ordre, est, ce me semble, autant au-dessus du géomètre Pascal, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des Roberval, des Fermat et des Descartes.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain, en fesant réimprimer cet *Éloge de Pascal*, qui est un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art et la beauté du pinceau.

Je joins les pensées du peintre à celles de Pascal, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût; mais je crois qu'elles ont plus de vérité et de force. Pascal est commenté par un géomètre plus profond que lui, et par un philosophe, j'ose le dire, beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient Pascal dans sa balance, et il est plus fort que celui qu'il pèse [a].

[a] * Le louant est plus véritablement philosophe que le loué; cet

* Ce qu'on lit ici en forme de note se rapportait, dans l'édition de 1778, à une note de Condorcet.

Après le second paragraphe de l'article III des *Pensées*, on trouvera une dissertation attribuée à M. de Fontenelle *, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que Fontenelle soit l'auteur d'un ouvrage si mâle et si plein. Ce que je sais, c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé et équitable, lirait le procès du genre humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui osera le lire ou le méditer, sera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

éditeur écrit comme le secrétaire de Marc-Aurèle, et Pascal comme le secrétaire de Port-Royal. L'un semble aimer la rectitude et l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme, et veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien, parce qu'il est janséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme, et embouchent la trompette; l'auteur des notes, pour agrandir notre espèce; et Pascal, pour l'anéantir. Pascal a peur, et il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur; l'autre s'abandonne à son courage, et le communique. Que puis-je conclure? que Pascal se portait mal, et que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

* *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie*, par M. de Fontenelle.

DERNIÈRES REMARQUES

SUR

LES PENSÉES DE PASCAL.

1778.

« I. Ce qui passe la géométrie nous surpasse, et « néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque « chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer. »

S'il est impossible de le mettre en pratique, il est donc inutile d'en parler.

« II. On ne reconnaît en géométrie que les seules « définitions que les logiciens appellent définitions « de noms, c'est-à-dire que les seules impositions « de nom aux choses qu'on a clairement désignées « en termes parfaitement connus, et je ne parle que « de celles-là seulement. »

Ce n'est là qu'une nomenclature; ce n'est pas une définition; je veux désigner un gros oiseau, d'un plumage noir ou gris, pesant, marchant gravement, qu'on mène paître en troupeau, qui porte un fanon de chair rouge au-dessous du bec, dont la pate est privée d'éperon, qui pousse un cri perçant, et qui étale sa queue comme le paon étale la sienne, quoique celle du paon soit beaucoup plus longue et plus belle. Voilà cet oiseau défini. C'est un dindon; le voilà nommé. Je ne vois pas qu'il y ait rien là de géométrique.

« III. Il paraît que les définitions sont très-libres

« et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contre-« dites; car il n'y a rien de plus permis que de don-« ner à une chose qu'on a clairement désignée, un « nom tel qu'on voudra. »

Les définitions ne sont point très-libres, il faut absolument définir *per genus proprium et per differentiam proximam*. C'est le nom qui est libre.

« IV. Il paraît que les hommes sont dans une im-« puissance naturelle et immuable de traiter quel-« que science que ce soit dans un ordre absolument « accompli; mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive « abandonner toute sorte d'ordre.

Les hommes ne sont point dans une impuissance insurmontable de définir ce qu'ils connaissent des objets de leurs pensées; et c'est assez pour raisonner conséquemment.

« V. Elle (la géométrie) ne définit aucune de « ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, « égalité, ni les semblables qui sont en grand « nombre, parce que ces termes-là désignent si na-« turellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui « entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on « voudrait en faire apporterait plus d'obscurité que « d'instruction. »

Apollonius, assurément grand géomètre, voulait qu'on définît tout cela. Un commençant a besoin qu'on lui dise : L'espace est la distance d'une chose à une autre; le mouvement est le transport d'un lieu à un autre; le nombre est l'unité répétée; le temps est la mesure de la durée. Cet article mériterait d'être refondu par le génie de Pascal.

« VI. L'art de persuader consiste autant en ce-« lui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les « hommes se gouvernent plus par caprice que par « raison. Or, de ces deux méthodes, l'une de con-« vaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les « règles que de la première, et encore au cas qu'on « ait accordé les principes, et qu'on demeure ferme « à les avouer : autrement je ne sais s'il y aurait un « art pour accommoder les preuves à l'inconstance « de nos caprices. La manière d'agréer est bien, « sans comparaison, plus difficile, plus subtile, « plus utile et plus admirable; aussi si je n'en « traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capa-« ble, et je m'y sens tellement disproportionné, « que je crois pour moi la chose absolument im-« possible. »

Il l'a trouvée très-possible dans les *Provinciales*.

« VII. Il y a un art, et c'est celui que je donne, « pour faire voir la liaison des vérités avec leurs « principes, soit de vrai, soit de plaisir, pourvu « que les principes qu'on a une fois avoués demeu-« rent fermes, et sans être jamais démentis; mais « comme il y a peu de principes de cette sorte, et « que hors de la géométrie, qui ne considère que « des figures très-simples, il n'y a presque point de « vérités dont nous demeurions toujours d'accord, « et encore moins d'objets de plaisir dont nous ne « changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen « de donner des règles fermes pour accorder les « discours à l'inconstance de nos caprices. Cet art « que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est pro-

« prement que la conduite des preuves méthodi-« ques et parfaites, consiste en trois parties essen-« tielles, à expliquer les termes dont on doit se « servir par des définitions claires, à proposer des « principes ou axiomes évidents pour prouver les « choses dont il s'agit, et à substituer toujours men-« talement, dans la démonstration, les définitions à « la place des définis. »

Mais ce n'est pas là l'art de persuader, c'est l'art d'argumenter.

« VIII. Pour la première objection, qui est que « ces règles sont connues dans le monde, qu'il faut « tout définir et tout prouver, et que les logiciens « même les ont mises entre les préceptes de leur « art, je voudrais què la chose fût véritable, et « qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la « peine de rechercher avec tant de soin la source « de tous les défauts de nos raisonnements. »

Locke, le Pascal des Anglais, n'avait pu lire Pascal. Il vint après ce grand homme, et ces pensées paraissent, pour la première fois, plus d'un demi-siècle après la mort de Locke. Cependant Locke, aidé de son seul grand sens, dit toujours, *Définissez les termes.*

« IX. C'est de cette sorte que la logique a peut-« être emprunté les règles de la géométrie sans en « comprendre la force ; et ainsi en les mettant à « l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne « s'ensuit pas de là *que les logiciens soient* entrés « dans l'esprit de la géométrie, et s'ils n'en donnent « pas d'autres marques que de l'avoir dit en pas-

« sant, je serai bien éloigné de les mettre en paral-
« lèle avec les géomètres qui apprennent la véritable
« manière de conduire la raison.

« Je serai au contraire bien disposé à *les* en ex-
« clure, et presque sans retour; car de l'avoir dit
« en passant sans avoir pris garde que tout est
« renfermé là-dedans, et au lieu de suivre ces lu-
« mières, s'égarer à perte de vue après des re-
« cherches inutiles pour courir à ce qu'elles offrent,
« et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritable-
« ment montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et
« bien moins que si l'on n'avait manqué de les
« suivre que parce qu'on ne les avait pas aperçues.»

Qui ? *les ?* c'est sans doute les règles de la géo-
métrie dont il veut parler *.

« X. La méthode de ne point errer est recherchée
« de tout le monde. Les logiciens font profession
« d'y conduire. Les géomètres seuls y arrivent; et
« hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a
« point de véritables démonstrations; tout l'art en
« est renfermé dans les seul, préceptes que nous
« avons dit. Ils suffisent seuls; ils prouvent seuls:
« toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles.

« Voilà ce que je sais par une longue expérience
« de toutes sortes de livres et de personnes.

« Le défaut d'un raisonnement faux est une ma-
« ladie qui se guérit par les deux remèdes indiqués.
« On en a composé une autre d'une infinité d'herbes

* L'équivoque est venue de ce que Voltaire avait imprimé dans le texte ici rectifié, *il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient entré.* Le mot *logiciens* étant réellement dans cette phrase, le sens même grammatical n'offre plus aucune incertitude.

« inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, « et où elles demeurent sans effet par les mauvaises « qualités de ce mélange.

« Pour découvrir tous les sophismes et toutes les « équivoques des raisonnements captieux, *les logi-* « *ciens* ont inventé des noms barbares qui étonnent « ceux qui les entendent, et au lieu qu'on ne peut « débrouiller tous les replis de ce nœud si embar- « rassé qu'en tirant les deux bouts que les géo- « mètres assignent, *ils* en ont marqué un nombre « étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, « sans qu'ils sachent lequel est le bon. »

Qui? *ils?* apparemment les rhéteurs anciens de l'école. Mais que cela est long et obscur*!

« XI. Rien n'est plus commun que les bonnes « choses. »

Pas si commun.

« XII. Les meilleurs livres sont ceux que chaque « lecteur croit qu'il aurait pu faire. »

Cela n'est pas vrai dans les sciences : il n'y a personne qui croie qu'il eût pu faire les principes mathématiques de Newton. Cela n'est pas vrai en belles-lettres; quel est le fat qui ose croire qu'il aurait pu faire l'*Iliade* et l'*Énéide?*

« XIII. Je ne fais pas de doute que ces regles, « étant les véritables, ne doivent être simples, « naïves, naturelles comme elles le sont. Ce n'est « pas *Barbara* et *Baralipton* qui forment le raison- « nement. Il ne faut pas guinder l'esprit; les ma-

* Obscur avec le mot *ils*, répété deux fois; mais très-clair avec le véritable texte de Pascal, *les logiciens ont inventé.*

« nières tendues et pénibles le remplissent d'une « sotte présomption par une élévation étrangère, « et par une enflure vaine et ridicule au lieu d'une « nourriture solide et vigoureuse; et l'une des rai- « sons principales qui éloignent le plus ceux qui « entrent dans ces connaissances du véritable che- « min qu'ils doivent suivre est l'imagination, qu'on « prend d'abord, que les bonnes choses sont inac- « cessibles, en leur donnant le nom de grandes, « hautes, élevées, sublimes. Cela perd tout. Je vou- « drais les nommer basses, communes, familières; « ces noms-là leur conviennent mieux; je hais les « mots d'enflure. »

C'est la chose que vous haïssez; car pour le mot, il vous en faut un qui exprime ce qui vous déplaît.

« XIV. Les philosophes se croient bien fins d'a- « voir renfermé toute leur morale sous certaines « divisions : mais pourquoi la diviser en quatre plu- « tôt qu'en six? Pourquoi faire plutôt quatre espè- « ces de vertus que dix? »

On a remarqué, dans un abrégé de l'Inde* et de la guerre misérable que l'avarice de la compagnie française soutint contre l'avarice anglaise; on a remarqué, dis-je, que les brames peignent la vertu belle et forte avec dix bras, pour résister à dix péchés capitaux. Les missionnaires ont pris la vertu pour le diable.

« XV. Il y en a qui masquent toute la nature. Il « n'y a point de roi parmi eux, mais un *auguste*

* Voyez *Fragments sur l'Inde*, *sur le général Lally*, *et sur plusieurs autres objets*, tome XXV.

« *monarque;* point de Paris, mais une capitale du « royaume. »

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang.
CORNEILLE, Cinna, act. II, sc. I.

Ceux qui écrivent en beau français les gazettes pour le profit des propriétaires de ces fermes dans les pays étrangers, ne manquent jamais de dire : « Cette auguste famille entendit vêpres dimanche, « et le sermon du révérend père N. Sa majesté joua « aux dés en haute personne. On fit l'opération de « la fistule à son éminence. »

« XVI. Tant il est difficile de rien obtenir de « l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie « pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. »

Le plaisir n'est pas la monnaie, mais la denrée pour laquelle on donne tant de monnaie qu'on veut.

« XVII. La dernière chose qu'on trouve en fesant « un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre « la première. »

Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé une histoire, ni une tragédie par la fin, ni aucun travail. Si on ne sait souvent par où commencer, c'est dans un éloge, dans une oraison funèbre, dans un sermon, dans tous ces ouvrages de pur appareil, où il faut parler sans rien dire.

« XVIII. Que ceux qui combattent la religion ap« prennent au moins quelle elle est, avant que de « la combattre. »

Il ne faut pas commencer d'un ton si impérieux.

« XIX. Si cette religion se vantait d'avoir une vue « claire de Dieu, et de le posséder à découvert et « sans voile, etc. »

Elle serait bien hardie.

« XX. Mais puisqu'elle dit au contraire que les « hommes sont dans les ténèbres.... »

Voilà une plaisante façon d'enseigner! Guidez-moi, car je marche dans les ténèbres.

« XXI. En vérité je ne puis m'empêcher de leur « dire ce que *j'ai dit souvent;* que cette négligence « n'est pas supportable. »

A quoi bon nous apprendre que vous l'avez dit souvent?

« XXII. L'immortalité de l'ame est une chose qui « nous importe si fort et qui nous touche si pro- « fondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment « pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en « est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doi- « vent prendre des routes si différentes, selon qu'il « y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il « est impossible de faire une démarche avec sens « et jugement qu'en la réglant par la vue de ce « point, qui doit être notre dernier objet. »

Il ne s'agit pas encore ici de la sublimité et de la sainteté de la religion chrétienne, mais de l'immortalité de l'ame, qui est le fondement de toutes les religions connues, excepté de la juive : je dis excepté de la juive, parce que ce dogme n'est exprimé dans aucun endroit du Pentateuque, qui est le livre de la loi juive; parce que nul auteur juif n'a pu y trouver aucun passage qui désignât ce

dogme; parce que, pour établir l'existence reconnue de cette opinion si importante, si fondamentale, il ne suffit pas de la supposer, de l'inférer, de quelques mots dont on force le sens naturel; mais il faut qu'elle soit énoncée de la façon la plus positive et la plus claire; parce que, si la petite nation juive avait eu quelque connaissance de ce grand dogme avant Antiochus Épiphanes, il n'est pas à croire que la secte des saducéens, rigides observateurs de la loi, eût osé s'élever contre la croyance fondamentale de la loi juive.

Mais qu'importe en quel temps la doctrine de l'immortalité et de la spiritualité de l'ame a été introduite dans le malheureux pays de la Palestine? qu'importe que Zoroastre aux Perses, Numa aux Romains, Platon aux Grecs, aient enseigné l'existence et la permanence de l'ame? Pascal veut que tout homme, par sa propre raison, résolve ce grand problème. Mais lui-même le peut-il? Locke, le sage Locke, n'a-t-il pas confessé que l'homme ne peut savoir si Dieu ne peut accorder le don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir? N'a-t-il pas avoué par là qu'il ne nous est pas plus donné de connaître la nature de notre entendement que de connaître la manière dont notre sang se forme dans nos veines? Jescher a parlé, il suffit.

Quand il est question de l'ame, il faut combattre Épicure, Lucrèce, Pomponace, et ne pas se laisser subjuguer par une faction de théologiens du faubourg Saint-Jacques, jusqu'à couvrir d'un capuce une tête d'Archimède.

« XXIII. Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée « pour comprendre qu'il n'y a point ici de satis- « faction véritable et solide; que tous nos plaisirs « ne sont que vanité; que nos maux sont infinis, « et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque « instant, doit nous mettre dans peu d'années et « peut-être en peu de jours dans un état éternel de « bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. »

Il n'y eut ni malheur éternel ni anéantissement dans les systèmes des Brachmanes, des Égyptiens et chez plusieurs sectes grecques. Enfin ce qui parut aux Romains de plus vraisemblable, ce fut cet axiome tant répété dans le sénat et sur le théâtre :

Que devient l'homme après la mort?
Ce qu'il était avant de naître.

Pascal raisonne ici contre un mauvais chrétien, contre un chrétien indifférent qui ne pense point à sa religion, qui s'étourdit sur elle; mais il faut parler à tous les hommes ; il faut convaincre un Chinois et un Mexicain, un déiste et un athée : j'entends des déistes et des athées qui raisonnent, et qui par conséquent méritent qu'on raisonne avec eux : je n'entends pas des petits maîtres.

« XXIV. Comme je ne sais d'où je viens, aussi « ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en « sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans « le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans « savoir à laquelle de ces deux conditions je dois « être éternellement en partage. »

Si vous ne savez où vous allez, comment savez-

vous que vous tombez infailliblement ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité? Qui vous a dit que l'Être suprême peut être irrité? N'est-il pas infiniment plus probable que vous serez entre les mains d'un Dieu bon et miséricordieux? Et ne peut-on pas dire de la nature divine ce que le poète philosophe des Romains en a dit?

> « Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri;
> « Nec benè promeritis capitur, nec tangitur irâ. »
>
> Lucr., II, 649.

« XXV. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer « et du néant semble si beau, que non-seulement « ceux qui sont véritablement dans ce doute mal-« heureux s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui « n'y sont pas croient qu'il leur est glorieux de « feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir « que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de « ce dernier genre, que ce sont des gens qui se « contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent « paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire « que les belles manières du monde consistent à « faire ainsi l'emporté. »

Cette capucinade n'aurait jamais été répétée par un Pascal, si le fanatisme janséniste n'avait pas ensorcelé son imagination. Comment n'a-t-il pas vu que les fanatiques de Rome en pouvaient dire autant à ceux qui se moquaient de Numa et d'Égérie; les énergumènes d'Égypte aux esprits sensés qui riaient d'Isis, d'Osiris et d'Horus: le sacristain de tous les pays aux honnêtes gens de tous les pays?

« XXVI. S'ils y pensaient sérieusement, ils ver-

« raient que cela est si mal pris, si contraire au « bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné « en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, « que rien n'est plus capable de leur attirer le « mépris et l'aversion des hommes, et de les faire « passer pour des personnes sans esprit et sans ju- « gement. Et en effet, si on leur fait rendre compte « de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de « douter de la religion, ils diront des choses si faibles « et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du con- « traire. »

Ce n'est donc pas contre ces insensés méprisables que vous devez disputer, mais contre des philosophes trompés par des arguments séduisants.

« XXVII. C'est une chose horrible de sentir con- « tinuellement s'écouler tout ce qu'on possède, et « qu'on puisse s'y attacher sans avoir envie de « chercher s'il n'y a point quelque chose de per- « manent. »

« Durum : sed levius fit patientiâ
« Quidquid corrigere est nefas. »

HORAT., lib. I, od. XXIV.

« XXVIII. De se tromper en croyant vraie la « religion chrétienne, il n'y a pas grand'chose à « perdre : mais quel malheur de se tromper en la « croyant fausse ! »

Le flamen de Jupiter, les prêtres de Cybèle, ceux d'Isis en disaient autant : le muphti, le grand lama en disent autant. Il faut donc examiner les pièces du procès.

« XXIX. Si un artisan était sûr de rêver, toutes

« les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je « crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi « qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, « qu'il serait artisan. »

Être heureux comme un roi, dit le peuple hébêté.

« XXX. Je vois bien qu'on applique les mêmes « mots dans les mêmes occasions, et que toutes « les fois que deux hommes voient, par exemple, « de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce « même objet par les mêmes mots, en disant l'un « et l'autre qu'elle est blanche; et de cette con-« formité d'application on tire une puissante con-« jecture d'une conformité d'idées; mais cela n'est « pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien « à parier pour l'affirmative. »

Il y a toujours des différences imperceptibles entre les choses les plus semblables; il n'y a jamais eu peut-être deux œufs de poule absolument les mêmes, mais qu'importe? Leibnitz devait-il faire un principe philosophique de cette observation triviale?

« XXXI. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires *des principes des choses*, *des principes* « *de la philosophie,* et autres semblables, aussi fas-« tueux en effet, quoique non en apparence, que « cet autre qui crève les yeux : *de omni scibili.*

Qui crève les yeux ne veut pas dire ici qui se montre évidemment, il signifie tout le contraire.

« XXXII. Ne cherchons donc point d'assurance « et de fermeté. Notre raison est toujours déçue

« par l'inconstance des apparences; rien ne peut « fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment « et le fuient. Cela étant bien compris, je crois « qu'on s'en tiendra au repos, chacun dans l'état « où la nature l'a placé. »

Tout cet article, d'ailleurs obscur, semble fait pour dégoûter des sciences spéculatives. En effet, un bon artiste en haute-lisse, en horlogerie, en arpentage, est plus utile que Platon.

« XXXIII. La seule comparaison que nous fe-« sons de nous au fini nous fait peine. »

Il eût plutôt fallu dire *à l'infini*. Mais souvenons-nous que ces pensées jetées au hasard étaient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre.

« XXXIV. Qu'est-ce que nos principes naturels, « sinon nos principes accoutumés? dans les enfants, « ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, « comme la chasse dans les animaux.

« Une différente coutume donnera d'autres prin-« cipes naturels. Cela se voit par expérience; et s'il « y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi « de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dé-« pend de la disposition.

« Les pères craignent que l'amour naturel des « enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature « sujette à être effacée? la coutume est une seconde « nature qui détruit la première. Pourquoi la cou-« tume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que « cette nature ne soit elle-même qu'une première « coutume, comme la coutume est une seconde « nature. »

Ces idées ont été adoptées par Locke. Il soutient qu'il n'y a nul principe inné; cependant il paraît certain que les enfants ont un instinct; celui de l'émulation, celui de la pitié, celui de mettre, dès qu'ils le peuvent, les mains devant leur visage quand il est en danger, celui de reculer pour mieux sauter, dès qu'ils sautent.

« XXXV. L'affection ou la haine change la jus-
« tice. En effet, combien un avocat, bien payé
« par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il
« plaide! »

Je compterais plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue.

« XXXVI. Je blâme également et ceux qui pren-
« nent le parti de louer l'homme, et ceux qui le
« prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent
« de le divertir, et je ne puis approuver que ceux
« qui cherchent en gémissant. »

Hélas! si vous aviez souffert le divertissement, vous auriez vécu davantage.

« XXXVII. Les stoïques disent, Rentrez au-de-
« dans de vous-mêmes, et c'est là où vous trouve-
« rez votre repos; et cela n'est pas vrai. Les autres
« disent, Sortez dehors et cherchez le bonheur en
« vous divertissant; et cela n'est pas vrai. Les ma-
« ladies viennent; le bonheur n'est ni dans nous
« ni hors de nous; il est en Dieu et en nous. »

En vous divertissant vous aurez du plaisir; et cela est très-vrai. Nous avons des maladies; Dieu a mis la petite-vérole et les vapeurs au monde.

Hélas encore! hélas! Pascal, on voit bien que vous êtes malade.

« XXXVIII. Les principales raisons des pyrrho-« niens sont que nous n'avons aucune certitude de « la vérité des principes, hors la foi et la révélation, « sinon en ce que nous les sentons naturellement « en nous. »

Les pyrrhoniens absolus ne méritaient pas que Pascal parlât d'eux.

« XXXIX. Or ce sentiment naturel n'est pas une « preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y « ayant point de certitude hors la foi, si l'homme « est créé par un Dieu bon ou par un démon mé-« chant, s'il a été de tout temps ou s'il s'est fait « par hasard, il est en doute si ces principes nous « sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incer-« tains, selon notre origine. »

La foi est une grace surnaturelle. C'est combattre et vaincre la raison que Dieu nous a donnée; c'est croire fermement et aveuglément un homme qui ose parler au nom de Dieu, au lieu de recourir soi-même à Dieu. C'est croire ce qu'on ne croit pas. Un philosophe étranger qui entendit parler de la foi, dit que c'était se mentir à soi-même. Ce n'est pas là de la certitude, c'est de l'anéantissement. C'est le triomphe de la théologie sur la faiblesse humaine.

« XL. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'es-« pace, et que les nombres sont infinis; et la raison « démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres « carrés dont l'un soit double de l'autre. »

Ce n'est point le raisonnement, c'est l'expérience et le tâtonnement qui démontrent cette singularité, et tant d'autres.

« XLI. Tous les hommes désirent d'être heu-« reux ; cela est sans exception. Quelques différents « moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce « but. Ce qui fait que l'un va à la guerre et que « l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est « dans tous les deux accompagné de différentes « vues. La volonté ne fait jamais la moindre dé-« marche que vers cet objet. C'est le motif de toutes « les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui « se tuent et qui se pendent.

« Et cependant, depuis un si grand nombre d'an-« nées, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à « ce point où tous tendent continuellement. Tous « se plaignent, princes, sujets, nobles, roturiers, « vieillards, jeunes, forts, faibles, savants, igno-« rants, sains, malades, de tout pays, de tout temps, « de tous âges et de toutes conditions. »

Je sais qu'il est doux de se plaindre ; que de tout temps on a vanté le passé pour injurier le présent ; que chaque peuple a imaginé un âge d'or, d'innocence, de bonne santé, de repos et de plaisir, qui ne subsiste plus. Cependant j'arrive de ma province à Paris ; on m'introduit dans une très-belle salle où douze cents personnes écoutent une musique délicieuse : après quoi toute cette assemblée se divise en petites sociétés qui vont faire un très-bon souper, et après ce souper elles ne sont pas absolument mécontentes de la nuit. Je vois tous les

beaux-arts en honneur dans cette ville, et les métiers les plus abjects bien récompensés, les infirmités très-soulagées, les accidents prévenus, tout le monde y jouit, ou espère jouir, ou travaille pour jouir un jour, et ce dernier partage n'est pas le plus mauvais. Je dis alors à Pascal : Mon grand homme, êtes-vous fou ?

Je ne nie pas que la terre n'ait été souvent inondée de malheurs et de crimes, et nous en avons eu notre bonne part. Mais certainement, lorsque Pascal écrivait, nous n'étions pas si à plaindre. Nous ne sommes pas non plus si misérables aujourd'hui.

Prenons toujours ceci, puisque Dieu nous l'envoie;
Nous n'aurons pas toujours tels passe-temps.

« XLII. Nous souhaitons la vérité, et ne trou-« vons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le « bonheur, et ne trouvons que misère. Nous sommes « incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bon-« heur, et nous sommes incapables et de certitude « et de bonheur. Ce désir nous est laissé tant pour « nous punir que pour nous faire sentir d'où nous « sommes tombés. »

Comment peut-on dire que le désir du bonheur, ce grand présent de Dieu, ce premier ressort du monde moral, n'est qu'un juste supplice? O éloquence fanatique!

« XLIII. Il faut avoir une pensée de derrière et « juger du tout par là, en parlant cependant comme « le peuple. »

L'auteur de l'*Éloge** est bien discret, bien re-

* Condorcet.

tenu, de garder le silence sur ces pensées de derrière. Pascal et Arnauld l'auraient-ils gardé s'ils avaient trouvé cette maxime dans les papiers d'un jésuite?

« XLIV. La plupart de ceux qui entreprennent « de prouver la Divinité aux impies commencent « d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils « y réussissent rarement. Je n'attaque pas la soli- « dité de ces preuves consacrées par l'*Écriture* « *sainte*, elles sont conformes à la raison; mais « souvent elles ne sont pas assez conformes et as- « sez proportionnées à la disposition de l'esprit de « ceux pour qui elles sont destinées.

« Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce « discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, « et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est « autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent; « c'est à eux que toute la nature parle pour son « auteur, et que les cieux annoncent la gloire de « Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est « éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire « revivre, ces personnes destituées de foi et de « charité, qui ne trouvent que ténèbres et obscu- « rité dans toute la nature, il semble que ce ne « soit pas le moyen de les ramener que de ne leur « donner pour preuve de ce grand et important su- « jet, que le cours de la lune ou des planètes, ou des « raisonnements communs, et contre lesquels ils « se sont continuellement roidis. L'endurcissement « de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de « la nature qui a retenti continuellement à leurs

« oreilles; et l'expérience fait voir que, bien loin « qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus « capable, au contraire, de les rebuter et de leur « ôter l'espérance de trouver la vérité, que de pré- « tendre les en convaincre seulement par ces sortes « de raisonnements, et de leur dire qu'ils y doivent « voir la vérité à découvert. Ce n'est pas de cette « sorte que l'*Écriture*, qui connaît mieux que nous « les choses qui sont de Dieu, en parle. »

Et qu'est-ce donc que le *Cœli enarrant gloriam Dei?*

« XLV. C'est une chose admirable que jamais « auteur canonique ne s'est servi de la nature pour « prouver Dieu; tous tendent à le faire croire, et « jamais ils n'ont dit: Il n'y a point de vide, donc « il y a un Dieu. Il fallait qu'ils fussent plus ha- « biles que les plus habiles gens qui sont venus « depuis, qui s'en sont tous servis. »

Voilà un plaisant argument: Jamais la *Bible* n'a dit comme Descartes: Tout est plein, donc il y a un Dieu.

« XLVI. On ne voit presque rien de juste ou « d'injuste qui ne change de qualité en changeant « de climat. Trois degrés d'élévation du pole ren- « versent toute la jurisprudence. Un méridien dé- « cide de la vérité. Les lois fondamentales chan- « gent. Le droit a ses époques. Plaisante justice « qu'une rivière ou une montagne borne. Vérités « au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

Il n'est point ridicule que les lois de la France et de l'Espagne diffèrent; mais il est très-imperti-

nent que ce qui est juste à Romorantin soit injuste à Corbeil; qu'il y ait quatre cents jurisprudences diverses dans le même royaume, et surtout que, dans un même parlement, on perde dans une chambre le procès qu'on gagne dans une autre chambre.

« XLVII. Se peut-il rien de plus plaisant qu'un « homme ait droit de me tuer, parce qu'il demeure « au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec « le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui? »

Plaisant n'est pas le mot propre; il fallait *Démence exécrable*.

« XLVIII. La justice est ce qui est établi, et « ainsi toutes nos lois établies seront nécessaire- « ment tenues pour justes sans être examinées, « puisqu'elles sont établies. »

Un certain peuple a eu une loi par laquelle on fesait pendre un homme qui avait bu à la santé d'un certain prince; il eût été juste de ne point boire avec cet homme, mais il était un peu dur de le pendre; cela était établi, mais cela était abominable.

« XLIX. Sans doute que l'égalité des biens est « juste. »

L'égalité des biens n'est pas juste. Il n'est pas juste que, les parts étant faites, des étrangers mercenaires qui viennent m'aider à faire mes moissons en recueillent autant que moi.

« L. Il est juste que ce qui est juste soit suivi. « Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit « suivi. »

Maximes de Hobbes.

« LI. Quelle chimère est-ce donc que l'homme! « quelle nouveauté! quel chaos! quel sujet de « contradiction! Juge de toutes choses, imbécile « ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incerti- « tude, gloire et rebut de l'univers. S'il se vante, « je l'abaisse, s'il s'abaisse je le vante, et le con- « tredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il « est un monstre incompréhensible. »

Vrai discours de malade.

« LII. Tout ce que nous voyons du monde n'est « qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la « nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de « ses espaces. Nous avons beau enfler nos concep- « tions, nous n'enfantons que des atomes au prix « de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, « dont le centre est partout, la circonférence nulle « part. »

Cette belle expression est de Timée de Locres*; Pascal était digne de l'inventer, mais il faut rendre à chacun son bien.

« LIII. Qu'est-ce que l'homme dans la nature? « Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard « du néant, un milieu entre rien et tout. Il est in- « finiment éloigné des deux extrêmes; et son être « n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré « que de l'infini où il est englouti. Son intelligence « tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le « même rang que son corps dans l'étendue de la « nature; et tout ce qu'elle peut faire est d'aper-

* De Mercure Trismégiste, ainsi que déjà il a été dit ailleurs.

« cevoir quelque apparence du milieu des choses, « dans un désespoir éternel de n'en connaître ni le « principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du « néant et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre « ces étonnantes démarches? L'auteur de ces mer- « veilles les comprend; nul autre ne peut le faire.

« Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, « se trouve en toutes nos puissances.

« Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop « de bruit nous assourdit, trop de lumière nous « éblouit, trop de distance et trop de proximité « empêchent la vue, trop de longueur et trop de « brièveté obscurcissent un discours, trop de plai- « sir incommode, trop de consonnances déplai- « sent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni « l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont « ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sen- « tons plus, nous en souffrons : trop de jeunesse « et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et « trop peu de nourriture troublent ses actions; « trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les « choses extrêmes sont pour nous comme si elles « n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur « égard; elles nous échappent, ou nous à elles.

« Voilà notre état véritable; c'est ce qui resserre « nos connaissances en de certaines bornes que « nous ne passons pas; incapables de savoir tout et « d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un « milieu vaste, toujours incertains, et flottants « entre l'ignorance et la connaissance; et si nous « pensons aller plus avant, notre objet branle et

« échappe à nos prises ; il se dérobe et fuit d'une « fuite éternelle : rien ne peut l'arrêter. C'est notre « condition naturelle, et toutefois la plus contraire « à notre inclination. Nous brûlons du désir d'ap- « profondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève « jusqu'à l'infini ; mais tout notre édifice craque, « et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

Cette éloquente tirade ne prouve autre chose, sinon que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait parce que Dieu seul peut être parfait ; ou, pour mieux dire, l'homme est borné, et Dieu ne l'est pas.

« LIV. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent « avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le « lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et « moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et « peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi. »

Oui, vous couriez après la gloire de passer un jour pour le fléau des jésuites, le défenseur de Port-Royal, l'apôtre du jansénisme, le réformateur des chrétiens.

« LV. Les belles actions cachées sont les plus esti- « mables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'his- « toire, elles me plaisent fort ; mais enfin elles n'ont « pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été « sues ; et ce peu par où elles ont paru en diminue « le mérite ; car c'est là le plus beau, d'avoir voulu « les cacher. »

Et comment l'histoire en a-t-elle pu parler, si on ne les a pas sues ?

« LVI. Les inventions des hommes vont en avan-

« çant de siècle en siècle. La bonté et la malice du « monde en général reste la même. »

Je voudrais qu'on examinât quel siècle a été le plus fécond en crimes, et par conséquent en malheurs. L'auteur de la *Félicité publique* a eu cet objet en vue, et a dit des choses bien vraies et bien utiles.

« LVII. La nature nous rendant toujours mal- « heureux en tous états, nos désirs nous figurent « un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où « nous sommes, les plaisirs de l'état où nous ne « sommes pas. »

La nature ne nous rend pas toujours malheureux. Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre.

« LVIII. Je mets en fait que si tous les hommes « savaient exactement ce qu'ils disent les uns des « autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le « monde. »

Dans l'excellente comédie du *Plain dealer*, l'homme au franc procédé (excellente à la manière anglaise), le Plain dealer dit à un personnage : Tu te prétends mon ami; voyons, comment le prouverais-tu? — Ma bourse est à toi. — Et à la première fille venue. Bagatelle. — Je me battrais pour toi. — Et pour un démenti. Ce n'est pas là un grand sacrifice. — Je dirai du bien de toi à la face de ceux qui te donneront des ridicules. — Oh! si cela est, tu m'aimes.

« LIX. L'ame est jetée dans le corps pour y faire « un séjour de peu de durée. »

Pour dire *l'ame est jetée*, il faudrait être sûr qu'elle est substance et non qualité. C'est ce que presque personne n'a recherché, et c'est par où il faudrait commencer en métaphysique, en morale, etc.

« LX. Le plus grand des maux est les guerres « civiles. Elles sont sûres si on veut récompenser « le mérite; car tous diraient qu'ils méritent. »

Cela mérite explication. Guerre civile si le prince de Conti dit, J'ai autant de mérite que le grand Condé; si Retz dit, Je vaux mieux que Mazarin; si Beaufort dit, Je l'emporte sur Turenne, et s'il n'y a personne pour les mettre à leur place. Mais quand Louis XIV arrive, et dit, Je ne récompenserai que le mérite, alors plus de guerre civile.

« LXI. Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à « cause qu'ils ont plus de raison? Non; mais plus « de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et « les anciennes opinions? Est-ce qu'elles sont plus « saines? Non; mais elles sont uniques, et nous « ôtent la racine de diversité. »

Cet article a besoin encore plus d'explication, et semble n'en pas mériter.

« LXII. La force est la reine du monde, et non « pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de « la force. »

Idem.

« LXIII. Que l'on a bien fait de distinguer les « hommes par l'extérieur plutôt que par les qua- « lités intérieures! Qui passera de nous deux? qui « cédera la place à l'autre? Le moins habile? Mais

« je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre « sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un. « Cela est visible. Il n'y a qu'à compter; c'est à moi « à céder. »

Non. Turenne avec un laquais sera respecté par un traitant qui en aura quatre.

« LXIV. La puissance des rois est fondée sur la « raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur « la folie. La plus grande et la plus importante « chose du monde a pour fondement la faiblesse, « et ce fondement-là est admirablement sûr; car il « n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple « sera faible; ce qui est fondé sur la seule raison « est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse. »

Trop mal énoncé.

« LXV. Nos magistrats ont bien connu ce mys- « tère. Leurs robes rouges, leurs hermines.... tout « cet appareil auguste était nécessaire. »

Les sénateurs romains avaient le laticlave.

« LXVI. * Si les médecins n'avaient des soutanes « et des mules, et que les docteurs n'eussent des « bonnets carrés et des robes trop amples de quatre « parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui « ne peut résister à cette montre authentique. Les « seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la « sorte, parce qu'en effet leur part est plus essen- « tielle. »

Aujourd'hui c'est tout le contraire; on se moquerait d'un médecin qui viendrait tâter le pouls

* Cette pensée est déjà ci-dessus, page 346.

et contempler votre chaise percée en soutane. Les officiers de guerre, au contraire, vont partout avec leurs uniformes et leurs épaulettes.

« LXVII. Les Suisses s'offensent d'être dits gen-
« tilshommes, et prouvent la roture de race pour
« être jugés dignes de grands emplois. »

Pascal était mal informé. Il y avait de son temps, et il y a encore dans le sénat de Berne, des gentilshommes aussi anciens que la maison d'Autriche; ils sont respectés; ils sont dans les charges; il est vrai qu'ils n'y sont pas par droit de naissance, comme les nobles y sont à Venise. Il faut même, à Bâle, renoncer à sa noblesse pour entrer dans le sénat.

« LXVIII. Les effets sont comme sensibles, et
« les raisons sont visibles seulement à l'esprit; et
« quoique ce soit par l'esprit que ces effets-là se
« voient, cet esprit est, à l'égard de l'esprit qui
« voit les causes, comme les sens corporels sont
« à l'égard de l'esprit. »

Mal énoncé.

« LXIX. Le respect est, incommodez-vous : cela
« est vain en apparence, mais très-juste; car c'est
« dire : Je m'incommoderais bien, si vous en aviez
« besoin, puisque je le fais sans que cela vous
« serve, outre que le respect est pour distinguer
« les grands. Or, si le respect était d'être dans un
« fauteuil, on respecterait tout le monde, et ainsi
« on ne distinguerait pas; mais étant incommodé
« on distingue fort bien. »

Mal énoncé.

« LXX. Être brave* n'est pas trop vain ; c'est « montrer qu'un grand nombre de gens travaillent « pour soi ; c'est montrer par ses cheveux qu'on a « un valet de chambre, un parfumeur, etc., par son « rabat, le fil et le passement, etc.

« Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un « simple harnois d'avoir plusieurs bras à son ser- « vice. »

Mal énoncé.

« LXXI. Cela est admirable : on ne veut pas que « j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de « sept à huit laquais. Eh ! quoi ! il me fera donner « les étrivières si je ne le salue. Cet habit, c'est une « force ; il n'en est pas de même d'un cheval bien « enharnaché à l'égard d'un autre. »

Bas et indigne de Pascal.

« LXXII. Tout instruit l'homme de sa condition ; « mais il faut bien entendre ; car il n'est pas vrai « que Dieu se découvre en tout, et il n'est pas vrai « qu'il se cache en tout, mais il est vrai tout en- « semble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et « qu'il se découvre à ceux qui le cherchent, parce « que les hommes sont tout ensemble indignes de « Dieu et capables de Dieu ; indignes par leur cor- « ruption, capables par leur première nature.

« S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette pri- « vation éternelle serait équivoque, et pourrait « aussi bien se rapporter à l'absence de toute Di- « vinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes « de le connaître ; mais de ce qu'il paraît quelque-

* Bien mis.

« fois et non toujours, cela ôte l'équivoque. S'il « paraît une fois, il est toujours; et ainsi on ne « peut en conclure autre chose sinon qu'il y a un « Dieu, et que les hommes en sont indignes.

« S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sen- « tirait pas sa corruption. S'il n'y avait point de « lumière, l'homme n'espérerait point de remède. « Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour « nous, que Dieu soit caché en partie, et décou- « vert en partie, puisqu'il est également dangereux « à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa « misère, et de connaître sa misère sans connaître « Dieu.

« Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la « misère de l'homme ou la miséricorde de Dieu; « ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la « puissance de l'homme avec Dieu. »

« Tout l'univers apprend à l'homme ou qu'il est « corrompu ou qu'il est racheté. Tout lui apprend « sa grandeur ou sa misère. »

Ces articles me semblent de grands sophismes. Pourquoi imaginer toujours que Dieu, en fesant l'homme, s'est appliqué à exprimer grandeur et misère? quelle pitié! *Scilicet is superis labor est!*

« LXXIII. S'il ne fallait rien faire que pour le « certain, on ne devrait rien faire pour la religion; « car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses « fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les « batailles! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire « du tout; car rien n'est certain; et il y a plus de « certitude à la religion, qu'à l'espérance que nous

« voyions le jour de demain. Car il n'est pas cer-
« tain que nous voyions demain ; mais il est certai-
« nement possible que nous ne le voyions pas. On
« n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est
« pas certain qu'elle soit ; mais qui osera dire qu'il
« est certainement possible qu'elle ne soit pas ? Or,
« quand on travaille pour demain et pour l'incer-
« tain, on agit avec raison. »

Vous avez épuisé votre esprit en arguments pour nous prouver que votre religion est certaine, et maintenant vous nous assurez qu'elle n'est pas certaine ; et après vous être si étrangement contredit, vous revenez sur vos pas ; vous dites qu'on ne peut avancer « qu'il soit possible que la religion chré-« tienne soit fausse. » Cependant, c'est vous-même qui venez de nous dire qu'il est possible qu'elle soit fausse, puisque vous avez déclaré qu'elle est incertaine.

« LXXIV. Commencez par plaindre les incré-
« dules : ils sont assez malheureux : il ne faudrait
« les injurier qu'au cas que cela servît ; mais cela
« leur nuit. »

Et vous les avez injuriés sans cesse ; vous les avez traités comme des jésuites ! Et en leur disant tant d'injures, vous convenez que les vrais chrétiens ne peuvent rendre raison de leur religion ; que s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole ; que leur religion est une sottise ; que si elle est vraie, c'est parce qu'elle est une sottise. O profondeur d'absurdités !

« LXXV. A ceux qui ont de la répugnance pour

« la religion, il faut commencer par leur montrer « qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite, « qu'elle est vénérable, et en donner du respect; « après, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle « fût vraie; et puis montrer par des preuves incon- « testables, qu'elle est vraie; faire voir son antiquité « et sa sainteté par sa grandeur et par son élévation; « et enfin qu'elle est aimable parce qu'elle promet « le vrai bien. »

Ne voyez-vous pas, ô Pascal! que vous êtes un homme de parti, qui cherchez à faire des recrues?

« LXXVI. Il ne faut pas se méconnaître, nous « sommes corps autant qu'esprit : et de là vient « que l'instrument par lequel la persuasion se fait « n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t- « il peu de choses démontrées! les preuves ne « convainquent que l'esprit. La coutume fait nos « preuves les plus fortes. Elle incline les sens, qui « entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a dé- « montré qu'il fera demain jour, et que nous mour- « rons! et qu'y a-t-il de plus universellement cru? « c'est donc la coutume qui nous en persuade; « c'est elle qui fait tant de Turcs et de païens; c'est « elle qui fait les métiers, les soldats, etc., etc. »

Coutume n'est pas ici le mot propre. Ce n'est pas par coutume qu'on croit qu'il fera jour demain; c'est par une extrême probabilité. Ce n'est point par les sens, par le corps que nous nous attendons à mourir, mais notre raison, sachant que tous les hommes sont morts, nous convainc que nous mourrons aussi. L'éducation, la coutume fait

sans doute des musulmans et des chrétiens, comme le dit Pascal ; mais la coutume ne fait pas croire que nous mourrons, comme elle nous fait croire à Mahomet ou à Paul, selon que nous avons été élevés à Constantinople ou à Rome. Ce sont choses fort différentes.

« LXXVII. La vraie religion doit avoir pour « marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien « juste. Et cependant aucune autre que la nôtre « ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la « concupiscence de l'homme, et l'impuissance où « il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit « y avoir apporté les remèdes, dont la prière est « le principal. Notre religion a fait tout cela ; et « nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer « et de le suivre. »

Épictète esclave, et Marc-Aurèle empereur, parlent continuellement d'aimer Dieu et de le suivre.

« LXXVIII. Dieu étant caché, toute religion qui « ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable. »

Pourquoi vouloir toujours que Dieu soit caché? On aimerait mieux qu'il fût manifeste.

« LXXIX. C'est en vain, ô hommes! que vous « cherchez dans vous-mêmes le remède à vos mi- « sères : toutes vos lumières ne peuvent arriver « qu'à connaître que ce n'est point en vous que « vous trouverez ni la vérité, ni le bien. Les phi- « losophes vous l'ont promis ; ils n'ont pu le faire. « Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni « quel est votre véritable état. Comment auraient- « ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne

« les ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu, « et la concupiscence, qui vous attache à la terre; « et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins « une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu « pour objet, ce n'a été que pour exercer votre « orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes « semblables par votre nature. Et ceux qui ont vu « la vanité de cette prétention vous ont jetés dans « l'autre précipice, en vous fesant entendre que « votre nature était pareille à celle des bêtes, et « vous ont portés à chercher votre bien dans les « concupiscences qui sont le partage des animaux. « Ce n'est pas le moyen de vous instruire de vos « injustices; n'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je (la sagesse de Dieu) suis « celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous « apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus « maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai « créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai « rempli de lumières et d'intelligence. Je lui ai « communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil « de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il « n'était pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni « dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans « tomber dans la présomption. »

Ce furent les premiers brachmanes qui inventèrent le roman théologique de la chute de l'homme, ou plutôt des anges : et cette cosmogonie, aussi ingénieuse que fabuleuse, a été la source de toutes

les fables sacrées qui ont inondé la terre. Les sauvages de l'Occident, policés si tard, et après tant de révolutions et après tant de barbaries, n'ont pu en être instruits que dans nos derniers temps. Mais il faut remarquer que vingt nations de l'Orient ont copié les anciens brachmanes, avant qu'une de ces mauvaises copies, j'ose dire la plus mauvaise de toutes, soit parvenue jusqu'à nous.

« LXXX. Je vois des multitudes de religions en « plusieurs endroits du monde, et dans tous les « temps. Mais elles n'ont ni morale qui puisse me « plaire, ni preuves capables de m'arrêter. »

La morale est partout la même, chez l'empereur Marc-Aurèle, chez l'empereur Julien, chez l'esclave Épictète que vous-même admirez, dans saint Louis et dans Bondocdar son vainqueur, chez l'empereur de la Chine Kien-Long, et chez le roi de Maroc.

« LXXXI. Mais en considérant ainsi cette incon« stante et bizarre variété de mœurs et de croyances « dans les divers temps, je trouve en une petite « partie du monde, un peuple particulier, séparé « de tous les autres peuples de la terre, et dont les « histoires précèdent de plusieurs siècles les plus « anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce « peuple grand et nombreux qui adore un seul « Dieu et qui se conduit par une loi qu'ils disent « tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les « seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mys« tères; que tous les hommes sont corrompus, et « dans la disgrace de Dieu; qu'ils sont tous aban-

« donnés à leurs sens et à leur propre esprit, et « que de là viennent les étranges égarements et les « changements continuels qui arrivent entre eux, « et de religion et de coutume, au lieu qu'eux de-« meurent inébranlables dans leur conduite; mais « que Dieu ne laissera pas éternellement les autres « peuples dans ces ténèbres, qu'il viendra un libé-« rateur pour tous, qu'ils sont au monde pour l'an-« noncer, qu'ils sont formés exprès pour être les « hérauts de ce grand avénement et pour appeler « tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de « ce libérateur. »

Peut-on s'aveugler à ce point et être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! Grand Dieu! un reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux et usuriers, serait le dépositaire de tes secrets! cette horde barbare serait plus ancienne que les sages Chinois, que les brachmanes qui ont enseigné la terre, que les Égyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monuments! cette chétive nation serait digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules et atroces, quelques contes absurdes infiniment au-dessous des fables indiennes et persanes! Et c'est cette horde d'usuriers fanatiques qui vous en impose, ô Pascal! et vous donnez la torture à votre esprit, vous falsifiez l'histoire, et vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit! vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! et cela pour plaire à quelques jansénistes qui ont subju-

gué votre imagination ardente, et perverti votre raison supérieure.

« LXXXII. C'est un peuple tout composé de « frères; et au lieu que tous les autres sont formés « de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-« ci, quoique si étrangement abondant, est tout « sorti d'un seul homme. »

Il n'est point étrangement abondant; on a calculé qu'il n'existe pas aujourd'hui six cent mille individus juifs.

« LXXXIII. Ce peuple est le plus ancien qui soit « dans la connaissance des hommes; ce qui me « semble devoir lui attirer une vénération parti-« culière, et principalement dans la recherche que « nous fesons, puisque si Dieu s'est de tout temps « communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il « faut recourir pour en savoir la tradition. »

Certes, ils ne sont pas antérieurs aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Perses leurs maîtres, aux Indiens, inventeurs de la théogonie. On peut faire comme on veut sa généalogie; ces vanités impertinentes sont aussi méprisables que communes; mais un peuple ose-t-il se dire plus ancien que des peuples qui ont eu des villes et des temples plus de vingt siècles avant lui?

« LXXXIV. La création du monde commençant à « s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contem-« porain. »

Contemporain : ah!

« LXXXV. Moïse était habile homme; cela est « clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il eût

« fait en sorte qu'on n'eût pu le convaincre de trom-
« perie. Il a fait tout le contraire, car s'il eût dé-
« bité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en
« eût pu reconnaître l'imposture. »

Oui, s'il avait écrit en effet ces fables dans un désert pour deux ou trois millions d'hommes qui eussent eu des bibliothèques : mais si quelques lévites avaient écrit ces fables plusieurs siècles après Moïse, comme cela est vraisemblable et vrai...

De plus, y a-t-il une nation chez laquelle on n'ait pas débité des fables?

« LXXXVI. Au temps où il écrivait ces choses,
« la mémoire devait encore en être toute récente
« dans l'esprit de tous les Juifs. »

Les Égyptiens, Syriens, Chaldéens, Indiens, n'ont-ils pas donné des siècles de vie à leurs héros, avant que la petite horde juive, leur imitatrice, existât sur la terre?

« LXXXVII. Il est impossible d'envisager toutes
« les preuves de la religion chrétienne, ramassées
« ensemble, sans en ressentir la force à laquelle
« nul homme raisonnable ne peut résister.

« Que l'on considère son établissement : qu'une
« religion si contraire à la nature se soit établie
« par elle-même, si doucement, sans aucune force
« ni contrainte, et si fortement néanmoins, qu'au-
« cuns tourments n'ont pu empêcher les martyrs de
« la confesser; et que tout cela se soit fait non-
« seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais
« malgré tous les princes de la terre qui l'ont com-
« battue. »

Heureusement il fut dans les décrets de la divine Providence que Dioclétien protégeât notre sainte religion pendant dix-huit années avant la persécution commencée par Galérius, et qu'ensuite Constancius le Pâle, et enfin Constantin, la missent sur le trône.

« LXXXVIII. Les philosophes païens se sont « quelquefois élevés au-dessus du reste des hommes « par une manière de vivre plus réglée et par des « sentiments qui avaient quelque conformité avec « ceux du christianisme; mais ils n'ont jamais re- « connu pour vertu ce que les chrétiens appellent « humilité. »

Cela s'appelait *Tapeinôma* chez les Grecs : Platon la recommande; Épictète encore davantage*.

« LXXXIX. Que l'on considère cette suite mer- « veilleuse de prophètes qui se sont succédé les uns « aux autres pendant deux mille ans, et qui ont « tous prédit en tant de manières différentes jus- « qu'aux moindres circonstances de la vie de Jésus- « Christ, de sa mort, de sa résurrection, etc. »

Mais que l'on considère aussi cette suite ridicule de prétendus prophètes qui tous annoncent le contraire de Jésus-Christ, selon ces Juifs, qui seuls entendent la langue de ces prophètes.

« XC. Enfin, que l'on considère la sainteté de « cette religion, sa doctrine, qui rend raison de « tout, jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent « dans l'homme, et toutes les autres choses singu- « lières, surnaturelles et divines qui y éclatent de

* Voyez ci-après le n° XCI.

« toutes parts ; et qu'on juge, après tout cela, s'il « est possible de douter que la religion chrétienne « soit la seule véritable, et si jamais aucune autre « a rien eu qui en approchât. »

Lecteurs sages, remarquez que ce coryphée des jansénistes n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée et plus mâle. Port-royalistes et ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes ; tous ont crié : Croyez aux livres juifs dictés par Dieu même, et détestez le judaïsme; chantez les prières juives que vous n'entendez point, et croyez que le peuple de Dieu a condamné votre Dieu à mourir à une potence ; croyez que votre Dieu juif, la seconde personne de Dieu, co-éternel avec Dieu le père, est né d'une vierge juive, a été engendré par une troisième personne de Dieu, et qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes; croyez qu'étant mort par le supplice le plus infame, il a, par ce supplice même, ôté de dessus la terre tout péché et tout mal, quoique depuis lui et en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes et de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-Royal et les fanatiques jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthousiasme; et en même temps ils se sont fait une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions de possédés ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles de ces énergumènes, nommés *papistes* et *calvinistes*, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, et qui se poursuivirent par le fer, par la flamme et par le poison pendant deux cents années pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe que l'on commit les massacres d'Irlande et de la Saint-Barthélemi; que ce fut après la messe et pour la messe qu'on égorgea tant d'innocents, tant de mères, tant d'enfants dans la croisade contre les Albigeois; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas, les convulsionnaires qui restent encore en feraient tout autant s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de Damiens.

O Pascal! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes, sur des mystères qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre et éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

« XCI. Il (Épictète) montre en mille manières « ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit « humble. »

Si Épictète a voulu que l'homme fût humble, vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été recommandée que chez nous*.

« XCII. L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a « pas fait tant de continents que celui de son ivro- « gnerie a fait d'intempérants. On n'a pas de honte « de n'être pas aussi vicieux que lui. »

Il aurait fallu dire d'*être aussi vicieux que lui*** ; cet article est trop trivial et indigne de Pascal. Il est clair que si un homme est plus grand que les autres, ce n'est pas parce que ses pieds sont aussi bas, mais parce que sa tête est plus élevée.

« XCIII. J'ai craint que je n'eusse mal écrit me « voyant condamné, mais l'exemple de tant de « pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est « plus permis de bien écrire. Toute l'inquisition « est corrompue ou ignorante. Il est meilleur d'o- « béir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien, « je n'espère rien. Le Port-Royal craint, et c'est « une mauvaise politique de les séparer ; car quand « ils ne craindront plus, ils se feront plus craindre.

« L'inquisition et la société sont les deux fléaux « de la vérité.

« Le silence est la plus grande persécution. Ja- « mais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut « vocation. Mais ce n'est pas des arrêts du conseil

* Voyez le n° LXXXVIII.

** Ici une ligne manquait dans l'édition de 1776 sur laquelle Voltaire fit ses notes. Le texte a été rétabli depuis dans l'édition des *Pensées* publiée par M. Renouard ; il porte : « *On n'a pas de honte de n'être pas aussi* vertueux que lui ; et il semble excusable de n'être pas plus *vicieux que lui.* »

« qu'il faut apprendre si l'on est appelé, c'est de la « nécessité de parler. »

Dans ces articles on voit l'homme de parti un peu emporté. Si quelque chose peut justifier Louis XIV d'avoir persécuté les jansénistes, ce sont assurément ces derniers articles.

« XCIV. Si mes lettres * sont condamnées à « Rome, ce que j'y condamne est condamné dans « le ciel. »

Hélas! le ciel, composé d'étoiles et de planètes, dont notre globe est une partie imperceptible, ne s'est jamais mêlé des querelles d'Arnauld avec la Sorbonne, et de Jansénius avec Molina.

* Les *Lettres provinciales*.

FIN DES REMARQUES SUR LES PENSÉES DE PASCAL.



PROFESSION DE FOI DES THÉISTES,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

1768.

(AU ROI DE PRUSSE.)

O vous qui avez su porter sur le trône la philosophie et la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enseigné les arts de la paix comme ceux de la guerre ! joignez votre voix à la nôtre, et que la vérité puisse triompher comme vos armes.

Nous sommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeler théistes ; nous osons en attester le dieu unique que nous servons. Si l'on pouvait rassembler tous ceux qui, sans examen, se laissent entraîner aux divers dogmes des sectes où ils sont nés, s'ils sondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur simple raison, la terre serait couverte de nos semblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme absolument étranger au monde qui ose nous démentir quand nous dirons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, siégeant dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les Églises, répandus dans toutes les professions, revêtus enfin de la puissance suprême.

Notre religion est sans doute divine, puisqu'elle a été gravée dans nos cœurs par Dieu même, par ce maître de la raison universelle, qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare, et à nous : Adore-moi, et sois juste.

Notre religion est aussi ancienne que le monde, puisque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, soit que ces premiers hommes se soient appelés Adimo et Procriti dans une partie de l'Inde, et Brama dans l'autre, ou Prométhée et Pandore chez les Grecs, ou Oshireth et Isheth chez les Égyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'Éon ; soit qu'enfin on veuille admettre les noms d'Adam et d'Ève donnés à ces premières créatures dans la suite des temps par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un seul Dieu, auquel elles ont rendu un culte simple et sans mélange, qui ne put être infecté d'abord de dogmes superstitieux.

Notre religion, ô grand homme! est donc la seule qui soit universelle, comme elle est la plus antique et la seule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille sectes différentes, le théisme est la base de vos édifices fantastiques; c'est sur notre vérité que vous avez fondé vos absurdités. Enfants ingrats, nous sommes vos pères, et vous nous reconnaissez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de Dieu.

Nous adorons depuis le commencement des

choses la Divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu et vengeresse du crime; jusque-là tous les hommes sont d'accord, tous répètent après nous cette confession de foi.

Le centre où tous les hommes se réunissent dans tous les temps et dans tous les lieux est donc la vérité, et les écarts de ce centre sont donc le mensonge.

QUE DIEU EST LE PÈRE DE TOUS LES HOMMES.

Si Dieu a fait les hommes, tous lui sont également chers, comme tous sont égaux devant lui; il est donc absurde et impie de dire que le père commun a choisi un petit nombre de ses enfants pour exterminer les autres en son nom.

Or les auteurs des livres juifs ont poussé leur extravagante fureur jusqu'à oser dire que dans des temps très-récents par rapport aux siècles antérieurs, le Dieu de l'univers choisit un petit peuple barbare, esclave chez les Égyptiens, non pas pour le faire régner sur la fertile Égypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de leurs injustes maîtres, mais pour qu'il allât à deux cent cinquante milles de Memphis, égorger, exterminer de petites peuplades voisines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, et sur lesquelles il n'avait pas plus de droit que sur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur; donc ils ont écrit des livres absurdes et impies.

Dans ces livres remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de sept

cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus méprisables que les contes arabes et persans, il est rapporté que le Dieu de l'univers descendit dans un buisson, pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans : « Otez vos souliers... que « chaque femme de votre horde demande à sa voi- « sine, à son hôtesse, des vases d'or et d'argent, « des robes, et vous volerez les Égyptiens[a].

« Et je vous prendrai pour mon peuple, et je « serai votre Dieu[b].

« Et j'endurcirai le cœur du pharaon, *du roi*[c].

« Si vous observez mon pacte, vous serez mon « peuple particulier sur tous les autres peuples[d]. »

Josué parle ainsi expressément à la horde hébraïque : « S'il vous paraît mal de servir Adonaï, l'op- « tion vous est donnée ; choisissez aujourd'hui ce « qu'il vous plaira ; voyez qui vous devez servir, « ou les dieux que vos pères ont adorés dans la Mé- « sopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens, « chez qui vous habitez[e]. »

Il est bien évident par ces passages, et par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaissaient plusieurs dieux ; que chaque peuplade avait le sien ; que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il est même dit dans *Ezéchiel*, dans *Amos*, dans le *Discours de saint Etienne*, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu Adonaï dans le désert ; mais Remphan et Kium.

[a] Exode, III, 5, 22. — [b] Ibid, VI, 7. — [c] Ibid, VII, 3. — [d] Ibid, XIX, 5. — [e] Josué, XXIV, 15.

Le même Josué continue, et leur dit : « Adonaï « est fort et jaloux. »

N'est-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur Adonaï une espèce de roi visible aux chefs du peuple, invisible au peuple, jaloux des rois voisins, et tantôt vainqueur, tantôt vaincu ?

Qu'on remarque surtout ce passage des *Juges* : « Adonaï marcha avec Juda, et se rendit maître « des montagnes, mais il ne put exterminer les ha-« bitants des vallées, parce qu'ils abondaient en « chariots armés de faux[a]. »

Nous n'insisterons pas ici sur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jérusalem les peuples avaient, comme à Babylone, des chars de guerre dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes ; nous nous bornons à démontrer que le dieu des Juifs était un dieu local, qui pouvait quelque chose sur les montagnes, et rien sur les vallées ; idée prise de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées et les fleuves.

Et si on nous objecte que dans le premier chapitre de la *Genèse*, Dieu a fait le ciel et la terre, nous répondons que ce chapitre n'est qu'une imitation de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens, très-antérieurs à l'établissement des Juifs en Syrie ; que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux, qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut surtout bien re-

[a] Juges, I, 19.

marquer que l'aventure d'Adam et d'Ève n'est rappelée dans aucun des livres hébreux, et que le nom d'Ève ne se trouve que dans *Tobie*, qui est regardé comme apocryphe par toutes les communions protestantes et par les savants catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu juif n'était qu'un dieu local, la voici : un brigand nommé Jephté, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites : « Ce que possède « Chamos votre dieu ne vous appartient-il pas de « droit? laissez-nous donc posséder ce qu'Adonaï « notre dieu a obtenu par ses victoires [a]. »

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre : c'est bien en vain que le trop simple Calmet veut, après des commentateurs de mauvaise foi, éluder une vérité si claire. Il en résulte qu'alors le petit peuple juif, ainsi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers, c'est ainsi que Mars combattit pour les Troyens, et Minerve pour les Grecs; c'est ainsi que parmi nous saint Denys est le protecteur de la France, et que saint George l'a été de l'Angleterre. C'est ainsi que partout on a déshonoré la Divinité.

DES SUPERSTITIONS.

Que la terre entière s'élève contre nous, si elle l'ose, nous l'appelons à témoin de la pureté de notre sainte religion. Avons-nous jamais souillé notre culte par aucune des superstitions que les

[a] Juges, XI, 24.

nations se reprochent les unes aux autres? On voit les Perses, plus excusables que leurs voisins, vénérer dans le soleil l'image imparfaite de la Divinité qui anime la nature; les Sabéens adorent les étoiles; les Phéniciens sacrifient aux vents; la Grèce et Rome sont inondées de dieux et de fables; les Syriens adorent un poisson. Les Juifs, dans le désert, se prosternent devant un serpent d'airain; ils adorèrent réellement un coffre que nous appelons *arche*, imitant en cela plusieurs nations qui promenaient leurs petits marmousets sacrés dans des coffres; témoin les Égyptiens, les Syriens; témoin le coffre dont il est parlé dans l'*Ane d'or d'Apulée*[a]; témoin le coffre ou l'arche de Troie, qui fut pris par les Grecs, et qui tomba en partage à Euripide[b].

Les Juifs prétendaient que la verge d'Aaron et un boisseau de manne étaient conservés dans leur saint coffre; deux bœufs le traînaient dans une charrette; le peuple tombait devant lui la face contre terre, et n'osait le regarder. Adonaï fit un jour mourir de mort subite cinquante mille soixante-dix Juifs, pour avoir porté la vue sur son coffre, et se contenta de donner des hémorroïdes aux Philistins qui avaient pris son coffre, et d'envoyer des rats dans leurs champs[c], jusqu'à ce que ces Philistins lui eussent présenté cinq figures de rats d'or, et cinq figures de trou du cul d'or, en lui rendant son coffre. O terre! ô nations! ô vérité sainte! est-

[a] Apul., liv. IX et XI. — [b] Pausanias, liv. VII. — [c] Premier livre des Rois ou de Samuel, ch. V et VI.

il possible que l'esprit humain ait été assez abruti pour imaginer des superstitions si infames et des fables si ridicules?

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les figures en horreur par l'ordre de leur Dieu même, conservaient pourtant dans leur sanctuaire, dans leur saint des saints, deux chérubins qui avaient des faces d'homme et des mufles de bœuf avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, et en même temps de plus puéril? n'est-il pas bien agréable à l'Être des êtres de brûler sur une pierre des boyaux et des pieds d'animaux [a]? Qu'en peut-il résulter, qu'une puanteur insupportable? est-il bien divin de tordre le cou à un oiseau, de lui casser une aile, de tremper un doigt dans le sang, et d'en arroser sept fois l'assemblée [b]?

Où est le mérite de mettre du sang sur l'orteil de son pied droit, et au bout de son oreille droite, et sur le pouce de la main droite [c]?

Mais ce qui n'est pas si puéril, c'est ce qui est raconté dans une très-ancienne vie de Moïse écrite en hébreu et traduite en latin. C'est l'origine de la querelle entre Aaron et Coré.

« Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis; elle « la tondit pour la première fois; aussitôt Aaron « arrive, et emporte la toison, en disant : Les pré- « mices de la laine appartiennent à Dieu. La veuve « en pleurs vient implorer la protection de Coré « qui, ne pouvant obtenir d'Aaron la restitution de

[a] Lévit., ch. I. — [b] Ibid., ch. IV et V. — [c] Ibid., ch. VIII.

« la laine, en paie le prix à la veuve. Quelque temps « après sa brebis fait un agneau. Aaron ne manque « pas de s'en emparer. Il est écrit, dit-il, que tout « premier né appartient à Dieu. La bonne femme « va se plaindre à Coré, et Coré ne peut obtenir « justice pour elle. La veuve outrée tue sa brebis. « Aaron revient sur-le-champ, prend le ventre, l'é- « paule et la tête, selon l'ordre de Dieu. La veuve « au désespoir dit anathème à sa brebis. Aaron « dans l'instant revient l'emporter tout entière : « tout ce qui est anathème, dit-il, appartient au « pontife [a]. » Voilà en peu de mots l'histoire de beaucoup de prêtres : nous entendons les prêtres de l'antiquité ; car pour ceux d'aujourd'hui, nous avouons qu'il en est de sages et de charitables pour qui nous sommes pénétrés d'estime.

Ne nous appesantissons pas sur les superstitions odieuses de tant d'autres nations; toutes en ont été infectées, excepté les lettrés chinois, qui sont les plus anciens théistes de la terre. Regardez ces malheureux Égyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais et leurs temples, ont rendus si célèbres; c'est aux pieds de ces monuments presque éternels qu'ils adoraient des chats et des crocodiles. S'il est aujourd'hui une religion qui ait surpassé ces excès monstrueux, c'est ce que nous laissons à examiner à tout homme raisonnable.

Se mettre à la place de Dieu, qui a créé l'homme, créer Dieu à son tour, faire ce Dieu avec de la farine et quelques paroles, diviser ce Dieu en mille

[a] Page 165.

dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne sont qu'un Dieu en chair et en os; créer son sang avec du vin, quoique le sang soit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps de Dieu; anéantir ce vin, manger ce Dieu et boire son sang, voilà ce que nous voyons dans quelques pays, où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Égyptiens.

Si on nous racontait un pareil excès de bêtise et d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots et des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose; nous renverrions une telle relation au pays des fables; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent, et des sages qui se taisent. Que fesons-nous à l'aspect de ces sacriléges? nous prions l'Être éternel pour ceux qui les commettent; si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, et entrent dans le plan de sa providence.

DES SACRIFICES DE SANG HUMAIN.

Avons-nous jamais été coupables de la folle et horrible superstition de la magie, qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, et aux prétendus dieux infernaux, les membres sanglants de tant de jeunes gens et de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires? Aujourd'hui même encore les habitants des rives du Gange, de l'Indus, et des côtes

de Coromandel, mettent le comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches et belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations, ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant, après des siècles d'un théisme pur et sans tache, substitué la superstition à l'adoration simple de l'Être suprême, corrompirent leurs voies et encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le sage gouvernement est exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses. Mais elle se répandit dans le reste de notre hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à Dieu, et point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Persans, Égyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu être magiciens, et tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortiléges, ils jetaient les sorts, ils enchantaient les serpents, ils prédisaient l'avenir par les songes, ils avaient des voyants qui fesaient retrouver les choses perdues, ils chassèrent les diables et guérirent les possédés avec la racine barath en prononçant le mot Jaho, quand ils eurent connu la doctrine des diables

en Chaldée. Les pythonisses évoquèrent des ombres; et même l'auteur de *l'Exode,* quel qu'il soit, est si persuadé de l'existence de la magie, qu'il représente les sorciers attitrés de Pharaon opérant les mêmes prodiges que Moïse. Ils changèrent leurs bâtons en serpents comme Moïse, ils changèrent les eaux en sang comme lui, ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, etc. Ce ne fut que sur l'article des poux qu'ils furent vaincus; sur quoi on a très-bien dit que *les Juifs en savaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie, commune à toutes les nations, disposa les hommes à une cruauté religieuse et infernale, avec laquelle ils ne sont certainement pas nés, puisque de mille enfants vous n'en trouvez pas un seul qui aime à verser le sang humain.

Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici un passage de l'auteur de la *Philosophie de l'histoire*[a], quoiqu'il ne soit pas de notre avis en tout.

« Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un « auteur d'une autre nation, nous aurions peine à « croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif « d'Égypte qui soit venu par ordre exprès de Dieu « immoler sept ou huit petites nations qu'il ne con- « naissait pas, égorger sans miséricorde toutes les « femmes, les vieillards et les enfants à la mamelle, « et ne réserver que les petites filles; que ce peuple

[a] Ou l'Introduction à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, pages 170 et suivantes, tom. xv.

« saint ait été puni de son Dieu quand il avait été « assez criminel pour épargner un seul homme dé- « voué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un « peuple si abominable eût pu exister sur la terre; « mais comme cette nation elle-même nous rap- « porte tous ces faits dans ses livres saints, il faut « la croire.

« Je ne traite point ici la question si ces livres « ont été inspirés. Notre sainte Église, qui a les Juifs « en horreur, nous apprend que les livres juifs ont « été dictés par le Dieu créateur et père de tous « les hommes; je ne puis en former aucun doute, « ni me permettre même le moindre raisonnement.

« Il est vrai que notre faible entendement ne peut « concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre « justice, une autre bonté que celle dont nous avons « l'idée; mais enfin il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est « pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au « simple historique.

« Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est ex- « pressément ordonné de n'épargner aucune chose, « aucun homme dévoué au Seigneur; *on ne pourra « le racheter, il faut qu'il meure,* dit la loi du *Léviti- « que*, chapitre XXVII. C'est en vertu de cette loi qu'on « voit Jephté immoler sa propre fille, et le prêtre « Samuel couper en morceaux le roi Agag. Le *Pen- « tateuque* nous dit que dans le petit pays de Ma- « dian, qui est environ de neuf lieues carrées, les « Israélites ayant trouvé six cent soixante-quinze « mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante « et un mille ânes, et trente-deux mille filles vierges,

« Moïse commanda qu'on massacrât tous les hom-
« mes, toutes les femmes, et tous les enfants, mais
« qu'on gardât les filles, dont trente-deux seule-
« ment furent immolées. Ce qu'il y a de remar-
« quable dans ce dévouement, c'est que ce même
« Moïse était gendre du grand-prêtre des Madia-
« nites, Jéthro, qui lui avait rendu les plus signalés
« services, et qui l'avait comblé de bienfaits.

« Le même livre nous dit que Josué, fils de Nun,
« ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain
« à pied sec, et ayant fait tomber au son des trom-
« pettes les murs de Jéricho dévoué à l'anathème,
« il fit périr tous les habitants dans les flammes;
« qu'il conserva seulement Rahab la paillarde et
« sa famille, qui avait caché les espions du saint
« peuple; que le même Josué dévoua à la mort
« douze mille habitants de la ville de Haï; qu'il
« immola au Seigneur trente et un rois du pays,
« tous soumis à l'anathème, et qui furent pendus.
« Nous n'avons rien de comparable à ces assassi-
« nats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est
« peut-être la Saint-Barthélemi et les massacres
« d'Irlande.

« Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs per-
« sonnes doutent que les Juifs aient trouvé six cent
« soixante-quinze mille brebis et trente-deux mille
« filles pucelles dans le village d'un désert au milieu
« des rochers, et que personne ne doute de la Saint-
« Barthélemi. Mais ne cessons de répéter combien
« les lumières de notre raison sont impuissantes
« pour nous éclairer sur les étranges événements de

« l'antiquité, et sur les raisons que Dieu, maître de « la vie et de la mort, pouvait avoir de choisir le « peuple juif pour exterminer le peuple cananéen. »

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathèmes barbares tant recommandés chez les Juifs : c'est de ce fanatisme que sortirent les croisades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes et des Turcs à Jésus-Christ ; c'est ce fanatisme qui enfanta les croisades contre nos frères innocents appelés *hérétiques:* c'est ce fanatisme toujours teint de sang qui produisit la journée infernale de la Saint-Barthélemi, et remarquez que c'est dans ce temps affreux de la Saint-Barthélemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé Séchelle, brûlé pour avoir joint aux sortiléges les empoisonnements et les meurtres, avoua dans son interrogatoire, que le nombre de ceux qui se croyaient magiciens passait dix-huit mille ; tant la démence de la magie est toujours compagne de la fureur religieuse, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, et comme la famine produit souvent la peste.

Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un seul théiste coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu savoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de Dieu.

On nous dira que les athées sont dans les mêmes termes ; qu'ils n'ont jamais été ni des sorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas ! que fau-

dra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils sont, tout plongés dans une erreur monstrueuse, sont encore meilleurs que les Juifs, les païens, et les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition barbare, nous aimons Dieu et le genre humain : voilà nos dogmes.

DES PERSÉCUTIONS CHRÉTIENNES.

On a tant prouvé que la secte des chrétiens est la seule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer et la flamme dans les mains, à penser comme elle, que ce n'est plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les mahométans ont imité les chrétiens; cela n'est pas vrai. Mahomet et ses Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les avaient persécutés; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze drachmes par tête, tribut dont on pouvait se racheter en embrassant la religion musulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Espagne et la province narbonaise, ils leur laissèrent leur religion et leurs lois. Ils laissent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaste empire. Vous savez, grand prince, que le sultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, et plusieurs évêques. Vous savez que ces chrétiens portent leur Dieu en procession librement dans les rues de Constantinople, tandis que chez les chrétiens il est de vastes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout pasteur calviniste qui prêche, et aux ga-

lères quiconque les écoute. O nations ! comparez et jugez.

Nous prions seulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent[1] qui a paru depuis peu, intitulé, *Conseils raisonnables, etc*[*].

« Vous parlez toujours de martyrs. Eh ! monsieur, « ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve « s'élève contre nous? Insensés et cruels que nous « sommes, quels barbares ont jamais fait plus de « martyrs que nos barbares ancêtres ? Ah ! mon- « sieur, vous n'avez donc pas voyagé ? vous n'avez « pas vu à Constance la place où Jérôme de Prague « dit à un des bourreaux du concile, qui voulait « allumer son bûcher par-derrière : *Allume par-de-* « *vant : si j'avais craint les flammes je ne serais pas* « *venu ici ?* Vous n'avez pas été à Londres, où parmi « tant de victimes que fit brûler l'infame Marie, « fille du tyran Henri VIII, une femme accouchant « au pied du bûcher, on y jeta l'enfant avec la mère « par l'ordre d'un évêque ?

« Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, « où le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du « chancelier, chanta des cantiques avant son sup- « plice ? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroï- « que constance par une jeune femme de qualité, « nommée madame de Lacaille, qui fut brûlée « quelques jours après lui ? Elle était chargée de

[1] On voit assez que cette épithète n'a été mise que pour mieux cacher que les deux ouvrages étaient de l'auteur.

[*] Voyez les *Conseils raisonnables à M. Bergier*, article XXIII, t. II, de la *Philosophie*.

« fers dans un cachot voisin du sien, et ne rece-
« vait le jour que par une petite grille pratiquée
« en haut, dans le mur qui séparait ces deux ca-
« chots. Cette femme entendait le conseiller qui
« disputait sa vie contre ses juges par les formes
« des lois. *Laissez là*, lui cria-t-elle, *ces indignes*
« *formes ; craignez-vous de mourir pour votre Dieu?*

« Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jé-
« suite Daniel n'a garde de rapporter, et ce que
« d'Aubigné et les contemporains nous certifient.

« Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui
« furent exécutés à Lyon, dans la place des Ter-
« reaux, depuis 1546? Faut-il vous faire voir ma-
« demoiselle de Cagnon suivant dans une charrette
« cinq autres charrettes chargées d'infortunés, con-
« damnés aux flammes parce qu'ils avaient le mal-
« heur de ne pas croire qu'un homme pût changer
« du pain en Dieu? Cette fille, malheureusement
« persuadée que la religion réformée est la vérita-
« ble, avait toujours répandu des largesses parmi
« les pauvres de Lyon. Ils entouraient, en pleu-
« rant, la charrette où elle était traînée chargée de
« fers. *Hélas!* lui criaient-ils, *nous ne recevrons*
« *plus d'aumônes de vous. Eh bien!* dit-elle, *vous*
« *en recevrez encore;* et elle leur jeta ses mules de
« velours que ses bourreaux lui avaient laissées. »

« Avez-vous vu la place de l'Estrapade à Paris?
« elle fut couverte, sous François Ier, de corps ré-
« duits en cendre. Savez-vous comme on les fesait
« mourir? on les suspendait à de longuesbascules
« qu'on élevait et qu'on baissait tour-à-tour sur un

« vaste bûcher, afin de leur faire sentir plus long-
« temps toutes les horreurs de la mort la plus dou-
« loureuse. On ne jetait ces corps sur les charbons
« ardents que lorsqu'ils étaient presque entière-
« ment rôtis, et que leurs membres retirés, leur
« peau sanglante et consumée, leurs yeux brûlés,
« leur visage défiguré, ne leur laissaient plus l'ap-
« parence de la figure humaine.

« Le jésuite Daniel suppose, sur la foi d'un in-
« fame écrivain de ce temps-là, que François Ier dit
« publiquement qu'il traiterait ainsi le dauphin
« son fils s'il donnait dans les opinions des réfor-
« més. Personne ne croira qu'un roi, qui ne passait
« pas pour un Néron, ait jamais prononcé de si abo-
« minables paroles. Mais la vérité est que tandis
« qu'on fesait à Paris ces sacrifices de sauvages,
« qui surpassent tout ce que l'inquisition a jamais
« fait de plus horrible, François Ier plaisantait avec
« ses courtisans et couchait avec sa maîtresse. Ce
« ne sont pas là, monsieur, des histoires de sainte
« Potamienne, de sainte Ursule, et des onze mille
« vierges; c'est un récit fidèle de ce que l'histoire
« a de moins incertain.

« Le nombre des martyrs réformés, soit vau-
« dois, soit albigeois, soit évangéliques, est innom-
« brable. Un nommé Pierre Bergier fut brûlé à
« Lyon en 1552, avec Réné Poyet, parent du chan-
« celier Poyet. On jeta dans le même bûcher Jean
« Chambon, Louis Dimonet, Louis de Marsac,
« Étienne de Gravot, et cinq jeunes écoliers. Je
« vous ferais trembler si je vous fesais voir la liste

« des martyrs que les protestants ont conservée.

« Pierre Bergier chantait un psaume de Marot « en allant au supplice. Dites-nous en bonne foi « si vous chanteriez un psaume latin en pareil cas? « Dites-nous si le supplice de la potence, de la « roue, ou du feu, est une preuve de la religion? « C'est une preuve sans doute de la barbarie hu- « maine, c'est une preuve que d'un côté il y a des « bourreaux, et de l'autre des persuadés.

« Non, si vous voulez rendre la religion chré- « tienne aimable, ne parlez jamais de martyrs. « Nous en avons fait cent fois, mille fois plus que « tous les païens. Nous ne voulons point répéter « ici ce qu'on a tant dit des massacres des albi- « geois, des habitants de Mérindol, de la Saint- « Barthélemi, de soixante ou quatre-vingt mille « Irlandais protestants égorgés, assommés, pen- « dus, brûlés par les catholiques; de ces millions « d'Indiens tués comme des lapins dans des garen- « nes, aux ordres de quelques moines. Nous frémis- « sons, nous gémissons; mais, il faut le dire, parler « de martyrs à des chrétiens, c'est parler de gi- « bets et de roues à des bourreaux et à des recors. »

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier si jamais un théiste a voulu forcer un homme d'une autre religion à embrasser le théisme, tout divin qu'il est. Ah! c'est parce qu'il est divin qu'il n'a jamais violenté personne. Un théiste a-t-il jamais tué? Que dis-je? a-t-il frappé un seul de ses insensés adversaires? Encore une fois, comparez et jugez.

Nous pensons enfin qu'il faut imiter le sage gouvernement chinois qui, depuis plus de cinquante siècles, offre à Dieu des hommages purs, et qui, l'adorant en esprit et en vérité, laisse la vile populace se vautrer dans la fange des étables des bonzes. Il tolère ces bonzes, et il les réprime; il les contient si bien, qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble sous la domination chinoise ni sous la tartare. Nous allons acheter dans cette terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravents, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or : que n'allons-nous y acheter la sagesse!

DES MOEURS.

Les mœurs des théistes sont nécessairement pures, puisqu'ils ont toujours le Dieu de la justice et de la pureté devant les yeux, le Dieu qui ne descend point sur la terre pour ordonner qu'on vole les Égyptiens, pour commander à Osée de prendre une concubine à prix d'argent, et de coucher avec une femme adultère [a].

Aussi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme Abraham. Nous ne nous enivrons point comme Noé, et nos fils n'insultent pas au membre respectable qui les a fait naître. Nos filles ne couchent point avec leurs pères, comme les filles de Loth et comme la fille du pape Alexandre VI. Nous ne violons point nos sœurs, comme Ammon viola sa sœur Thamar. Nous n'avons point parmi nous

[a] Osée, chap. I.

de prêtres qui nous aplanissent la voie du crime en osant nous absoudre de la part de Dieu de toutes les iniquités que sa loi éternelle condamne. Plus nous méprisons les superstitions qui nous environnent, plus nous nous imposons la douce nécessité d'être justes et humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels; nous les secourons indistinctement; nous tendons des mains favorables aux superstitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il est injuste et perfide envers ses amis, ingrat envers ses bienfaiteurs, si son orgueil inconstant et féroce contriste ses frères, nous le déclarons indigne du saint nom de *théiste*, nous le rejetons de notre société, mais sans lui vouloir de mal, et toujours prêts à lui faire du bien; persuadés qu'il faut pardonner, et qu'il est beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne serait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théistes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conspiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la Fronde et des Guises en France, celle de trente ans dans notre Allemagne, etc., etc., etc. Nous sommes fidèles à nos princes, nous payons tous les impôts sans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens et les meilleurs sujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à

la force, et qui ne raisonne jamais, plus séparés encore des théologiens, qui raisonnent si mal, nous sommes les soutiens des trônes, que les disputes ecclésiastiques ont ébranlés pendant tant de siècles.

Utiles à l'état, nous ne sommes point dangereux à l'Église; nous imitons Jésus, qui allait au temple.

DE LA DOCTRINE DES THÉISTES.

Adorateurs d'un Dieu ami des hommes, compatissants aux superstitions mêmes que nous réprouvons, nous respectons toute société, nous n'insultons aucune secte, nous ne parlons jamais avec dérision, avec mépris, de Jésus, qu'on appelle le *Christ;* au contraire, nous le regardons comme un homme distingué entre les hommes par son zèle, par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconsidéré, qui fut la victime des fanatiques persécuteurs.

Nous révérons en lui un théiste israélite, ainsi que nous louons Socrate, qui fut un théiste athénien. Socrate adorait un Dieu, et l'appelait du nom de *père,* comme le dit son évangéliste Platon. Jésus appela toujours Dieu du nom de *père,* et la formule de prière qu'il enseigna commence par ces mots, si communs dans Platon, *Notre père.* Ni Socrate ni Jésus n'écrivirent jamais rien. Ni l'un ni l'autre n'institua une religion nouvelle. Certes, si Jésus avait voulu faire une religion, il l'aurait écrite. S'il est dit que Jésus envoya ses disciples

pour baptiser, il se conforma à l'usage. Le baptême était d'une très-haute antiquité chez les Juifs; c'était une cérémonie sacrée, empruntée des Égyptiens et des Indiens, ainsi que presque tous les rites judaïques. On baptisait tous les prosélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circoncision. Les femmes prosélytes étaient baptisées; cette cérémonie ne pouvait se faire qu'en présence de trois anciens au moins, sans quoi la régénération était nulle. Ceux qui, parmi les Israélites, aspiraient à une plus haute perfection, se fesaient baptiser dans le Jourdain. Jésus lui-même se fit baptiser par Jean, quoique aucun de ses apôtres ne fût jamais baptisé.

Si Jésus envoya ses disciples pour chasser les diables, il y avait déjà très-long-temps que les Juifs croyaient guérir des possédés et chasser des diables. Jésus même l'avoue dans le livre qui porte le nom de Matthieu [a]. Il convient que les enfants même chassaient les diables.

Jésus, à la vérité, observa toutes les institutions judaïques; mais, par toutes ses invectives contre les prêtres de son temps, par les injures atroces qu'il disait aux pharisiens, et qui lui attirèrent son supplice, il paraît qu'il fesait aussi peu de cas des superstitions judaïques que Socrate des superstitions athéniennes.

Jésus n'institua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens; il ne prononça jamais le mot

[a] Matthieu, chap. XII.

de *chrétien:* quelques-uns de ses disciples ne prirent ce surnom que plus de trente ans après sa mort.

L'idée d'oser faire d'un Juif le créateur du ciel et de la terre n'entra certainement jamais dans la tête de Jésus. Si l'on s'en rapporte aux *Évangiles*, il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'est du ciel. Il dit expressément avant d'être supplicié: « Je vais à mon père qui est votre père, « à mon Dieu qui est votre Dieu[a]. »

Jamais Paul, tout ardent enthousiaste qu'il était, n'a parlé de Jésus que comme d'un homme choisi par Dieu même pour ramener les hommes à la justice.

Ni Jésus, ni aucun de ses apôtres, n'a dit qu'il eût deux natures et une personne avec deux volontés; que sa mère fût mère de Dieu; que son esprit fût la troisième personne de Dieu; et que cet esprit procédât du Père et du Fils. Si l'on trouve un seul de ces dogmes dans les quatre *Évangiles*, qu'on nous le montre: qu'on ôte tout ce qui lui est étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des disputes les plus scandaleuses et des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reste-t-il en lui? Un adorateur de Dieu qui a prêché la vertu, un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste, nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les temps, et qui par conséquent est la seule véritable.

[a] Jean, xx, 17.

QUE TOUTES LES RELIGIONS DOIVENT RESPECTER LE THÉISME.

Après avoir jugé par la raison entre la sainte et éternelle religion du théisme, et les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions; qu'on les juge par l'histoire et par les faits, on verra dans le seul christianisme plus de deux cents sectes différentes, qui crient toutes : « Mortels, « achetez chez moi ; je suis la seule qui vend la vé« rité, les autres n'étalent que l'imposture. »

Depuis Constantin, on le sait assez, c'est une guerre continuelle entre les chrétiens; tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, et tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme, tel qu'il est, et tel qu'il n'aurait pas dû être, se fonda sur les plus honteuses fraudes; sur cinquante évangiles apocryphes; sur les constitutions apostoliques reconnues pour supposées, sur de fausses lettres de Jésus, de Pilate, de Tibère, de Sénèque, de Paul; sur les ridicules récognitions de Clément; sur l'imposteur qui a pris le nom d'Hermas; sur l'imposteur Abdias, l'imposteur Marcel, l'imposteur Hégésippe; sur la supposition de misérables vers attribués aux Sibylles; et après cette foule de mensonges vient une foule d'interminables disputes.

Le mahométisme, plus raisonnable en apparence, et moins impur, annoncé par un seul prophète prétendu, enseignant un seul Dieu, consigné dans un seul livre authentique, se divise pourtant en

deux sectes qui se combattent avec le fer, et en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des brachmanes souffre depuis long-temps un grand schisme. Les uns tiennent pour le *Shasta-bhad*, les autres pour l'*Othora-bhad*. Les uns croient la chute des animaux célestes, à la place desquels Dieu forma l'homme, fable qui passa ensuite en Syrie, et même chez les Juifs du temps d'Hérode. Les autres enseignent une cosmogonie contraire.

Le judaïsme, le sabisme, la religion de Zoroastre, rampent dans la poussière. Le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes.

La religion des Miltiade et des Périclès, celle des Paul Émile et des Caton ne sont plus; celle d'Odin est anéantie; les mystères et les monstres d'Égypte ont disparu; la langue même d'Osiris, devenue celle des Ptolémée, est ignorée de leurs descendants : le théisme seul est resté debout parmi tant de vicissitudes, et dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en est l'auteur et l'objet éternel.

BÉNÉDICTIONS SUR LA TOLÉRANCE.

Soyez béni à jamais, sire. Vous avez établi chez vous la liberté de conscience. Dieu et les hommes vous en ont récompensé. Vos peuples multiplient, vos richesses augmentent, vos états prospèrent, vos voisins vous imitent; cette grande partie du monde devient plus heureuse.

Puissent tous les gouvernements prendre pour

modèle cette admirable loi de la Pensylvanie, dictée par le pacifique Penn, et signée par le roi d'Angleterre Charles II, le 4 mars 1681 :

« La liberté de conscience étant un droit que « tous les hommes ont reçu de la nature avec l'exis« tence, il est fermement établi que personne ne « sera jamais forcé d'assister à aucun exercice pu« blic de religion. Au contraire, il est donné plein « pouvoir à chacun de faire librement exercice pu« blic ou privé de sa religion, sans qu'on le puisse « troubler en rien, pourvu qu'il fasse profession de « croire un dieu éternel, tout-puissant, formateur « et conservateur de l'univers. »

Par cette loi, le théisme a été consacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le seul principe nécessaire. Aussi qu'est-il arrivé? la colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors composée que de cinq cents têtes; elle est aujourd'hui de trois cent mille. Nos Souabes, nos Saltzbourgeois, nos Palatins, plusieurs autres colons de notre Basse-Allemagne, des Suédois, des Holsteinois, ont couru en foule à Philadelphie. Elle est devenue une des plus belles et des plus heureuses villes de la terre, et la métropole de dix villes considérables. Plus de vingt religions sont autorisées dans cette province florissante, sous la protection du théisme leur père, qui ne détourne point les yeux de ses enfants, tout opposés qu'ils sont entre eux, pourvu qu'ils se reconnaissent pour frères. Tout y est en paix, tout y vit dans une heureuse simplicité, pendant que l'avarice,

l'ambition, l'hypocrisie, oppriment encore les consciences dans tant de provinces de notre Europe : tant il est vrai que le théisme est doux, et que la superstition est barbare.

QUE TOUTE RELIGION REND TÉMOIGNAGE AU THÉISME.

Toute religion rend, malgré elle, hommage au théisme, quand même elle le persécute. Ce sont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terrains fangeux, mais la source est pure. Le mahométan dit : « Je ne suis ni juif ni chrétien ; « je remonte à Abraham ; il n'était point idolâtre ; « il adorait un seul Dieu. » Interrogez Abraham, il vous dira qu'il était de la religion de Noé, qui adorait un seul Dieu. Que Noé parle, il confessera qu'il était de la religion de Seth, et Seth ne pourra dire autre chose, sinon qu'il était de la religion d'Adam, qui adorait un seul Dieu.

Le juif et le chrétien sont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que, suivant leurs propres livres, le théisme a régné sur la terre jusqu'au déluge, pendant 1656 ans selon la *Vulgate,* pendant 2262 ans selon les *Septante*, pendant 2309 ans selon les *Samaritains ;* et qu'ainsi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théisme a été la seule religion divine pendant 2513 années, jusqu'au temps où les Juifs disent que Dieu leur donna une loi particulière dans un désert.

Enfin, si le calcul du P. Pétau était vrai ; si, selon cet étrange philosophe, qui a fait, comme on

l'a dit, tant d'enfants à coups de plume, il y avait six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes sur la terre, descendants d'un seul fils de Noé; si les deux autres frères en avaient produit chacun autant; si par conséquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cent milliards de fidèles en l'an 285 après le déluge, et cela vers le temps de la naissance d'Abraham selon Pétau; et si les hommes, en ce temps-là, n'avaient pas corrompu leurs voies, il s'ensuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cent milliards de théistes de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes sur la terre.

REMONTRANCE A TOUTES LES RELIGIONS.

Pourquoi donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théisme, religions nées de son sein; vous qui n'avez de respectable que l'empreinte de ses traits défigurés par vos superstitions et par vos fables; vous filles parricides, qui voulez détruire votre père, quelle est la cause de vos continuelles fureurs? Craignez-vous que les théistes ne vous traitent comme vous avez traité le paganisme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs? Rassurez-vous, vos craintes sont chimériques: les théistes n'ont point de fanatisme, ils ne peuvent donc faire de mal, ils ne forment point un corps, ils n'ont point de vues ambitieuses; répandus sur la surface de la terre, ils ne l'ont jamais troublée; l'antre le plus infect des moines les plus imbéciles peut cent fois plus sur la populace que tous les théistes du monde

ils ne s'assemblent point, ils ne prêchent point; ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils souhaitent que les églises, les mosquées, les pagodes de tant de villages, aient toutes une subsistance honnête; que les curés, les mollas, les bramies, les talapoins, les bonzes, les lamas des campagnes, soient plus à leur aise, pour avoir plus de soin des enfants nouveaux-nés, pour mieux secourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher; ils gémissent que ceux qui travaillent le plus soient les moins récompensés.

Peut-être sont-ils surpris de voir des hommes voués par leurs serments à l'humilité et à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageant dans l'opulence, et entourés d'un faste qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en secret, lorsqu'un prêtre d'un certain pays a imposé des lois aux monarques, et des tributs à leurs peuples. Ils désireraient, pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque état fût absolument indépendant; mais ils se bornent à des souhaits, et ils n'ont jamais prétendu ramener la justice par la violence.

Tels sont les théistes; ils sont les frères aînés du genre humain, et ils chérissent leurs frères. Ne les haïssez donc pas, supportez ceux qui vous supportent; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui est celui d'aimer Dieu et les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Muphti de Constantinople, schérif de la Mecque, grand brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, et vous, leurs suppôts, qui tendez vos mains et vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne, jouissez tous en paix de vos biens et de vos honneurs, sans haïr, sans insulter, sans persécuter les innocents, les pacifiques théistes, qui, formés par Dieu même tant de siècles avant vous, dureront aussi plus que vous dans la multitude des siècles. RÉSIGNATION, ET NON GLOIRE, A DIEU; IL EST TROP AU-DESSUS DE LA GLOIRE.

FIN DE LA PROFESSION DE FOI DES THÉISTES.

SERMONS
ET HOMÉLIES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Nous donnons ici le *Sermon des cinquante* tel qu'il a paru séparément, et ensuite dans plusieurs recueils. M. de Voltaire ne l'a point inséré dans les éditions de ses Œuvres faites sous ses yeux. On en retrouve le fond dans les Homélies qui sont ici imprimées à la suite.

Cet ouvrage est précieux : c'est le premier où M. de Voltaire, qui n'avait jusqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, osa l'attaquer de front. Il parut peu de temps après la *Profession de foi du vicaire savoyard.* M. de Voltaire fut un peu jaloux du courage de Rousseau ; et c'est peut-être le seul sentiment de jalousie qu'il ait jamais eu : mais il surpassa bientôt Rousseau en hardiesse, comme il le surpassait en génie [1]. *

[1] Si cependant la date d'une lettre à madame de Fontaine, du 11 juin 1761, est exacte, comme on peut le croire, il résulterait que le *Sermon des cinquante* a précédé d'un an la publication de l'*Émile* de Rousseau. (Voyez *la France littéraire.*)

* Cet opuscule s'est trouvé reproduit dans plusieurs recueils imprimés séparément. On en a consulté le texte pour plusieurs corrections importantes.

SERMON
DES CINQUANTE.

Cinquante personnes instruites, pieuses et raisonnables, s'assemblent depuis un an tous les dimanches dans une ville peuplée et commerçante : elles font des prières, après lesquelles un membre de la société prononce un discours; ensuite on dîne, et après le repas on fait une collecte pour les pauvres. Chacun préside à son tour; c'est au président à faire la prière et à prononcer le sermon. Voici une de ces prières et un de ces sermons.

Si les semences de ces paroles tombent dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elles ne fructifient.

PRIÈRE.

Dieu de tous les globes et de tous les êtres, la seule prière qui puisse vous convenir est la soumission; car que demander à celui qui a tout ordonné, tout prévu, tout enchaîné, depuis l'origine des choses? Si pourtant il est permis de représenter ses besoins à un père, conservez dans nos cœurs cette soumission même, conservez-y votre religion pure; écartez de nous toute superstition : si l'on peut vous insulter par des sacrifices indignes, abolissez ces infames mystères; si l'on peut déshonorer la Divinité par des fables absurdes, périssent

ces fables à jamais; si les jours du prince et du magistrat ne sont point comptés de toute éternité, prolongez la durée de leurs jours; conservez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos frères se portent, la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéissance pour les lois, et leur sagesse dans la conduite privée; qu'ils vivent et qu'ils meurent en n'adorant qu'un seul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des associés, mais qui a dans ce monde trop d'enfants rebelles.

SERMON.

Mes frères, la religion est la voix secrète de Dieu, qui parle à tous les hommes; elle doit tous les réunir, et non les diviser; donc toute religion qui n'appartient qu'à un peuple est fausse. La nôtre est dans son principe celle de l'univers entier; car nous adorons un Être suprême comme toutes les nations l'adorent, nous pratiquons la justice que toutes les nations enseignent, et nous rejetons tous ces mensonges que les peuples se reprochent les uns aux autres : ainsi, d'accord avec eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux dans les choses où ils se combattent.

Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de tous les temps se réunissent, ne soit l'unique centre de la vérité, et que les points dans lesquels ils diffèrent tous ne soient les étendards du mensonge. La religion doit être conforme à la morale, et universelle comme elle; ainsi toute religion

dont les dogmes offensent la morale est certainement fausse. C'est sous ce double aspect de perversité et de fausseté que nous examinerons dans ce discours les livres des Hébreux et de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux premiers points seront pour l'ancien Testament, et le troisième pour le nouveau.

PREMIER POINT.

Vous savez, mes frères, quelle horreur nous a saisis lorsque nous avons lu ensemble les écrits des Hébreux, en portant seulement notre attention sur tous les traits contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice, et la raison universelle, que non-seulement on trouve dans chaque chapitre, mais que, pour comble de malheur, on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'Être suprême, d'avoir donné la parole à un serpent pour séduire une femme, et perdre l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature et le bon sens. Un des premiers patriarches, Loth, neveu d'Abraham, reçoit chez lui deux anges déguisés en pélerins; les habitants de Sodome conçoivent des désirs impudiques pour les deux anges; Loth, qui avait deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au peuple à la place de ces deux étrangers.

Il fallait que ces filles fussent étrangement accoutumées à être prostituées, puisque la première chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, et que leur mère a été changée en une statue de sel, c'est d'enivrer leur père deux nuits de suite pour coucher avec lui l'une après l'autre : cela est imité de l'ancienne fable arabique de Cyniras et de Myrrha ; mais, dans cette fable bien plus honnête, Myrrha est punie de son crime, au lieu que les filles de Loth sont récompensées par la plus grande et la plus chère des bénédictions selon l'esprit juif; elles sont mères d'une nombreuse postérité.

Nous n'insisterons point sur le mensonge d'Isaac, père des justes, qui dit que sa femme est sa sœur; soit qu'il ait renouvelé ce mensonge d'Abraham, soit qu'Abraham fût coupable en effet d'avoir fait de sa sœur sa propre femme; mais arrêtons-nous un moment au patriarche Jacob, qu'on nous donne comme le modèle des hommes. Il force son frère, qui meurt de faim, de lui céder son droit d'aînesse pour une assiette de lentilles; ensuite il trompe son vieux père au lit de la mort; après avoir trompé son père, il trompe et vole son beau-père Laban : c'est peu d'épouser deux sœurs, il couche avec toutes ses servantes; et Dieu bénit cette incontinence et ces fourberies. Quelles sont les actions des enfants d'un tel père? Dina sa fille plaît à un prince de Sichem, et il est vraisemblable qu'elle aime ce prince, puisqu'elle couche avec lui; le prince la demande en mariage, on la lui accorde à condition qu'il se fera

circoncire lui et son peuple. Ce prince accepte la proposition; mais, sitôt que lui et les siens se sont fait cette opération douloureuse, qui pourtant leur devait laisser assez de forces pour se défendre, la famille de Jacob égorge tous les hommes de Sichem, et fait esclaves les femmes et les enfants.

Nous avons, dans notre enfance, entendu l'histoire de Thyeste et de Pélopée; cette incestueuse abomination est renouvelée dans Juda, le patriarche et le père de la première tribu; il couche avec sa belle-fille, ensuite il veut la faire mourir. Ce livre, après cela, suppose que Joseph, un enfant de cette famille errante, est vendu en Égypte, et que cet étranger y est établi premier ministre pour avoir expliqué un songe. Mais quel premier ministre qu'un homme qui, dans un temps de famine, oblige toute une nation de se faire esclave pour avoir du pain! quel magistrat parmi nous, dans un temps de famine, oserait proposer un marché si abominable? et quelle nation accepterait cet infame marché? N'examinons point ici comment soixante-dix personnes de la famille de Joseph, qui s'établirent en Égypte, purent, en deux cent quinze ans, se multiplier jusqu'à six cent mille combattants, sans compter les femmes, les vieillards et les enfants; ce qui devait composer une multitude de près de deux millions d'ames. Ne discutons point comment le texte porte quatre cent trente ans lorsque le même texte en a porté deux cent quinze. Le nombre infini de contradictions, qui sont le sceau de l'imposture, n'est pas ici l'objet qui doit nous

arrêter. Écartons pareillement les prodiges ridicules de Moïse, et des enchanteurs de Pharaon, et tous ces miracles faits pour donner au peuple juif un malheureux coin de mauvaise terre, qu'ils achètent ensuite par le sang et par le crime, au lieu de leur donner la fertile terre d'Égypte où ils étaient. Tenons-nous-en à cette voie affreuse d'iniquité par laquelle on le fait marcher. Leur Dieu avait fait de Jacob un voleur, et il fait des voleurs de tout un peuple; il ordonne à son peuple de dérober et d'emporter tous les vases d'or et d'argent, et tous les ustensiles des Égyptiens. Voilà donc ces misérables, au nombre de six cent mille combattants, qui, au lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu leur avait voulu donner une bonne terre, il pouvait leur donner l'Égypte; mais non: il les conduit dans un désert. Ils pouvaient se sauver par le chemin le plus court, et ils se détournent de plus de trente milles pour passer la mer Rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frère de Moïse leur fait un autre dieu, et ce dieu est un veau. Pour punir son frère, le même Moïse ordonne à des prêtres de tuer leurs fils, leurs frères, leurs pères; et ces prêtres tuent vingt-trois mille Juifs, qui se laissent égorger comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'est pas étonnant que ce peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son dieu, qu'il appelle *Adonaï,* du nom d'*Adonis,* qu'il emprunte des Phéniciens. Le vingt-neuvième verset du chapitre XXVII du *Lévitique* défend

expressément de racheter les hommes dévoués à l'anathème du sacrifice, et c'est sur cette loi de cannibales que Jephté, quelque temps après, immole sa propre fille.

Ce n'était pas assez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres immolés pour avoir eu commerce avec des filles idolâtres : digne prélude, digne exemple, mes frères, des persécutions en matière de religion.

Ce peuple avance dans les déserts et dans les rochers de la Palestine. Voilà votre beau pays, leur dit Dieu : égorgez tous les habitants, tuez tous les enfants mâles, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous toutes les petites filles. Tout cela est exécuté à la lettre selon les livres hébreux ; et nous frémirions d'horreur à ce récit, si le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites 675,000 brebis, 72,000 bœufs, 61,000 ânes, et 32,000 pucelles. L'absurdité dément heureusement ici la barbarie ; mais, encore une fois, ce n'est pas ici que j'examine le ridicule et l'impossible ; je m'arrête à ce qui est exécrable.

Après avoir passé le Jourdain à pied sec, comme la mer, voilà ce peuple dans la terre promise. La première personne qui introduit par une trahison ce peuple saint, est une prostituée nommée Rahab. Dieu se joint à cette prostituée ; il fait tomber les murs de Jéricho au bruit de la trompette ; le saint peuple entre dans cette ville, sur laquelle il n'avait, de son aveu, aucun droit, et il massacre les

hommes, les femmes et les enfants. Passons sous silence les autres carnages, les rois crucifiés, les prétendues guerres contre les géants de Gaza et d'Ascalon, et le meurtre de ceux qui ne pouvaient prononcer le mot *Shiboleth*.

Écoutons cette belle aventure :

Un lévite arrive sur son âne, avec sa femme, à Gabaa dans la tribu de Benjamin : quelques Benjamites voulant absolument commettre le péché de Sodome avec le lévite, ils assouvissent leur brutalité sur la femme, qui meurt de cet excès; il fallait punir les coupables : point du tout. Les onze tribus massacrent toute la tribu de Benjamin : il n'en échappe que six cents hommes; mais les onze tribus sont enfin fâchées de voir périr une des douze, et pour y remédier, ils exterminent les habitants d'une de leurs propres villes pour y prendre six cents filles qu'ils donnent aux six cents Benjamites survivants pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur! ne rapportons que celui de l'homme de Dieu, Aod. Les Juifs, venus de si loin pour conquérir, sont soumis aux Philistins; malgré le Seigneur, ils ont juré obéissance au roi Églon : un saint juif, c'est Aod, demande à parler tête à tête avec le roi de la part de Dieu. Le roi ne manque pas d'accorder l'audience; Aod l'assassine, et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de souverains.

Enfin, la nation chérie, qui avait été ainsi gou-

vernée par Dieu même, veut avoir un roi, de quoi le prêtre Samuel est bien fâché. Le premier roi juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes : Saül ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour pour mieux combattre les Philistins, et pour que ses soldats eussent plus de force et de vigueur ; il jura au Seigneur de lui immoler celui qui aurait mangé ; heureusement le peuple fut plus sage que lui ; il ne permit pas que le fils du roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel. Mais voici, mes frères, l'action la plus détestable et la plus consacrée : il est dit que Saül prend prisonnier un roi du pays nommé Agag ; il ne tua point son prisonnier ; il en agit comme chez les nations humaines et polies. Qu'arriva-t-il ? Le Seigneur en est irrité ; et voici Samuel, prêtre du Seigneur, qui lui dit : « Vous êtes réprouvé pour avoir épargné « un roi qui s'est rendu à vous ; » et aussitôt ce prêtre boucher coupe Agag par morceaux. Que dirait-on, mes frères, si, lorsque l'empereur Charles-Quint eut un roi de France en ses mains, son chapelain fût venu lui dire : Vous êtes damné pour n'avoir pas tué François Ier, et que ce chapelain eût égorgé ce roi de France aux yeux de l'empereur, et en eût fait un hachis ? Mais que dirons-nous du saint roi David, de celui qui est agréable devant le Dieu des Juifs, et qui mérite que le messie vienne de ses reins ? Ce bon roi David fait d'abord le métier de brigand, rançonne et pille tout ce qu'il trouve ; il pille entre autres un homme riche nommé Nabal, et il épouse sa femme. Il se réfugie chez le roi

Achis, et va, pendant la nuit, mettre à feu et à sang les villages de ce roi Achis son bienfaiteur : il égorge, dit le texte sacré, hommes, femmes, enfants, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle. Devenu roi, il ravit la femme d'Urie, fait tuer le mari ; et c'est de cet adultère homicide que vient le messie, le fils de Dieu, Dieu lui-même : ô blasphème ! Ce David, devenu ainsi l'aïeul de Dieu pour récompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne et sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de prince bon et prudent qui ne doive savoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit savoir le nombre de son troupeau. David fait le dénombrement, sans qu'on nous dise pourtant combien il avait de sujets, et c'est pour avoir fait ce sage et utile dénombrement, qu'un prophète vient de la part de Dieu lui donner à choisir, de la guerre, de la peste, ou de la famine.

Ne nous appesantissons pas, mes chers frères, sur les barbaries sans nombre des rois de Juda et d'Israël, sur ces meurtres, sur ces attentats, toujours mêlés de contes ridicules ; ce ridicule pourtant est toujours sanguinaire, et il n'y a pas jusqu'au prophète Élisée qui ne soit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfants par des ours, parce que ces petits innocents l'avaient appelé *tête chauve*. Laissons là cette nation atroce dans sa captivité de Babylone, et dans son esclavage sous les Romains, avec toutes les belles promesses de leur dieu Adonis ou Adonaï, qui avait si souvent assuré

aux Juifs la domination de toute la terre. Enfin, sous le gouvernement sage des Romains, il naît un roi aux Hébreux, et ce roi, mes frères, ce silo, ce messie, vous savez qui il est : c'est celui qui, ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces prophètes sans mission, qui, n'ayant pas le sacerdoce, se fesaient un métier d'être inspirés, a été, au bout de quelques centuries, regardé comme un Dieu. N'allons pas plus loin ; voyons sur quels prétextes, sur quels faits, sur quels miracles, sur quelles prédictions, enfin, sur quel fondement est bâtie cette dégoûtante et abominable histoire.

SECOND POINT.

O mon Dieu ! si tu descendais toi-même sur la terre, si tu me commandais de croire ce tissu de meurtres, de vols, d'assassinats, d'incestes, commis par ton ordre et en ton nom, je te dirais : Non, ta sainteté ne veut pas que j'acquiesce à ces choses horribles qui t'outragent ; tu veux m'éprouver sans doute.

Comment donc, vertueux et sages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreuse histoire sur les témoignages misérables qui nous en restent ?

Parcourons d'une manière sommaire ces livres si faussement imputés à Moïse : je dis faussement, car il n'est pas possible que Moïse ait parlé de choses arrivées long-temps après lui, et nul de nous ne croirait que les Mémoires de Guillaume, prince d'Orange, fussent de sa main, si dans ces Mémoires il était parlé de faits arrivés après sa mort.

Parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte sous le nom de Moïse. D'abord Dieu fait la lumière qu'il nomme *jour*, puis les ténèbres qu'il nomme *nuit*, et ce fut le premier jour. Ainsi il y eut des jours avant que le soleil fût fait.

Puis le sixième jour, Dieu fait l'homme et la femme; mais l'Auteur oubliant que la femme était déjà faite, la tire ensuite d'une côte d'Adam. Adam et Ève sont mis dans un jardin d'où il sort quatre fleuves; et parmi ces quatre fleuves il y en a deux, l'Euphrate et le Nil *, qui ont leur source à mille lieues l'un de l'autre. Le serpent parlait alors comme l'homme; il était le plus fin des animaux des champs; il persuade à la femme de manger une pomme, et la fait ainsi chasser du paradis. Le genre humain se multiplie, et les enfants de Dieu deviennent amoureux des filles des hommes. Il y avait des géants sur la terre, et Dieu se repentit d'avoir fait l'homme; il voulut donc l'exterminer par le déluge; mais il voulut sauver Noé, et lui commanda de faire un vaisseau de trois cents coudées de bois de peuplier: dans ce seul vaisseau doivent entrer sept paires de tous les animaux mondes, et deux des immondes; il fallait donc les nourrir pendant dix mois que l'eau fut sur la terre. Or, vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze éléphants, quatorze chameaux, quatorze bufles, autant de chevaux, d'ânes, d'élans, de cerfs, de daims, de serpents, d'autruches, enfin, plus de deux mille

* Les deux autres sont le Tigre et l'Araxe.

espèces. Vous me demanderez où l'on avait pris l'eau pour l'élever sur toute la terre, quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes? Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du ciel. Dieu sait où sont ces cataractes. Dieu fait, après le déluge, une alliance avec Noé, et avec tous les animaux; et, pour confirmer cette alliance, il institue l'arc-en-ciel.

Ceux qui écrivaient cela n'étaient pas, comme vous voyez, grands physiciens. Voilà donc Noé qui a une religion donnée de Dieu, et cette religion n'est ni la juive ni la chrétienne. La postérité de Noé veut bâtir une tour qui aille jusqu'au ciel; belle entreprise! Dieu la craint; il fait parler plusieurs langues différentes en un moment aux ouvriers qui se dispersent. Tout est dans cet ancien goût oriental.

C'est une pluie de feu qui change des villes en lac; c'est la femme de Loth changée en une statue de sel; c'est Jacob qui se bat toute une nuit contre un ange, et qui est blessé à la cuisse; c'est Joseph vendu esclave en Égypte, qui devient premier ministre pour avoir expliqué un rêve. Soixante-dix personnes de sa famille s'établissent en Égypte, et en deux cent quinze ans se multiplient, comme nous l'avons vu, jusqu'à deux millions. Ce sont ces deux millions d'Hébreux qui s'enfuient d'Égypte, et qui prennent le plus long chemin pour avoir le plaisir de passer la mer à sec.

Mais ce miracle n'a rien d'étonnant; les magiciens de Pharaon en fesaient de fort beaux, et ils en savaient presque autant que Moïse : ils chan-

geaient comme lui une verge en serpent; ce qui est une chose toute simple.

Si Moïse changeait les eaux en sang, ainsi fesaient les sages de Pharaon. Il fesait naître des grenouilles, et eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux; les Juifs, en cette partie, en savaient plus que les autres nations.

Enfin Adonaï fait mourir chaque premier-né d'Égypte pour laisser partir son peuple à son aise. La mer se sépare pour ce peuple, c'était bien le moins qu'on pût faire en cette occasion; tout le reste est de la même force. Ces peuples errent dans le désert. Quelques maris se plaignent de leurs femmes; aussitôt il se trouve une eau qui fait enfler et crever toute femme qui a forfait à son honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte; on leur fait pleuvoir des cailles et de la manne. Leurs habits se conservent quarante ans, et croissent avec les enfants; il descend apparemment des habits du ciel pour les enfants nouveaux-nés.

Un prophète du voisinage veut maudire ce peuple, mais son ânesse s'y oppose avec un ange, et l'ânesse parle très-raisonnablement et assez longtemps au prophète.

Ce peuple attaque-t-il une ville; les murailles tombent au son des trompettes, comme Amphion en bâtissait au son de sa flûte. Mais voici le plus beau : cinq rois amorrhéens, c'est-à-dire cinq chefs de village, tâchent de s'opposer aux ravages de Josué; ce n'est pas assez qu'ils soient vaincus et qu'on en fasse un grand carnage, le seigneur Ado-

naï fait pleuvoir sur les fuyards une grosse pluie de pierres. Ce n'est pas encore assez; il échappe quelques fugitifs, et pour donner à Israël tout le temps de les poursuivre, la nature suspend ses lois éternelles; le soleil s'arrête à Gabaon, et la lune sur Aialon. Nous ne comprenons pas trop comment la lune était de la partie, mais enfin le livre de Josué ne permet pas d'en douter, et il cite, pour son garant, le livre du *Droiturier*. Vous remarquerez, en passant, que ce livre du *Droiturier* est cité dans les *Paralipomènes ;* c'est comme si l'on vous donnait pour authentique un livre du temps de Charles-Quint dans lequel on citerait Puffendorf. Mais passons. De miracles en miracles nous arrivons jusqu'à Samson, représenté comme un fameux paillard, favori de Dieu; celui-là, parce qu'il n'était pas rasé, défait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, et attache par la queue trois cents renards qu'il trouve à point nommé.

Il n'y a presque pas une page qui ne présente de pareils contes : ici, c'est l'ombre de Samuel qui paraît à la voix d'une sorcière ; là, c'est l'ombre d'un cadran (supposé que ces misérables eussent des cadrans) qui recule de dix degrés à la prière d'Ézéchias, qui demande judicieusement ce signe. Dieu lui donne le choix de faire avancer ou reculer l'heure, et le docte Ézéchias trouve qu'il n'est pas difficile de faire avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'est Élie qui monte au ciel dans un char de feu; ce sont des enfants qui chantent dans une four-

naise ardente. Je n'aurais jamais fait si je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes dont ce livre fourmille; jamais le sens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence et de fureur.

Tel est, d'un bout à l'autre, cet *ancien Testament*, le père du nouveau, père qui désavoue son fils, et qui le tient pour un enfant bâtard et rebelle; car les Juifs, fidèles à la loi de Moïse, regardent avec exécration le christianisme élevé sur les ruines de cette loi. Mais les chrétiens, à force de subtilités, ont voulu justifier le *nouveau Testament* par l'ancien même. Ainsi, ces deux religions se combattent avec les mêmes armes; elles appellent en témoignage les mêmes prophètes, elles attestent les mêmes prédictions.

Les siècles à venir, qui auront vu passer ces cultes insensés, et qui peut-être, hélas! en reverront d'autres non moins indignes de Dieu et des hommes, pourront-ils croire que le judaïsme et le christianisme se soient appuyés sur de tels fondements, sur ces prophéties? et quelles prophéties? Écoutez : Le prophète Isaïe est appelé par le roi Achaz, roi de Juda, pour lui faire quelques prédictions, selon la coutume vaine et superstitieuse de tout l'Orient; car ces prophètes étaient, comme vous le savez, des gens qui se mêlaient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avait encore beaucoup en Europe dans le siècle passé, et surtout parmi le petit peuple. Le roi Achaz, assiégé dans Jérusalem par Salmanasar qui avait pris

Samarie, demanda donc au devin une prophétie et un signe. Isaïe lui dit : Voici le signe.

« Une fille sera engrossée, elle enfantera un fils « qui aura nom *Emmanuel;* il mangera du beurre « et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal « et choisir le bien; et avant que cet enfant soit en « cet état, la terre que tu as en détestation sera « abandonnée par ses deux rois; et l'Éternel sifflera « aux mouches qui sont sur les bords des ruisseaux « d'Égypte et d'Assur : et le Seigneur prendra un « rasoir de louage, et fera la barbe au roi d'Assur; « il lui rasera la tête et le poil des pieds. »

Après cette belle prédiction, rapportée dans Isaïe, et dont il n'est pas dit un mot dans le livre des *Rois,* le prophète est chargé lui-même de l'exécution. Le Seigneur lui commande d'abord d'écrire, dans un grand rouleau, qu'on se hâte de *butiner:* il hâte le pillage, puis, en présence de témoins, il couche avec une fille, et lui fait un enfant; mais au lieu de l'appeler *Emmanuel,* il lui donne le nom de *Maher Salal-has-bas.* Voilà, mes frères, ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ: voilà la prophétie qui établit le christianisme. La fille à qui le prophète fait un enfant, c'est incontestablement la *Vierge Marie; Maher Salal-has-bas,* c'est *Jésus-Christ;* pour le beurre et le miel je ne sais pas ce que c'est. Chaque devin prédit aux Juifs leur délivrance quand ils sont captifs, et cette délivrance, c'est, selon les chrétiens, la Jérusalem céleste, et l'Église de nos jours. Tout est prédiction chez les Juifs; mais chez les chrétiens, tout

est miracle, et toutes ces prédictions sont des figures de Jésus-Christ.

Voici, mes frères, une de ces belles et éclatantes prédictions : le grand prophète Ézéchiel voit un vent d'Aquilon, et quatre animaux, et des roues de chrysolite toutes pleines d'yeux, et l'Éternel lui dit : *Lève-toi, mange un livre, et puis va-t'en.* L'Éternel lui commande de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et ensuite quarante sur le côté droit. L'Éternel le lie avec des cordes; ce prophète était assurément un homme à lier : nous ne sommes pas au bout. Puis-je répéter sans vomir ce que Dieu ordonne à Ézéchiel ? Il le faut. Dieu lui ordonne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures ? Oui, mes frères, le prophète mange son pain d'orge avec ses excréments : il se plaint que ce déjeûné lui répugne un peu, et Dieu, par accommodement, lui permet de ne plus mêler à son pain que de la fiente de vache. C'est donc là un type, une figure de l'Église de Jésus-Christ.

Après cet exemple, il est inutile d'en rapporter d'autres, et de perdre notre temps à combattre toutes les rêveries dégoûtantes et abominables qui font le sujet des disputes entre les Juifs et les chrétiens : contentons-nous de déplorer l'aveuglement le plus à plaindre qui ait jamais offusqué la raison humaine ; espérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres ; et venons au *nouveau Testament*, digne suite de ce que nous venons de dire.

TROISIÈME POINT.

C'est en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du temps d'Auguste que dans les siècles barbares dont nous venons de parler : c'est en vain que les Juifs commencèrent à connaître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à Moïse; et les récompenses de Dieu après la mort des justes, comme les punitions (quelles qu'elles soient) pour les méchants, dogme non moins ignoré de Moïse. La raison n'en perça pas davantage chez le misérable peuple dont est sortie cette religion chrétienne, qui a été la source de tant de divisions, de guerres civiles et de crimes, qui a fait couler tant de sang, et qui est partagée en tant de sectes ennemies dans les coins de la terre où elle règne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les prophètes pour se distinguer de la populace: voici celui qui a fait le plus de bruit, et dont on a fait un dieu : voici le précis de son histoire en peu de mots, telle qu'elle est rapportée dans les livres qu'on nomme *Évangiles*. Ne cherchons point dans quel temps ces livres ont été écrits, quoiqu'il soit évident qu'ils l'ont été après la ruine de Jérusalem*. Vous savez

* Voici ce qu'on lit dans un des recueils dont il est parlé au commencement de cet ouvrage :

« Si on veut savoir en quel temps ces quatre évangiles ont été « écrits, il est évident qu'ils l'ont été après la prise de Jérusalem. « Car au chapitre vingt-troisième du livre attribué à Matthieu, Jé- « sus dit aux prêtres : Serpents, races de vipères, etc., tombe sur « vous tout le sang innocent répandu depuis le sang d'Abel le juste,

avec quelle absurdité les quatre auteurs se contredisent; c'est une preuve démonstrative de mensonge. Hélas! nous n'avons pas besoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice; contentons-nous d'un récit court et fidèle.

D'abord on fait Jésus descendant d'Abraham et de David, et l'écrivain Matthieu compte quarante-deux générations en deux mille ans; mais dans son compte, il ne s'en trouve que quarante et une, et dans cet arbre généalogique qu'il tire des livres des *Rois*, il se trompe encore lourdement en donnant Josias pour père à Jéchonias.

Luc donne aussi une généalogie; mais il y met cinquante-six générations depuis Abraham, et ce sont des générations toutes différentes. Enfin, pour comble, ces généalogies sont celles de Joseph, et les évangélistes assurent que Jésus n'est pas fils de Joseph. En vérité, serait-on reçu dans un chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de noblesse? et c'est du fils de Dieu dont il s'agit! et c'est Dieu lui-même qui est l'auteur de ce livre!

Matthieu dit que, quand Jésus, roi des Juifs, fut né dans une étable dans la ville de Bethléem, trois mages ou trois rois virent son étoile en Orient, qu'ils suivirent cette étoile, laquelle s'arrêta sur Bethléem, et que le roi Hérode, ayant entendu ces

« jusqu'au sang de Zacharie, fils de Baruch, tué entre le temple et « l'autel. Il n'est parlé, mes frères, d'un Zacharie, fils de Baruch, « tué entre le temple et l'autel, que dans l'Histoire du siége de Jé- « rusalem, par Flavius Josèphe. Donc il est démontré que cet évan- « gile ne fut écrit qu'après le livre de Josèphe. Vous savez...

choses, fit massacrer tous les petits enfants au-dessous de deux ans : y a-t-il une horreur plus ridicule? Matthieu ajoute que le père et la mère emmenèrent le petit enfant en Égypte, et y restèrent jusqu'à la mort d'Hérode. Luc dit formellement le contraire : il marque que Joseph et Marie restèrent paisiblement durant six semaines à Bethléem, qu'ils allèrent à Jérusalem, de là à Nazareth, et que tous les ans ils allaient à Jérusalem.

Les évangélistes se contredisent sur le temps de la vie de Jésus, sur les miracles, sur le jour de la cène, sur celui de sa mort, sur les apparitions après sa mort, en un mot, sur presque tous les faits *. Il y avait quarante-neuf évangiles faits par les chrétiens des premiers siècles, qui se contredisaient tous encore davantage : enfin, l'on choisit les quatre qui nous restent; mais quand même ils seraient tous d'accord, que d'inepties, grand dieu! que de misères! que de choses puériles et odieuses!

La première aventure de Jésus, c'est-à-dire du fils de Dieu, c'est d'être enlevé par le diable; car le diable, qui n'a point paru dans le livre de Moïse, joue un grand rôle dans l'*Évangile*. Le diable donc emporte Dieu sur une montagne dans le désert; il lui montre de là tous les royaumes de la terre. Quelle est cette montagne d'où l'on découvre tant de pays? nous n'en savons rien.

* Dans le recueil déjà cité, on lit : « Les évangélistes se contredisent sur le temps de la vie de Jésus, *sur ses prédications*, *sur le jour de sa cène*, etc. »

Jean rapporte que Jésus va à une noce et qu'il y change l'eau en vin ; qu'il chasse du parvis du temple ceux qui vendaient des animaux pour les sacrifices ordonnés par la loi.

Toutes les maladies étaient alors des possessions du diable ; et en effet Jésus donne pour mission à ses apôtres de chasser les diables. Il délivre donc en passant un possédé qui avait une légion de démons, et il fait entrer ces démons dans un troupeau de cochons, qui se précipitent dans la mer de Tibériada : on peut croire que les maîtres de ces cochons, qui apparemment n'étaient pas juifs, ne furent pas contents de cette farce. Il guérit un aveugle, et cet aveugle voit des hommes comme si c'étaient des arbres. Il veut manger des figues en hiver, il en cherche sur un figuier, et n'en trouvant point, il maudit l'arbre et le fait sécher ; et le texte ne manque pas d'ajouter prudemment, *Car ce n'était pas le temps des figues.*

Il se transforme pendant la nuit, et il fait venir Moïse et Élie.... En vérité, les contes des sorciers approchent-ils de ces impertinences ? Cet homme qui disait continuellement des injures atroces aux pharisiens, qui les appelait *races de vipères, sépulcres blanchis,* est enfin traduit par eux à la justice, et supplicié avec deux voleurs ; et ses historiens ont le front de nous dire qu'à sa mort la terre a été couverte d'épaisses ténèbres en plein midi, et en pleine lune ; comme si tous les écrivains de ce temps-là n'auraient pas parlé d'un si étrange miracle.

Après cela il ne coûte rien de se dire ressuscité, et de prédire la fin du monde, qui n'est pourtant pas arrivée.

La secte de ce Jésus subsiste cachée, le fanatisme l'augmente *; on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu, mais bientôt on s'encourage. Je ne sais quelle métaphysique de Platon s'amalgame avec la secte nazaréenne; on fait de Jésus le *logos*, le Verbe-Dieu, puis consubstantiel à Dieu son père. On imagine la Trinité; et pour la faire croire, on falsifie les premiers évangiles.

On ajoute un passage touchant cette Trinité, de même qu'on falsifie l'historien Josèphe pour lui faire dire un mot de Jésus, quoique Josèphe soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des vers des sibylles: on suppose des Canons des apôtres, des Constitutions des apôtres, un Symbole des apôtres, un voyage de Simon Pierre à Rome, un assaut de miracles entre ce Simon et un autre Simon prétendu magicien. En un mot, point d'artifices, de fraudes, d'impostures, que les nazaréens ne mettent en œuvre: et après cela on vient nous dire tranquillement que les apôtres prétendus n'ont pu être ni trompés ni trompeurs, et qu'il faut croire à des témoins qui se sont fait égorger pour soutenir leurs dépositions.

O malheureux trompeurs et trompés qui parlez ainsi! quelle preuve avez-vous que ces apôtres ont

* Autre variante du même recueil: « La secte de ce Jésus subsiste « cachée; le fanatisme s'augmente; on n'ose, etc. »

écrit ce qu'on met sous leur nom? Si on a pu supposer des canons, n'a-t-on pas pu supposer des évangiles ? N'en reconnaissez-vous pas vous-mêmes de supposés? Qui vous a dit que les apôtres sont morts pour soutenir leur témoignage ? Il n'y a pas un seul historien contemporain qui ait seulement parlé de Jésus et de ses apôtres. Avouez que vous soutenez des mensonges par des mensonges; avouez que la fureur de dominer sur les esprits, le fanatisme et le temps ont élevé cet édifice qui croule aujourd'hui de tous côtés, masure que la raison déteste, et que l'erreur veut soutenir.

Au bout de trois cents ans, ils viennent à bout de faire reconnaître ce Jésus pour un dieu; et, non contents de ce blasphème, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce dieu dans un morceau de pâte*; et tandis que leur dieu est mangé des souris, qu'on le digère, qu'on le rend dans les excréments; ils soutiennent qu'il n'y a pas de pain dans leur hostie, que c'est dieu seul qui s'est mis à la place du pain, à la voix d'un homme. Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'Église; la rapine y préside; on vend la rémission des péchés; on vend les indulgences ainsi que les bénéfices, et tout est à l'enchère.

Cette secte se partage en une multitude de sectes: dans tous les temps on se bat, on s'égorge, on s'assassine. A chaque dispute, les rois, les princes, sont massacrés.

* Dans l'édition déjà citée, on lit : « Ils font disparaître le pain; » et tandis, etc. »

Tel est le fruit, mes très-chers frères, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a divinisée.

Voilà donc pourquoi on ose faire venir Dieu sur la terre, pour livrer l'Europe pendant des siècles au meurtre et au brigandage. Il est vrai que nos pères ont secoué une partie de ce joug affreux; qu'ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions; mais, bon dieu, qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait! Tout nous dit qu'il est temps d'achever et de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts. Déjà une foule de théologiens embrasse le socinianisme, qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul Dieu, dégagée de superstition. L'Angleterre, l'Allemagne, nos provinces, sont pleines de docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater; il y en a aussi un grand nombre dans d'autres pays: pourquoi donc attendre plus longtemps? pourquoi ne pas adorer Dieu en esprit et en vérité? pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, et se rendre coupable envers Dieu de ce péché énorme?

On nous dit qu'il faut des mystères au peuple, qu'il faut le tromper. Eh! mes frères, peut-on faire cet outrage au genre humain? nos pères n'ont-ils pas déjà ôté au peuple la transsubstantiation, l'adoration des créatures et des os des morts, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles et les images ridicules? Ce peuple n'est-il pas accoutumé à la privation de ces aliments de la superstition? Il faut avoir le courage

de faire encore quelques pas : le peuple n'est pas si imbécile qu'on le pense ; il recevra sans peine un culte sage et simple d'un Dieu unique tel qu'on nous dit qu'Abraham et Noé le professaient, tel que tous les sages de l'antiquité l'ont professé, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les lettrés. Nous ne prétendons pas dépouiller les prêtres de ce que la libéralité des peuples leur a donné ; mais nous voudrions que ces prêtres qui se raillent presque tous secrètement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité. Qu'ils y prennent garde, ils offensent, ils déshonorent la Divinité, et alors ils la glorifieraient. Que de biens inestimables seraient produits par un si heureux changement ! les princes et les magistrats en seraient mieux obéis, les peuples plus tranquilles, l'esprit de division et de haine dissipé. On offrirait à Dieu, en paix, les prémices de ses travaux ; il y aurait certainement plus de probité sur la terre ; car un grand nombre d'esprits faibles qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette superstition chrétienne, qui savent qu'elle est tournée en ridicule par tant de prêtres même, s'imaginent, sans réfléchir, qu'il n'y a en effet aucune religion : et sur ce principe ils s'abandonnent à des excès. Mais lorsqu'ils connaîtront que la secte chrétienne n'est en effet que le pervertissement de la religion naturelle ; lorsque la raison, libre de ses fers, apprendra au peuple qu'il n'y a qu'un Dieu ; que ce Dieu est le père commun de tous les hommes, qui sont frères ; que ces frères doivent être, les uns

envers les autres, bons et justes; qu'ils doivent exercer toutes les vertus; que Dieu, étant bon et juste, doit récompenser ces vertus et punir les crimes; certes alors, mes frères, les hommes seront plus gens de bien, en étant moins superstitieux.

Nous commençons par donner cet exemple en secret, et nous osons espérer qu'il sera suivi en public.

Puisse ce grand Dieu qui m'écoute, ce Dieu qui assurément ne peut ni être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ces livres remplis de contradictions, de démence et d'horreur; puisse ce Dieu créateur de tous les mondes avoir pitié de cette secte de chrétiens qui le blasphèment! Puisse-t-il les ramener à la religion sainte et naturelle, et répandre ses bénédictions sur les efforts que nous fesons pour le faire adorer! *Amen.*

FIN DU SERMON DES CINQUANTE.

SERMON

DU RABBIN AKIB,

PRONONCÉ A SMYRNE, LE 20 NOVEMBRE 1761.

TRADUIT DE L'HÉBREU [1].

Mes chers frères,

Nous avons appris le sacrifice de quarante-deux victimes humaines, que les sauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*Etanim* [a], l'an 1691 depuis la ruine de Jérusalem. Ces sauvages appellent de telles exécutions des *actes de foi*. Mes frères, ce ne sont pas des actes de charité. Élevons nos cœurs à l'Éternel [b].

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois hommes brûlés, de ceux que les Européans appellent *moines*, et que nous nommons kalenders; deux musulmans, et trente-sept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos inquisidores contra o padre Gabriel Malagrida jesuita.* Le reste ne nous est connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Espagne.

[1] On le croit de la même main que la *Défense du lord Bolingbroke.*

[a] C'est le mois d'Auguste des Hébreux, nommé *Août* chez les Francs.

[b] C'est un refrain usité dans les sermons des rabbins.

Hélas! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation Dieu abandonne tant de peuples de l'Europe. On accusait *Malagrida jesuita* d'avoir été le complice de l'assassinat du roi de Portugal. Le conseil de justice suprême, établi par le roi, avait déclaré ce kalender atteint et convaincu d'avoir exhorté, au nom de Dieu, les assassins à se venger, par le meurtre de ce prince, d'une entreprise contre leur honneur; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la confession, selon l'usage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, et de leur avoir dit expressément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur souverain.

Dans quel pays de la terre un homme accusé d'un tel crime n'eût-il pas été solennellement jugé par la justice ordinaire du prince, confronté avec ses complices, et exécuté à mort selon les lois?

Qui le croirait, mes frères? le roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ses juges un kalender accusé de parricide : il faut qu'il en demande la permission à un rabbin latin établi dans la ville de Rome; et ce rabbin latin * la lui a refusée. Ce roi a été obligé de remettre l'accusé à des kalenders portugais, qui ne jugent, disent-ils, que les crimes contre Dieu; comme si Dieu leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense; et comme s'il y avait un plus grand crime contre Dieu même que d'assassiner un souverain, que nous regardons comme son image.

* Clément XIII.

Sachez, mes frères, que les kalenders n'ont pas seulement interrogé Malagrida sur la complicité du parricide. C'est une petite faute mondaine, disent-ils, laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la majesté divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit « qu'une femme, nommée Annah, avait été autrefois « sanctifiée dans le ventre de sa mère, que sa fille « lui parla avant de venir au monde; que Marie re- « çut plusieurs visions de l'ange-messager Gabriel, « qu'il y aura trois antechrists, dont le dernier « naîtra à Milan d'un kalender et d'une kalendresse, « et que pour lui Malagrida, il est un Jean-B........ [a]

Voilà pourquoi ce pauvre jésuite, âgé de soixante-quinze ans, a été brûlé publiquement à Lisbonne*. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

S'il n'y avait eu que Malagrida jésuite de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette sainte synagogue. Peu nous importe que des kalenders aient ars un kalender jésuite. Nous savons assez que ces thérapeutes d'Europe ont souvent mérité ce supplice; c'est un des malheurs attachés aux sectes de ces barbares; leurs histoires sont remplies des crimes de leurs derviches; et nous savons assez combien leurs disputes fanatiques ont ensanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des princes assassinés en Europe, la superstition de ces peuples a toujours

[a] Malagrida s'est dit Jean-Baptiste, comme plusieurs convulsionnaires à Paris, et plusieurs prophètes à Londres se sont dits Élie.

* Le 21 septembre 1761.

aiguisé le poignard. Le savant aumônier de monsieur le consul de France à Smyrne compte quatre-vingt-quatorze rois, ou empereurs, ou princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des fakirs, ou par celles de leurs pénitents. Pour le nombre de seigneurs et de citoyens que ces superstitions ont fait massacrer, il est immense ; et de tant d'assassinats horribles, il n'en est aucun qui n'ait été médité, encouragé, sanctifié, dans le sacrement qu'ils appellent de *Confession.*

Vous savez, mes frères, que les premiers chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuser devant Dieu de nos fautes, de nous confesser pécheurs dans notre temple. Six siècles après la destruction de ce saint temple, les archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs fakirs à se confesser à eux secrètement deux fois l'année. Quelques siècles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez-vous quelle autorité dangereuse cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuser. Les secrets des familles furent entre leurs mains, les femmes furent soustraites au pouvoir de leurs maris, les enfants à celui de leurs pères ; le feu de la discorde fut allumé dans les guerres civiles par les confesseurs qui étaient d'un parti, et qui refusaient l'absolution à ceux du parti contraire.

Enfin ils persuadèrent à leurs pénitents que Dieu leur commandait d'aller tuer les princes qui mécontentaient leurs archimandrites. Hier, mes frères,

l'aumônier de monsieur le consul nous montra dans l'histoire de la petite nation des Francs, qui vit dans un coin du monde au bout de l'Occident, et qui n'est pas sans mérite; il nous montra, dis-je, un fakir nommé Clément, qui reçut de son prieur, nommé Bourgoin, l'ordre exprès en confession d'aller assassiner son roi légitime, qui s'appelait, je crois, Henri III. En vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même de l'histoire des nations voisines, j'ai cru lire celle des anthropophages. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Mes frères, outre le moine Malagrida que les sauvages ont brûlé, il y a encore eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom et les péchés. Dieu veuille avoir leur ame!

Puis on a brûlé deux musulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être saisis d'horreur, et de prier pour eux. Vous savez que quand les musulmans eurent conquis toute l'Espagne par leurs cimeterres, ils ne molestèrent personne, ne contraignirent personne à changer de religion, et qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, aussi bien que nous autres Israélites. Vos yeux sont témoins avec quelle bonté les Turcs en usent aujourd'hui avec les chrétiens grecs, les chrétiens nestoriens, les chrétiens papistes, les disciples de Jean, les anciens parsis ignicoles, et nous humbles serviteurs de Moïse. Cet exemple d'humanité n'a pu attendrir les cœurs des sauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux musulmans ont été livrés aux tourments les

plus cruels, parce que leurs pères et leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais ; qu'ils se lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne se lavent qu'une fois par semaine ; qu'ils nomment *Allah* l'Être éternel que les Portugais appellent *Deos*, et qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah ! mes frères, quelle raison pour brûler des hommes !

L'aumônier de monsieur le consul m'a fait voir une pancarte d'un grand rabbin du pays des Francs, dont le nom finit en *ick*, et qui réside en un bourg ou ville appelé Soissons. Ce bon rabbin dit dans sa pancarte*, intitulée *mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, et qu'un chrétien doit aimer un Turc. Vive ce bon rabbin !

Puissent tous les enfants d'Adam, blancs, rouges, noirs, gris, basanés, barbus ou sans barbe, entiers ou châtrés, penser à jamais comme lui ! et que les fanatiques, les superstitieux, les persécuteurs, deviennent hommes ! Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Mes frères, il est temps de répandre des larmes sur nos trente-sept Israélites qu'on a assassinés dans l'acte de foi. Je ne dis pas qu'ils aient tous été brûlés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés jusqu'à la mort, et deux de renvoyés en prison. Reste à trente-deux consumés par les flammes dans ce sacrifice des sauvages.

* Berwick de Fitz-James, évêque de Soissons, dans son mandement de 1757.

Quel était leur crime? Point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la religion que leurs aïeux ont professée depuis quatre mille ans. Ils sont nés Israélites, ils ont célébré le phasé dans leurs caves; et voilà l'unique raison pour laquelle les Portugais les ont brûlés. Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jetés dans le bûcher; mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, et d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint et qui était très-appétissante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les inquisiteurs et les autres sauvages chantaient nos propres prières? Le grand inquisiteur entonna lui-même le makib de notre bon roi David, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde!*

C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le Dieu de la clémence et de la bonté, le Dieu pardonneur, en commettant le crime le plus atroce et le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'est ainsi que, par une contradiction aussi absurde que leur fureur est abominable, ils offrent à Dieu nos makibs (nos psaumes); ils empruntent notre religion même, en nous punissant d'être élevés dans notre religion. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

« Ce qui précède peut être regardé comme le

« premier point du sermon prononcé par le rab-
« bin Akib; ce qui suit, comme le second. »

O tigres dévots! panthères fanatiques, qui avez un si grand mépris pour votre secte, que vous pensez ne la pouvoir soutenir que par des bourreaux, si vous étiez capables de raison, je vous interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui sommes les pères de vos pères?

Que pourriez-vous répondre, si je vous disais: Votre Dieu était de notre religion? Il naquit Juif; il fut circoncis comme tous les autres Juifs; il reçut de votre aveu le baptême du Juif Jean, lequel était une antique cérémonie juive, une ablution en usage, une cérémonie à laquelle nous soumettons nos néophytes; il accomplit tous les devoirs de notre antique loi; il vécut Juif, il mourut Juif, et vous nous brûlez parce que nous sommes Juifs.

J'en atteste vos livres mêmes : Jésus a-t-il dit dans un seul endroit que la loi de Moïse était mauvaise ou fausse? l'a-t-il abrogée? ses premiers disciples ne furent-ils pas circoncis? Pierre ne s'abstenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorsqu'il mangeait avec les Israélites? Paul étant apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques-uns de ses disciples? Ce Paul n'alla-t-il pas sacrifier dans notre temple, selon vos propres écrits? Qu'étiez-vous autre chose dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en est séparée avec le temps?

Enfants dénaturés, nous sommes vos pères, nous

sommes les pères des musulmans. Une mère respectable et malheureuse a eu deux filles, et ces deux filles l'ont chassée de la maison; et vous nous reprochez de ne plus habiter cette maison détruite! Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en punissez. Mais ces Parsis, ces mages plus anciens que nous, ces premiers Persans qui furent autrefois nos vainqueurs et nos maîtres, et qui nous apprirent à lire et à écrire, ne sont-ils pas dispersés comme nous sur la terre? Les Banians, plus anciens que les Parsis, ne sont-ils pas épars sur les frontières des Indes, de la Perse, de la Tartarie, sans jamais se confondre avec aucune nation, sans épouser jamais de femmes étrangères? Que dis-je! vos chrétiens, gens vivant paisiblement sous le joug du grand padisha des Turcs, épousent-ils jamais des musulmanes ou des filles du rite latin? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations sans nous incorporer à elles?

Votre démence va jusqu'à dire que nous ne sommes dispersés que parce que nos pères condamnèrent au supplice celui que vous adorez. Ignorants que vous êtes! pouvez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains? nous n'avions point alors le droit du glaive; nous étions gouvernés par Quirinus, par Varus, par Pilatus; car, Dieu merci, nous avons presque toujours été esclaves. Le supplice de la croix était inusité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos histoires un seul exemple d'un homme crucifié, ni la moindre

trace de ce châtiment. Cessez donc de persécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être responsable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que Jésus appelait publiquement nos pharisiens et nos prêtres *races de vipères*, *sépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi nous allait continuellement par les rues de Rome appeler le pape et les cardinaux *vipères* et *sépulcres*, le souffrirait-on? Les pharisiens, il est vrai, dénoncèrent Jésus au gouverneur romain, qui le fit périr du supplice usité chez les Romains. Est-ce une raison pour brûler des négociants juifs et leurs filles dans Lisbonne?

Je sais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accusent d'avoir pu connaître la divinité de Jésus-Christ, et de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux savants de l'Europe, car il y en a quelques-uns : Jésus dans leur *Évangile* s'appelle quelquefois *fils de Dieu*, *fils de l'homme*, mais jamais Dieu; jamais Paul ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme est une expression très-ordinaire dans notre langue. Fils de Dieu signifie *homme juste*, comme *bélial* signifie *méchant*. Pendant trois cents ans Jésus fut bien reçu par les chrétiens comme médiateur envoyé de Dieu, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au concile de Nicée que la majorité des évêques constata sa divinité, malgré les oppositions des trois quarts de l'empire. Si donc les chrétiens eux-mêmes ont nié

si long-temps sa divinité, s'il y a même encore des sociétés chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître? Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de chrétiens : nous laissons les reproches qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres et de passages, d'avoir supposé des oracles de sibylles, des lettres de Jésus, des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque à Paul, et d'avoir forgé tant de miracles ; leurs sectes se font sur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une seule question que je leur ferai. Si quelqu'un sortant d'un *auto-da-fé* me dit qu'il est chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être? Jésus n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la confession auriculaire : sa pâque n'est certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'extrême-onction, l'ordre, etc., dans l'Évangile? Il n'institua ni cardinaux, ni pape, ni dominicains, ni promoteurs, ni inquisiteurs; il ne fit brûler personne; il ne recommanda que l'observation de la loi, l'amour de Dieu et du prochain, à l'exemple de nos prophètes. S'il reparaissait aujourd'hui au monde, se reconnaîtrait-il dans un seul de ceux qui se nomment chrétiens?

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Égyptiens, d'avoir égorgé plusieurs petites nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infames usuriers, d'a-

voir aussi immolé des hommes, d'en avoir même mangé, comme dit Ézéchiel. Nous avons été un peuple barbare, superstitieux, ignorant, absurde, je l'avoue : mais serait-il juste d'aller aujourd'hui brûler le pape et tous les monsignori de Rome, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines et dépouillèrent les Samnites?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre loi ont besoin de tant d'indulgence, cessent donc de persécuter, d'exterminer ceux qui comme hommes sont leurs frères, et qui comme Juifs sont leurs pères. Que chacun serve Dieu dans la religion où il est né, sans vouloir arracher le cœur à son voisin pour des disputes où personne ne s'entend. Que chacun serve son prince et sa patrie, sans jamais employer le prétexte d'obéir à Dieu pour désobéir aux lois. O Adonaï! qui nous as créés tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures; Dieu, père commun, Dieu de miséricorde, fais qu'il n'y ait plus sur ce petit globe, sur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni persécuteurs. Élevons nos cœurs à l'Éternel. *Amen.*

FIN DU SERMON DU RABBIN AKIB.

HOMÉLIES

PRONONCÉES A LONDRES EN 1763,

DANS UNE ASSEMBLÉE PARTICULIÈRE *.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur l'athéisme.

Mes frères,

Puissent mes paroles passer de mon cœur dans le vôtre! Puissé-je écarter les vaines déclamations, et n'être point un comédien en chaire qui cherche à faire applaudir sa voix, ses gestes et sa fausse éloquence! Je n'ai pas l'insolence de vous instruire; j'examine avec vous la vérité. Ce n'est ni l'espérance des richesses et des honneurs, ni l'attrait de la considération, ni la passion effrénée de dominer sur les esprits qui anime ma faible voix. Choisi par vous pour m'éclairer avec vous, et non pour parler en maître, voyons ensemble, dans la sincérité de nos cœurs, ce que la raison, de concert avec l'intérêt du genre humain, nous ordonne de croire et de pratiquer. Nous devons commencer par l'existence d'un Dieu. Ce sujet a été traité chez toutes les nations; il est épuisé; c'est par cette raison-là même que je vous en parle; car vous préviendrez

* Ces Homélies ont été imprimées en 1767.

tout ce que je vous dirai ; nous nous affermirons ensemble dans la connaissance de notre premier devoir ; nous sommes ici des enfants assemblés pour nous entretenir de notre père.

C'est une belle démarche de l'esprit humain, un élancement divin de notre raison, si j'ose ainsi parler, que cet ancien argument : *J'existe ; donc quelque chose existe de toute éternité.* C'est embrasser tous les temps du premier pas et du premier coup d'œil. Rien n'est plus grand ; mais rien n'est plus simple. Cette vérité est aussi démontrée que les propositions les plus claires de l'arithmétique et de la géométrie ; elle peut étonner un moment un esprit inattentif ; mais elle le subjugue invinciblement le moment d'après : enfin, elle n'a été niée par personne ; car à l'instant qu'on réfléchit, on voit évidemment que si rien n'existait de toute éternité, tout serait produit par le néant ; notre existence n'aurait nulle cause : ce qui est une contradiction absurde.

Nous sommes intelligents ; donc il y a une intelligence éternelle. L'univers ne nous atteste-t-il pas qu'il est l'ouvrage de cette intelligence? Si une simple maison bâtie sur la terre, ou un vaisseau qui fait sur les mers le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'existence d'un ouvrier, le cours des astres et toute la nature démontrent l'existence de leur auteur.

Non, me répond un partisan de Straton ou de Zénon, le mouvement est essentiel à la matière ; toutes les combinaisons sont possibles avec le mou-

vement; donc dans un mouvement éternel il fallait absolument que la combinaison de l'univers actuel eût sa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille surfaces semblables arrive, et on assigne même ce qu'on doit parier pour et contre.

Ce sophisme a souvent étonné des esprits sages, et confondu les superficiels; mais voyons s'il n'est pas une illusion trompeuse.

Premièrement, il n'y a nulle preuve que le mouvement soit essentiel à la matière; au contraire, tous les sages conviennent qu'elle est indifférente au mouvement et au repos, et un seul atome ne remuant pas de sa place détruit l'opinion de ce mouvement essentiel.

Secondement, quand même il serait nécessaire que la matière fût en motion, comme il est nécessaire qu'elle soit figurée, cela ne prouverait rien contre l'intelligence qui dirige son mouvement, et qui modèle ses diverses figures.

Troisièmement, l'exemple de mille dés qui amènent une chance est bien plus étranger à la question qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de savoir si le mouvement rangera différemment des cubes; il est sans doute très-possible que mille dés amènent mille *six* ou mille *as*, quoique cela soit très-difficile. Ce n'est là qu'un arrangement de matière sans aucun dessein, sans organisation, sans utilité; mais que le mouvement seul produise des êtres pourvus d'organes, dont le jeu est incompréhensible; que ces organes soient toujours proportionnés les uns

aux autres : que des efforts innombrables produisent des effets innombrables dans une régularité qui ne se dément jamais ; que tous les êtres vivants produisent leurs semblables ; que le sentiment de la vue, qui, au fond, n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les yeux reçoivent les rayons qui partent des objets ; que le sentiment de l'ouïe, qui est totalement étranger à l'oreille, nous fasse à tous entendre les mêmes sons quand l'oreille est frappée des vibrations de l'air ; c'est là le véritable nœud de la question ; c'est là ce que nulle combinaison ne peut opérer sans un artisan. Il n'y a nul rapport des mouvements de la matière au sentiment, encore moins à la pensée. Une éternité de tous les mouvements possibles ne donnera jamais, ni une sensation, ni une idée ; et, qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le sens ou la bonne foi, pour dire que le seul mouvement de la matière fait des êtres sentants et pensants.

Aussi Spinosa, qui raisonnait méthodiquement, avouait-il qu'il y a dans le monde une intelligence universelle.

Cette intelligence, dit-il avec plusieurs philosophes, existe nécessairement avec la matière ; elle en est l'ame ; l'une ne peut être sans l'autre. L'intelligence universelle brille dans les astres, nage dans les éléments, pense dans les hommes, végète dans les plantes.

« Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »

VIRG., ÆN., VI.

Ils sont donc forcés de reconnaître une intelligence suprême; mais ils la font aveugle et purement mécanique; ils ne la reconnaissent point comme un principe libre, indépendant et puissant.

Il n'y a selon eux qu'une seule substance, et une substance n'en peut produire une autre. Cette substance est l'universalité des choses, qui est à la fois pensante, sentante, étendue, figurée.

Mais raisonnons de bonne foi : n'apercevons-nous pas un choix dans tout ce qui existe? pourquoi y a-t-il un certain nombre d'espèces? ne pourrait-il pas évidemment en exister moins? ne pourrait-il pas en exister davantage? Pourquoi, dit le judicieux Clarke, les planètes tournent-elles en un sens plutôt qu'en un autre? J'avoue que parmi d'autres arguments plus forts, celui-ci me frappe vivement : Il y a un choix; donc il y a un maître qui agit par sa volonté.

Cet argument est encore combattu par nos adversaires; vous les entendez dire tous les jours : Ce que vous voyez est nécessaire, puisqu'il existe. Eh bien, leur répondrai-je, tout ce qu'on pourra déduire de votre supposition, c'est que pour former le monde, il était nécessaire que l'intelligence suprême fît un choix; ce choix est fait; nous sentons, nous pensons en vertu des rapports que Dieu a mis entre nos perceptions et nos organes. Examinez, d'un côté, des nerfs et des fibres, de l'autre, des pensées sublimes, et avouez qu'un Être suprême peut seul allier des choses si dissemblables.

Quel est cet Être? existe-t-il dans l'immensité?

l'espace est-il un de ses attributs? est-il dans un lieu, ou en tous lieux, ou hors d'un lieu? Puisse-t-il me préserver à jamais d'entrer dans ces subtilités métaphysiques! J'abuserais trop de ma faible raison, si je cherchais à comprendre pleinement l'Être qui, par sa nature et par la mienne, doit m'être incompréhensible. Je ressemblerais à un insensé, qui, sachant qu'une maison a été bâtie par un architecte, croirait que cette seule notion suffit pour connaître à fond sa personne.

Bornons donc notre insatiable et inutile curiosité; attachons-nous à notre véritable intérêt. L'artisan suprême qui a fait le monde et nous est-il notre maître? est-il bienfesant? lui devons-nous de la reconnaissance?

Il est notre maître sans doute: nous sentons à tous moments un pouvoir aussi invisible qu'irrésistible. Il est notre bienfaiteur, puisque nous vivons. Notre vie est un bienfait, puisque nous aimons tous la vie, quelque misérable qu'elle puisse devenir. Le soutien de cette vie nous a été donné par cet Être suprême et incompréhensible, puisque nul de nous ne peut former la moindre des plantes, dont nous tirons la nourriture qu'il nous donne, et puisque même nul de nous ne sait comment ces végétaux se forment.

L'ingrat peut dire qu'il fallait absolument que Dieu nous fournît des aliments, s'il voulait que nous existassions un certain temps. Il dira: Nous sommes des machines qui se succèdent les unes aux autres, et dont la plupart tombent brisées et fracassées dès

les premiers pas de leur carrière. Tous les éléments conspirent à nous détruire, et nous allons par les souffrances à la mort. Tout cela n'est que trop vrai; mais aussi il faut convenir que s'il n'y avait qu'un seul homme qui eût reçu de la nature un corps sain et robuste, un sens droit, un cœur honnête, cet homme aurait de grandes graces à rendre à son auteur. Or, certainement, il y a beaucoup d'hommes à qui la nature a fait ces dons : ceux-là du moins doivent regarder Dieu comme bienfesant.

A l'égard de ceux que le concours des lois éternelles, établies par l'Être des êtres, a rendus misérables, que pouvons-nous faire, sinon les secourir? que pouvons-nous dire, sinon que nous ne savons pas pourquoi ils sont misérables?

Le mal inonde la terre. Qu'en inférerons-nous par nos faibles raisonnements? Qu'il n'y a point de Dieu? Mais il nous a été démontré qu'il existe. Dirons-nous que ce Dieu est méchant? Mais cette idée est absurde, horrible, contradictoire. Soupçonnerons-nous que Dieu est impuissant, et que celui qui a si bien organisé tous les astres n'a pu bien organiser tous les hommes? cette supposition n'est pas moins intolérable. Dirons-nous qu'il y a un mauvais principe qui altère les ouvrages d'un principe bienfesant, ou qui en produit d'exécrables? Mais pourquoi ce mauvais principe ne dérange-t-il pas le cours du reste de la nature? pourquoi s'acharnerait-il à tourmenter quelques faibles animaux sur un globe si chétif, pendant qu'il respecterait les autres ouvrages de son ennemi? Com-

ment n'attaquerait-il pas Dieu dans ces millions de mondes qui roulent régulièrement dans l'espace? Comment deux dieux ennemis l'un de l'autre seraient-ils chacun également l'Être nécessaire? Comment subsisteraient-ils ensemble?

Prendrons-nous le parti de l'optimisme? ce n'est au fond que celui d'une fatalité désespérante. Le lord Shaftesbury, l'un des plus hardis philosophes d'Angleterre, accrédita le premier ce triste système. « Les lois, dit-il, du pouvoir central et de la végéta« tion ne seront point changées pour l'amour d'un « chétif et faible animal, qui, tout protégé qu'il est « par ces mêmes lois, sera bientôt réduit par elles « en poussière. »

L'illustre lord Bolingbroke est allé beaucoup plus loin; et le célèbre Pope a osé redire que le bien général est composé de tous les maux particuliers.

Le seul exposé de ce paradoxe en démontre la fausseté. Il serait aussi raisonnable de dire que la vie est le résultat d'un nombre infini de morts, que le plaisir est formé de toutes les douleurs, et que la vertu est la somme de tous les crimes.

Le mal physique et le mal moral sont l'effet de la constitution de ce monde, sans doute; et cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout est bien*, cela ne veut dire autre chose sinon, que tout est arrangé suivant des lois physiques : mais assurément tout n'est pas bien pour la foule innombrable des êtres qui souffrent, et de ceux qui font souffrir les autres. Tous les moralistes l'avouent dans leurs discours; tous les hommes le

crient dans les maux dont ils sont les victimes.

Quel exécrable soulagement prétendez-vous donner à des malheureux persécutés et calomniés, expirants dans les tourments, en leur disant: *Tout est bien; vous n'avez rien à espérer de mieux?* Ce serait un discours à tenir à ces êtres qu'on suppose éternellement coupables, et qu'on dit nécessairement condamnés avant le temps à des supplices éternels.

Le stoïcien qu'on prétend avoir dit dans un violent accès de goutte, *Non, la goutte n'est point un mal*, avait un orgueil moins absurde que ces prétendus philosophes, qui, dans la pauvreté, dans la persécution, dans le mépris, dans toutes les horreurs de la vie la plus misérable, ont encore la vanité de crier, *Tout est bien.* Qu'ils aient de la résignation, à la bonne heure, puisqu'ils feignent de ne vouloir pas de compassion; mais qu'en souffrant, et en voyant presque toute la terre souffrir, ils disent, *Tout est bien, sans aucune espérance de mieux*, c'est un délire déplorable.

Supposerons-nous enfin qu'un être suprême nécessairement bon abandonne la terre à quelque être subalterne qui la ravage, à un geôlier qui nous met à la torture? Mais c'est faire de Dieu un tyran lâche, qui, n'osant commettre le mal par lui-même, le fait continuellement commettre par ses esclaves.

Quel parti nous reste-t-il donc à prendre? n'est-ce pas celui que tous les sages de l'antiquité embrassèrent dans les Indes, dans la Chaldée,

dans l'Égypte, dans la Grèce, dans Rome? celui de croire que Dieu nous fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure, qui sera le développement de notre nature? Car enfin il est clair que nous avons éprouvé déjà différentes sortes d'existences. Nous étions avant qu'un nouvel assemblage d'organes nous contînt dans la matrice; notre être pendant neuf mois fut très-différent de ce qu'il était auparavant; l'enfance ne ressembla point à l'embryon; l'âge mûr n'eut rien de l'enfance: la mort peut nous donner une manière différente d'exister.

Ce n'est là qu'une espérance, me crient des infortunés qui sentent et qui raisonnent; vous nous renvoyez à la boîte de Pandore; le mal est réel, et l'espérance peut n'être qu'une illusion : le malheur et le crime assiégent la vie que nous avons, et vous nous parlez d'une vie que nous n'avons pas, que nous n'aurons peut-être pas, et dont nous n'avons aucune idée. Il n'est aucun rapport de ce que nous sommes aujourd'hui avec ce que nous étions dans le sein de nos mères : quel rapport pourrions-nous avoir dans le sépulcre avec notre existence présente?

Les Juifs, que vous dites avoir été conduits par Dieu même, ne connurent jamais cette autre vie. Vous dites que Dieu leur donna des lois, et dans ces lois il ne se trouve pas un seul mot qui annonce les peines et les récompenses après la mort. Cessez donc de présenter une consolation chimérique à des calamités trop véritables.

Mes frères, ne répondons point encore en chrétiens à ces objections douloureuses; il n'est pas encore temps. Commençons à les réfuter avec les sages, avant de les confondre par le secours de ceux qui sont au-dessus des sages mêmes.

Nous ignorons ce qui pense en nous, et par conséquent nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas à notre corps. Il se peut physiquement qu'il y ait en nous une monade indestructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui subsiste éternellement sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré; mais sans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raison de croire que de nier l'immortalité de l'être qui pense. Si les Juifs ne l'ont point connue autrefois, ils l'admettent aujourd'hui. Toutes les nations policées sont d'accord sur ce point. Cette opinion si ancienne et si générale est la seule peut-être qui puisse justifier la Providence. Il faut reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu : ou il n'y a point de Dieu, ou Dieu est juste. Nous avons une idée de la justice, nous, dont l'intelligence est si bornée; comment cette justice ne serait-elle pas dans l'intelligence suprême? Nous sentons combien il serait absurde de dire que Dieu est ignorant, qu'il est faible, qu'il est menteur : oserons-nous dire qu'il est cruel? Il vaudrait mieux s'en tenir à la nécessité fatale des choses, il vaudrait mieux n'admettre qu'un destin invincible, que d'admettre

un Dieu qui aurait fait une seule créature pour la rendre malheureuse.

On me dit que la justice de Dieu n'est pas la nôtre. J'aimerais autant qu'on me dît que l'égalité de deux fois deux et quatre n'est pas la même pour Dieu et pour moi. Ce qui est vrai l'est à mes yeux comme aux siens. Toutes les propositions mathématiques sont démontrées pour l'être fini comme pour l'être infini. Il n'y a pas en cela deux différentes sortes de vrai. La seule différence est probablement que l'intelligence suprême comprend toutes les vérités à la fois, et que nous nous traînons à pas lents vers quelques-unes. S'il n'y a pas deux sortes de vérité dans la même proposition, pourquoi y aurait-il deux sortes de justice dans la même action? Nous ne pouvons comprendre la justice de Dieu que par l'idée que nous avons de la justice. C'est en qualité d'êtres pensants que nous connaissons le juste et l'injuste. Dieu infiniment pensant doit être infiniment juste.

Voyons du moins, mes frères, combien cette croyance est utile, combien nous sommes intéressés à la graver dans tous les cœurs.

Nulle société ne peut subsister sans récompense et sans châtiment. Cette vérité est si sensible et si reconnue, que les anciens Juifs admettaient au moins des peines temporelles. « Si vous prévari-« quez, dit leur loi, le Seigneur vous enverra la « faim et la pauvreté, de la poussière au lieu de « pluie..... des démangeaisons incurables au fonde-« ment..... des ulcères malins dans les genoux et

« dans les jambes...... Vous épouserez une femme « afin qu'un autre couche avec elle, etc. »

Ces malédictions pouvaient contenir un peuple grossier dans le devoir; mais il pouvait arriver aussi qu'un homme coupable des plus grands crimes n'eût point d'ulcères dans les jambes, et ne languît point dans la pauvreté et dans la famine. Salomon devint idolâtre; et il n'est point dit qu'il fut puni par aucun de ces fléaux. On sait assez que la terre est couverte de scélérats heureux et d'innocents opprimés. Il fallut donc nécessairement recourir à la théologie des nations plus nombreuses et plus policées, qui long-temps auparavant avaient posé pour fondement de leur religion des peines et des récompenses, dans le développement de la nature humaine, qui est probablement une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avaient écouté, et qui ne fut étouffé qu'un temps chez les Juifs, pour retentir ensuite dans toute sa force.

Il y a, chez tous les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles qui paraissent empreintes par le maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence d'un Dieu et de sa justice miséricordieuse; tels sont les premiers principes de morale, communs aux Chinois, aux Indiens et aux Romains, et qui n'ont jamais varié, tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espèce humaine. Otez aux hommes l'opinion

d'un Dieu vengeur et rémunérateur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était éteinte alors chez les Romains; l'athéisme dominait: et il ne serait pas difficile de prouver par l'histoire que l'athéisme peut causer quelquefois autant de mal que les superstitions les plus barbares.

Pensez-vous en effet qu'Alexandre VI reconnût un Dieu, quand, pour agrandir le fils de son inceste, il employait tour-à-tour la trahison, la force ouverte, le stylet, la corde, le poison; et qu'insultant encore à la superstitieuse faiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution et des indulgences au milieu des convulsions de la mort? Certes, il insultait la Divinité, dont il se moquait, en même temps qu'il exerçait sur les hommes ces épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous lisons l'histoire de ce monstre et de son abominable fils, que nous souhaitons qu'ils soient châtiés. L'idée d'un Dieu vengeur est donc nécessaire.

Il se peut, comme il arrive trop souvent, que la persuasion de la justice divine ne soit pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse; les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits; mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée peut sentir, au lieu de remords, cette horreur secrète et sombre qui ac-

compagne les grands crimes. La situation de son ame est importune et cruelle; un homme souillé de sang n'est plus sensible aux douceurs de la société; son ame, devenue atroce, est incapable de toutes les consolations de la vie; il rugit en furieux, mais il ne se repent pas. Il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées; il sera toujours méchant, il s'endurcira dans ses férocités. L'homme, au contraire, qui croit en Dieu rentrera en lui-même. Le premier est un monstre pour toute sa vie, le second n'aura été barbare qu'un moment. Pourquoi? c'est que l'un a un frein, l'autre n'a rien qui l'arrête.

Nous ne lisons point que l'archevêque Troll, qui fit égorger sous ses yeux tous les magistrats de Stockholm, ait jamais daigné seulement feindre d'expier son crime par la moindre pénitence. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. Car, s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle. Les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements, ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de carnage.

Lorsque le pape Sixte IV fesait assassiner les deux Médicis dans l'église de la Réparade, au moment où l'on élevait aux yeux du peuple le Dieu que ce peuple adorait; Sixte IV, tranquille dans son palais, n'avait rien à craindre, soit que la conjuration réussît, soit qu'elle échouât; il était

sûr que les Florentins n'oseraient se venger, qu'il les excommunierait en pleine liberté, et qu'ils lui demanderaient pardon à genoux d'avoir osé se plaindre.

Il est très-vraisemblable que l'athéisme a été la philosophie de tous les hommes puissants qui ont passé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbéciles appellent *politique*, *coup d'état*, *art de gouverner*.

On ne me persuadera jamais qu'un cardinal, ministre célèbre, crût agir en la présence de Dieu, lorsqu'il fesait condamner à mort un des grands* de l'état par douze meurtriers en robe, esclaves à ses gages, dans sa propre maison de campagne, et pendant qu'il se plongeait dans la dissolution avec ses courtisanes, à côté de l'appartement où ses valets, décorés du nom de *juges*, menaçaient de la torture un maréchal de France dont il savourait déjà la mort.

Quelques-uns de vous, mes frères, m'ont demandé si un prince juif avait une véritable notion de la Divinité, quand, à l'article de la mort, au lieu de demander pardon à Dieu de ses adultères, de ses homicides, de ses cruautés sans nombre, il persiste dans la soif du sang, et dans la fureur atroce des vengeances; quand d'une bouche prête à se fermer pour jamais, il recommande à son successeur de faire assassiner le vieillard Semeï son ministre, et son général Joab?

* Le maréchal de Marillac, qui eut la tête tranchée en place de Grève, le 10 mai 1632.

J'avoue avec vous que cette action, dont saint Ambroise voulut en vain faire l'apologie, est la plus horrible peut-être qu'on puisse lire dans les annales des nations. Le moment de la mort est pour tous les hommes le moment du repentir et de la clémence : vouloir se venger en mourant, et ne l'oser ; charger un autre par ses dernières paroles d'être un infame meurtrier, c'est le comble de la lâcheté et de la fureur réunies.

Je n'examinerai point ici si cette histoire révoltante est vraie, ni en quel temps elle fut écrite. Je ne discuterai point avec vous s'il faut regarder les chroniques des Juifs du même œil dont on lit les commandements de leur loi ; si on a eu tort, dans des temps d'ignorance et de superstition, de confondre ce qui était sacré chez les Juifs avec leurs livres profanes. Les lois de Numa furent sacrées chez les Romains, et leurs historiens ne le furent pas. Mais si un Juif a été barbare jusqu'à son dernier moment, que nous importe ? sommes-nous Juifs ? quel rapport les absurdités et les horreurs de ce petit peuple ont-elles avec nous ? On a consacré des crimes chez presque tous les peuples du monde : que devons-nous faire ? les détester, et adorer le Dieu qui les condamne.

Il est reconnu que les Juifs crurent Dieu corporel. Est-ce une raison pour que nous ayons cette idée de l'Être suprême ?

S'il est avéré qu'ils crurent Dieu corporel, il n'est pas moins clair qu'ils reconnaissaient un Dieu formateur de l'univers.

Long-temps avant qu'ils vinssent dans la Palestine, les Phéniciens avaient leur Dieu unique *Jaho*, nom qui fut sacré chez eux, et qui le fut ensuite chez les Égyptiens et chez les Hébreux. Ils donnaient à l'Être suprême un nom plus commun, *El.* Ce nom était originairement chaldéen. C'est de là que la ville appelée par nous *Babylone* fut nommée Babel, *la porte de Dieu.* C'est de là que le peuple hébreu, quand il vint, dans la suite des temps, s'établir en Palestine, prit le surnom d'Israël, qui signifie *voyant Dieu*, comme nous l'apprend Philon, dans son *Traité des récompenses et des peines*, et comme nous le dit l'historien Josèphe dans sa réponse à Apion.

Les Égyptiens reconnurent un Dieu suprême malgré toutes leurs superstitions; ils le nommaient *Knef*, et ils le représentaient sous la forme d'un globe.

L'ancien *Zerdust*, que nous nommons *Zoroastre*, n'enseignait qu'un seul Dieu, auquel le mauvais principe était subordonné. Les Indiens, qui se vantent d'être la plus antique société de l'univers, ont encore leurs anciens livres, qu'ils prétendent avoir été écrits il y a quatre mille huit cent soixante-six ans. L'ange *Brama* ou *Habrama*, disent-ils, l'envoyé de Dieu, le ministre de l'Être suprême, dicta ce livre dans la langue du *Hanscrit*. Ce livre saint se nomme *Shastabad*, et il est beaucoup plus ancien que le *Veidam* même, qui est depuis si long-temps le livre sacré sur les bords du Gange.

Ces deux volumes, qui sont la loi de toutes les sectes des brames, l'*Ézour-Veidam*, qui est le commentaire du *Veidam*, ne parlent jamais que d'un Dieu unique.

Le ciel a voulu qu'un de nos compatriotes, qui a résidé trente années à Bengale, et qui sait parfaitement la langue des anciens brames, nous ait donné un extrait de ce *Shastabad*, écrit mille années avant le *Veidam*. Il est divisé en cinq chapitres. Le premier traite de Dieu et de ses attributs, et il commence ainsi : « Dieu est un; il a formé « tout ce qui est; il est semblable à une sphère « parfaite sans fin ni commencement. Il gouverne « tout par une sagesse générale. Tu ne chercheras « point son essence et sa nature; cette entreprise « serait vaine et criminelle. Qu'il te suffise d'admi- « rer jour et nuit ses ouvrages, sa sagesse, sa puis- « sance, sa bonté. Sois heureux en l'adorant. »

Le second chapitre traite de la création des intelligences célestes.

Le troisième, de la chute de ces dieux secondaires.

Le quatrième, de leur punition.

Le cinquième, de la clémence de Dieu.

Les Chinois, dont les histoires et les rites attestent une antiquité si reculée, mais moins ancienne que celle des Indiens, ont toujours adoré le *Tien*, le *Chang-ti*, la *Vertu céleste*. Tous leurs livres de morale, tous les édits des empereurs recommandent de se rendre agréable au *Tien*, au *Chang-ti*, et de mériter ses bienfaits.

Confucius n'a point établi de religion chez les Chinois, comme les ignorants le prétendent. Longtemps avant lui les empereurs allaient au temple quatre fois par année présenter au *Chang-ti* les fruits de la terre.

Ainsi vous voyez que tous les peuples policés, Indiens, Chinois, Égyptiens, Persans, Chaldéens, Phéniciens, reconnurent un Dieu suprême. Je ne nierai pas que chez ces nations si antiques il n'y ait eu des athées; je sais qu'il y en a beaucoup à la Chine; nous en voyons en Turquie, il y en a dans notre patrie et chez toutes les nations de l'Europe. Mais pourquoi leur erreur ébranlerait-elle notre croyance? les sentiments erronés de tous les philosophes sur la lumière nous empêcheront-ils de croire fermement aux découvertes de Newton sur cet élément incompréhensible? la mauvaise physique des Grecs et leurs ridicules sophismes détruiront-ils dans nous la science intuitive que nous donne la physique expérimentale?

Il y a eu des athées chez tous les peuples connus; mais je doute beaucoup que cet athéisme ait été une persuasion pleine, une conviction lumineuse, dans laquelle l'esprit se repose sans aucun doute, comme dans une démonstration géométrique. N'était-ce pas plutôt une demi-persuasion fortifiée par la rage d'une passion violente, et par l'orgueil, qui tiennent lieu d'une conviction entière? Les Phalaris, les Busiris (et il y en a dans toutes les conditions) se moquaient avec raison des fables de Cerbère et des Euménides : ils voyaient bien qu'il

était ridicule d'imaginer que Thésée fût éternellement assis sur une escabelle, et qu'un vautour déchirât toujours le foie renaissant de Prométhée. Ces extravagances, qui déshonoraient la Divinité, l'anéantissaient à leurs yeux. Ils disaient confusément dans leur cœur : on ne nous a jamais dit que des inepties sur la Divinité; cette divinité n'est donc qu'une chimère. Ils foulaient aux pieds une vérité consolante et terrible, parce qu'elle était entourée de mensonges.

O malheureux théologiens de l'école, que cet exemple vous apprenne à ne pas annoncer Dieu ridiculement! C'est vous qui, par vos platitudes, répandez l'athéisme que vous combattez; c'est vous qui faites les athées de cour, auxquels il suffit d'un argument spécieux pour justifier toutes leurs horreurs. Mais si le torrent des affaires et celui de leurs passions funestes leur avaient laissé le temps de rentrer en eux-mêmes, ils auraient dit : Les mensonges des prêtres d'Isis et des prêtres de Cybèle ne doivent m'irriter que contre eux, et non pas contre la Divinité qu'ils outragent. Si le Phlégéton et le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que Dieu existe. Je veux mépriser les fables, et adorer la vérité. Si on m'a peint Dieu comme un tyran ridicule, je ne le croirai pas moins sage et moins juste. Je ne dirai pas avec Orphée que les ombres des hommes vertueux se promènent dans les champs Élysées ; je n'admettrai point la métempsycose des Pharisiens, encore moins l'anéantissement de l'ame avec les saducéens. Je re-

connaîtrai une providence éternelle, sans oser deviner quels seront les moyens et les effets de sa miséricorde et de sa justice. Je n'abuserai point de la raison que Dieu m'a donnée; je croirai qu'il y a du vice et de la vertu, comme il y a de la santé et de la maladie; et enfin, puisqu'un pouvoir invisible, dont je sens continuellement l'influence, m'a fait un être pensant et agissant, je conclurai que mes pensées et mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître.

Ne nous dissimulons point ici qu'il y a eu des athées vertueux. La secte d'Épicure a produit de très-honnêtes gens: Épicure était lui-même un homme de bien, je l'avoue. L'instinct de la vertu, qui consiste dans un tempérament doux et éloigné de toute violence, peut très-bien subsister avec une philosophie erronée. Les Épicuriens et les plus fameux athées de nos jours, occupés des agréments de la société, de l'étude, et du soin de posséder leur ame en paix, ont fortifié cet instinct qui les porte à ne jamais nuire, en renonçant au tumulte des affaires qui bouleversent l'ame, et à l'ambition qui la pervertit. Il y a des lois dans la société qui sont plus rigoureusement observées que celles de l'état et de la religion. Quiconque a payé les services de ses amis par une noire ingratitude, quiconque a calomnié un honnête homme, quiconque aura mis dans sa conduite une indécence révoltante, ou qui sera connu par une avarice sordide et impitoyable, ne sera point puni par les lois, mais il le sera par la société des honnêtes

gens, qui porteront contre lui un arrêt irrévocable de bannissement; il ne sera jamais reçu parmi eux. Ainsi donc un athée de mœurs douces et agréables, retenu d'ailleurs par le frein que la société des hommes impose, peut très-bien mener une vie innocente, heureuse, honorée. On en a vu des exemples de siècle en siècle, depuis le célèbre Atticus, également ami de César et de Cicéron, jusqu'au fameux magistrat Des-Barreaux, qui ayant fait attendre trop long-temps un plaideur dont il rapportait le procès, lui paya de son argent la somme dont il s'agissait.

On me citera encore, si l'on veut, le sophiste géométrique Spinosa, dont la modération, le désintéressement et la générosité ont été dignes d'Épictète. On me dira que le célèbre athée Lamétrie était un homme doux et aimable dans la société, honoré pendant sa vie et après sa mort des bontés d'un grand roi, qui, sans faire attention à ses sentiments philosophiques, a récompensé en lui les vertus. Mais mettez ces doux et tranquilles athées dans de grandes places; jetez-les dans les factions; qu'ils aient à combattre un César Borgia, ou un Cromwell, ou même un cardinal de Retz; pensez-vous qu'alors ils ne deviendront pas aussi méchants que leurs adversaires? Voyez dans quelle alternative vous les jetez: ils seront des imbéciles s'ils ne sont pas des pervers. Leurs ennemis les attaquent par des crimes; il faut bien qu'ils se défendent avec les mêmes armes, ou qu'ils périssent. Certainement leurs principes ne s'opposeront point

aux assassinats, aux empoisonnements, qui leur paraîtront nécessaires.

Il est donc démontré que l'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales dans la tranquille apathie de la vie privée; mais qu'il doit porter à tous les crimes dans les orages de la vie publique.

Une société particulière d'athées, qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. En un mot, des athées qui ont en main le pouvoir seraient aussi funestes au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres la raison nous tend les bras: et ce sera l'objet de mon second discours.

SECONDE HOMÉLIE.

Sur la superstition.

Mes frères,

Vous savez assez que toutes les nations bien connues ont établi un culte public. Si les hommes s'assemblèrent de tout temps pour traiter de leurs intérêts, pour se communiquer leurs besoins, il était

bien naturel qu'ils commençassent ces assemblées par les témoignages de respect et d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. On a comparé ces hommages à ceux que des enfants présentent à un père, et des sujets à un souverain. Ce sont des images trop faibles du culte de Dieu : les relations d'homme à homme n'ont aucune proportion avec la relation de la créature à l'Être suprême : l'infini les sépare. Ce serait même un blasphème que de rendre hommage à Dieu sous l'image d'un monarque. Un souverain de la terre entière, s'il en pouvait exister un, si tous les hommes étaient assez malheureux pour être subjugués par un homme, ne serait au fond qu'un ver de terre, commandant à d'autres vers de terre, et serait encore infiniment moins devant la Divinité. Et puis, dans les républiques, qui sont incontestablement antérieures à toute monarchie, comment aurait-on pu concevoir Dieu sous l'image d'un roi? S'il fallait se faire de Dieu une image sensible, celle d'un père, toute défectueuse qu'elle est, paraîtrait peut-être la plus convenable à notre faiblesse.

Mais les emblèmes de la Divinité furent une des premières sources de la superstition. Dès que nous eûmes fait Dieu à notre image, le culte divin fut perverti. Ayant osé représenter Dieu sous la figure d'un homme, notre misérable imagination, qui ne s'arrête jamais, lui attribua tous les vices des hommes. Nous ne le regardâmes que comme un maître puissant, et nous le chargeâmes de tous les abus de la puissance; nous le célébrâmes comme

fier, jaloux, colère, vindicatif, bienfaiteur, capricieux, destructeur impitoyable, dépouillant les uns pour enrichir les autres, sans autre raison que sa volonté. Nous n'avons d'idée que de proche en proche; nous ne concevons presque rien que par similitude : ainsi, quand la terre fut couverte de tyrans, on fit Dieu le premier des tyrans. Ce fut bien pis quand la Divinité fut annoncée par des emblèmes tirés des animaux et des plantes. Dieu devint bœuf, serpent, crocodile, singe, chat et agneau, broutant, sifflant, bêlant, dévorant et dévoré.

La superstition a été si horrible chez presque toutes les nations, que s'il n'en existait pas encore des monuments, il ne serait pas possible de croire ce qu'on nous en raconte. L'histoire du monde est celle du fanatisme.

Mais parmi les superstitions monstrueuses qui ont couvert la terre, y en a-t-il eu d'innocentes? ne pourrons-nous point distinguer entre des poisons dont on a su faire des remèdes, et des poisons qui ont conservé leur nature meurtrière? Cet examen mérite, si je ne me trompe, toute l'attention des esprits raisonnables.

Un homme fait du bien aux hommes ses frères, celui-là détruit des animaux carnassiers, celui-ci invente des arts par la force de son génie. On les croit par conséquent plus favorisés de Dieu que le vulgaire; on imagine qu'ils sont enfants de Dieu, on en fait des demi-dieux après leur mort, des dieux secondaires. On les propose non-seulement pour

modèles au reste des hommes, mais pour objet de leur culte. Celui qui adore Hercule et Persée s'excite à les imiter. Des autels deviennent le prix du génie et du courage. Je ne vois là qu'une erreur dont il résulte du bien. Les hommes ne sont trompés alors que pour leur avantage. Si les anciens Romains n'avaient mis au rang des dieux secondaires que des Scipion, des Titus, des Trajan, des Marc-Aurèle, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Il y a l'infini entre Dieu et un homme; d'accord: mais si, dans le système des anciens, on a regardé l'ame humaine comme une portion finie de l'intelligence infinie, qui se replonge dans le grand tout sans l'augmenter; si on suppose que Dieu habita dans l'ame de Marc-Aurèle, si cette ame fut supérieure aux autres par la vertu pendant sa vie, pourquoi ne pas supposer qu'elle est encore supérieure quand elle est dégagée de son corps mortel?

Nos frères les catholiques romains (car tous les hommes sont nos frères) ont peuplé le ciel de demi-dieux qu'ils appellent *saints*. S'ils avaient toujours fait d'heureux choix, avouons, sans détour, que leur erreur eût été un service rendu à la nature humaine. Nous leur prodiguons les injures et le mépris, quand ils fêtent un Ignace, chevalier de la Vierge; un Dominique, persécuteur; un François, fanatique en démence, qui marche tout nu, qui parle aux bêtes, qui catéchise un loup, qui se fait une femme de neige. Nous ne pardonnons pas à Jérôme, traducteur savant, mais fautif, de livres juifs, d'avoir, dans son *Histoire des pères du dé-*

sert, exigé nos respects pour un saint Pacôme qui allait faire ses visites monté sur un crocodile. Nous sommes surtout saisis d'indignation en voyant qu'à Rome on a canonisé Grégoire VII, l'incendiaire de l'Europe.

Mais il n'en est pas ainsi du culte qu'on rend en France au roi Louis IX, qui fut juste et courageux. Et si c'est trop que de l'invoquer, ce n'est pas trop de le révérer : c'est seulement dire aux autres princes : Imitez ses vertus.

Je vais plus loin : je suppose qu'on ait placé dans une basilique la statue du roi Henri IV, qui conquit son royaume avec la valeur d'Alexandre et la clémence de Titus, qui fut bon et compatissant, qui sut choisir les meilleurs ministres, et fut son premier ministre lui-même : je suppose que, malgré ses faiblesses, on lui paie des hommages au-dessus des respects qu'on rend à la mémoire des grands hommes, quel mal pourra-t-il en résulter? Il vaudrait certainement mieux fléchir le genou devant lui que devant cette multitude de saints inconnus, dont les noms même sont devenus un sujet d'opprobre et de ridicule. Ce serait une superstition, j'en conviens; mais une superstition qui ne pourrait nuire, un enthousiasme patriotique, et non un fanatisme pernicieux. Si l'homme est né pour l'erreur, souhaitons-lui des erreurs vertueuses.

La superstition qu'il faut bannir de la terre est celle qui, fesant de Dieu un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui qui dit le premier qu'on doit avoir les réprouvés en horreur, mit le poignard à

la main de tous ceux qui osèrent se croire fidèles; celui qui le premier défendit toute communication avec ceux qui n'étaient pas de son avis, sonna le tocsin des guerres civiles dans toute la terre.

Je crois ce qui paraît impossible à ma raison; c'est-à-dire je crois ce que je ne crois pas : donc je dois haïr ceux qui se vantent de croire une absurdité contraire à la mienne. Telle est la logique des superstitieux, ou plutôt telle est leur exécrable démence. Adorer l'Être suprême, l'aimer, le servir, être utile aux hommes, ce n'est rien; c'est même, selon quelques-uns, une fausse vertu qu'ils appellent un *péché splendide*. Ainsi, depuis qu'on se fit un devoir sacré de disputer sur ce qu'on ne peut entendre; depuis qu'on plaça la vertu dans la prononciation de quelques paroles inexplicables que chacun voulut expliquer, les pays chrétiens furent un théâtre de discorde et de carnage.

Vous me direz qu'on doit imputer cette peste universelle à la rage de l'ambition plutôt qu'à celle du fanatisme. Je vous répondrai qu'on en est redevable à l'une et à l'autre. La soif de la domination s'est abreuvée du sang des imbéciles. Je n'aspire point à guérir les hommes puissants de cette passion furieuse d'asservir les esprits; c'est une maladie incurable. Tout homme voudrait que les autres s'empressassent à le servir; et pour être servi mieux, il leur fera croire, s'il peut, que leur devoir et leur bonheur consistent à être ses esclaves. Allez trouver un homme qui jouit de quinze à seize millions de revenu, et qui a dans l'Europe quatre ou

cinq cent mille sujets dispersés, lesquels ne lui coûtent rien, sans compter ses gardes et sa milice; remontrez-lui que le Christ, dont il se dit le vicaire et l'imitateur, a vécu dans la pauvreté et dans l'humilité; il vous répond que les temps sont changés; et pour vous le prouver, il vous condamne à périr dans les flammes. Vous n'avez corrigé ni cet homme, ni un *cardinal de Lorraine*, possesseur de sept évêchés à la fois. Que fait-on alors? on s'adresse aux peuples, on leur parle, et tout abrutis qu'ils sont, ils écoutent, ils ouvrent à demi les yeux; ils secouent une partie du joug le plus avilissant qu'on ait jamais porté; ils se défont de quelques erreurs, ils reprennent un peu de leur liberté, cet apanage ou plutôt cette essence de l'homme, dont on les avait dépouillés. Si on ne peut guérir les puissants de l'ambition, on peut donc guérir les peuples de la superstition; on peut donc en parlant, en écrivant, rendre les hommes plus éclairés et meilleurs.

Il est bien aisé de leur faire voir ce qu'ils ont souffert pendant quinze cents années. Peu de personnes lisent; mais toutes peuvent entendre. Écoutez donc, mes chers frères, et voyez les calamités qui accablèrent les générations passées.

A peine les chrétiens, respirant en liberté sous Constantin, avaient trempé leurs mains dans le sang de la vertueuse Valérie, fille, femme et mère de césars, et dans le sang du jeune Candidien son fils, l'espérance de l'empire; à peine avaient-ils [a] égorgé le fils de l'empereur Maximin, âgé de huit

[a] En 313.

ans, et sa fille âgée de sept; à peine ces hommes qu'on nous peint si patients pendant deux siècles, avaient-ils ainsi signalé leurs fureurs au commencement du quatrième, que la controverse fit naître des discordes civiles, qui, se succédant les unes aux autres sans aucun moment de relâche, agitent encore l'Europe. Quels sont les sujets de ces querelles sanguinaires? Des subtilités, mes frères, dont on ne trouve pas le moindre mot dans l'Évangile. On veut savoir si le Fils est engendré, ou fait; s'il est engendré dans le temps, ou avant le temps; s'il est consubstantiel, ou semblable au Père; si la *monade de Dieu*, comme dit Athanase, est trine en trois hypostases, si le Saint-Esprit est engendré, ou procédant, ou s'il procède du Père seul, ou du Père et du Fils; si Jésus eut deux volontés ou une, s'il eut une ou deux natures, une ou deux personnes.

Enfin, depuis la *consubstantialité* jusqu'à la *transsubstantiation*, termes aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre, tout a été sujet de dispute, et toute dispute a fait couler des torrents de sang.

Vous savez combien en fit verser notre superstitieuse Marie, fille du tyran Henri VIII, et digne épouse du tyran espagnol Philippe II. Le trône de Charles Ier fut changé en échafaud, et ce roi périt par le dernier supplice, après que plus de deux cent mille hommes eurent été égorgés pour une liturgie.

Vous connaissez les guerres civiles de France. Une troupe de théologiens fanatiques, appelée *la Sorbonne*, déclare le roi Henri III déchu du trône, et soudain un apprenti théologien l'assassine. Elle

déclare le grand Henri IV, notre allié, incapable de régner, et vingt meurtriers se succèdent les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin, sur la seule nouvelle que ce héros va protéger ses anciens alliés contre les adhérents du pape, un moine feuillant, un maître d'école, plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois et du meilleur des hommes, au milieu de sa capitale, aux yeux de son peuple, et dans les bras de ses amis; et, par une contradiction inconcevable, sa mémoire est à jamais adorée, et la troupe de Sorbonne qui le proscrivit, qui l'excommunia, qui excommunia ses sujets fidèles, et qui n'a droit d'excommunier personne, subsiste encore à la honte de la France.

Ce ne sont pas les peuples, mes frères, ce ne sont pas les cultivateurs, les artisans ignorants et paisibles, qui ont élevé ces querelles ridicules et funestes, sources de tant d'horreurs et de tant de parricides. Il n'en est malheureusement aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Des hommes nourris de vos travaux, dans une heureuse oisiveté, enrichis de vos sueurs et de votre misère, combattirent à qui aurait le plus de partisans et le plus d'esclaves; ils vous inspirèrent un fanatisme destructeur, pour être vos maîtres : ils vous rendirent superstitieux, non pas pour que vous craignissiez Dieu davantage, mais afin que vous les craignissiez.

L'Évangile n'a pas dit à Jacques, à Pierre, à Barthélemi : Nagez dans l'opulence; pavanez-vous dans les honneurs; marchez entourés de gardes.

Il ne leur a pas dit non plus : Troublez le monde par vos questions incompréhensibles. Jésus, mes frères, n'agita aucune de ces questions. Voudrions-nous être plus théologiens que celui que vous reconnaissez pour votre unique maître? Quoi! il vous a dit, Tout consiste à aimer Dieu et son prochain, et vous rechercheriez autre chose!

Y a-t-il quelqu'un parmi vous? que dis-je! y a-t-il quelqu'un sur la terre qui puisse penser que Dieu le jugera sur des points de théologie, et non pas sur ses actions?

Qu'est-ce qu'une opinion théologique? C'est une idée qui peut être vraie ou fausse, sans que la morale y soit intéressée. Il est bien évident que vous devez être vertueux, soit que le Saint-Esprit procède du Père par spiration, ou qu'il procède du Père et du Fils. Il n'est pas moins évident que vous ne comprendrez jamais aucune proposition de cette espèce. Vous n'aurez jamais la plus légère notion comment Jésus avait deux natures et deux volontés dans une personne. S'il avait voulu que vous en fussiez informés, il vous l'aurait dit. Je choisis ces exemples entre cent autres, et je passe sous silence d'autres disputes, pour ne pas rouvrir des plaies qui saignent encore.

Dieu vous a donné l'entendement; il ne peut vouloir que vous le pervertissiez. Comment une proposition dont vous ne pouvez jamais avoir d'idée, pourrait-elle vous être nécessaire? Que Dieu, qui donne tout, ait donné à un homme plus de lumières, plus de talents qu'à un autre, cela se

voit tous les jours. Qu'il ait choisi un homme pour s'unir de plus près à lui qu'aux autres hommes ; qu'il en ait fait le modèle de la raison et de la vertu, cela ne révolte point notre bon sens. Personne ne doit nier qu'il soit possible à Dieu de verser ses plus beaux dons sur un de ses ouvrages. On peut donc croire en Jésus, qui a enseigné la vertu et qui l'a pratiquée; mais craignons qu'en voulant aller trop au-delà, nous ne renversions tout l'édifice.

Le superstitieux verse du poison sur les aliments les plus salutaires ; il est son propre ennemi et celui des hommes. Il se croira l'objet des vengeances éternelles, s'il a mangé de la viande un certain jour ; il pense qu'une longue robe grise, avec un capuce pointu et une grande barbe, est beaucoup plus agréable à Dieu qu'un visage rasé et une tête qui porte ses cheveux : il s'imagine que son salut est attaché à des formules latines qu'il n'entend point : il a élevé sa fille dans ces principes ; elle s'enterre dans un cachot dès qu'elle est nubile ; elle trahit la postérité pour plaire à Dieu ; plus coupable envers le genre humain que l'Indienne qui se précipite dans le bûcher de son mari après lui avoir donné des enfants.

Anachorètes des parties méridionales de l'Europe, condamnés par vous-mêmes à une vie aussi abjecte qu'affreuse, ne vous comparez pas aux pénitents des bords du Gange ; vos austérités n'approchent pas de leurs supplices volontaires ; mais ne pensez pas que Dieu approuve dans vous ce que vous avouez qu'il condamne dans eux.

Le superstitieux est son propre bourreau : il est encore celui de quiconque ne pense pas comme lui. La délation la plus infame, il l'appelle *correction fraternelle;* il accuse la naïve innocence qui n'est pas sur ses gardes, et qui, dans la simplicité de son cœur, n'a pas mis le sceau sur ses lèvres. Il la dénonce à ces tyrans des ames, qui rient en même temps de l'accusé et de l'accusateur.

Enfin, le superstitieux devient fanatique, et c'est alors que son zèle est capable de tous les crimes au nom du Seigneur.

Nous ne sommes plus, il est vrai, dans ces temps abominables où les parents et les amis s'égorgeaient, où cent batailles rangées couvraient la terre de cadavres pour quelques arguments de l'école; mais des cendres de ce vaste incendie, il renaît tous les jours quelques étincelles : les princes ne marchent plus aux combats à la voix d'un prêtre ou d'un moine; mais les citoyens se persécutent encore dans le sein des villes, et la vie privée est souvent empoisonnée de la peste de la superstition. Que diriez-vous d'une famille qui serait toujours prête à se battre pour deviner de quelle manière il faut saluer son père? Eh! mes enfants, il s'agit de l'aimer : vous le saluerez comme vous pourrez. N'êtes-vous frères que pour être divisés, et faudra-t-il que ce qui doit vous unir soit toujours ce qui vous sépare?

Je ne connais pas une seule guerre civile entre les Turcs pour la religion. Que dis-je! une guerre civile? L'histoire n'a marqué aucune sédition, au-

cun trouble parmi eux, excité par la controverse. Est-ce parce qu'ayant moins de dogmes, ils ont moins de prétextes de disputes? Est-ce parce qu'ils sont nés moins inquiets et plus sages que nous? Ils ne s'informent pas de quelle secte vous êtes, pourvu que vous payiez exactement un tribut léger. Chrétiens latins, chrétiens grecs, jacobites, monothélites, cophtes, protestants, réformés, tout est bien venu chez eux, tandis qu'il n'y a pas trois nations chez les chrétiens qui exercent cette humanité.

Enfin, mes frères, Jésus ne fut point superstitieux; il ne fut point intolérant; il communiquait avec les Samaritains; il n'a pas proféré une seule parole contre le culte des Romains, dont sa patrie était environnée. Imitons son indulgence, et méritons qu'on en ait pour nous.

Ne nous effrayons pas de cet argument barbare si souvent répété. Le voici, je crois, dans toute sa force.

« Vous croyez qu'un homme de bien peut trouver « grace devant l'Être des êtres, devant le Dieu de « justice et de miséricorde, dans quelque temps, « dans quelque lieu, dans quelque religion qu'il « ait consumé sa courte vie; et nous, au contraire, « nous affirmons qu'on ne peut plaire à Dieu qu'en « étant né parmi nous, ou ayant été enseigné par « nous : il nous est démontré que nous sommes « les seuls dans le monde qui ayons raison. Nous « savons que Dieu étant venu sur la terre, et étant « mort du dernier supplice pour tous les hommes,

« il ne veut pourtant avoir pitié que de notre pe-
« tite assemblée, et que même dans cette assem-
« blée il n'y a que fort peu de personnes qui pour-
« ront échapper à des peines éternelles. Prenez
« donc le parti le plus sûr; entrez dans notre pe-
« tite assemblée, et tâchez d'être élu chez nous. »

Remercions nos frères qui tiennent ce langage; félicitons-les d'être certains que tout l'univers est damné, hors un petit nombre d'entre eux, et croyons que notre secte vaut mieux que la leur, par cela seul qu'elle est plus raisonnable et plus compatissante. Quiconque me dit, *Pense comme moi ou Dieu te damnera*, me dira bientôt, *Pense comme moi ou je t'assassinerai.* Prions Dieu qu'il adoucisse ces cœurs atroces, et qu'il inspire à tous ses enfants des sentiments de frères. Nous voilà dans notre île où la secte épiscopale domine depuis Douvres jusqu'à la petite rivière de Tweed. De là jusqu'à la dernière des Orcades le presbytérianisme est en crédit, et sous ces deux religions régnantes, il y en a dix ou douze autres particulières. Allez en Italie, vous trouverez le despotisme papiste sur le trône. Ce n'est plus la même chose en France; elle est traitée à Rome de demi-hérétique. Passez en Suisse, en Allemagne, vous couchez aujourd'hui dans une ville calviniste, demain dans une papiste, après-demain dans une luthérienne. Allez jusqu'en Russie, vous ne voyez plus rien de tout cela. C'est une secte toute différente. La cour y est éclairée, à la vérité, par une impératrice philosophe. L'auguste Catherine a mis la raison

sur le trône, comme elle y a placé la magnificence et la générosité; mais le peuple de ses provinces déteste encore également et luthériens, et calvinistes, et papistes. Il ne voudrait ni manger avec aucun d'eux, ni boire dans le même verre. Or, je vous demande, mes frères, ce qui arriverait si, dans une assemblée de tous ces sectaires, chacun se croyait autorisé par l'esprit divin à faire triompher son opinion? Ne voyez-vous pas les épées tirées, les potences dressées, les bûchers allumés d'un bout de l'Europe à l'autre? Quel est donc celui qui a raison dans ce chaos de disputes? le tolérant, le bienfesant. Ne dites pas qu'en prêchant la tolérance nous prêchons l'indifférence. Non, mes frères, celui qui adore Dieu et qui fait du bien aux hommes n'est point indifférent. Ce nom convient bien davantage au superstitieux qui pense que Dieu lui saura gré d'avoir proféré des formules inintelligibles, tandis qu'il est en effet très-indifférent sur le sort de son frère qu'il laisse périr sans secours, ou qu'il abandonne dans la disgrace, ou qu'il flatte dans la prospérité, ou qu'il persécute s'il est d'une autre secte, s'il est sans appui et sans protection. Plus le superstitieux se concentre dans des pratiques et dans des croyances absurdes, plus il a d'indifférence pour les vrais devoirs de l'humanité. Souvenons-nous à jamais d'un de nos charitables compatriotes. Il fondait un hôpital pour les vieillards, dans sa province; on lui demandait si c'était pour des papistes, des luthériens, des presbytériens, des quakers, des so-

ciniens, des anabaptistes, des méthodistes, des mennonites? Il répondit: Pour des hommes.

O mon Dieu! écarte de nous l'erreur de l'athéisme, qui nie ton existence; et délivre-nous de la superstition, qui outrage ton existence, et qui rend la nôtre affreuse.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Sur l'interprétation de l'ancien Testament.

Mes frères,

Les livres gouvernent le monde, ou du moins toutes les nations qui ont l'usage de l'écriture; les autres ne méritent pas qu'on les compte. Le *Zenda-Vesta*, attribué au premier Zoroastre, fut la loi des Persans. Le *Veidam* et le *Shastabad* sont encore celle des brames. Les Égyptiens furent régis par les livres de Thaut, qu'on appela le *Premier Mercure*. L'*Alcoran* ou le *Koran* gouverne aujourd'hui l'Afrique, l'Égypte, l'Arabie, les Indes, une partie de la Tartarie, la Perse entière, la Scythie dans la Chersonèse, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Thrace, la Thessalie, et toute la Grèce jusqu'au détroit qui sépare Naples de l'Épire. Le *Pentateuque* gouverne les Juifs; et par une singulière providence, il est aujourd'hui notre règle. Notre devoir est de lire ensemble cet ouvrage divin, qui est le fondement de notre foi.

« Au commencement Dieu créa les cieux et la « terre. Et la terre était sans forme et vide; les « ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'es- « prit de Dieu se mouvait sur le dessus des eaux. « Et Dieu dit : Que la lumière soit; et la lumière « fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et « Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et « Dieu nomma la lumière *jour*, et les ténèbres « *nuit*. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut « le premier jour. Puis Dieu dit : Qu'il y ait une « étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux « d'avec les eaux. Dieu donc fit l'étendue, et sé- « para les eaux qui sont au-dessous de l'étendue, « d'avec celles qui sont au-dessus de l'étendue; et « il fut ainsi. Et Dieu nomma l'étendue *cieux*. Ainsi « fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le second « jour. Puis Dieu dit : Que les eaux qui sont au- « dessous des cieux soient rassemblées en un lieu, « et que le sec paraisse; et il fut ainsi, etc. »

Nous savons, mes frères, que Dieu, en parlant ainsi aux Juifs, daigna se proportionner à leur intelligence encore grossière. Personne n'ignore que notre terre n'est qu'un point, en comparaison de l'espace que nous nommons improprement le *ciel*, dans lequel brille cette prodigieuse quantité de soleils, autour desquels roulent des planètes très-supérieures à la nôtre. On sait que la lumière n'a pas été faite avant le jour, et que notre lumière vient du soleil. On sait que l'étendue solide entre les eaux supérieures et les inférieures, étendue qui, à la lettre, signifie *firmament*, est

une erreur de l'ancienne physique adoptée par les Grecs. Mais puisque Dieu parlait aux Juifs, il daignait s'abaisser à parler leur langage. Personne ne l'aurait certainement entendu dans le désert d'Horeb, s'il avait dit : « J'ai mis le soleil au centre de « votre monde; le petit globe de la terre roule « avec les autres planètes autour de ce grand astre, « par qui toutes les planètes sont illuminées; et « la lune tourne en un mois autour de la terre. « Ces autres astres que vous voyez sont autant de « soleils qui président à d'autres mondes, etc. »

Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainsi, il aurait parlé dignement, il est vrai, en maître qui connaît son ouvrage; mais nul Juif n'aurait compris un mot à ces sublimes vérités. Ce peuple était d'un col roide, et dur d'entendement. Il fallut donner des aliments grossiers à un peuple grossier, qui ne pouvait être nourri que par de tels aliments. Il semble que ce premier chapitre de la *Genèse* fut une allégorie, proposée par l'Esprit saint, pour être expliquée un jour par ceux que Dieu daignerait remplir de ses lumières. C'est du moins l'idée qu'en eurent les principaux Juifs, puisqu'il fut défendu de lire ce livre avant vingt-cinq ans, afin que l'esprit des jeunes gens, disposé par les maîtres, pût lire l'ouvrage avec plus d'intelligence et de respect.

Les docteurs prétendaient donc qu'à la lettre le Nil, l'Euphrate, le Tigre et l'Araxe, n'avaient pas en effet leurs sources dans le paradis terrestre; mais que ces quatre fleuves qui l'arrosaient, signi-

fiaient évidemment quatre vertus nécessaires à l'homme. Il était visible, selon eux, que la femme formée de la côte de l'homme était l'allégorie la plus frappante de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage ; et que les ames des époux doivent être unies comme leurs corps. C'est le symbole de la paix et de la fidélité qui doivent régner dans leur société.

Le serpent qui séduisit Ève, et qui était *le plus rusé de tous les animaux de la terre*, est, si nous en croyons Philon lui-même et plusieurs pères, une expression figurée qui peint sensiblement nos désirs corrompus. L'usage de la parole, que l'Écriture lui prête, est la voix de nos passions qui parle à nos cœurs. Dieu emploie l'allégorie du serpent, qui était très-commune dans tout l'Orient. Il passait pour subtil, parce qu'il se dérobe avec vitesse à ceux qui le poursuivent, et qu'il s'élance avec adresse sur ceux qui l'attaquent. Son changement de peau était le symbole de l'immortalité. Les Égyptiens portaient un serpent d'argent dans leurs processions. Les Phéniciens, voisins des déserts des Hébreux, avaient depuis long-temps la fable allégorique d'un serpent qui avait fait la guerre à l'homme et à Dieu. Enfin, le serpent qui tenta Ève a été reconnu pour le diable qui veut toujours nous tenter et nous perdre.

Il est vrai que la doctrine du diable tombé du ciel, et devenu l'ennemi du genre humain, ne fut connue des Juifs que dans la suite des siècles; mais le divin auteur, qui savait bien que cette

doctrine serait un jour répandue, daignait en jeter la semence dans les premiers chapitres de *la Genèse.*

Nous ne connaissons, à la vérité, l'histoire de la chute des mauvais anges que par ce peu de mots de l'Épître de saint Jude : « Des étoiles errantes, « à qui l'obscurité des ténèbres est réservée éter« nellement, desquels Énoch, septième homme « après Adam, a prophétisé. » On a cru que ces étoiles errantes étaient les anges transformés en démons malfesants, et on supplée aux prophéties d'Énoch, septième homme après Adam, lesquelles nous n'avons plus. Mais dans quelque labyrinthe que se perdent les savants pour expliquer les choses incompréhensibles, il en résulte toujours que nous devons entendre dans un sens édifiant tout ce qui ne peut être entendu à la lettre.

Les anciens brachmanes avaient, comme nous l'avons dit, cette théologie plusieurs siècles avant que la nation juive existât. Les anciens Persans avaient donné des noms au diable long-temps avant les Juifs. Et vous savez que dans le *Pentateuque* on ne trouve le nom d'aucun bon ou mauvais ange. On ne connut ni Gabriel, ni Raphaël, ni Satan, ni Asmodée, dans les livres juifs, que très-long-temps après, et lorsque ce petit peuple eut appris ces noms dans son esclavage à Babylone. Tout cela prouve au moins que la doctrine des êtres célestes et des êtres infernaux a été commune à de grandes nations. Vous la retrouverez dans le livre de Job, précieux monument de l'an-

tiquité. Job est un personnage arabe; c'est en arabe que cette allégorie fut écrite. Il reste encore dans la traduction hébraïque des phrases entières arabes. Voilà donc les Indiens, les Persans, les Arabes et les Juifs, qui, les uns après les autres, admettent à peu près la même théologie. Elle est donc digne d'une grande attention.

Mais ce qui en est bien plus digne, c'est la morale qui doit résulter de toute cette théologie antique. Les hommes, qui ne sont point nés pour être meurtriers, puisque Dieu ne les a point armés comme les lions et les tigres; qui ne sont point nés pour l'imposture, puisqu'ils aiment tous nécessairement la vérité; qui ne sont point nés pour être des brigands ravisseurs, puisque Dieu leur a donné également à tous les fruits de la terre et les toisons des brebis; mais qui cependant sont devenus ravisseurs, parjures, et homicides, sont réellement les anges transformés en démons.

Cherchons toujours, mes frères, dans la sainte Écriture ce qui nous enseigne la morale et non la physique.

Que l'ingénieux Calmet emploie sa profonde sagacité et sa pénétrante dialectique à trouver la place du paradis terrestre; contentons-nous de mériter, si nous pouvons, le paradis céleste, par la justice, par la tolérance, par la bienfesance.

« Et quant à l'arbre de la science du bien et du « mal, tu n'en mangeras point; car le jour que tu « en mangeras tu mourras de mort [a]. »

[a] Gen., II, 17.

Les interprètes avouent qu'on n'a jamais connu aucun arbre qui donnât de la science. Adam ne mourut point de mort le jour qu'il en mangea ; il vécut encore neuf cent trente années, dit la sainte Écriture. Hélas ! que sont neuf siècles entre deux éternités ! ce n'est pas même une minute dans le temps, et nos jours passent comme l'ombre. Mais cette allégorie ne nous dit-elle pas clairement que la science mal entendue est capable de nous perdre? L'arbre de la science porte sans doute des fruits bien amers, puisque tant de savants théologiens ont été persécuteurs ou persécutés, et que plusieurs sont morts d'une mort épouvantable. Ah ! mes frères, l'Esprit saint a voulu nous faire voir combien une fausse science est dangereuse, combien elle enfle le cœur, et à quel point un docteur est souvent absurde.

C'est de ce passage que saint Augustin conclut l'imputation faite à tous les hommes de la désobéissance du premier. C'est lui qui développa la doctrine du péché originel, soit que la souillure de ce péché ait corrompu nos corps, soit que les ames qui entrent dans nos corps en soient abreuvées ; mystère en tout point incompréhensible, mais qui nous avertit du moins de ne point vivre dans le crime, si nous sommes nés dans le crime.

« Et l'Éternel mit une marque sur Caïn, afin que « quiconque le trouverait ne le tuât point[a]. » C'est ici surtout, mes frères, que les pères sont oppo-

[a] Gen., IV.

sés les uns aux autres. La famille d'Adam n'était pas encore nombreuse ; l'Écriture ne lui donne d'autres enfants qu'Abel et Caïn, dans le temps que ce premier fut assassiné par son frère. Comment Dieu est-il obligé de donner une sauvegarde à Caïn contre tous ceux qui pourront le punir ? Remarquons seulement que Dieu pardonne à Caïn un fratricide, après lui avoir donné sans doute des remords. Profitons de cette leçon ; ne condamnons pas nos frères aux plus épouvantables supplices pour des causes légères. Quand Dieu daigne avoir de l'indulgence pour un meurtre abominable, imitons le Dieu de miséricorde. On nous objecte que Dieu, en pardonnant à un cruel meurtrier, damne à jamais tous les hommes pour la transgression d'Adam, qui n'était coupable que d'avoir mangé du fruit défendu. Il semble à notre faible raison que Dieu soit injuste en flétrissant éternellement tous les enfants de ce coupable, non pas pour expier un fratricide, mais pour une désobéissance qui semble excusable. C'est, dit-on, une contradiction intolérable qu'on ne peut admettre dans l'Être infiniment bon ; mais cette contradiction n'est qu'apparente. Dieu, en nous livrant, nous, nos pères et nos enfants, aux flammes pour la désobéissance d'Adam, nous envoie, quatre mille ans après, Jésus-Christ pour nous délivrer, et il conserve la vie à Caïn pour peupler la terre ; ainsi il est partout le Dieu de justice et de miséricorde. Saint Augustin appelle la faute d'Adam une faute heureuse ; mais celle de Caïn fut plus heureuse encore, puisque

Dieu prit soin de lui mettre lui-même un signe qui était une marque de sa protection.

«Tu feras le comble de l'arche d'une coudée de «hauteur, etc.[a]» Nous voici parvenus au plus grand des miracles, devant lequel il faut que la raison s'humilie, et que le cœur se brise. Nous savons assez avec quelle audace dédaigneuse les incrédules s'élèvent contre le prodige d'un déluge universel.

C'est en vain qu'ils objectent que dans les années les plus pluvieuses, il ne tombe pas trente pouces d'eau sur la terre pendant toute une année; que même pendant cette année il y a autant de terrains qui n'ont point reçu la pluie qu'il y en a d'inondés; que la loi de la gravitation empêche l'Océan de franchir ses bornes ; que s'il couvrait la terre il laisserait son lit à sec ; qu'en couvrant la terre il ne pourrait surpasser le sommet des montagnes de quinze coudées; que les animaux qui entraient dans l'arche ne pouvaient venir d'Amérique ni des terres australes; que sept paires d'animaux purs, et deux paires d'animaux impurs pour chaque espèce, n'auraient pu être contenues seulement dans vingt arches; que ces vingt arches n'auraient pu contenir tout le fourrage qu'il leur fallait, non-seulement pendant dix mois, mais pendant l'année suivante, année pendant laquelle la terre trop abreuvée ne pouvait rien produire ; que les animaux voraces qui se nourrissent de chair, seraient péris faute de nourriture ; que huit personnes qui étaient dans l'arche n'auraient pu suffire à distribuer aux ani-

[a] Gen., VI, 16, etc.

maux leur pâture journalière. Enfin ils ne tarissent point sur les difficultés ; mais on lève toutes ces difficultés en leur fesant voir que ce grand événement est un miracle : et dès-lors toute dispute est finie.

« Or çà, bâtissons une ville et une tour de laquelle le sommet soit jusqu'aux cieux, et acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne soyons dispersés par toute la terre[a]. »

Les incrédules prétendent qu'on peut avoir de la réputation et être dispersé. Ils demandent si les hommes ont pu jamais être assez insensés pour vouloir bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Ils disent que cette tour ne s'élève que dans l'air, et que si par l'air on entend le ciel, elle sera nécessairement dans le ciel, ne fût-elle haute que de vingt pieds ; que si tous les hommes alors parlaient la même langue, ce qu'ils pouvaient faire de plus sage était de se réunir dans la même ville, et de prévenir la corruption de leur langage. Ils étaient apparemment tous dans leur patrie, puisqu'ils étaient tous d'accord pour y bâtir. Les chasser de leur patrie est tyrannique ; leur faire parler de nouvelles langues tout d'un coup est absurde. Par conséquent, disent-ils, on ne peut regarder l'histoire de la tour de Babel que comme un conte oriental.

Je réponds à ce blasphème que ce miracle, étant écrit par un auteur qui a rapporté tant d'autres miracles, doit être cru comme les autres. Les œuvres de Dieu ne doivent ressembler en rien aux œuvres

[a] Gen., XI, 4.

des hommes. Les siècles des patriarches et des prophètes ne doivent tenir en rien des siècles des hommes ordinaires. Dieu, qui ne descend plus sur la terre, y descendait alors souvent pour voir lui-même ses ouvrages. C'est la tradition de toutes les grandes nations anciennes. Les Grecs, qui n'eurent aucune connaissance des livres juifs que long-temps après la traduction faite dans Alexandrie par les Juifs hellénistes; les Grecs avaient cru, avant Homère et Hésiode, que le grand Zeus et tous les autres dieux descendaient de l'air pour visiter la terre. Quel fruit pouvons-nous tirer de cette idée généralement établie? que nous sommes toujours en présence de Dieu, et que nous ne devons nous livrer à aucune action, à aucune pensée, qui ne soit conforme à sa justice. En un mot, la tour de Babel n'est pas plus extraordinaire que tout le reste. Le livre est également authentique dans toutes ses parties : on ne peut nier un fait sans nier tous les autres : il faut soumettre sa raison orgueilleuse, soit qu'on lise cette histoire comme véridique, soit qu'on la regarde comme un emblème.

« Et en ce jour le Seigneur traita alliance avec « Abraham, en disant : J'ai donné à ta postérité « ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Eu- « phrate[a]. »

Les incrédules triomphent de voir que les Juifs n'ont jamais possédé qu'une partie de ce que Dieu leur a promis. Ils trouvent même injuste que le Seigneur leur ait donné cette portion. Ils disent que

[a] Gen., xv, 18.

les Juifs n'y avaient pas le moindre droit; qu'un voyage fait autrefois par un Chaldéen dans un pays barbare, ne pouvait être un prétexte légitime d'envahir ce petit pays; qu'un homme qui se dirait aujourd'hui descendant de saint Patrick, serait mal reçu à venir saccager l'Irlande, en disant qu'il en a reçu l'ordre de Dieu. Mais considérons toujours combien les temps sont changés; respectons les livres des Juifs, en nous gardant d'imiter jamais ce peuple. Dieu ne commande plus ce qu'il commandait autrefois.

On demande quel est cet Abraham, et pourquoi on fait remonter le peuple juif à un Chaldéen fils d'un potier idolâtre, qui n'avait aucun rapport avec les gens du pays de Canaan, et qui ne pouvait entendre leur idiome? Ce Chaldéen va jusqu'à Memphis avec sa femme courbée sous le poids des ans, et cependant belle encore. Pourquoi de Memphis ce couple se transporte-t-il dans le désert de Gérare? Comment y a-t-il un roi dans cet horrible désert? Comment le roi d'Égypte et le roi de Gérare sont-ils tous deux amoureux de la vieille épouse d'Abraham? ce ne sont là que des difficultés historiques. L'essentiel est d'obéir à Dieu. La sainte Écriture nous représente toujours Abraham comme soumis sans réserve aux volontés du Très-Haut: songeons à l'imiter plutôt qu'à disputer.

«Or sur le soir deux anges vinrent à Sodome, etc.[a]» C'est ici une pierre de scandale pour les examinateurs qui n'écoutent que leur raison. Deux anges,

[a] Gen., XIX tout entier.

c'est-à-dire deux créatures spirituelles, deux ministres célestes de Dieu, qui ont un corps terrestre, qui inspirent des désirs infames à toute une ville, et même aux vieillards; un père de famille qui veut prostituer ses deux filles pour sauver l'honneur de ces deux anges; une ville changée en un lac par le feu; une femme métamorphosée en une statue de sel; deux filles qui trompent et qui enivrent leur père pour commettre un inceste avec lui, de peur, disent-elles, que sa race ne périsse; tandis qu'elles ont tous les habitants de la ville de Thsoar parmi lesquels elles peuvent choisir! Tous ces événements rassemblés forment une image révoltante; mais si nous sommes raisonnables, nous conviendrons avec saint Clément d'Alexandrie, et avec tous les pères qui l'ont suivi, que tout est ici allégorique.

Souvenons-nous que c'était la manière d'écrire de tout l'Orient. Les paraboles furent si long-temps en usage, que l'auteur de toute vérité, quand il vint sur la terre, ne parla aux Juifs qu'en paraboles.

Les paraboles composent toute la théologie profane de l'antiquité. Saturne qui dévore ses enfants est visiblement le temps qui détruit ses propres ouvrages. Minerve est la sagesse; elle est formée dans la tête du maître des dieux. Les flèches de l'enfant Cupidon et son bandeau ne sont que des figures trop sensibles. La chute de Phaéton est un emblème admirable des ambitieux. Tout n'est pas allégorie dans la théologie païenne, tout ne l'est pas non plus dans l'histoire sacrée du peuple juif.

Les pères distinguent ce qui est purement historique, ou purement parabole, et ce qui est mêlé de l'un et de l'autre. Il est difficile, j'en conviens, de marcher dans ces chemins escarpés; mais pourvu que nous apprenions à nous conduire dans le chemin de la vertu, qu'importe celui de la science?

Le crime que Dieu punit ici est horrible; que cela nous suffise. La femme de Loth est changée en statue de sel pour avoir regardé derrière elle. Modérons les emportements de notre curiosité: en un mot, que toutes les histoires de l'Écriture servent à nous rendre meilleurs, si elles ne nous rendent pas plus éclairés.

Il y a, ce me semble, mes frères, deux manières d'interpréter figurément et dans un sens mystique les saintes Écritures. La première, qui est incontestablement la meilleure, est celle de tirer de tous les faits des instructions pour la conduite de la vie. Si Jacob fait une cruelle injustice à son frère Ésaü, s'il trompe son beau-père Laban, conservons la paix dans nos familles, et agissons avec justice envers nos parents. Si le patriarche Ruben déshonore le lit de son père Jacob, ayons cet inceste en horreur. Si le patriarche Juda commet un inceste encore plus odieux avec Thamar sa belle-fille, n'en ayons que plus d'aversion pour ces iniquités. Quand David ravit la femme d'Uriah et qu'il assassine son mari; quand Salomon assassine son frère; quand presque tous les petits rois juifs sont des meurtriers barbares, adoucissons nos mœurs en lisant cette suite affreuse de crimes. Lisons enfin toute

la *Bible* dans cet esprit : elle inquiète celui qui veut être savant, elle console celui qui ne veut être qu'homme de bien.

L'autre manière de développer le sens caché des Écritures est celle de regarder chaque événement comme un emblème historique et physique. C'est la méthode qu'ont employée saint Clément, le grand Origène, le respectable saint Augustin, et tant d'autres pères. Selon eux, le morceau de drap rouge que la prostituée Rahab pend à sa fenêtre est le sang de Jésus-Christ. Moïse étendant les bras, annonce le signe de la croix. Juda liant son ânon à la vigne, figure l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Saint Augustin compare l'arche de Noé à Jésus. Saint Ambroise, dans son livre septième *de Arcâ,* dit que la petite porte de dégagement, pratiquée dans l'arche, signifie l'ouverture par laquelle l'homme jette la partie grossière des aliments. Quand même toutes ces explications seraient vraies, quel fruit en pourrions-nous retirer? les hommes en seront-ils plus justes, quand ils sauront ce que signifie la petite porte de l'arche? Cette méthode d'expliquer l'Écriture sainte n'est qu'une subtilité de l'esprit, et elle peut nuire à la simplicité du cœur.

Écartons tous les sujets de dispute qui divisent les nations, et pénétrons-nous des sentiments qui les réunissent. La soumission à Dieu, la résignation, la justice, la bonté, la compassion, la tolérance, voilà les grands principes. Puissent tous les théologiens de la terre vivre ensemble comme les

commerçants, qui, sans examiner dans quel pays ils sont nés, dans quelles pratiques ils ont été nourris, suivent entre eux les règles inviolables de l'équité, de la fidélité, de la confiance réciproque! ils sont par ces principes les liens de toutes les nations; mais ceux qui ne connaissent que leurs opinions, et qui condamnent toutes les autres; ceux qui croient que la lumière ne luit que pour eux, et que les autres hommes marchent dans les ténèbres; ceux qui se feraient un scrupule de communiquer avec les religions étrangères, ceux-là ne méritent-ils pas le titre d'ennemis du genre humain?

Je ne dissimulerai point que les plus savants hommes assurent que le *Pentateuque* n'est point de Moïse. Newton, le grand Newton, qui seul a découvert le premier principe de la nature, qui seul a connu la lumière, cet étonnant génie, qui avait tant approfondi l'*Histoire ancienne*, attribue le *Pentateuque* à Samuel. D'autres savants respectables croient qu'il fut fait du temps d'Osias par le scribe Saphan; d'autres enfin prétendent qu'Esdras en fut l'auteur, au retour de la captivité. Tous s'accordent avec quelques Juifs modernes à ne point croire que cet ouvrage soit de Moïse. Cette grande objection n'est pas si terrible qu'elle le paraît. Nous révérons certainement le *Décalogue*, par quelque main qu'il ait été écrit. Nous sommes en dispute sur la date de plusieurs lois que les uns attribuent à Édouard III, les autres à Édouard II; mais nous n'en adoptons pas moins ces lois, parce que nous les

trouvons justes et utiles. Si même dans le préambule il y a des faits qu'on révoque en doute, si nos compatriotes rejettent ces faits, ils ne rejettent point la loi qui subsiste.

Distinguons toujours l'histoire du dogme, et le dogme de la morale, de cette morale éternelle que tous les législateurs ont enseignée, et que tous les peuples ont reçue.

O morale sainte! ô mon Dieu qui en êtes le créateur! je ne vous enfermerai point dans les limites d'une province; vous régnez sur tous les êtres pensants et sensibles. Vous êtes le Dieu de Jacob; mais vous êtes le Dieu de l'univers.

Je ne puis finir ce discours, mes chers frères, sans vous parler des prophètes. C'est un des grands objets sur lesquels nos ennemis pensent nous accabler: ils disent que dans l'antiquité tout peuple avait ses prophètes, ses devins, ses voyants; mais si les Égyptiens, par exemple, avaient anciennement de faux prophètes, s'ensuit-il que les Juifs ne pussent en avoir de véritables? On prétend qu'ils n'avaient aucune mission, aucun grade, aucune autorisation légale : cela est vrai ; mais ne pouvaient-ils pas être autorisés par Dieu même? Ils s'anathématisaient les uns les autres ; ils se traitaient réciproquement de fourbes et d'insensés; et le prophète Sédékia ose même donner un soufflet au prophète Michée en présence du roi Josaphat : nous n'en disconvenons pas. Les *Paralipomènes* rapportent ce fait; mais un ministère est-il moins saint quand les ministres le déshonorent? Et nos

prêtres n'ont-ils pas fait cent fois pis que de se donner des soufflets.

Dieu ordonne à Ézéchiel de manger un livre de parchemin, de mettre des excréments humains sur son pain; de partager ensuite ses cheveux en trois parties, et d'en jeter une dans le feu; de se faire lier; de coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit. Dieu commande expressément au prophète Osée de prendre une fille de fornication, et d'en avoir des enfants de fornication. Dieu veut ensuite qu'Osée couche avec une femme adultère, pour quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge. Tous ces commandements de Dieu scandalisent les esprits qui se disent sages; mais ne seront-ils pas plus sages, s'ils voient que ce sont des allégories, des types, des paraboles, conformes aux mœurs des Israélites; qu'il ne faut ni demander compte à un peuple de ses usages, ni demander compte à Dieu des ordres qu'il a donnés en conséquence de ces usages reçus?

Dieu n'a pu ordonner sans doute à un prophète d'être débauché et adultère; mais il a voulu faire connaître qu'il réprouvait les crimes et les adultères de son peuple chéri. Si nous ne lisions pas la *Bible* dans cet esprit, hélas! nous serions révoltés et indignés à chaque page.

Édifions-nous de ce qui fait le scandale des autres; tirons une nourriture salutaire de ce qui leur sert de poison. Quand le sens propre et littéral d'un passage paraît conforme à notre raison, tenons-

nous-en à ce sens naturel. Quand il paraît contraire à la vérité, aux bonnes mœurs, cherchons un sens caché dans lequel la vérité et les bonnes mœurs se concilient avec la sainte Écriture. C'est ainsi qu'en ont usé tous les pères de l'Église; c'est ainsi que nous agissons tous les jours dans le commerce de la vie; nous interprétons toujours favorablement les discours de nos amis et de nos partisans; traiterons-nous avec plus de dureté les saints livres des Juifs, qui sont l'objet de notre foi? Enfin, lisons les livres juifs pour être chrétiens; et s'ils ne nous rendent pas plus savants, qu'ils servent au moins à nous rendre meilleurs.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Sur l'interprétation du nouveau Testament.

Mes frères,

Il est dans le nouveau *Testament*, comme dans l'ancien, des profondeurs qu'on ne peut sonder, et des sublimités où la faible raison ne peut atteindre. Je ne prétends ici ni concilier les *Évangiles* qui semblent quelquefois se contredire, ni expliquer des mystères qui, de cela même qu'ils sont mystères, doivent être inexplicables. Que des hommes plus savants que moi examinent si la sainte Famille se transporta en Égypte après le massacre des enfants de Bethléem, selon saint Mat-

thieu ; ou si elle resta en Judée, selon saint Luc; qu'ils recherchent si le père de Joseph s'appelait Jacob, son grand-père Mathan, son bisaïeul Éléazar; ou bien si son bisaïeul était Lévi, son grand-père Mathat, et son père Héli : qu'ils disposent, selon leurs lumières, de cet arbre généalogique ; c'est une étude que je respecte. J'ignore si elle éclairera mon esprit, mais je sais bien qu'elle ne peut parler à mon cœur. La science n'est pas la vertu. Paul, apôtre, dit lui-même, dans sa première Épître à Timothée, qu'il ne faut pas s'occuper des généalogies. Nous n'en serons pas plus gens de bien quand nous saurons précisément quels étaient les aïeux de Joseph, dans quelle année Jésus vint au monde, et si Jacques était son frère ou son cousin-germain. Que nous servira d'avoir consulté tout ce qui nous reste des annales romaines, pour voir si en effet Auguste ordonna qu'on fît un dénombrement des peuples de toute la terre, quand Marie était enceinte de Jésus, quand Quirinus était gouverneur de la Syrie, et qu'Hérode régnait encore en Judée? Quirinus, que saint Luc appelle Cyrinus (disent les savants), ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après : ce n'était pas du temps d'Hérode, c'était au temps d'Archélaüs, et jamais Auguste n'ordonna un dénombrement de l'empire romain.

On nous crie que l'*Épître aux Hébreux*, attribuée à Paul, n'est point de Paul ; que ni l'*Apocalypse* ni l'*Évangile de Jean* ne sont de Jean ; que le premier chapitre de cet Évangile est évidem-

ment d'un grec platonicien ; qu'il est impossible que ce livre soit d'un Juif ; que jamais un Juif n'aurait fait prononcer ces paroles à Jésus : « Je vous « fais un commandement nouveau ; c'est que vous « vous aimiez les uns les autres. » Certes, disent-ils, ce commandement n'était point nouveau. Il est énoncé expressément et en termes plus énergiques dans les lois du *Lévitique :* « Tu aimeras ton Dieu « plus que toute autre chose, et ton prochain « comme toi-même. » Un homme tel que Jésus-Christ, disent-ils, un homme savant dans les Écritures, et qui confondait les docteurs à l'âge de douze ans ; un homme qui parle toujours de la loi, ne pouvait ignorer la loi ; et son disciple bien-aimé ne peut lui avoir imputé une erreur si palpable.

Mes frères, ne nous troublons point, songeons que Jésus parlait un idiome peu intelligible aux Grecs, composé du syriaque et du phénicien ; que nous n'avons l'*Évangile de saint Jean* qu'en grec ; que cet évangile fut écrit plus de cinquante ans après la mort de Jésus, que les copistes peuvent aisément avoir altéré le texte ; qu'il est plus probable que le texte portait : « Je vous fais un com-« mandement qui n'est pas nouveau », qu'il n'est probable qu'il portât en effet ces mots : « Je vous « fais un commandement nouveau. » Enfin revenons à notre grand principe : le précepte est bon : c'est à nous à le suivre si nous pouvons, soit que Zoroastre l'ait annoncé le premier, soit que Moïse l'ait écrit, soit que Jésus l'ait renouvelé.

Irons-nous pénétrer dans les plus épaisses ténèbres de l'antiquité pour voir si les ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de Jésus furent une éclipse de soleil dans la pleine lune; si un astronome nommé Phlégon, que nous n'avons plus, a parlé de ce phénomène, ou si quelque autre a jamais observé l'étoile des trois mages? Ces difficultés peuvent occuper un antiquaire; mais en consumant un temps précieux à débrouiller ce chaos, il ne l'aura pas employé en bonnes œuvres; il aura plus de doutes que de piété. Mes frères, celui qui partage son pain avec le pauvre, vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreu avec le grec, et l'un et l'autre avec le samaritain.

Ce qui ne regarde que l'histoire fait naître mille disputes : ce qui concerne nos devoirs n'en souffre aucune. Vous ne comprendrez jamais comment le diable emporta Dieu dans le désert; comment il le tenta pendant quarante jours; comment il le transporta au haut d'une colline d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui offre à Dieu tous ces royaumes, pourvu que Dieu l'adore, pourra révolter votre esprit; vous chercherez quel mystère est caché sous ces paraboles et sous tant d'autres; votre entendement se fatiguera en vain; chaque parole vous plongera dans l'incertitude et dans les angoisses d'une curiosité inquiète, qui ne peut se satisfaire. Mais si vous vous bornez à la morale, cet orage se dissipe, vous reposez dans le sein de la vertu.

J'ose me flatter, mes frères, que si les plus

grands ennemis de la religion chrétienne nous entendaient dans ce temple écarté où l'amour de la vertu nous rassemble; si les lords Herbert, Shaftesbury, Bolingbroke; si les Tindal, les Toland, les Collins, les Whiston, les Trenchard, les Gordon, les Swift, étaient témoins de notre douce et innocente simplicité, ils auraient pour nous moins de mépris et d'horreur. Ils ne cessent de nous reprocher un fanatisme absurde. Nous ne sommes point fanatiques en étant de la religion de Jésus; il adorait un Dieu, et nous l'adorons; il méprisait de vaines cérémonies, et nous les méprisons. Aucun Évangile n'a dit que sa mère fût mère de Dieu; aucun n'a dit qu'il fût consubstantiel à Dieu, ni qu'il eût deux natures et deux volontés dans une même personne, ni que le Saint-Esprit procédât du Père et du Fils. Vous ne trouverez dans aucun Évangile que les disciples de Jésus doivent s'arroger le titre de *saint Père*, de *milord*, de *monseigneur;* que douze mille pièces d'or doivent être le revenu d'un prêtre qui demeure à Lambeth, tandis que tant de cultivateurs utiles ont à peine de quoi ensemencer les trois ou quatre acres de terre qu'ils labourent, et qu'ils arrosent de pleurs. L'Évangile n'a point dit aux évêques de Rome : Forgez une donation de Constantin pour vous emparer de la ville des Scipions et des Césars, pour oser être suzerains du royaume de Naples : évêques allemands, profitez d'un temps d'anarchie pour envahir la moitié de l'Allemagne. Jésus fut un pauvre qui prêcha des pauvres. Que dirions-nous des dis-

ciples de Penn et de Fox ; ennemis du faste, ennemis des honneurs, amoureux de la paix, s'ils marchaient une mitre d'or en tête, entourés de soldats; s'ils ravissaient la substance des peuples; s'ils voulaient commander aux rois, si leurs satellites, suivis de bourreaux, criaient à haute voix : Nations imbéciles, croyez à Fox et à Penn, ou vous allez expirer dans les supplices?

Vous savez mieux que moi quel funeste contraste tous les siècles ont vu entre l'humilité de Jésus et l'orgueil de ceux qui se sont parés de son nom; entre leur avarice et sa pauvreté; entre leurs débauches et sa chasteté; entre sa soumission et leur sanguinaire tyrannie.

De toutes ses paroles, mes frères, j'avoue que rien ne m'a fait plus d'impression que ce qu'il répondit à ceux qui eurent la brutalité de le frapper avant qu'on le conduisît au supplice : « Si j'ai mal « dit, rendez témoignage du mal; et si j'ai bien « dit, pourquoi me frappez-vous? » Voilà ce qu'on a dû dire à tous les persécuteurs. Si j'ai une opinion différente de la vôtre sur des choses qu'il est impossible d'entendre ; si je vois la miséricorde de Dieu là où vous ne voulez voir que sa puissance; si j'ai dit que tous les disciples de Jésus étaient égaux; quand vous avez cru les devoir fouler aux pieds; si je n'ai adoré que Dieu seul, quand vous lui avez donné des associés; enfin, si j'ai mal dit en n'étant pas de votre avis, rendez témoignage du mal; et si j'ai bien dit, pourquoi m'accablez-vous d'injures et d'opprobres? pourquoi me

poursuivez-vous, me jetez-vous dans les fers, me livrez-vous aux tortures, aux flammes, m'insultez-vous encore après ma mort? Hélas! si j'avais mal dit, vous ne deviez que me plaindre et m'instruire. Vous êtes sûrs que vous êtes infaillibles; que votre opinion est divine; que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle; que toute la terre embrassera un jour votre opinion; que le monde vous sera soumis; que vous régnerez du mont Atlas aux îles du Japon. En quoi mon opinion peut-elle donc vous nuire? vous ne me craignez pas, et vous me persécutez! Vous me méprisez, et vous me faites périr!

Que répondre, mes frères, à ces modestes et puissants reproches? ce que répond le loup à l'agneau : « Tu as troublé l'eau que je bois. » C'est ainsi que les hommes se sont traités les uns les autres, l'Évangile et le fer à la main; prêchant le désintéressement, et accumulant des trésors, annonçant l'humilité, et marchant sur les têtes des princes prosternés; recommandant la miséricorde, et fesant couler le sang humain.

Si ces barbares trouvent dans l'Évangile quelque parabole dont le sens puisse être détourné en leur faveur par quelque interprétation frauduleuse, ils s'en saisissent comme d'une enclume sur laquelle ils forgent leurs armes meurtrières.

Est-il parlé de deux glaives suspendus à un plafond, ils s'arment de cent glaives pour frapper. S'il est dit qu'un roi a tué ses bêtes engraissées, a forcé des aveugles, des estropiés, de venir à son festin,

et a jeté celui qui n'avait pas sa robe nuptiale dans les ténèbres extérieures; est-ce une raison, mes frères, qui les mette en droit de vous enfermer dans des cachots comme ce convive, de vous disloquer les membres dans les tortures, de vous arracher les yeux pour vous rendre aveugles comme ceux qui ont été traînés à ce festin; de vous tuer, comme ce roi a tué ses bêtes engraissées? C'est pourtant sur de telles équivoques que l'on s'est fondé si souvent pour désoler une grande partie de la terre.

Ces terribles paroles, « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, » ont fait périr plus de chrétiens que la seule ambition n'en a jamais immolé.

Les Juifs dispersés et malheureux se consolent de leur abjection, quand ils nous voient toujours opposés les uns aux autres depuis les premiers jours du christianisme, toujours en guerre ou publique ou secrète, persécutés et persécuteurs, oppresseurs et opprimés; ils sont unis entre eux, et ils rient de nos querelles éternelles. Il semble que nous n'ayons été occupés que du soin de les venger.

Misérables que nous sommes! nous insultons aux païens, et ils n'ont jamais connu nos querelles théologiques; ils n'ont jamais versé une goutte de sang pour expliquer un dogme; et nous en avons inondé la terre. Je vous dirai surtout, dans l'amertume de mon cœur : Jésus a été persécuté, quiconque pensera comme lui, sera persécuté comme lui. Car enfin, qu'était Jésus aux yeux des hommes,

qui ne pouvaient certainement soupçonner sa divinité? C'était un homme de bien qui, né dans la pauvreté, parlait aux pauvres contre la superstition des riches pharisiens, et des prêtres insolents; c'était le Socrate de la Galilée. Vous savez qu'il dit à ces pharisiens : « Malheur à vous, guides aveu- « gles, qui coulez le moucheron, et qui avalez le « chameau! Malheur à vous, parce que vous net- « toyez les dehors de la coupe et du plat, et que « vous êtes au-dedans pleins de rapines et d'impu- « retés [a]. »

Il les appelle souvent *sépulcres blanchis*, *races de vipères*. Ils étaient pourtant des hommes constitués en dignité. Ils se vengèrent par le dernier supplice. Arnaud de Brescia, Jean Hus, Jérôme de Prague, en dirent beaucoup moins des pontifes de leurs jours, et ils furent suppliciés de même. Ne choquez jamais la superstition dominante, si vous n'êtes assez puissants pour lui résister, ou assez habiles pour échapper à sa poursuite. La fable de Notre-Dame de Lorette est plus extravagante que toutes les métamorphoses d'Ovide; il est vrai: le miracle de San-Genaro à Naples est plus ridicule que celui d'Egnatia dont parle Horace, j'en conviens : mais dites hautement à Naples, à Lorette, ce que vous pensez de ces absurdités, il vous en coûtera la vie. Il n'en est pas ainsi chez quelques nations plus éclairées : le peuple y a ses erreurs, mais moins grossières; et le peuple le moins superstitieux est toujours le plus tolérant.

[a] Matthieu, XXIII.

Rejetons donc toute superstition, afin de devenir plus humains : mais, en parlant contre le fanatisme, n'irritons point les fanatiques; ce sont des malades en délire qui veulent battre leurs médecins. Adoucissons leurs maux, ne les aigrissons jamais, et fesons couler goutte à goutte dans leur ame ce baume divin de la tolérance, qu'ils rejetteraient avec horreur si on le leur présentait à pleine coupe.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

Sur la communion (prononcée le jour de Pâques).

Nous voici assemblés, mes frères, pour la plus auguste et la plus sainte cérémonie de l'année, pour la communion.

Qu'est-ce que la communion? c'est mettre en commun ses devoirs; c'est se communiquer l'esprit fraternel qui doit animer les hommes. Nous fesons ici la commémoration d'une cène que fit avec ses disciples le Christ que nous reconnaissons pour notre législateur. Il ordonna *qu'on fît ces choses en mémoire de lui;* nous obéissons. Il est vrai que nous ne mangeons pas un agneau cuit avec des laitues, ainsi qu'il le mangea, selon les rites de la loi juive, qu'il observa depuis sa naissance jusqu'au dernier moment de sa vie; il est vrai que notre léger repas n'est plus une cène comme il l'était autrefois; il est vrai que nous n'envoyons

point chez un inconnu pour lui dire, comme dans saint Matthieu, « Le maître vous envoie dire : Je « viens faire la Pâque chez vous avec mes disci- « ples : » nous nous assemblons le matin avec recueillement, nous mangeons le même pain consacré, nous buvons le même vin.

Mais à quoi nous servirait cette communauté de nourriture, si nous n'avions une communauté de charité, de bienfesance, de tolérance, de toutes les vertus sociales?

Je ne vous parlerai point ici de la manducation spirituelle, différente de la réelle; je n'entrerai dans aucune des distinctions de l'école, elles sont trop au-dessus de notre heureuse simplicité. Que le pape Innocent III, dans son quatrième livre des *Mystères*, épuise son grand génie pour deviner ce que deviendrait le corps mystique ou réel de Jésus, s'il prenait un flux de ventre à un communiant, et de quelle matière seraient ses excréments : ces matières sont trop relevées pour moi.

Que Durand, dans son *Rational*[a], décide que ces matières ne seraient engendrées que par les accidents; que Tolet[b], dans son *Instruction sacerdotale,* affirme qu'un prêtre pourrait consacrer et transsubstantier tout le pain d'un boulanger et tout le vin d'un cabaretier; que le concile de Trente ajoute que ce changement ne se fait point, à moins que le prêtre n'en ait l'intention expresse; que plusieurs docteurs disent que dans l'eucharistie il y

[a] Liv. IV, chapitre XLI.

[b] Tolet, *de Instructione sacerdotali*, lib. II, cap. XXV.

a quantité sans *quantum*, et accident sans substance; qu'ils déclarent qu'on peut être camus sans avoir de nez, et boiteux sans avoir de jambes, *simitas sine naso, claudicatio sine crure* : je ne vois pas que la connaissance de ces questions sublimes serve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, et qu'on acquière une vertu de plus, pour avoir approfondi comment on peut être camus sans nez.

Ce qu'il y a de déplorable, messieurs, ce qu'il y a d'horrible, c'est que le sang a coulé pendant deux siècles pour ces questions théologiques, et que notre reine Marie, fille de Henri VIII, a fait brûler plus de huit cents citoyens qui ne voulaient pas convenir que la rondeur existât sans un corps rond, et qu'il y eût de la blancheur sans un corps blanc. Nous ne pouvons que tremper de nos larmes le peu de pain que nous allons manger ensemble en nous rappelant la mémoire des calamités et des horreurs qui ont inondé presque toute l'Europe pour des choses dont les Cafres, les Hottentots, rougiraient, et concevraient pour nous autant d'indignation que de mépris.

On appelle la sainte cérémonie que nous allons faire un *sacrement;* à la bonne heure : je ne viens pas ici pour disputer sur des mots. Nous ne savons, ni vous ni moi, ce que c'est qu'un sacrement; c'est un mot latin qui signifiait *serment* chez les Romains : je ne vois pas que nous fassions ici aucun serment. On nous dit aujourd'hui que sacrement veut dire *mystère;* j'y consens encore, sans savoir le moins du monde ce que c'est qu'un mystère : ce mot si-

gnifiait chez les Grecs une chose cachée. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des choses cachées dans la religion? tout ne doit-il pas être public? tout ne doit-il pas être commun à tous les hommes que le même Dieu a fait naître, et que le même soleil éclaire?

Si on venait nous dire que l'adoration de Dieu, l'amour du prochain, la justice, la modestie, la compassion, l'aumône, sont des mystères, nul de nous ne pourrait le croire. Les hommes ne cachent jamais leurs projets, leurs sentiments, leur conduite, que dans l'idée de mal faire, et dans la crainte d'être reconnus. Pourquoi donc mettrions-nous dans la religion ce que nous abhorrons dans la vie civile? Que dirions-nous d'une loi cachée, d'une loi qui ne pourrait à peine être entendue que d'un très-petit nombre de jurisconsultes? comment pourrions-nous suivre cette loi, surtout si ses interprètes ne s'étaient jamais accordés? Toute loi qui n'est pas claire, précise, intelligible à tous les esprits, n'est qu'un piége tendu par la fourberie à la simplicité. Une ordonnance mystérieuse d'un souverain serait même quelque chose de si absurde et de si intolérable, que je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple sur la terre. Accuserons-nous Dieu d'avoir fait ce que les tyrans les plus insensés n'ont jamais eu la démence de faire? Dieu n'aurait-il parlé qu'en énigmes au genre humain? que dis-je? à la plus petite partie du genre humain, pour se cacher entièrement à tout le reste, et pour ne se montrer qu'à demi à ce petit nombre de favoris qui se sont

disputé par tant de crimes les bonnes graces de leur maître? *Mersitne hoc pulvere verum ut caneret paucis?**

Dieu a dit à tous les hommes : Aimez-moi, et soyez justes. Voilà une loi claire, et sur laquelle il est impossible de disputer. Lorsque nous trouvons dans nos codes des passages équivoques, ce qui est un grand fléau du genre humain, nous tâchons de les ramener au sens le plus raisonnable; nous nous en tenons à la partie de la loi qui est la plus clairement énoncée. Or, qu'y a-t-il, je vous prie, de plus raisonnable et de plus lumineux que ces mots : *Faites ceci en mémoire de moi?* C'est donc en vertu de ces paroles que nous sommes assemblés. Nous nous acquittons d'une cérémonie que nous croyons nécessaire, parce qu'elle est ordonnée, parce qu'elle nous inspire la concorde, parce qu'elle nous rend plus chers les uns aux autres.

Mais en nous unissant plus étroitement, nous ne regardons pas comme nos ennemis ces chrétiens appelés quakers, ou anabaptistes, ou mennonites, qui ne communient point; les presbytériens qui communient en mangeant spirituellement Jésus-Christ; les luthériens et les anglicans qui mangent à la fois le corps et le pain, et boivent à la fois le sang et le vin; et les papistes même qui prétendent manger le corps et boire le sang, en ne touchant ni au pain ni au vin. Nous ne comprenons rien aux idées ou plutôt aux paroles des uns et des autres;

* Il y a dans Lucain, IX, 576 :

« Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum. »

mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage. Nous prions pour eux sans les comprendre ; nous nous unissons à eux malgré eux-mêmes, dans cet esprit de charité qui fait du monde entier une grande famille dispersée : *Charitas humani generis*, dit Cicéron, s'il m'est permis de citer ici un profane qui était un homme de bien.

Malheur à toute secte qui dit : Je suis seule sur la terre; la lumière ne luit que pour moi; une profonde nuit couvre les yeux de tous les autres hommes; ce n'est que pour moi que les vastes cieux ont été créés; c'est là ma demeure; tout le reste est condamné à un séjour d'horreur et de désolation éternelle.

Ce cruel langage est bien moins celui d'un cœur reconnaissant qui remercie Dieu de l'avoir distingué de la foule des êtres, que l'expression d'un orgueil insensé qui se complaît dans ses illusions téméraires. La dureté accompagne nécessairement un tel orgueil. Comment un homme malheureusement pénétré d'une si abominable croyance, aurait-il des entrailles de pitié pour ceux qu'il pense être en horreur à Dieu, de toute éternité, et pour toute l'éternité? Il ne les peut envisager que du même œil dont il croit voir les démons qu'on lui a peints comme ses ennemis sous des formes différentes. Si quelquefois il leur témoigne un peu d'humanité, c'est que la nature, plus forte en lui que ses préjugés, amollit malgré lui son cœur que sa secte endurcissait, et la vertu naturelle, que Dieu

lui a donnée, l'emporte sur la religion qu'il a reçue des hommes.

Sachez, messieurs, que le chef de la secte papiste n'est pas le seul qui se dise infaillible; sachez que tous ceux qui sont de sa secte intolérante pensent être infaillibles comme lui; et cela ne peut être autrement; ils ont adopté tous ses dogmes. Ce chef, selon eux, ne peut être dans l'erreur : donc ils ne peuvent errer en croyant tout ce que leur maître enseigne, en fesant tout ce qu'il ordonne. Cet excès de démence s'est perpétué surtout dans les cloîtres. C'est là que dominent la persuasion ennemie de l'examen, et le fanatisme enfant furieux de cette persuasion; c'est là que rampe l'aveugle obéissance, brûlant du désir de commander aux autres; c'est là que se forgent les fers qui ont enchaîné de proche en proche tant de nations. Le petit nombre qui a découvert la fraude, et qui en gémit en secret, n'en est souvent que plus ardent à la répandre; il jouit du plaisir infame de faire croire ce qu'il ne croit pas, et son hypocrisie est quelquefois plus persécutive que le fanatisme lui-même.

Voilà le joug sous lequel une partie de l'Europe baisse encore la tête, le joug que nous détestons, mais que nous-mêmes nous avons long-temps porté, lorsqu'un légat venait dans notre île ouvrir et fermer le ciel à prix d'or; vendre des indulgences, et recueillir des décimes; effrayer les peuples, ou les exciter à des guerres qu'il appelait saintes. Ces temps ne reviendront plus, je le crois, mes frères;

mais c'est afin qu'ils ne reviennent plus qu'il faut en rappeler souvent la mémoire.

Profitons de cette cérémonie sacrée qui nous inspire la charité, pour ne souffrir jamais que la religion nous inspire la tyrannie et la discorde. Ici nous sommes tous égaux; ici nous participons tous au même pain et au même vin; ici nous rendons à l'Être des êtres les mêmes actions de graces. Ne souffrons donc jamais que des étrangers aient l'insolence de nous prescrire en maîtres, ni la manière dont nous devons honorer le Maître universel, ni celle dont nous devons nous conduire, ni celle dont nous devons penser. Un étranger n'a pas plus de droit sur nos consciences que sur nos bourses. Il est cependant un de nos trois royaumes dans lequel cet étranger domine encore secrètement. Il y envoie des ministres inconnus qui sont les espions des consciences. Ce sont là en effet des mystères, c'est là une religion cachée. Elle insinue tout bas la discorde, tandis que nous annonçons hautement la paix; sa communion n'est que la réjection des autres hommes; tout est à ses yeux ou hérétique ou infidèle. Depuis qu'elle a usurpé le trône des Césars, elle n'a point changé de maximes; et quoique les yeux de presque toutes les nations se soient enfin ouverts sur ses prétentions absurdes et sur ses déprédations, elle conserve dans sa décadence le même orgueil qui la possédait quand elle voyait tant de rois à ses genoux. C'est en vain que notre premier Législateur a dit : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. L'évêque de Rome se dit tou-

jours le premier des hommes, parce qu'il siége dans une ville qui fut autrefois la première de l'Occident.

Que penseriez-vous, mes chers frères, d'un géomètre de Londres qui se croirait le souverain de tous les géomètres de nos provinces, sous prétexte qu'il exercerait l'arpentage dans la capitale? Ne le ferait-on pas enfermer comme un fou, s'il s'avisait d'ordonner qu'on ne crût à aucune propriété des triangles, sans un édit émané de son porte-feuille? C'est là cependant ce qu'a fait l'Église romaine : à cela près que les opinions qu'elle enseigne ne sont pas tout-à-fait des vérités géométriques.

Cependant nous prions ici pour elle, pourvu qu'elle ne soit point persécutante; et nous regardons les papistes comme nos frères, quoiqu'ils ne veuillent point être nos frères. Jugez qui de nous approche le plus de la grande loi de la nature. Ils nous disent : Vous êtes dans l'erreur, et nous vous réprouvons. Nous leur répondons : Vous nous paraissez être dans l'esclavage, dans l'ignorance, dans la démence : nous vous plaignons, et nous vous chérissons.

Que le fruit de notre communion soit donc toujours, mes frères, de voir les faiblesses et les misères humaines sans aversion et sans colère, et d'aimer, s'il se peut, ceux que nous jugeons déraisonnables, autant que ceux qui nous semblent être dans le chemin de la vérité, quand ils pensent comme nous.

Après nous être affermis dans ce premier devoir de tous les hommes, de quelque religion qu'ils

puissent être, d'adorer Dieu et d'aimer son prochain ; que nous servirait d'examiner quel jour Jésus fit le souper de la pâque, et s'il était couché sur un lit, en mangeant comme les seigneurs romains, ou s'il mangea debout un bâton à la main, comme l'ordonnait la loi des Juifs ? La morale qui doit diriger toutes nos actions en sera-t-elle plus pure, lorsque nous aurons discuté si Jésus fut crucifié la veille ou l'avant-veille de la pâque juive ? Si cela n'est pas clair dans les *Évangiles*, il est très-clair que nous devons être gens de bien tous les jours de l'année qui précèdent et qui suivent cette cérémonie.

Plusieurs savants s'inquiètent que l'*Évangile de saint Jean* ne dise pas un seul mot de l'institution de l'eucharistie, de la bénédiction du pain, et de ces paroles mystérieuses qui ont causé tant de malheurs : *Ceci est mon corps ; ceci est le calice de mon sang*. Ils s'étonnent que le disciple bien-aimé garde le silence sur le principal point de la mission de son maître.

On dispute sur l'heure de sa mort, sur les femmes qui assistèrent à son supplice; saint Matthieu disant qu'elles étaient loin, et saint Jean affirmant au contraire qu'elles étaient auprès de la croix, et que Jésus leur parla.

On dispute sur sa résurrection, sur ses apparitions, sur son ascension dans les airs. Ces paroles même qu'on trouve dans saint Jean, *Je vais à mon père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu,* ont fourni à l'Église de ceux qu'on appelle

sociniens un prétexte qu'ils ont cru plausible, de soutenir que Jésus n'était pas Dieu, mais seulement envoyé de Dieu.

On ne s'accorde pas sur le lieu duquel il monta au ciel. Saint Luc dit que ce fut en Béthanie; saint Marc ne dit pas en quel endroit; saint Matthieu, saint Jean, n'en parlent pas. Saint Luc même, dans son *Évangile*, nous fait entendre que Jésus monta au ciel le lendemain de sa résurrection; et dans les Actes des apôtres, il est dit que ce fut après quarante jours. Toutes ces contradictions exercent l'esprit des savants, mais elles ne les rendent ni plus modestes, ni plus doux, ni plus compatissants.

La naissance, la vie et la mort de Jésus, sont l'éternel sujet de disputes interminables. Saint Luc nous dit qu'Auguste ordonna un dénombrement de toute la terre, et que Joseph et Marie vinrent se faire dénombrer à Béthléem, quoique Joseph ne fût pas natif de Béthléem, mais de la Galilée. Cependant ni aucun auteur romain, ni Flavius Josèphe lui-même, ne parlent de ce dénombrement. Luc dit que Joseph et Marie furent dénombrés sous Cyrinus ou Quirinus, gouverneur de Syrie; mais il est avéré par Tacite, que ce Cyrinus ou Quirinus ne gouverna la Syrie que dix ans après, et que c'était alors Quintilius Varus qui était gouverneur. Luc donne pour grand-père à Jésus Héli, père de Joseph; Matthieu donne à Joseph, Jacob pour père: et tous deux, en donnant chacun à Joseph une généalogie absolument différente, disent que

Jésus n'était pas son fils. Luc assure que Joseph et Marie emmenèrent Jésus en Galilée; Matthieu dit qu'ils l'emmenèrent en Égypte.

Quand un ange, mes frères, descendrait de la voie lactée pour venir concilier ces contrariétés, quand il nous apprendrait le véritable nom du père de Joseph, que nous en reviendrait-il? quel fruit en retirerions-nous? en serions-nous plus gens de bien? n'est-il pas évident que nous devons être bons pères, bons maris, bons fils, bons citoyens, soit que le père de Joseph s'appelât Héli ou Jacob, soit qu'on ait emmené l'enfant Jésus en Galilée ou en Égypte? que Luc s'accorde ou ne s'accorde pas avec Matthieu, les gros bénéficiers d'Allemagne n'en seront pas moins riches, et nous ne leur envierons pas leurs richesses.

Il n'y a pas une page dans l'Écriture qui n'ait été un sujet de contestation, et par conséquent de haine. Que faut-il donc faire, mes très-chers frères, dans les ténèbres où nous marchons? Je vous l'ai déjà dit, et vous le pensez comme moi. Nous devons rechercher la justice plus que la lumière, et tolérer tout le monde afin que nous soyons tolérés.

FIN DES HOMÉLIES.

SERMON

PRÊCHÉ A BALE, LE PREMIER JOUR DE L'AN 1768,

PAR JOSIAS ROSSETTE.

Commençons l'année, messieurs, par rendre grace à Dieu du plus grand événement qui ait signalé le siècle où nous vivons; ce n'est pas une bataille gagnée par les meurtriers aux gages d'un roi qui demeure vers la Sprée, contre les meurtriers aux gages des souverains qui habitent les bords du Danube, ou contre ceux qui sortent des bords de la Garonne, de la Loire et du Rhône, pour aller en grand nombre porter la dévastation en Germanie, et pour revenir en très-petit nombre dans leurs foyers.

Je n'ai point à vous entretenir de ces fureurs qui ont usurpé le nom de gloire, et qui sont plus détestées par les sages qu'elles ne sont vantées par les insensés. S'il est une conquête dans l'auguste entreprise que nous célébrons, c'est une conquête sur le fanatisme; c'est la victoire de l'esprit pacificateur sur l'esprit de persécution; c'est le genre humain rétabli dans ses droits, des bords de la Vistule aux rivages de la mer Glaciale, et aux montagnes du Caucase, dans une étendue de terre deux fois plus grande que le reste de l'Europe.

Deux têtes couronnées se sont unies pour rendre

aux hommes ce bien précieux que la nature leur a donné, la liberté de conscience. Il semble que, dans ce siècle, Dieu ait voulu qu'on expiât le crime de quatorze cents ans de persécutions chrétiennes, exercées presque sans interruption, pour noyer dans le sang humain la liberté naturelle. L'impératrice de Russie non-seulement établit la tolérance universelle dans ses vastes états, mais elle envoie une armée en Pologne, la première de cette espèce depuis que la terre existe, une armée de paix, qui ne sert qu'à protéger les droits des citoyens, et à faire trembler les persécuteurs. O roi sage et juste, qui avez présidé à cette conciliation fortunée! ô primat éclairé, prince sans orgueil, et prêtre sans superstition, soyez bénis et imités dans tous les siècles!

C'était beaucoup, mes frères, pour la consolation du genre humain, que les jésuites, ces grands prédicateurs de l'intolérance, eussent été chassés de la Chine et des Indes, du Portugal et de l'Espagne, de Naples et du Mexique, et surtout de la France qu'ils avaient si long-temps troublée; mais enfin ce ne sont que des victimes sacrifiées à la haine publique. Elles ne l'ont point été à la raison universelle. Tant de princes chrétiens n'ont point dit : Chassons les jésuites, afin que nos peuples soient délivrés du joug monacal, afin qu'on rende à l'état des biens immenses engloutis dans tant de monastères, et à la société tant d'esclaves inutiles ou dangereux. Les jésuites sont exterminés, mais leurs rivaux subsistent. Il semble même que ce soit

à leurs rivaux qu'on les immole. Les disciples de l'insensé Ignace, de ce chevalier errant de la Vierge, eux-mêmes chevaliers errants de l'évêque de Rome, disparaissent sur la terre; mais les disciples d'un fou beaucoup plus dangereux, d'un François d'Assise, couvrent une partie de l'Europe; les enfants du persécuteur Dominique triomphent. On n'a dit encore ni en France, ni en Espagne, ni en Portugal, ni à Naples : Citoyens qui ne reconnaissez pas l'évêque de Rome pour le maître du monde, sujets qui n'êtes soumis qu'à votre roi, chrétiens qui ne croyez qu'à l'Évangile, vivez en paix; que vos mariages, confirmés par les lois, repeuplent nos provinces dévastées par tant de malheureuses guerres, occupez dans nos villes les charges municipales; hommes, jouissez des droits des hommes. On a fait le premier pas dans quelques royaumes, et on tremble au second; la raison est plus timide que la vengeance.

C'était autrefois, mes frères, une opinion établie chez les Grecs, que la sagesse viendrait d'Orient, tandis que sur les bords de l'Euphrate et de l'Indus on disait qu'elle viendrait d'Occident. On l'a toujours attendue. Enfin, elle arrive du Nord; elle vient nous éclairer; elle tient le fanatisme enchaîné; elle s'appuie sur la tolérance, qui marche toujours auprès d'elle, suivie de la paix, consolatrice du genre humain.

Il faut que vous sachiez que l'impératrice du Nord a rassemblé dans la grande salle du kremlin, à Moscou, six cent quarante députés de ses vastes

états d'Europe et d'Asie, pour établir une nouvelle législation qui soit également avantageuse à toutes ses provinces. C'est là que le musulman opine à côté du grec, le païen auprès du papiste, et que l'anabaptiste confère avec l'évangélique et le réformé, tous en paix, tous unis par l'humanité, quoique la religion les sépare.

Enfin donc, graces au ciel, il s'est trouvé un génie supérieur, qui, au bout de près de dix-huit siècles, s'est souvenu que tous les hommes sont frères. Déjà un Anglais en France, un Berwick, évêque de Soissons, avait osé dire dans son célèbre mandement de 1757, que les Turcs sont nos frères, ce que ni Bossuet ni Massillon n'avaient jamais eu le courage de dire. Déjà cent mille voix s'élevaient de tous côtés dans l'Europe en faveur de la tolérance universelle; mais aucun souverain ne s'était encore déclaré si ouvertement; aucun n'avait posé cette loi bienfesante pour la base des lois de l'état; aucun n'avait dit à la tolérance, en présence des nations : Asseyez-vous sur mon trône.

Élevons nos voix pour célébrer ce grand exemple; mais élevons nos cœurs pour en profiter. Vous tous qui m'écoutez, souvenez-vous que vous êtes hommes avant d'être citoyens d'une certaine ville, membres d'une certaine société, professant une certaine religion. Le temps est venu d'agrandir la sphère de nos idées, et d'être citoyens du monde. Que de petites nations apprennent donc leurs devoirs des grandes.

Nous sommes tous de la même religion sans le

savoir. Tous les peuples adorent un Dieu des extrémités du Japon aux rochers du mont Atlas : ce sont des enfants qui crient à leur père en différents langages. Cela est si vrai et si avéré, que les Chinois, en signant la paix avec les Russes, le 8 septembre 1689, la signèrent au nom du même Dieu. Le marbre qui sert de bornes aux deux empires montre encore aux voyageurs ces paroles gravées dans les deux langues : « Nous prions le Dieu « seigneur de toutes choses, qui connaît les cœurs, « de punir les traîtres qui rompraient cette paix « sacrée. »

Malheur à un habitant de Lucerne ou de Fribourg qui dirait à un réformé de Berne ou de Genève : Je ne vous connais pas ; j'invoque des saints, et vous n'invoquez que Dieu ; je crois au concile de Trente, et vous à l'*Évangile :* aucune correspondance ne peut subsister entre nous ; votre fils ne peut épouser ma fille ; vous ne pouvez posséder une maison dans notre cité : « Vous n'avez point « écouté mon assemblée, vous êtes pour moi comme « un païen et comme un receveur des deniers de « l'état. »

Voilà pourtant les termes dans lesquels nous sommes, nous qui accusons sans cesse d'intolérance des nations plus hospitalières. Nous sommes treize républiques confédérées, et nous ne sommes pas compatriotes. La liberté nous a unis, et la religion nous divise. Qu'aurait-on dit dans l'antiquité, si un Grec de Thèbes ou de Corinthe avait été banni de la communion d'Athènes et de Sparte ? En quel-

que endroit de la Grèce qu'ils allassent, ils se trouvaient chez eux; celui dont la cité était sous la protection d'Hercule allait sacrifier dans Athènes à Minerve : on les voyait associés aux mêmes mystères comme aux mêmes jeux. Le droit le plus sacré, le plus beau lien qui ait jamais joint les hommes, l'hospitalité, rendait au moins pour quelque temps le Scythe concitoyen de l'Athénien. Jamais il n'y eut entre ces peuples aucune querelle de religion. La république romaine ne connut jamais cette fureur absurde. On ne vit pas depuis Romulus un seul citoyen romain inquiété pour sa manière de penser ; et tous les jours le stoïcien, l'académicien, le platonicien, l'épicurien, l'éclectique, goûtaient ensemble les douceurs de la société ; leurs disputes n'étaient qu'instructives. Ils pensaient, ils parlaient, ils écrivaient dans une sécurité parfaite.

On l'a dit cent fois à notre confusion ; nous n'avons qu'à rougir, nous qui, étant frères par nos traités, sommes encore si étrangers les uns aux autres par nos dogmes ; nous qui, après avoir eu la gloire de chasser nos tyrans, avons eu l'horreur et la honte de nous déchirer par des guerres civiles, pour des chimères scolastiques.

Je sais bien que nous ne voyons plus renaître ces jours déplorables où cinq cantons, enivrés du fanatisme qui empoisonnait alors l'Europe entière, s'armèrent contre le canton de Zurich, parce qu'ils étaient de la religion romaine, et Zurich de la religion réformée. S'ils versèrent le sang de leurs

compatriotes après avoir récité cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* dans un latin qu'ils n'entendaient pas; s'ils firent, après la bataille de Cappel, écarteler par le bourreau de Lucerne le corps mort du célèbre pasteur Zuingle; s'ils firent, en priant Dieu, jeter ses membres dans les flammes, ces abominations ne se renouvellent plus. Mais il reste toujours entre le romain et le protestant un levain de haine que la raison et l'humanité n'ont pu encore détruire.

Nous n'imitons pas, il est vrai, les persécutions excitées en Hongrie, à Saltzbourg, en France; mais nous avons vu depuis peu, dans une ville étroitement alliée à la Suisse, un pasteur doux et charitable forcé de renoncer à sa patrie pour avoir soutenu que l'Être créateur est bon, et qu'il est le Dieu de miséricorde encore plus que le Dieu des vengeances. Qu'un homme savant et modéré avance parmi nous que Jésus-Christ n'a jamais pris le nom de Dieu, qu'il n'a jamais dit qu'il eût deux natures et deux volontés, que ces dogmes n'ont été connus que long-temps après lui; n'entendez-vous pas aussitôt cent ignorants crier au blasphème, et demander son châtiment? Nous voulons passer pour tolérants; que nous sommes encore loin, mes chers frères, de mériter ce beau titre!

A notre honte, ce sont les anabaptistes qui sont aujourd'hui les vrais tolérants, après avoir été au seizième siècle aussi barbares que les autres chrétiens. Ce sont ces primitifs appelés *quakers* qui sont tolérants, eux qui, au nombre de plus de quatre-vingt mille dans la Pensylvanie, admettent

parmi eux toutes les religions du monde; eux qui, seuls de tous les peuples transplantés en Amérique, n'ont jamais ni trompé ni égorgé les naturels du pays si indignement appelés *sauvages*. C'était le grand philosophe Locke qui était tolérant, lui qui, dans le code des lois qu'il donna à la Caroline, posa pour fondement de la législation, que sept pères de famille, fussent-ils Turcs ou Juifs, suffiraient pour établir une religion dont tous les adhérents pourraient parvenir aux charges de l'état.

Que dis-je? l'esprit de tolérance commence enfin à s'introduire chez les Français, qui ont passé long-temps pour aussi volages que cruels. Ils ont leur Saint-Barthélemi en horreur; ils rougissent de l'outrage fait au grand Henri IV par la révocation de l'édit de Nantes; on venge la cendre de Calas; on adoucit l'affreuse destinée de la famille Sirven. On ne l'eût pas fait sous le ministère du cardinal de Fleury. On chasse les jésuites, les plus intolérants des hommes : on réprime doucement la brutale animosité des jansénistes. On impose silence à la Sorbonne sur l'article de la tolérance, lorsqu'en osant censurer les maximes humaines de *Bélisaire*, elle a le malheur de s'attirer l'indignation de toutes les nations de l'Europe. Enfin la haute prudence de Louis XV a plongé dans un oubli général cette scandaleuse bulle *Unigenitus*, et ces billets de confession plus scandaleux encore. Le gouvernement, devenu plus éclairé, apaise avec le temps toutes les querelles dangereuses qui étaient le fruit de cet exécrable intolérantisme.

Quand serons-nous donc véritablement tolérants à notre tour, nous qui demandons, qui crions sans cesse qu'on le soit ailleurs pour les protestants nos frères !

Disons aux nations, mais disons surtout à nous-mêmes : Jésus-Christ a daigné converser également avec la courtisane de Jérusalem, et avec la courtisane de Samarie ; il s'est fait parfumer les pieds par l'une, parce qu'elle l'avait beaucoup aimé ; il s'est arrêté long-temps avec l'autre sur le bord d'un puits !

S'il a dit anathème aux receveurs des deniers publics, il a soupé chez eux, et il a appelé l'un d'eux à l'apostolat. S'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté du fruit quand ce n'était pas le temps des figues, il a changé l'eau en vin à des noces où les convives, déjà trop échauffés, semblaient le mettre en droit de ne pas exercer cette condescendance. S'il rebute d'abord sa mère avec des paroles dures, il fait incontinent le miracle qu'elle demande. S'il fait jeter en prison le serviteur qui n'a pas fait profiter l'argent de son maître à cent pour cent chez les changeurs, il fait payer l'ouvrier de la vigne venu à la dernière heure, comme ceux qui ont travaillé dès la première. S'il dit en un endroit qu'il est venu apporter le glaive et la dissension dans les familles, il dit dans un autre, avec tous les anciens législateurs, qu'il faut aimer son prochain. Ainsi, tempérant toujours la sévérité par l'indulgence, il nous apprend à tout supporter. Si toutes les nations ont péché en Adam, ô mystère

incompréhensible! Jésus, quatre mille ans après, a subi le dernier supplice en Palestine pour racheter toutes les nations; ô mystère plus incompréhensible encore! S'il a dit en un endroit qu'il n'était venu que pour les Juifs, pour les enfants de la maison, il dit ailleurs qu'il était venu pour les étrangers. Il appelle à lui toutes les nations, quoique l'Europe seule semble être aujourd'hui son partage. Il n'y a donc point d'étranger pour un véritable disciple de Jésus-Christ; il doit être concitoyen de tous les hommes.

Pourquoi nous resserrer dans le cercle étroit d'une petite société isolée, quand notre société doit être celle de l'univers? Quoi! le citoyen de Berne ne pourra être le citoyen de Lucerne! Quoi! un Français, parce qu'il est de la communion romaine et qu'il ne communie qu'avec du pain azyme, ne pourra acheter chez nous un domaine, tandis que tout Suisse, de quelque secte qu'il puisse être, peut acheter en France la terre la plus seigneuriale!

Avouons que, malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré le funeste édit de 1724 que la haine languedocienne arracha au cardinal de Fleury contre les pasteurs évangéliques, c'est pourtant en France, c'est dans la société française, dans les mœurs françaises, dans la politesse française qu'est la vraie liberté de la vie sociale; nous n'en avons que l'ombre.

Mes frères, il faut le dire, vous êtes chrétiens, et vous aimez votre intérêt; mais entendez-vous votre intérêt et le christianisme? Ce christianisme

vous ordonne l'hospitalité, et rien n'est moins hospitalier que vous.

Votre intérêt est que l'étranger s'établisse dans votre patrie : car assurément il n'y viendra pas chercher les honneurs et la fortune, comme vous les allez chercher ailleurs : un étranger ne pourrait acheter dans votre territoire un domaine, que pour partager avec vous ses revenus. Le bonheur inestimable de vivre sans maître, de ne jamais dépendre du caprice d'un seul homme, de n'être soumis qu'aux lois, attirerait dans vos cantons, comme en Hollande, cent riches étrangers dégoûtés des dangers des cours, plus funestes encore à l'innocence qu'à la fortune. Mais vous écartez ceux à qui vous devez tendre les bras ; vous les rebutez par des usages que l'inimitié et la crainte établirent autrefois, et qui ne doivent plus subsister aujourd'hui. Ce qui n'a été inventé que dans des temps de trouble et de terreur, doit être aboli dans les jours de paix et de sécurité.

Le protestant a craint autrefois que le catholique n'apportât la transsubstantiation, les reliques, les taxes romaines et l'esclavage dans sa ville. Le catholique a craint que le protestant ne vînt attrister la sienne par sa manière d'expliquer l'*Évangile*, et par le pédantisme reproché aux consistoires. Pour avoir la paix, il fallut renoncer à l'humanité. Mais les temps sont changés ; la controverse, les disputes de l'école, qui ont si long-temps allumé partout la discorde, sont aujourd'hui l'objet du mépris de tous les honnêtes gens de l'Europe.

S'il est encore des fanatiques, il n'est point de bourgeois, de cultivateur, d'artisan, qui les écoute. La lumière se répand de proche en proche, et la religion ne fait presque plus de mal.

Qui est celui d'entre vous qui n'affermera pas son champ et sa vigne à un anabaptiste, à un quaker, à un socinien, à un mennonite, à un piétiste, à un morave, à un papiste, s'il est sûr qu'il fera un meilleur marché avec cet étranger qu'avec un homme de votre ville, fermement attaché au système de Zuingle ? Les terres de Genève ne sont cultivées que par des papistes savoyards ; ce sont des papistes lombards qui labourent les champs des cantons que nous possédons dans le Milanais ; et plus d'un protestant fabrique des toiles dont la vente enfle le trésor de l'abbé de Saint-Gall.

Or, si la malheureuse division que les différentes sectes du christianisme ont mise entre les hommes n'empêche pas qu'ils ne travaillent les uns pour les autres dans le seul but de gagner quelque argent, pourquoi empêchera-t-elle qu'ils ne fraternisent ensemble pour jouir des charmes de la vie civile ? N'est-il pas absurde que vous puissiez avoir un fermier catholique, et que vous ne puissiez pas avoir un concitoyen catholique ?

Je ne vous propose pas de recevoir parmi vous des prêtres romains, des moines romains ; ils se sont fait un devoir cruel d'être nos ennemis ; ils ne vivent que de la guerre spirituelle qu'ils nous font, et ils nous en feraient bientôt une réelle : ce sont les janissaires du sultan de Rome.

Je vous propose d'augmenter vos richesses et votre liberté, en admettant parmi vous tout séculier à son aise, que l'amour de cette liberté appellerait dans vos contrées. J'ose assurer qu'il y a même en Italie plus d'un père de famille qui aimerait mieux vivre avec vous dans l'égalité, à l'ombre de vos lois, que d'être l'esclave d'un prêtre souverain. Non, il n'y a pas un seul séculier italien, il n'y a pas dans Rome un seul Romain (j'excepte toujours la populace) qui ne frémisse dans le fond de son cœur de ne pouvoir lire l'Évangile dans sa langue maternelle; de ne pouvoir acheter un seul livre sans la permission d'un jacobin; de se voir à la fois compatriote des Scipions, et esclave d'un successeur de Simon Pierre. Soyez sûrs que ce contraste bizarre et odieux d'un filet de pêcheur et d'une triple couronne révolte tous les esprits. Soyez certains qu'il n'y a pas un seul seigneur romain qui, en voyant Jésus monté sur un âne, et le pape porté sur les épaules des hommes; en voyant d'un côté Jésus qui n'a pas seulement de quoi payer une demi-dragme pour le korban qu'il devait au temple des Juifs, et de l'autre la chambre de la daterie, occupée sans cesse à compter l'argent des nations, ne conçoive une indignation d'autant plus forte qu'il en faut dissimuler toutes les apparences. Il la cache à ses maîtres; il la manifeste dans le secret de l'amitié.

Je vais plus loin, mes frères; je soutiens que dans toute la chrétienté il n'y a pas aujourdhui un seul homme un peu instruit qui soit véritablement

papiste : non, le pape ne l'est pas lui-même ; non, il n'est pas possible qu'un faible mortel se croie infaillible, et revêtu d'un pouvoir divin.

Je n'entre point ici dans l'examen des dogmes qui séparent la communion romaine et la nôtre : je prêche la charité et non la controverse ; j'annonce l'amour du genre humain et non la haine ; je parle de ce qui réunit tous les hommes, et non de ce qui les rend ennemis.

Aujourd'hui, malgré les cris de l'Église romaine, aucune puissance n'attente à la liberté de conscience établie chez ses voisins. Vous avez vu, dans la dernière guerre, six cent mille hommes en armes sans qu'un seul soldat ait été envoyé pour faire changer un seul homme de croyance. L'Espagne même, l'Espagne appelle dans ses provinces une foule d'artisans protestants pour ranimer sa vie, que la barbarie insensée de l'inquisition fesait languir dans la misère ; un sage ministre * brave le monstre de l'inquisition pour l'intérêt de sa patrie.

Ne craignez donc point que le joug papiste, imposé dans des temps d'ignorance, puisse jamais s'appesantir sur vous. Ne craignez point qu'on vous remette au gland lorsque vous avez connu l'agriculture. La tyrannie peut bien empêcher la raison pendant quelques siècles de pénétrer chez les hommes ; mais quand elle y est parvenue, nul pouvoir ne peut l'en bannir.

Êtres pensants, ne redoutez plus rien de la superstition. Vous voyez tous les jours les conseils

* Le comte d'Aranda.

éclairés des princes catholiques mutiler eux-mêmes petit à petit ce colosse autrefois adoré. On le réduira enfin à la taille ordinaire. Tous les gouvernements sentiront que l'Église est dans l'état, et non l'état dans l'Église. Le sacerdoce, à la longue, mis à sa véritable place, fera gloire enfin comme nous d'obéir à la magistrature. En attendant, conservons les deux biens qui appartiennent essentiellement à l'homme, la liberté et l'humanité. Que les cantons catholiques s'éclairent, et que les cantons protestants ne résistent point par préjugé à leur raison éclairée ; vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère. Cultivons également notre esprit et nos campagnes. Souvenons-nous toujours que nous sommes une république, non pas en vertu de quelques arguments de théologie, non pas comme zuingliens ou comme œcolampadiens, mais en qualité d'hommes. Si la religion n'a servi qu'à nous diviser, que la nature humaine nous réunisse. C'est aux cantons protestants à donner l'exemple, puisqu'ils sont plus florissants que les autres, plus peuplés, plus instruits dans les arts et dans les sciences. N'emploierons-nous nos talents que pour les concentrer dans notre petite sphère ? L'homme isolé est un sauvage, un être informe qui n'a pas encore reçu la perfection de sa nature. Une cité isolée, inhospitalière, est parmi les sociétés ce que le sauvage est à l'égard des autres hommes. Enfin, en adorant le Dieu qui a créé tous les mortels, qu'aucun mortel ne soit étranger parmi nous.

TRADUCTION

DE

L'HOMÉLIE DU PASTEUR BOURN,

PRÊCHÉE A LONDRES LE JOUR DE LA PENTECÔTE 1768.

Voici le premier jour, mes frères, où la doctrine et la morale de Jésus furent manifestées par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le Saint-Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles ont précédé ce prodige, qu'on ne peut en nier un seul sans les nier tous. Que d'autres consument leur temps à rechercher pourquoi Pierre, en parlant tout d'un coup toutes les langues de l'univers à la fois, était cependant dans la nécessité d'avoir Marc pour son interprète; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la Pentecôte, celui de la résurrection, tous enfin furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem; pourquoi aucun auteur profane, ni grec, ni romain, ni juif, n'a jamais parlé de ces événements si prodigieux et si publics, qui devaient long-temps occuper l'attention de la terre étonnée? En effet, dit-on, c'est un miracle incompréhensible que Jésus ressuscité monta lentement au ciel dans une nuée à la vue de tous les Romains qui étaient sur l'hori-

zon de Jérusalem, sans que jamais aucun Romain ait fait la moindre mention de cette ascension, qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de César, les batailles de Pharsale et d'Actium, la mort d'Antoine et de Cléopâtre. Par quelle providence Dieu ferma-t-il les yeux à tous les hommes qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de spectateurs? Comment Dieu a-t-il permis que les récits des chrétiens fussent obscurs, inconnus pendant plus de deux cents années, tandis que ces prodiges, dont eux seuls parlent, avaient été si publics? Pourquoi le nom même d'*Évangile* n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou romain? Toutes ces questions, qui ont enfanté tant de volumes, nous détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine et la morale de Jésus, qui doit être la nôtre.

Quelle est la doctrine prêchée le jour de la Pentecôte?

Que Dieu a rendu Jésus célèbre, et lui a donné son approbation [a];

Qu'il a été supplicié [b];

Que Dieu l'a ressuscité et l'a tiré de l'enfer, c'est-à-dire, si l'on veut, de la fosse [c];

Qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, et que Dieu a envoyé ensuite son Saint-Esprit [d].

C'est ainsi que Pierre s'explique à cent mille Juifs obstinés, et il en convertit huit mille en deux sermons, tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

[a] Actes, ch. II, vers. 22. — [b] Vers. 23. — [c] Vers. 24. — [d] Vers. 33.

Il est donc incontestable, mes frères, que la première fois que les apôtres parlent de Jésus, ils en parlent comme de l'envoyé de Dieu, supplicié par les hommes, élevé en grace devant Dieu, glorifié par Dieu même. Saint Paul n'en parle jamais autrement. Voilà, sans contredit, le christianisme primitif, le christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun Évangile, ni dans les *Actes des Apôtres*, que Jésus eût deux natures et deux volontés; que Marie fût mère de Dieu; que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; qu'il établit sept sacrements; qu'il ordonna qu'on adorât des reliques et des images. Tout ce vaste amas de controverses était entièrement ignoré. Il est constant que les premiers chrétiens se bornaient à adorer Dieu par Jésus, à exorciser les possédés par Jésus, à chasser les diables par Jésus, à guérir les malades par Jésus.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères; nous ne guérissons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier Taylor; mais nous adorons Dieu, nous le bénissons, nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de Jésus en Galilée. Cette loi est simple, parce qu'elle est divine : *Tu aimeras Dieu et ton prochain*. Jésus n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout; elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les temps, et qu'elles furent gravées dans tous

les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. Zoroastre chez les Persans, Thaut chez les Égyptiens, Brama chez les Indiens, Orphée chez les Grecs, criaient aux hommes : *Aimez Dieu et le prochain.* Cette loi observée eût fait le bonheur de la terre entière.

Jésus ne vous a pas dit : « Le diable chassé du « ciel, et plongé dans l'enfer, en sortit malgré Dieu « pour se déguiser en serpent, et pour venir per- « suader une femme de manger du fruit de l'arbre « de la science. Les enfants de cette femme ont « été en conséquence coupables en naissant du « plus horrible crime, et punis à jamais dans des « flammes éternelles, tandis que leurs corps sont « pourris sur la terre. Je suis venu pour racheter « des flammes ceux qui naîtront après moi ; et ce- « pendant je ne rachèterai que ceux à qui j'aurai « donné une grace efficace, qui peut n'être point ef- « ficace. » Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne se trouve heureusement dans aucun Évangile ; mais vous y trouvez qu'il faut *aimer Dieu et son prochain.*

Quand toutes les langues de feu qui descendirent sur le galetas où étaient les disciples auraient parlé, quand elles descendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois et plus céleste.

Jésus adorait Dieu et aimait son prochain en Galilée ; adorons Dieu et aimons notre prochain à Londres.

Les Juifs nous disent : Jésus était Juif ; il fut pré-

senté au temple comme Juif; circoncis comme Juif; baptisé comme Juif par le Juif Jean, qui baptisait les Juifs selon l'ancien rite juif; et par une œuvre de surérogation juive, il payait le korban juif; il allait au temple juif; il judaïsa toujours; il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures, parce qu'ils étaient des prévaricateurs scélérats pétris d'orgueil et d'avarice, il n'en fut que meilleur Juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir, il mourut Juif. O chrétiens! soyez donc Juifs.

Je réponds aux Juifs : Mes amis (car toutes les nations sont mes amies), Jésus fut plus que Juif; il fut homme; il embrassa tous les hommes dans sa charité. Votre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un Juif qu'un autre Juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes, si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette et d'une cuillère qui eût appartenu à un citoyen romain; et supposé que vous vous soyez jamais servi d'une fourchette à table, ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires, il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai, du moins selon vous, que vous volâtes les assiettes, les fourchettes et les cuillères des Égyptiens, quand vous vous enfuîtes d'Égypte comme des coquins; mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi, elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations, et de ne

réserver que les petites filles pour votre usage. Vous fesiez tomber les murs au bruit des trompettes; vous fesiez arrêter le soleil et la lune; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainsi que Jésus recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du Samaritain. Un Juif est volé et blessé par d'autres voleurs juifs. Il est laissé dans le chemin, dépouillé, sanglant, et demi-mort. Un prêtre orthodoxe passe, le considère, et poursuit sa route sans lui donner aucun secours. Un autre prêtre orthodoxe passe et témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque samaritain, un hérétique; il panse les plaies du blessé; il le fait transporter; il le fait soigner à ses dépens. Les deux prêtres sont des barbares. Le laïque hérétique et charitable est l'homme de Dieu. Voilà la doctrine, voilà la morale de Jésus, voilà sa religion.

Nos adversaires nous disent que Luc, qui était un laïque, et qui a écrit le dernier de tous les évangélistes, est le seul qui ait rapporté cette parabole; qu'aucun des autres n'en parle; qu'au contraire, saint Matthieu dit que Jésus[a] recommanda expressément de ne rien enseigner aux Samaritains et aux Gentils; qu'ainsi son amour pour le prochain ne s'étendait que sur la tribu de Juda, sur celle de Lévi, et la moitié de Benjamin, et qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive et non la paix; qu'il est venu

[a] Matth., ch. x, vers. 5.

pour diviser le père et le fils, le mari et la femme, et pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé; il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, et n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Génézaret; il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté des figues quand *ce n'était pas le temps des figues;* il n'aurait pas, dans ses paraboles, enseigné qu'un maître agit justement quand il charge de fers son esclave, pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cents pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, et que Pierre fit mourir Ananias et sa femme, pour n'avoir pas tout apporté. Si Pierre, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il n'avait pu avoir tout leur argent, il méritait d'être roué en place publique : si Pierre pria Dieu de les faire mourir, il méritait que Dieu le punît : si Dieu seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très-rarement de ces jugements terribles, qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules, tant sur la morale et la doctrine de Jésus, que sur tous les événements de sa vie diversement rapportés. Il faudrait vingt volumes pour ré-

futer tout ce qu'on nous objecte; et une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine, sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu ici pour disputer, je suis venu pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les *Évangiles*, dans les *Actes des Apôtres*, dans les *Épitres de Paul*, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun; je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces en faveur de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le Fils de Dieu sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui de deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la prédiction faite par Jésus même au chapitre xxi de Luc, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fût passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé, à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant Jésus et après Jésus; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, et qui ne peut être nié

par personne : *Il faut aimer Dieu et son prochain.*

Si l'Écriture offre quelquefois à l'ame une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des aliments salubres qu'elle présente à tout le monde; *Aimons Dieu et les hommes,* fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la *Genèse* effarouchaient les esprits des Hébreux, il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans; les prophéties d'Ézéchiel scandalisaient, on en défendit de même la lecture; le Cantique des cantiques pouvait porter les jeunes hommes et les jeunes filles à l'impureté, Théodore de Mopsueste, les rabbins, Grotius, Châtillon, et tant d'autres, nous apprennent qu'il n'était permis de lire ce cantique qu'à ceux qui étaient sur le point de se marier.

Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il serait abominable d'imiter! Où serait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme Jahel, laquelle trahit Sizara pour lui enfoncer un clou dans la tête; comme Judith qui se prostitua à Holoferne pour l'assassiner; comme Esther qui, après avoir obtenu de son mari que les Juifs massacrassent cinq cents Persans dans Suse, lui en demanda encore trois cents, outre les soixante quinze mille égorgés dans les provinces? Quelle fille voudrait imiter les filles de Loth, qui couchèrent avec leur père? Quel père de famille se conduirait comme le patriarche Juda qui coucha avec sa belle-fille, et Ruben qui coucha avec sa belle-mère? Quel vayvode imitera

David qui s'associa quatre cents brigands perdus, dit l'Écriture, de débauches et de dettes, avec lesquels il massacrait tous les sujets de son allié Achis jusqu'aux enfants à la mamelle ; et qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit Betzabée et fit tuer son mari ?

Il y a dans l'Écriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lesquels la nature se soulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi incontestable, universelle, éternelle, de laquelle seule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons Dieu et le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'*Alcoran* dans une assemblée de chrétiens, je vous dirais que les sonnites représentent ce livre comme un chérubin qui a deux visages, une face d'ange et une face de bête. Les choses qui scandalisent les faibles, disent-ils, sont le visage de bête, et celles qui édifient sont la face d'ange.

Édifions-nous, et laissons à part tout ce qui nous scandalise : car enfin, mes frères, que Dieu demande-t-il de nous ? que nous confrontions Matthieu avec Luc, que nous conciliions deux généalogies qui se contredisent, que nous discutions quelques passages ? Non, il demande que nous l'aimions et que nous soyons justes.

Si nos pères l'avaient été, les disputes sur la lithurgie anglicane n'auraient pas porté la tête de Charles Ier sur un échafaud; on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres ; quarante mille familles n'auraient pas été massacrées en Irlande ;

le sang n'aurait pas ruisselé, les bûchers n'auraient pas été allumés sous le règne de la reine Marie. Que n'est-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie? Dans quels gouffres épouvantables de crimes et de calamités les disputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles? la liste en serait beaucoup plus longue que mon sermon. Les moines disent que la vérité y a beaucoup gagné, qu'on ne peut l'acheter trop cher, que c'est ce qui a valu à leur saint père tant d'annates et tant de pays; que si l'on s'était contenté d'aimer Dieu et son prochain, le pape ne se serait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Castro, de Bologne, de Rome même, et qu'il ne se dirait pas seigneur suzerain de Naples; qu'une Église qui répand tant de biens sur la tête d'un seul homme est sans doute la véritable Église; que nous avons tort puisque nous sommes pauvres, et que Dieu nous abandonne visiblement. Mes frères, il est peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage; cependant *aimons Dieu et notre prochain*. Mais comment aimerons-nous les hauts bénéficiers qui, du sein de l'orgueil, de l'avarice, et de la volupté, écrasent ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur, et ceux qui, parlant avec absurdité, persécutent avec insolence? Mes frères, c'est les aimer sans doute que de prier Dieu qu'il les convertisse.

FIN DE LA TRADUCTION
DE L'HOMÉLIE DU PASTEUR BOURN.

DISCOURS

DE M^E BELLEGUIER,

ANCIEN AVOCAT,

SUR LE TEXTE PROPOSÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE LA VILLE DE PARIS, POUR LE SUJET DU PRIX DE L'ANNÉE 1773.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

L'université de Paris est dans l'usage de proposer chaque année un prix pour un discours latin. La langue française, qu'on y appelle poliment *lingua vernacula* (la langue des laquais), ne paraît point à nos maîtres d'éloquence valoir la peine d'être encouragée. Il est évident que nos colonels, nos magistrats, nos évêques, ne parlant jamais que français, on ne peut se dispenser d'employer les trois quarts du temps de leur éducation à leur apprendre à faire des phrases en latin; sans cette précaution, ils ne parleraient cette langue de leur vie.

Le prix ne peut être disputé que par des maîtres-ès-arts : il fut fondé dans un temps où les jésuites existaient encore; et on sait quel scandale se serait élevé dans l'université, si par mégarde elle avait couronné le latin du collége de Clermont.

Cependant M. Cogé, professeur de rhétorique au collége Mazarin, s'avisa, vers 1768, de faire un livre contre le quinzième chapitre de *Bélisaire*, où il prouva doctement que, pour éviter d'être brûlé pendant toute l'éternité, il faut croire que Trajan, Marc-Aurèle et Titus, sont dans l'enfer pour jamais, et de plus contribuer de toutes ses forces à faire brûler de leur vivant ceux qui pensent comme ces hommes abominables, soit en portant des fagots à leur bûcher comme le roi d'Espagne saint Ferdinand, soit en écrivant contre eux des libelles comme monsieur le professeur. Des philosophes prirent la peine de se moquer des libelles et de Cogé, qui, se trouvant quelques années après recteur de l'université, imagina, pour se venger, de faire proposer pour sujet du prix, la question suivante :

Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.

Il voulait dire que la philosophie n'est pas *moins* ennemie des rois que de Dieu : et il disait, au contraire, qu'elle n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.

C'était précisément la même aventure que celle qui arriva jadis au prophète Balaam, lorsqu'il dit la vérité malgré lui.

On rit beaucoup, même dans l'université, du programme de Cogé. De tous les discours composés alors, celui de Me Belleguier est le seul dont on n'ait jamais parlé, quoiqu'il fût écrit en français, et que l'auteur eût étudié chez les jésuites.

L'archevêque de Paris, Beaumont, s'étant fait expliquer le latin de Cogé par son secrétaire, qui ne manqua pas de traduire *magis* par *moins*, promit au savant recteur la place de grand inquisiteur pour la foi, qu'il avait résolu de faire créer aussitôt que les prophéties qui annonçaient le rétablissement des jésuites seraient accomplies.

DISCOURS

DE Mᴱ BELLEGUIER.

« Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur
« hodiè philosophia. »

Cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.

Je ne compose pas pour le prix de l'université : je n'ai pas tant d'ambition; mais ce sujet me paraît si beau et si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non, sans doute, la philosophie n'est et ne peut être l'ennemie de Dieu ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Être éternel et suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse; et ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de Dieu, qui nous donne l'existence, et des rois, qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse, ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de Dieu, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

DE DIEU.

Socrate fut le martyr de la Divinité, et Platon en fut l'apôtre. Zaleucus, Charondas, Pythagore, Solon et Locke, tous philosophes et législateurs,

ont recommandé dans leurs lois l'amour de Dieu et du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable Orphée, que nous trouvons épars dans Clément d'Alexandrie, parlent de la grandeur de Dieu avec sublimité. Zoroastre l'annonçait à la Perse, et Confutzée à la Chine. Quoi qu'en ait dit l'ignorance, appuyée de la malignité, la philosophie fut dans tous les temps la mère de la religion pure et des lois sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtils, et chez les Romains, leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels et fourbes, aux prêtres de l'antiquité, l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité, parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse, et que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on fesait jouer aux dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait si mal, qu'il parut impossible que des êtres bienfesants en tinssent les rênes. Épicure et ses disciples, d'ailleurs aimables et honnêtes gens, étaient si mauvais physiciens, qu'ils avouaient sans difficulté qu'il y a un dieu dans le soleil et dans chaque planète; mais ils croyaient que ces dieux passaient tout leur temps à boire, à se réjouir et à ne rien faire. Ils en fesaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philosophes ne pensaient pas ainsi. Les Antonin, si grands sur le trône du monde alors

connu, Épictète, dans les fers, reconnaissaient, adoraient un Dieu tout-puissant et juste; ils tâchaient d'être justes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le jésuite Needham avait créé des anguilles, et que Dieu n'avait pas pu créer l'homme. Needham ne leur eût pas paru philosophe, et l'auteur du *Système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Antonin.

L'astronome qui voit le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel Géomètre. Le physicien qui observe un grain de blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel Artisan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être aussi juste que suprême. Ainsi Dieu est nécessaire au monde en tous sens, et l'on peut dire, avec l'auteur de l'*Épître au griffonneur du plat livre des Trois Imposteurs* * :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je conclus de là que *ista quæ vocatur hodiè philosophia*, cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la Divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante!

* Voyez tome XIII.

DU GOUVERNEMENT.

« Les philosophes qui ont reconnu un Dieu, et les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité, reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux lois de sa patrie; qu'il faut être bon républicain à Venise et en Hollande, bon sujet à Paris et à Madrid; sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été trop souvent, graces à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorsque l'ancien parlement de Paris et l'université de Paris vinrent reconnaître à genoux l'Anglais Henri V pour roi de France, qui fut fidèle à son roi légitime ?..... Gerson, le philosophe Gerson, l'honneur éternel de l'université, cet homme qui osait s'opposer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, et présenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renversé de son maître. Il mourut à Lyon, dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux sages, tandis que ses confrères les théologiens, arrachés à leur saint ministère par la rage des guerres civiles, fesaient leur cour aux Anglais, et n'en recevaient que des mépris, des outrages et des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde, et des lois de la gravitation, celui qui justifia, qui canonisa publiquement le meurtre abominable du duc d'Orléans, frère de Charles VI le bien-aimé? c'était un docteur en théologie; c'était Jean Petit, très-dévot à la

Vierge, pour laquelle il avait composé une prière dans le goût de l'oraison des trente jours. Étaient-ils platoniciens ou académiciens, ou stratoniciens, ceux qui, sous le même règne, firent rejaillir sur le dauphin le sang de deux maréchaux de France, et qui massacrèrent, dans les rues de Paris, trois mille cinq cents gentilshommes? on les nommait les Maillotins, les Cabochiens. Ce n'est pas là une secte de philosophie.

Si, lorsqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui sauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philosophe, il n'eût pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé sur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que son corps, jeté nu dans les flammes, pût être contemplé du bas en haut par les dévots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de Cauchon, évêque de Beauvais, de frère Martin, vicaire général de l'inquisition, de neuf docteurs de Sorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner la guerrière vengeresse du trône au plus affreux des supplices; ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessional, pour entendre ses péchés, et pour en former contre elle une accusation; ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été sacriléges pour être assassins.

Ce crime, si horrible et si lâche, ne fut point commis par les Anglais; il le fut uniquement par

des théologiens de France, payés par le duc de Bedford. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même supplice, quand Charles VII fut victorieux; mais la plus belle expiation de la Sorbonne fut son repentir et sa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la Ligue contre Henri III et le grand Henri IV. Ces temps, depuis François II, furent abominables; mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe Montaigne, le philosophe Charron, le philosophe chancelier de L'Hospital, le philosophe De Thou, le philosophe Ramus, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grace pour leur siècle.

La journée de la Saint-Barthélemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur sera jamais imputée.

J'avouerai encore, si l'on veut, aux jésuites, éternels et déplorables ennemis du parlement et de l'université, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philosophe, commença un procès criminel contre Henri III son roi, et nomma, pour informer, les conseillers Courtin et Michon, qui n'étaient pas philosophes non plus.

Je ne dissimulerai point que le docteur Rose, le docteur Guincestre, le docteur Boucher, le docteur Aubri, le docteur Pelletier, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre et du carnage. On a souvent dit que le docteur Bourgoin fit descendre une statue de la sainte Vierge pour en-

courager frère Jacques Clément au parricide; je l'accorde en gémissant. On me répète que soixante-dix docteurs de Sorbonne déclarèrent, au nom du Saint-Esprit, tous les sujets déliés de leur serment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le temps où Henri IV préparait son abjuration, et lorsque les citoyens présentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand homme, ce bon roi, ce conquérant et ce père de la France, toute la faculté de théologie assemblée condamna la requête comme *inepte, séditieuse, impie, absurde, inutile, attendu qu'on connaît l'obstination de Henri le relaps.* La faculté déclare expressément tous ceux qui parlent d'engager le roi à professer la religion catholique, *parjures, séditieux, perturbateurs du royaume, hérétiques, fauteurs d'hérétiques, suspects d'hérésie, sentant l'hérésie, et qu'ils doivent être chassés de la ville, de peur que ces bêtes pestiférées n'infectent tout le troupeau.*

Ce décret du premier novembre 1592 est tout au long dans *le Journal de Henri IV*, tome 1ᵉʳ, page 259. Le respectable De Thou rapporte des décrets encore plus horribles, et qui font dresser les cheveux.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens et sa vie pour son roi, fût-il de la religion de Mahomet, de Confucius, de Brama, ou de Zoroastre.

Mais je répondrai toujours que la Sorbonne s'est repentie de ses écarts, et qu'on ne doit les imputer

qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer; elle est composée d'hommes : mais aussi ces hommes réparent leurs fautes. La raison, la saine doctrine, la modestie, la défiance de soi-même, reviennent se mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence et de la fureur. On n'ose plus condamner personne après avoir été si condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On est l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur et le scandale.

Les jésuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes : mais l'université, de son côté, a reproché aux frères jésuites d'avoir mis le couteau à la main de Jean Châtel, d'avoir forcé le grand Henri IV à dire au duc de Sulli qu'il aimait mieux les rappeler et s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard et le poison. Elle les a peints, dans tous ses procès contre eux, comme des soldats en robe, d'une puissance dangereuse, comme des espions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur Arnauld, le docteur Boileau *, le docteur Petit-Pied, et tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant jésuites la banqueroute de Séville, qui précéda d'un siècle la banqueroute de frère La Valette; leurs calomnies contre le bienheureux don Juan de Palafox; et après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis sous les yeux la conspiration des poudres, et trois jésuites écartelés pour ce crime

* Antoine Arnauld, Jacques Boileau.

inconcevable? Les jésuites en ont-ils été moins fiers? non, tout écrasés qu'ils sont, il leur reste trois doigts dont ils se servent pour imprimer dans Avignon, que les docteurs de Sorbonne sont des ignorants insolents, et pour répéter en plagiaires ce que M. Deslandes, de l'Académie des Sciences, a mis en note dans son troisième tome, page 299*: *Que la Sorbonne est aujourd'hui le corps le plus méprisable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques n'ont rien de philosophique. Je dirai plus, elles n'ont rien de chrétien.

J'observerai, avec la satisfaction d'un bon sujet, que dans les troubles de la Fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni Descartes, ni Gassendi, ni Pascal, ni Fermat, ni Roberval, ni Méziriac, ni Rohault, ni Chapelle, ni Bernier, ni Saint-Évremont, ni aucun autre philosophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força Louis XIV et sa mère de s'enfuir du Louvre, et d'aller coucher sur la paille à Saint-Germain; nul ne fit la guerre à son roi, et ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, et le régiment de Corinthe, etc., etc.

Je conviendrai avec le jésuite auteur du petit livre *Tout se dira*, « que ces petites fautes com« mises à bonne intention, l'étaient par maître « *Quatre hommes*, maître *Quatre sous*, maître Bi-

* *Histoire critique de la philosophie*, édition de 1737.

« taud, maître Pitaud, maîtres Boisseau, Gratau, « Martinau, Boux, Crépin, Cullet, etc.... etc.... » tous tuteurs des rois, et qui avaient acheté la tutelle : ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira,* et de *l'Appel à la raison**. Je ne sais s'il est plus philosophe que MM. Cullet et Crépin. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que Gondi-Retz fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen; il fut juste.

Je répondrai surtout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université; je dirai : Il se repentit, il fut fidèle à Louis XIV.

On a prétendu que Malagrida, et l'assassin du roi de Pologne, et ceux de deux autres grands princes, avaient une teinture de philosophie; mais à l'examen cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin, si nous remontons du temps présent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de Farnèse, duc de Parme, bâtard du pape Paul III; de l'assassinat de Galeas Sforze dans une église, de l'assassinat des Médicis dans une autre église pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple prosterné ne vît pas le crime, et que Dieu seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats et des empoisonnements nombreux commis

* Cet ouvrage est de l'abbé de Caveyrac.

par le pape Alexandre VI et par son bâtard César Borgia. Allez jusqu'au pape Sergius III; je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les états d'Italie, appartenants au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui, moyennant deux réaux de plate*, sauve une ame du feu éternel de l'enfer, et permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende**, qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout, à tout prix. Les Phrynés et les Gitons triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe; et les bénéficiers employaient le stilet et la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs Gitons et leurs Phrynés. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacriléges de certains moines. Cependant Galilée, le restaurateur de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre et des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde et tournant sur lui-même.

* De plate, ou d'argent, pour les distinguer des réaux de billon (vellon).

** Sur cette bulle, et celle de la Cruzada, voyez le *Dictionnaire philosophique*, article BULLE.

Oh l'homme dangereux! oh l'ennemi de tous les rois et du grand duc de Toscane et de la sainte Église! s'écrièrent les universités; le monstre! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant Josué assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, et la lune sur Aïalon en plein midi.

Galilée ne fut pas brûlé, le grand duc le protégeait. Le saint-office se contenta de le déclarer absurde et hérétique, sentant l'hérésie : il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire, ce grand Galilée! *Iste qui vocabatur philosophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuse, longtemps plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance et le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de Fairfax, de Cromwell, et d'Ireton? comment à ses guerres aussi abominables que religieuses, qui firent tomber la tête d'un roi sur un échafaud, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de mylord maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45? L'Angleterre vous répondra : Graces en soient rendues à Locke, à Newton, à Shaftesbury, à Collins, à Trenchard, à Gordon, à une foule de sages, qui ont changé l'esprit de la nation, et qui l'ont détourné des disputes absurdes et fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell, à la tête de son régiment des frères rouges, portait la *Bible* à l'arçon de sa selle, et leur montrait les passages où il est dit : « Heureux ceux « qui éventreront les femmes grosses, et qui écra- « seront les enfants sur la pierre » ! Locke et ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes et les enfants. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philosophie est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition ; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte et des intrigues du monde ; elle est indulgente ; elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes ; elle ne s'en est jamais servie pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre ; elle dit, elle répète : *Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes.* Les hommes la calomnient ; elle se console en disant : Ils me rendront justice un jour. Elle se console même souvent sans espérer de justice.

Ainsi la partie de l'université de Paris consacrée aux beaux-arts, à l'éloquence et à la vérité, ne pouvait choisir un sujet plus digne d'elle que ces belles paroles : *Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

O toi qui seras toujours compté parmi les rois les plus illustres ; toi qui vis naître le long siècle des héros et des beaux-arts, et qui les conduisis tous dans les divers sentiers de la gloire ; toi que la nature avait fait pour régner, Louis quatorze, petit-fils de Henri quatre, plût au ciel que ta

belle ame eût été assez éclairée par la philosophie pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père! tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts et l'industrie de la France : tu n'aurais point vu des Français combattre sous les étendards de Guillaume III contre des Français, et leur disputer long-temps la victoire : tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régiments de Français protestants : tu aurais sagement prévenu le fanatisme barbare des Cévènes, et le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais; tout t'était soumis; les deux religions t'aimaient, te révéraient également : tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations, chez qui les cultes différents n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aisé que de soutenir et de contenir tous tes sujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir six régiments de plus de Français protestants, que de ménager encore Odescalchi, Innocent XI, qui prit si hautement contre toi le parti du prince d'Orange, huguenot. Il eût mieux valu te priver des jésuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grace suffisante, le congruisme, et les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cent mille bras qui enrichissaient ton beau royaume, et qui combattaient pour sa défense.

Ah! Louis quatorze, Louis quatorze, que n'étais-

tu philosophe! ton siècle a été grand; mais tous les siècles te reprocheront tant de citoyens expatriés, et Arnauld sans sépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendresse respectueuse assis sur le trône de Henri IV et de Louis XIV, dont le sang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Raucoux, à Fribourg, et pacificateur dans Versailles, écoute toujours la voix de la philosophie, c'est-à-dire de la sagesse.

C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces disputes du jansénisme et du molinisme qui nous rendaient à la fois malheureux et ridicules. C'est elle qui t'inspira quand tu donnas la paix aux vivants et aux mourants, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, et du scandale des sacrements conférés la baïonnette au bout du fusil. Tu es un vrai philosophe lorsque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits mensongers, qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent avec tant d'artifice. L'empereur Marc-Aurèle dit que les hommes ne seront heureux que quand les rois seront philosophes. Pense, agis toujours comme Marc-Aurèle, et que ta vie soit plus longue que celle de ce monarque, le modèle des hommes.

FIN DU TOME PREMIER
DE LA PHILOSOPHIE.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME Ier DE LA PHILOSOPHIE.

TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU LE PRINCIPE D'ACTION.

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE SUR MALEBRANCHE.

DE L'AME.

PAR SORANUS, MÉDECIN DE TRAJAN.

LETTRES DE MEMMIUS A CICÉRON.

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

PROFESSION DE FOI DES THÉISTES.

SERMONS ET HOMÉLIES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, No 55.

